BERNARDINI-SJŒSTEDT

—

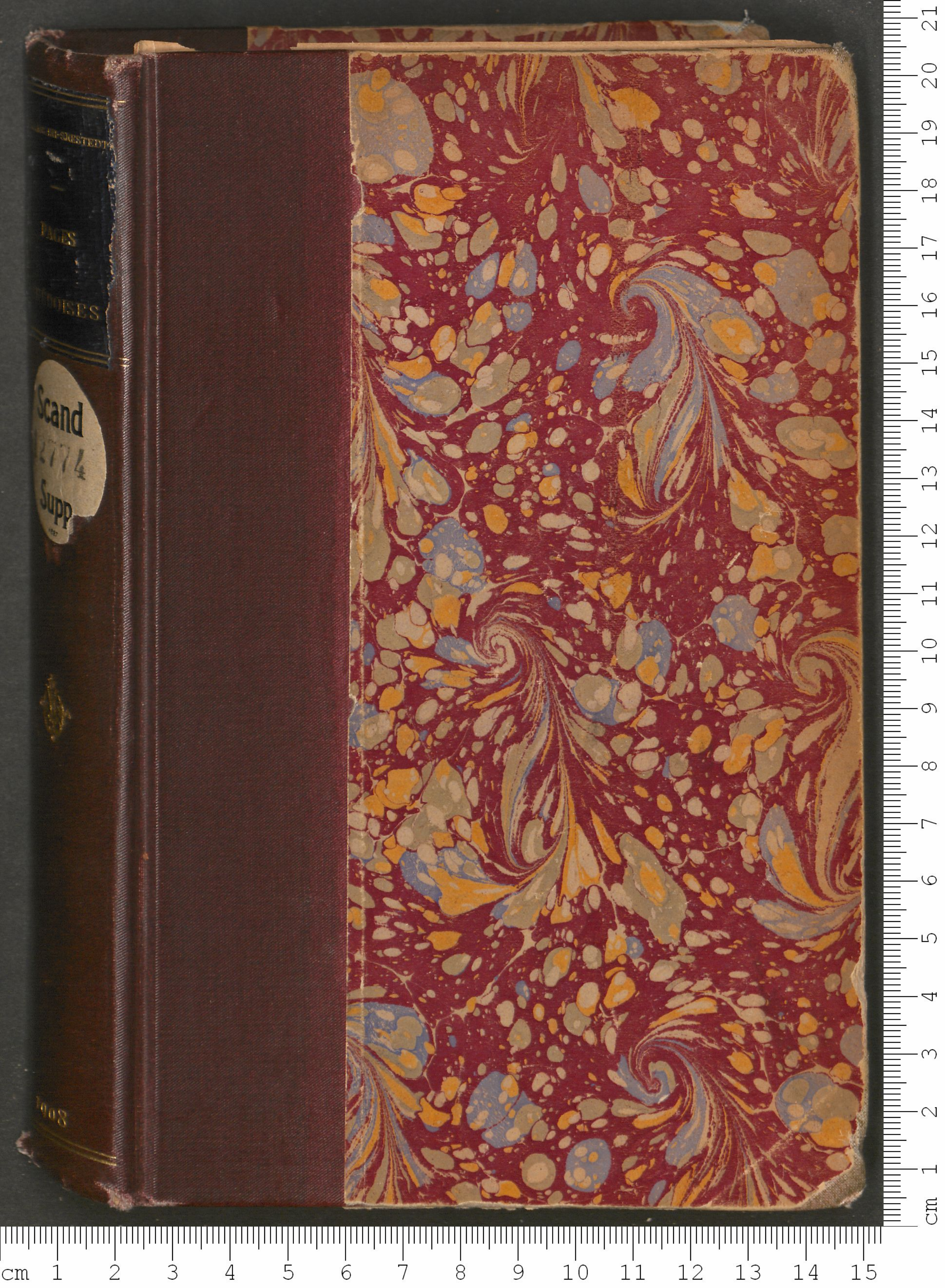
PAGES

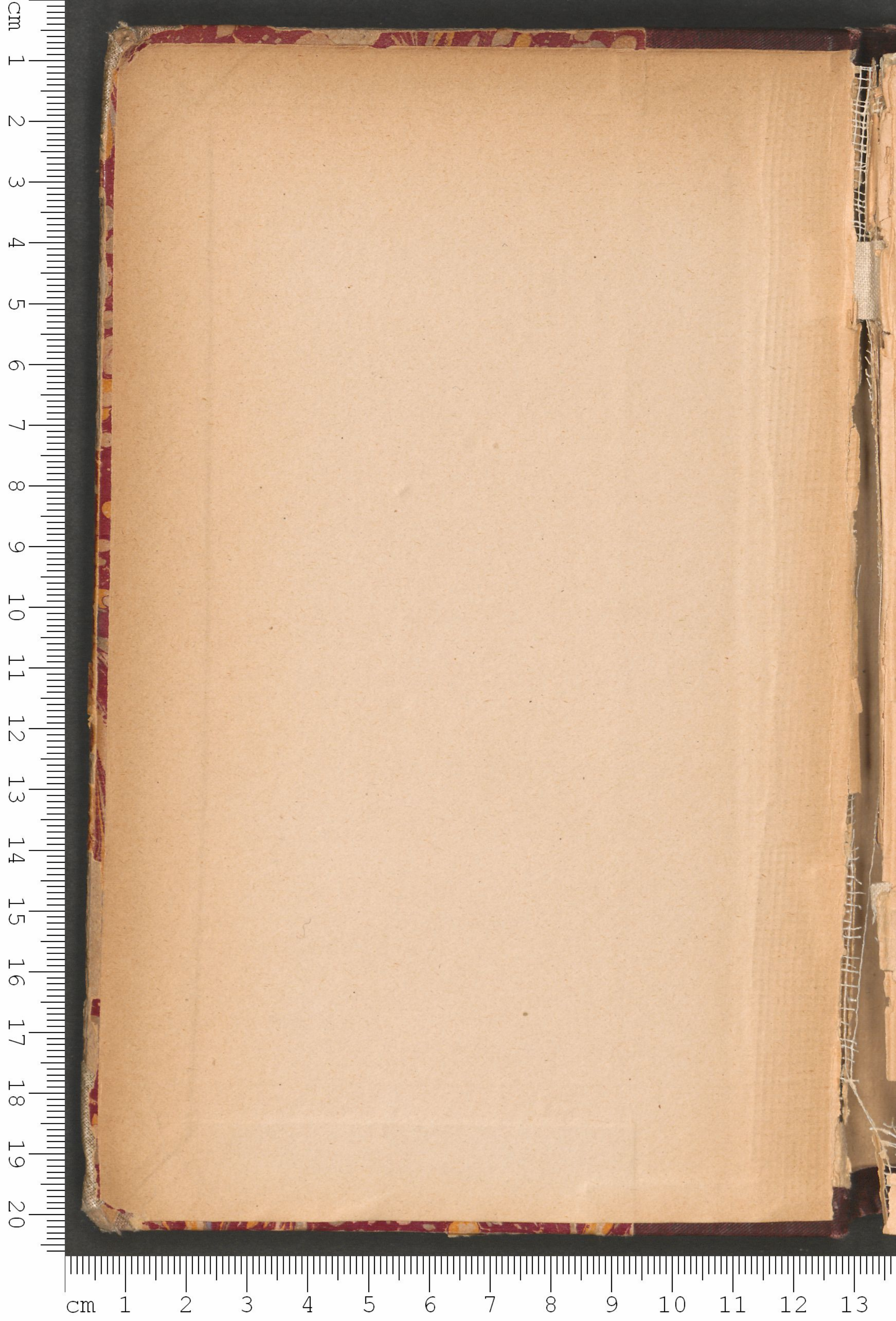
SUÉDOISES

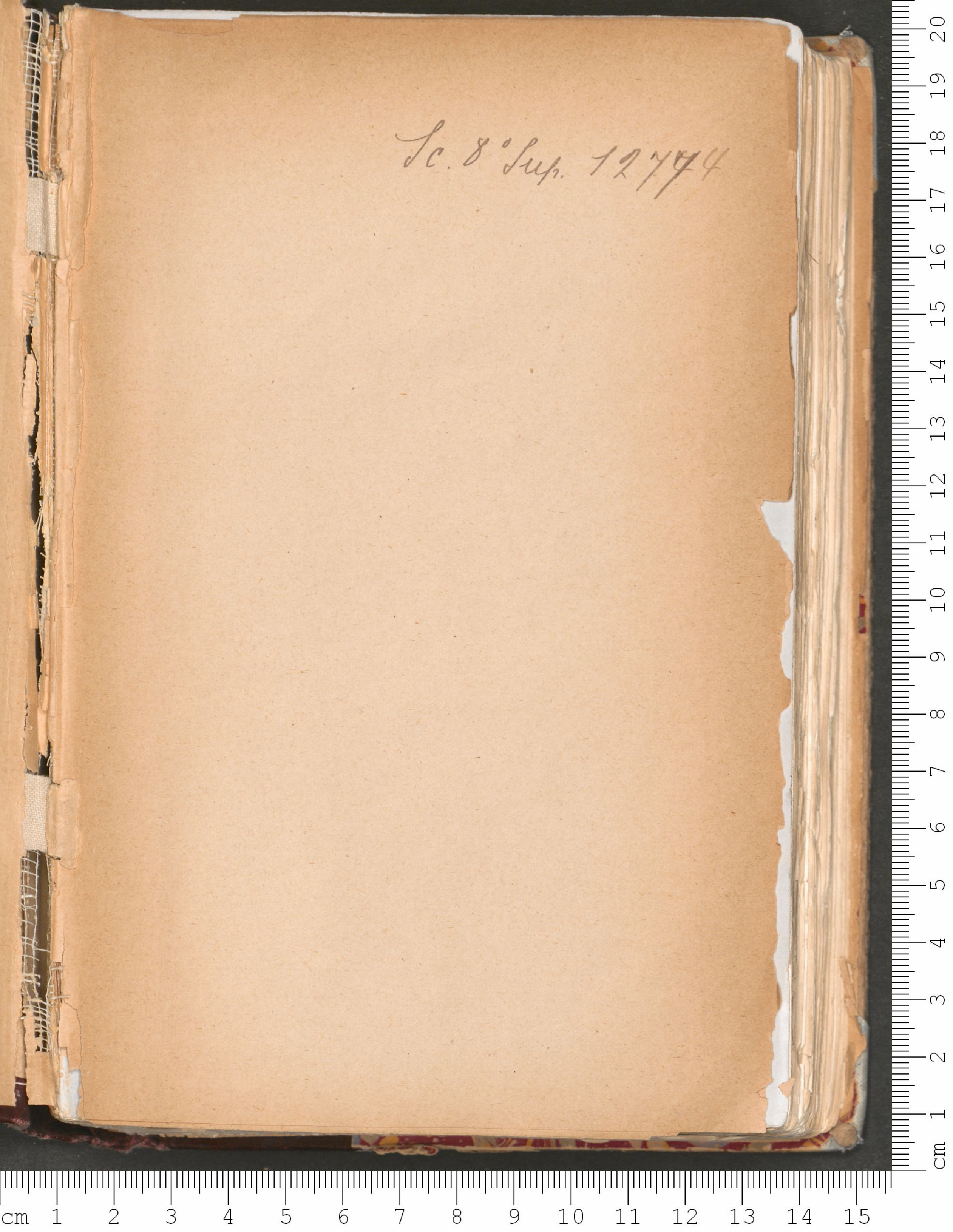


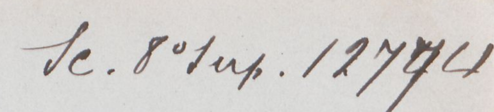
1908




PAGES
ÉDOISES
1908







LÉONIE BERNARDINI-SJOESTEDT

PAGES SUÉDOISES

ESSAIS SUR LA PSYCHOLOGIE
D'UN PEUPLE ET D'UNE TERRE

Avec 15 gravures hors texte

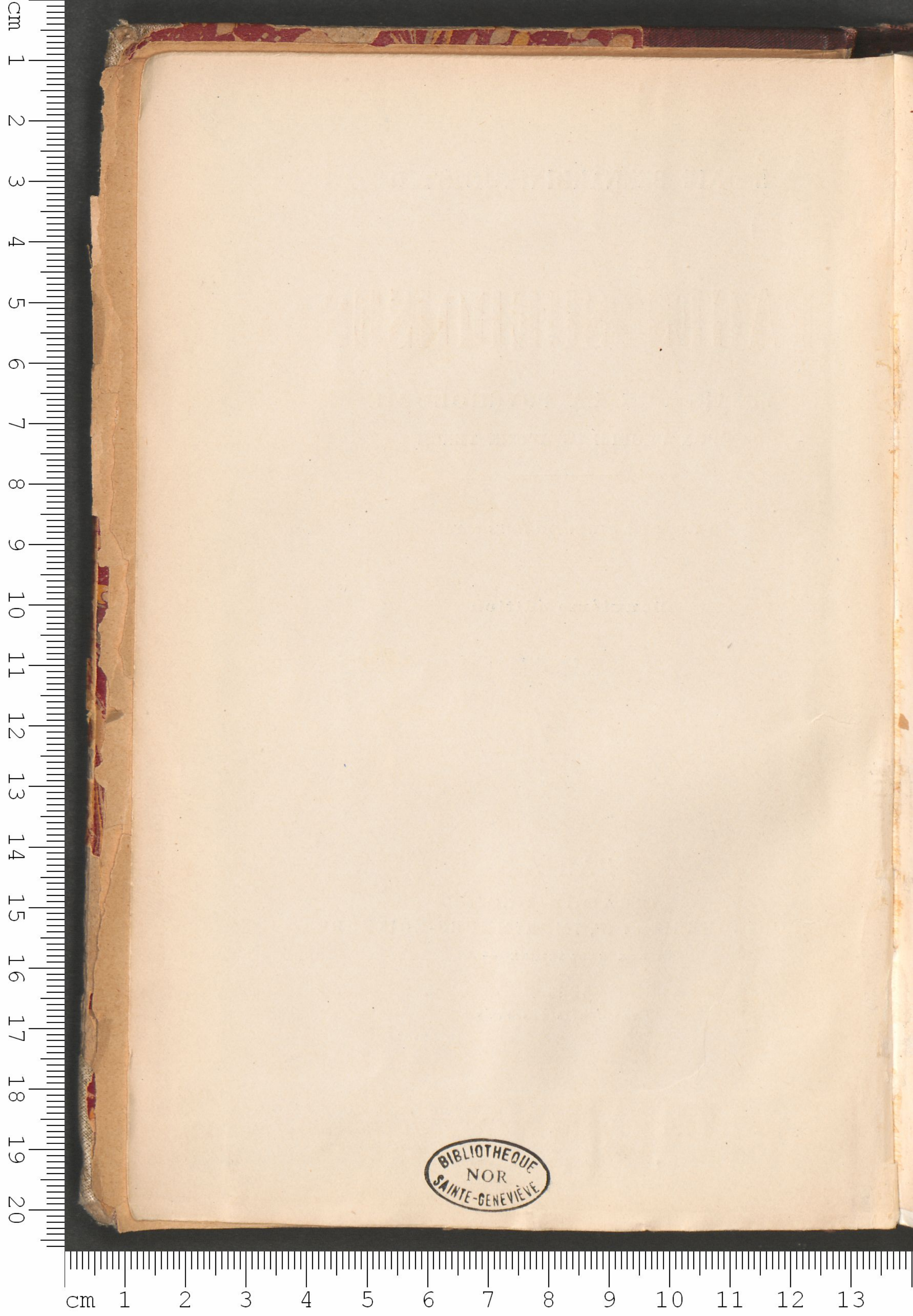
Deuxième édition

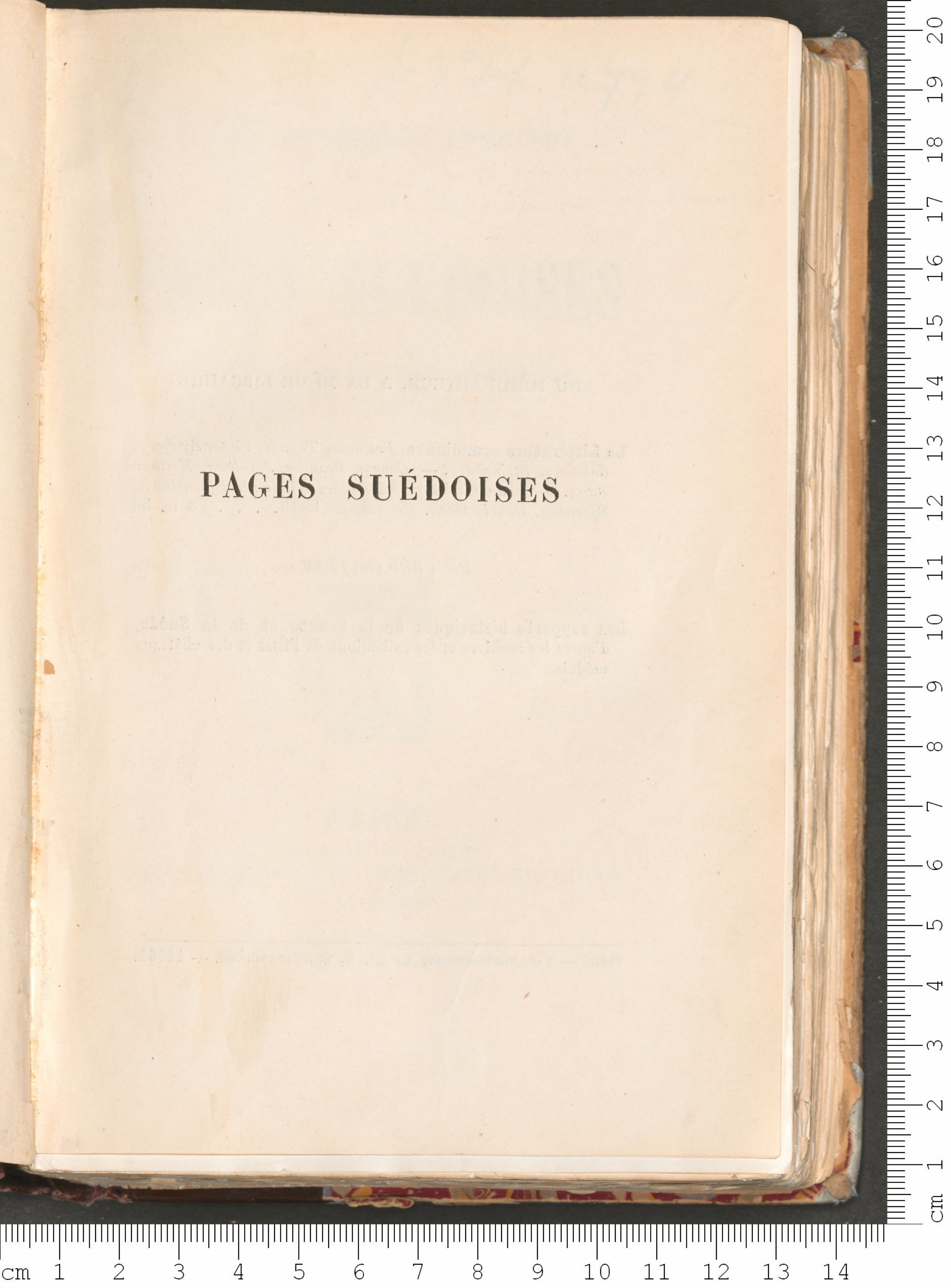




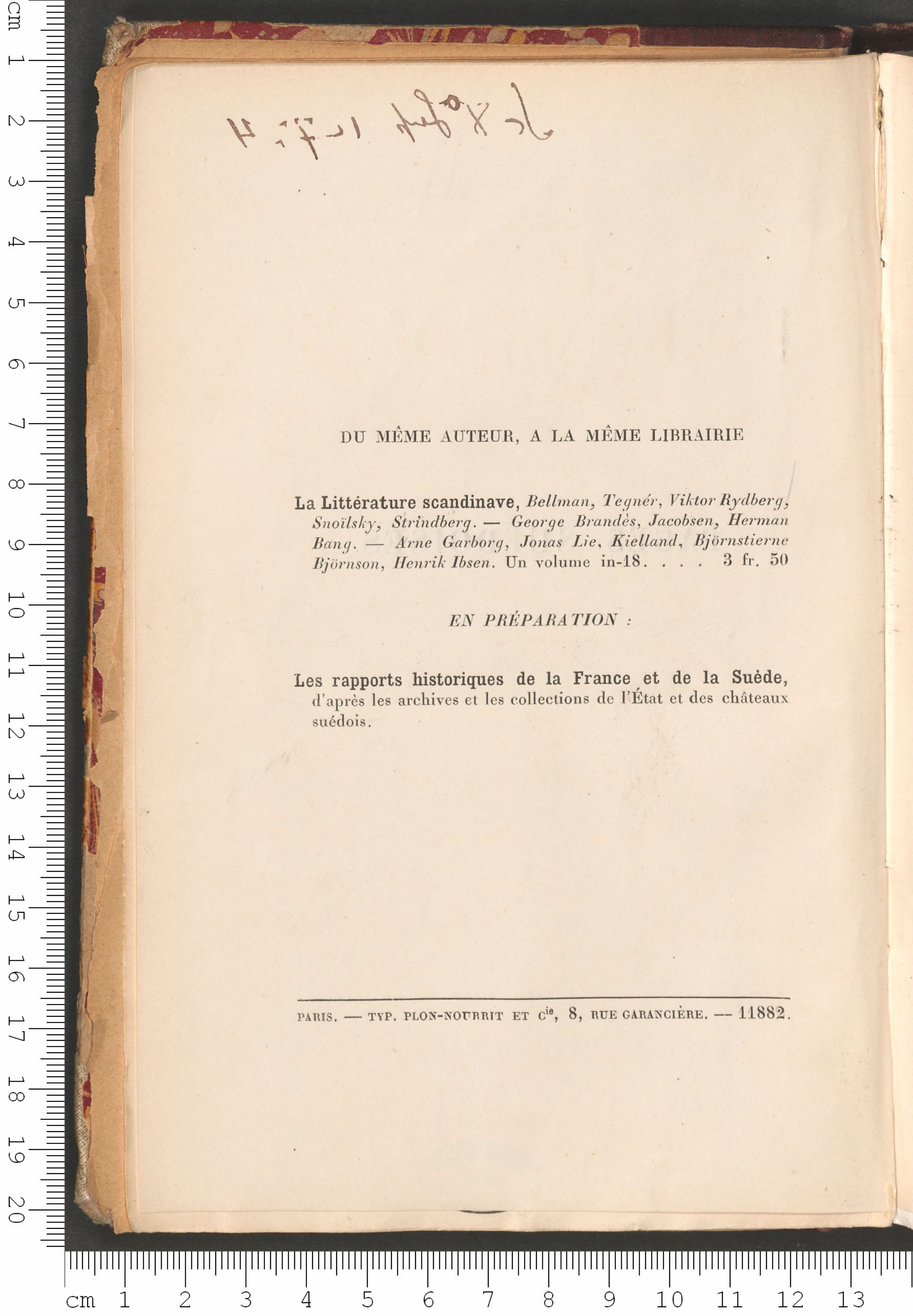
PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e
1908

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE
(PRIX FURTADO)





PAGES SUÉDOISES



DU MÊME AUTEUR, A LA MÊME LIBRAIRIE

La Littérature scandinave, *Bellman, Tegnér, Viktor Rydberg, Snoïlsky, Strindberg. — George Brandès, Jacobsen, Herman Bang. — Arne Garborg, Jonas Lie, Kielland, Björnstierne Björnson, Henrik Ibsen.* Un volume in-18. . . . 3 fr. 50

EN PRÉPARATION :

Les rapports historiques de la France et de la Suède, d'après les archives et les collections de l'État et des châteaux suédois.

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 11882.

LÉONIE BERNARDINI-SJOESTEDT

PAGES SUÉDOISES

ESSAIS SUR LA PSYCHOLOGIE
D'UN PEUPLE ET D'UNE TERRE

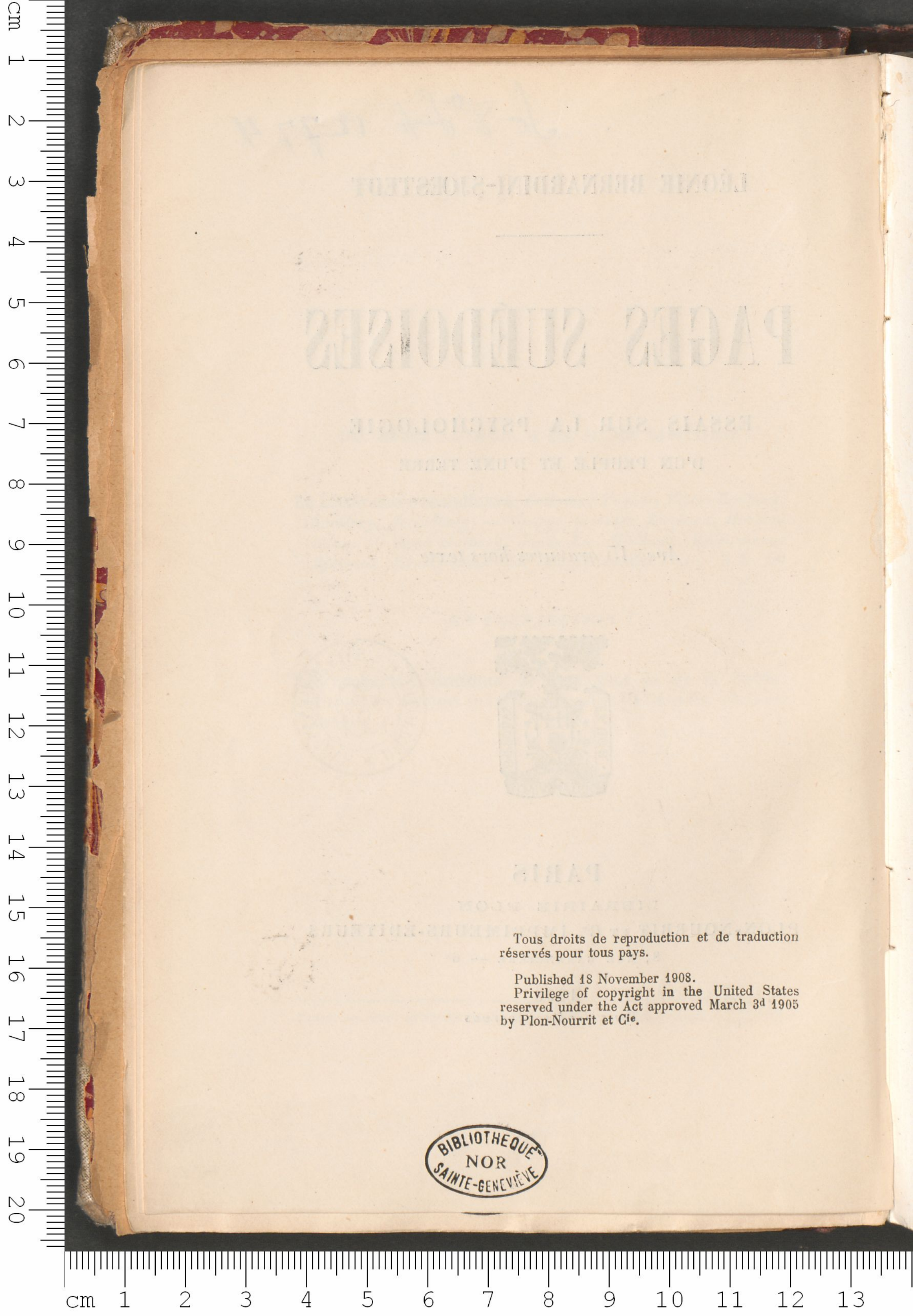
Avec 15 gravures hors texte





PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1908





GUSTAVE V, ROI DE SUÈDE

Par un mi-soleil d'août mouillé, je descendais l'Indalself sur le petit bateau à vapeur, qui seul anime de son panache de fumée et du bruit de sa grande roue à palettes les sites romantiques du fleuve. Les yeux rassasiés de la magnificence recueillie et sauvage des monts vêtus de sapins qui façonnent dans leur coupe de velours sombre le miroir des eaux rapides, je sentais mon âme glisser à une vacuité nostalgique, qu'assainissait pourtant le fouet salubre de l'air chargé d'ozone.

Soudain, j'aperçus au milieu du courant] un de ces longs radeaux formés de troncs bruts qui descendent des vallées lointaines vers l'embouchure. Debout à l'avant, un homme, une longue rame à la main en guise de gouvernail, guidait d'un geste sûr le long train de bois vers les rapides proches, tandis que son compagnon, à l'autre extrémité, semblait somnoler au ras du flot.

Une beauté nouvelle descendit sur le paysage, où l'effort de l'homme venait d'apparaître. L'infini flotta sur les horizons élargis et les profondeurs des

forêts s'entr'ouvrirent plus augustes. Je reconnus la vérité de cette parole de Ruskin : que c'est l'homme qui donne son prix à la nature comme à l'œuvre d'art.

La nature n'ébranle fortement notre imagination que lorsqu'elle nous apparaît transmutable en humanité. Chiffre secret, en même temps qu'image visible, des civilisations qu'elle voit passer, c'est par là qu'elle revêt pour nous sa plus émouvante signification.

Cela est vrai pour nous autres, gens de culture et d'hérédité latine, peuples de la «Cité». L'homme du Nord, dans ses forêts inviolées, peut s'enivrer de son cœur solitaire. Pour nous, la nature nue, si elle ne nous lasse, ne tarde pas à nous opprimer. Elle ne nous redevient amie que lorsque nous pouvons la peupler de visions. C'est pourquoi nous préférons à tous les autres les paysages de pierres, qui nous parlent des civilisations disparues.

Mais notre âme, lourde des legs du passé, n'a plus rien à glaner dans la magnificence des tombeaux. Je voudrais la conduire un instant dans un air plus vivide, près des sources d'eaux vives.

Chaque terre a un secret à révéler à l'homme : une énigme diverse à proposer à sa divination. Car la planète entière n'est qu'un grand livre ouvert, dont les cieux divers sont les feuillets. La pensée

de Dieu y est écrite, ainsi que l'âme de l'homme, qui peut-être est même chose. Les peuples dont l'histoire se souviendra sont ceux qui déchiffrèrent un de ces mots divins et qui l'élevèrent comme un flambeau au-dessus de l'humanité. Ainsi la terre attique murmurait : « Beauté » ; le désert de Sinaï : « Dieu est un ». La campagne de Rome, uniforme et sévère, disait : « Mon droit », et la Seine heureuse : « Égalité ». Les fragments brisés du verbe éternel sont épars sur la face de la planète et prêtent à ses aspects variés la magie de leur balbutiement obscur. A chaque peuple d'en dégager un et d'apporter sa part à l'œuvre universelle. S'il se montre ou non capable de le faire, c'est pour lui en vérité l'épreuve décisive, sur laquelle s'établit son droit d'être et de durer. S'il ne le peut, il n'est qu'un amas d'hommes, une horde, bonne à être rejetée au creuset.

Vu ainsi, un peuple apparaît comme une fonction de Dieu ; c'est-à-dire qu'il a pour tâche et pour justification d'incarner dans sa grande âme collective un des aspects de la pensée divine, qui, sans lui, resterait obscur. Toute nation digne de ce nom porte donc en elle un esprit de vie qu'elle livre à qui l'étudie ; un mot sacré qu'elle doit enseigner aux autres. Ainsi l'âme de l'humanité va s'élargissant : Dieu se crée, eût dit l'auteur des *Dialogues philosophiques*.

Certes, c'est une tâche ardue que d'interroger ainsi l'âme d'un peuple, et l'étranger, dont les dieux lares furent autres, peut aisément s'y tromper. Mais ce que nous suggérons de nous, encore que nous l'ignorions, fait partie pourtant de notre vérité.

En choisissant la Suède pour essayer de noter ces correspondances du sol et de l'âme du peuple dont j'offre ici l'imparfaite esquisse, sans doute je fus guidé par des sympathies personnelles. Mais, à mesure que je prenais mieux contact avec mon sujet, je me plus à reconnaître cette collaboration bénévole du destin qui sait amener chaque chose au meilleur temps. J'y reprenais le sens de bien des rêves du matin, que la vie avait infirmés et qui, maintenant, osaient parler haut, forts du consentement de tout un peuple.

C'est le charme de la Suède qu'elle a l'âge de notre jeunesse.

Elle a présenté, en effet, au cours de ces vingt dernières années, un phénomène intéressant dans l'ensemble de notre culture occidentale. Tandis qu'un peu partout, les forces créatrices spontanées semblent s'épuiser, pour faire place aux formes critiques de l'intelligence et aux jeux savants du dilettantisme, ce petit peuple septentrional répand abondamment les signes d'une jeune floraison. Il a renouvelé, sans l'amoindrir, la forme du poème

épique, et cet Homère du vingtième siècle est une femme, entourée d'un chœur de poètes.

Selma Lagerlöf, dans la *Saga de Gösta Berling,* a rouvert les sources de la grande fantaisie créatrice, donné la vie à des figures où l'âme de sa race s'exprime avec ce même reflet de grâce éternelle qui joue sur la forme de la Pia et sur celle de Manon Lescaut. A cette Iliade tendre, capricieuse, mélancolique et divinement folle du siècle passé, elle a donné pour pendant, dans le *Voyage merveilleux de Nils Holgersson à travers la Suède*, une odyssée de l'enfance comme nulle langue n'en possède; un livre pur et joueur, simple et lumineux, tout imprégné de fraternité et de saine tendresse, où les oiseaux sauvages et les bêtes des bois, les vieilles pierres et les animaux domestiques, vivent avec l'enfant, dans le conte le plus merveilleux, leur vie propre, toute odorante de la senteur des forêts et pleine de sagesse profonde. Un de ces livres comme notre grand Michelet en souhaitait pour le peuple. Heureux les petits enfants de Suède qui apprennent à lire dans un tel abécédaire !

Dans un royaume plus sombre, Verner von Heidenstam interroge l'âme de la guerre, lui demande le secret du monde et dresse, avec ses *Carolingiens,* un mémorial à l'héroïsme fidèle de son peuple. Stylisant avec l'enquête plus âpre de la pensée moderne, le roman historique et national de Walter

Scott, il confronte, dans l'*Arbre des Folkung*, des Vikings coureurs de mer jusqu'au roi Magnus Ladulas, le dur forgeron de la Suède chrétienne, ce vieil esprit du Nord barbare dont Nietzche a tiré sa philosophie du Surhomme. Des poètes lyriques comme Karlfeldt et Fröding, tout frais encore de la sève rurale, ont capté dans leurs strophes de pur métal ce génie suédois qui vient à son heure, Faust Fantasio, ajouter à la lyre européenne une corde nouvelle : la plus aiguë, pareille à la chanterelle du violon, tendue à se briser sur le mode mineur, apte à triller les idylles du matin comme à clamer l'éternelle nostalgie humaine. Et il ne faudrait pas, pour en avoir autrefois parlé, oublier ici Strindberg, plus vieux d'une génération, Titan perceur de murailles qui fraye la voie à la nouvelle Renaissance suédoise. — Dans une autre direction, la culture française a trouvé en Oscar Levertin, poète, nouvelliste, essayiste, enlevé prématurément aux lettres il y a deux ans, un protagoniste de la plus haute envergure qui a porté dans le domaine philosophique et critique la discipline intellectuelle acquise à l'école des Taine, des Michelet et des Gaston Paris. Ellen Key, enfin, avec un pathos généreux et une audace d'esprit étonnante, a mis en œuvre dans une « Revision des valeurs » de la femme, que Nietzche n'avait pas prévue, ce même « idéalisme dans l'espace », qui semble bien la

caractéristique propre du génie suédois, et que les armées de Charles XII ont porté dans la guerre, Svedenborg dans le monde invisible, et la Suède moderne, dans l'humanitarisme.

L'art a pris une large part à ce mouvement de rénovation qui agitait la Suède entière. Nommons seulement ici ses protagonistes : Zorn, de réputation européenne, Liljefors, le prince Eugène, Carl Larsson, qui inventent une nouvelle technique, trouvent une formule d'art adéquate à l'âme nationale, de signification sociale et éducatrice.

C'est surtout pour cet *esprit social*, legs du vieil esprit de fraternité guerrière, que la Suède mérite d'être donnée en exemple aux nations de l'Europe. En notre temps où le grand problème à résoudre, sous peine de mort pour toute civilisation, est l'éducation de la démocratie, il ne sera pas inutile de savoir ce qu'on a tenté, dans ce petit pays du Nord, pour harmoniser les forces diverses de l'homme, concilier le travail et la beauté. A ce point de vue, une visite aux écoles populaires de Stockholm peut être de qualité aussi émouvante que la méditation de Renan sur l'Acropole.

STOCKHOLM

STOCKHOLM

Je ne puis évoquer Stockholm devant ma vision intérieure, sans que Venise, comme une image complémentaire, ne vienne remplir aussitôt l'arrière-plan de mon souvenir. Ainsi, quand les yeux ont longuement regardé une couleur du prisme, ils retrouvent, sous leurs paupières closes, la vibration du ton contraire.

Stockholm, comme Venise, domine un paysage d'îles et d'eaux. Mais ce n'est pas cette ressemblance extérieure, incomplète d'ailleurs quand on la serre de près, qui lie presque indissolublement les deux cités dans l'imagination qui s'est penchée une fois sur leur miroir magique.

C'est que l'une et l'autre représentent les deux pôles opposés de la sensibilité humaine.

Venise incarne le *summum* du désir latin. Elle célèbre l'efflorescence ardente de la vie dans la beauté souveraine. Puissances tragiques, dominatrices et somptueuses qui, à leur plus haut point

de tension, se dévorent elles-mêmes et qui s'inscrivent, comme dans un reliquaire adorable, aux façades de ses palais. Vu sous cet angle, le miracle vénitien vaut d'être mis auprès du miracle grec. La vie sensuelle et passionnée, ici, ferme son cercle sur elle-même et s'arrête au bord de l'ombre. Voir Barrès et la *Mort de Venise*. Jamais la sensibilité catholique ne fut creusée plus loin.

Après ces sensations épuisées et Venise « pressée comme un citron », je ne vois plus guère, pour mordre sur l'âme, que le petit pavillon aux volets clos, transporté sur les hauteurs de Skansen, près de Stockholm, où Svedenborg vit l'infini s'entr'ouvrir. Auprès de ce merveilleux missel d'art qu'est la cité des lagunes, Stockholm, certes, pourrait paraître indigente, si les teintes mystiques du soir sur ses eaux éparses ne nous transportaient sur un plan tout autre.

Pourtant Stockholm aussi possède, dans un site incomparable, son palais souverain qui domine les entrées de la mer. Il n'a pas, à la vérité, la somptueuse efflorescence ornementale qui fait du palais dogaral une bible de pierre ouvrée, ni le regard dévorant des cinq baies ogivales ouvertes sur le retour triomphal des galères victorieuses de l'Adriatique. Mais assis, *a guisa de leon quanto se posa* à la pointe de l'île qui ferme l'accès du Mélar, il compose, avec les courbes élégantes et nobles des



LE PALAIS ROYAL DE STOCKHOLM

eaux qui l'environnent, une vision qui s'impose au souvenir. En même temps que le rythme rectiligne de ses façades démontre impérieusement la beauté du Nombre, sa masse imposante, digne d'un palais impérial, et ses longues terrasses à l'italienne, révèlent assez son secret. C'est un rêve de grandeur et de soleil qu'il confie au torrent rapide qui roule à ses pieds, emportant les eaux du lac à la mer salée.

Un peu plus loin, le palais de la Noblesse, avec son exquise façade sur le canal, un des plus charmants joyaux de l'architecture du dix-huitième siècle, construit sur les plans de Simon et de Jean de la Vallée, rappellera au voyageur français la grâce de la patrie absente et l'époque où Versailles était l'école du monde. A Riddarholmskyrkan, entre les tombes de Gustave-Adolphe et de Charles XII, il pourra méditer sur l'outrancière épopée, la chevauchée vers l'impossible, qui pourtant, en se brisant, laisse une première fois sur le sol germanique les matériaux d'une autre Europe. Si les recherches archéologiques le passionnnent, il trouvera, dans les rues étroites de la vieille ville, sur les façades barbouillées d'ocre, de curieux porches de pierre sculptée qui lui remémoreront la porte d'Alcantara, à Tolède, et les lointaines migrations des Goths vagabonds. — Mais ce n'est pas les pierres qu'il faut venir interroger à Stockholm.....

En face de la vieille ville, sur la rive opposée du Ström, la cité nouvelle accumule les palais et les écoles et remplace par le rêve humanitaire le rêve de l'épée. Cette terre engendre le rêve, comme le sol italien respire l'amour et la mort.

Il émane de la lueur irréelle des nuits d'été, alors que le firmament, dont le rayonnement mystique éteint les étoiles coutumières, n'est plus qu'un voile léger entre l'infini et nous. Il palpite dans le dialogue incessant de la lumière et des eaux repliées en mille routes mouvantes.

Une image flotte sur toute la littérature provençale; une image que la littérature ruskinienne emprunta pour sa renaissance néo-celtique : celle du Pèlerin passionné, du *Passionate Pilgrim*. Il va cherchant, d'errances en errances, le rêve divin qui rassasiera enfin son cœur. Ce Pèlerin passionné, qui médita avec Barrès sur la *Mort de Venise*, je voudrais le conduire en face du fjord de Stockholm, sur la terrasse plantée de beaux arbres des diaconesses d'Œrsta, ou bien encore sur les hauteurs de Skansen, à l'heure où le crépuscule violet descend sur le fjord et sur la ville parée de colliers de feux comme une fiancée mystique. Il y goûtera la plénitude de joie solitaire contenue dans ce mot : « attendre » qui deviendra assez grand pour remplir la vie jusqu'au bord.

La magie particulière de la terre de Suède est

qu'elle éveille au fond de l'être les puissances de solitude. Ailleurs, sous des cieux de plus molle caresse, l'homme ne les pressent en soi qu'à l'heure de l'épreuve. Ici, elles flottent dans l'air et sur les horizons mystiques. Ailleurs, elles blessent, elles écrasent; leur âcre joie du moins garde la cuisance d'un arrachement. Ici, elles libèrent, elles tonifient, elles exaltent. Le rapport avec le divin qui, dans les contrées de plus brûlant soleil, se perçoit dans l'amour sous forme de dualité voluptueuse, communion panthéiste, est saisi là sous le mode unitaire. Je recommande cette indication à qui voudra pénétrer la psychologie des drames scandinaves.

La maison des diaconesses d'Œrsta est située à la pointe extrême du faubourg de Södermalm, sur la falaise granitique qui domine le fleuve et la ville. L'accès de la terrasse n'est pas public; j'imagine néanmoins qu'un étranger l'obtient aisément. On y arrive en suivant, en haut de la côte, un lacis de petites rues proprettes, mais que des palissades déshonorent, en masquant la plus belle vue qui soit au monde. Cette crête de la falaise de Södermalm vaudrait, pour une municipalité soucieuse de l'esthétique de sa cité, l'établissement d'une route royale qui pourrait entrer en compétition avec la route de la Corniche ou celle de Sorrente.
Tout près de là, l'ascenseur public de Katarina-

hissen offre aux Cook divers, du haut de ses plate-formes qu'un café agrémente, un panorama étendu sur la ville, à l'ancre sur la flottille des îles entre le Mélar et le Saltsjön ; on y gagne une jolie vue, à gauche, sur le lac aux eaux luisantes et sur les découpures élégantes des îlots que des ponts traînent à la remorque de la vieille ville. Mais il vaut mieux avancer un peu vers l'orient, à l'endroit précis que marque la terrasse des diaconesses d'Œrsta. De là Stockolm recule à l'horizon qu'elle remplit, assise sur la courbe élégante de son fjord comme la halte heureuse que désignent au loin le doigt grêle de ses clochers levés vers le ciel, et la forêt des mâts immobiles ; les frais ombrages de Djurgorden se déroulent, tachés de-çi de-là de quelques blanches villas, suivant la route sinueuse du fleuve marin jusqu'au dernier miroitement du flot dans le lointain. Puis en revenant sur la gauche, entre la ville et le parc, la plaine du Lion, où se détache solitaire la masse imposante du musée du Nord, aux tours casquées de cuivre rouge ; et, jetés comme des corbeilles de verdure au fil de l'eau, les îlots de Skeppsholm et de Kastelholm. Des petites criques abritent des barques que le flot balance, des steamers blancs filent sans discontinuer sur les eaux glauques.

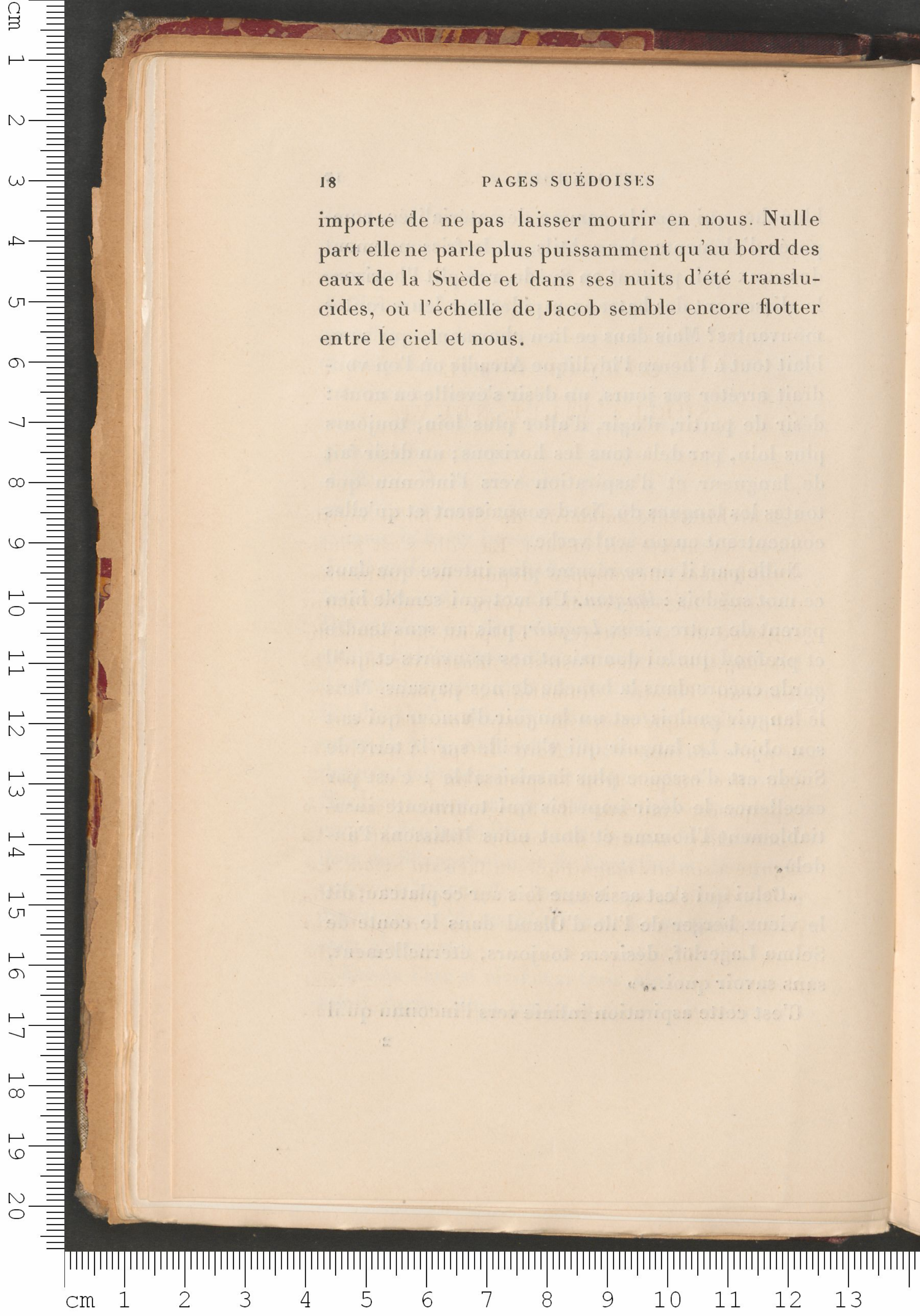
Est-ce l'air si vivif et si frais, alors même que le soleil s'arme d'un trait piquant, la lumière plus

blanche, qui semble comme dématérialisée, composée d'éléments plus subtils, ou le frissonnement des eaux qui, partout en Suède, remplit l'horizon, le glissement des bateaux rapides sur leurs routes mouvantes? Mais dans ce lieu charmant, qui semblait tout à l'heure l'idyllique Arcadie où l'on voudrait arrêter ses jours, un désir s'éveille en nous : désir de partir, d'agir, d'aller plus loin, toujours plus loin, par delà tous les horizons; un désir fait de langueur et d'aspiration vers l'inconnu que toutes les langues du Nord connaissent et qu'elles concentrent en un seul verbe.

Nulle part il ne se résume plus intense que dans ce mot suédois : *längtan*. Un mot qui semble bien parent de notre vieux *languir*, pris au sens tendre et profond que lui donnaient nos trouvères et qu'il garde encore dans la bouche de nos paysans. Mais le languir gaulois est un languir d'amour qui sait son objet. Le languir qui s'éveille sur la terre de Suède est d'essence plus insaisissable : c'est par excellence le désir imprécis qui tourmente insatiablement l'homme et dont nous bâtissons l'au-delà.

« Celui qui s'est assis une fois sur ce plateau, dit le vieux berger de l'île d'Öland dans le conte de Selma Lagerlöf, désirera toujours, éternellement, sans savoir quoi... »

C'est cette aspiration infinie vers l'inconnu qu'il



importe de ne pas laisser mourir en nous. Nulle part elle ne parle plus puissamment qu'au bord des eaux de la Suède et dans ses nuits d'été translucides, où l'échelle de Jacob semble encore flotter entre le ciel et nous.

UN COUP D'ŒIL
SUR LA VILLE NEUVE

L'architecture moderne de Stockholm mérite qu'on s'y arrête un instant. La ville s'est considérablement développée depuis une quinzaine d'années. La « fièvre de la pierre » semble s'être emparée de ses citoyens. L'Opéra, le palais du Riksdag, l'hôtel des Postes, le musée du Nord, le Nouveau Théâtre dramatique, viennent d'être achevés presque coup sur coup. Nous parlerons à sa place du musée du Nord. L'Opéra, qui peut-être offre un peu trop l'aspect d'un jeu de cubes superposés, emprunte de l'originalité à son ton d'ocre clair encadré de marbre blanc, et de la dignité à son site magnifique en face du Ström. Le palais du Riksdag, banal et lourd sous l'éclat du jour, prend au crépuscule un aspect romantique avec son chevet qui trempe dans les eaux du Mélar.

Le Nouveau Théâtre dramatique et l'hôtel des

Postes, au contraire, sont intéressants, chacun dans une direction opposée, parce qu'ils témoignent d'un effort pour modeler l'art sur la sensibilité moderne. Je ferai un mérite au premier de consentir à paraître petit, dans un pays où l'on vise d'ordinaire à l'effet monumental; c'est une blanche vision de lumière et de beauté qu'il veut évidemment nous offrir; et il nous en donne, sinon la présence réelle, du moins la suggestion en travail. C'est beaucoup déjà que de suggérer le désir. L'aspect en est précieux; les marbres rares ont été prodigués avec simplicité; la frise en haut relief de Christian Eriksson est d'un beau mouvement furieux, qui s'allie bien avec la blanche sérénité de la façade pour représenter le temple de la muse tragique. C'est vers les visions du soleil et les bosquets helléniques que celui-ci tend à ramener l'imagination. Et l'on y trouve aussi je ne sais quel accent ruskinien. L'influence de Ruskin et de son école est sensible en maint endroit dans l'art suédois; soit qu'il y ait eu infiltration réelle de la dernière Renaissance anglaise; soit que des tempéraments parents aient produit des floraisons analogues. On peut définir la Renaissance ruskinienne : le Midi rêvé par le Nord. Et qui ne sait que le rêve donne aux objets que recrée sa fantaisie une signification étrange et multiple, une fluidité où transparaît mieux leur mystère? De là

vient que le regard des angéliques figures de Burne Jones est si cruel. Ce trait diabolique du génie anglais, qui n'est que de la volonté durcie, manque d'ailleurs à l'âme suédoise. Mais il lui est arrivé parfois de mieux voir dans l'âme du Midi que le Midi lui-même, — et dans l'âme de la France aussi. Tout au moins y a-t-elle lu des choses qui échappaient à celle-ci. Une visite au musée de Gotembourg, où tant d'excellents artistes suédois ont peint avec amour des paysages de France, en serait une curieuse leçon.

Au point de vue architectural, au reste, l'art suédois semble frayer sa propre route d'une manière intéressante et qui promet.

Les constructions de l'architecte Ferdinand Boberg, dont la principale est l'hôtel des Postes, sont d'une originalité savoureuse. C'est d'un côté tout opposé à la direction que nous signalions tout à l'heure qu'il a le plus souvent cherché sa voie; et l'on peut dire qu'il a fait là œuvre de créateur. Ses édifices veulent exprimer le Nord. L'hôtel des Postes a l'aspect massif d'une bonne bastille contre l'hiver; mais sa tourelle, dont la cambrure est vraiment trouvée, enlève la masse architecturale avec l'élégance robuste d'une forte constitution qui se joue des neiges. Le cintre du porche, surbaissé et profondément enfoncé, est expressif. Cette partie est toujours fort soignée dans les constructions sué-

doises et très ornementée. Ici des pigeons symboliques en forment le motif décoratif, tandis qu'une guirlande de brindilles et de pommes de pin court sur la plinthe. Le hall d'entrée est orné de jolies mosaïques. Il faut insister sur l'aspect luxueux et somptueusement *propre* qu'ont en Suède tous les monuments à l'usage du public. Certaines banques passent même presque la mesure, et il en est une, dans la *Fredsgatan*, où les marbres de couleur rares, les acajous luisants, les cuivres polis, les frises ornementales, jouent un petit Versailles modern style.

Je ne veux pas dire pourtant que je ne préfère à toutes ces magnificences ce vieil édifice enfumé, sans guère d'ornements, qui date du dix-huitième siècle et fait face à l'Opéra. Je regrette l'hôtel semblable qui lui faisait pendant, de l'autre côté de la place Gustave-Adolphe, et qu'on a démoli pour construire cet Opéra. Les vieilles bâtisses du temps passé ont un air de négligence qui charme, une dignité simple qui séduit. Les maçons d'autrefois avaient dans les doigts le sens des proportions. Même en construisant une grange, ils entendaient le chant des Nombres. Bien plus que les voies monumentales du nouveau Stockholm, j'aime telles maisons des vieux quartiers, où, sur la façade nue qui superpose à la couche d'ocre primitive la patine des pluies automnales, de beaux porches de

pierre curieusement sculptés semblent réserver toute la magnificence pour l'accueil hospitalier.

Les vieilles maisons ont cela de charmant qu'elles ne cherchent pas à vous étonner. Quand elles sont belles, c'est sans avoir l'air de le savoir. Elles vivent pour elles, non pour le passant. Ce secret de la grâce aisée, qui est celui de la bonne compagnie, notre société *bluffante* le perd de plus en plus. L'hygiène, les larges voies, le confort des cités modernes ont néanmoins leur agrément. L'architecture des quartiers neufs de Stockholm, bien que pompeuse, se distingue par un goût plus svelte que le goût germain, et qui se ressent encore de l'heureuse discipline latine que la Suède a longtemps subie à l'école de la France. On ne voit pas ici de ces horribles pâtisseries architecturales de Cologne et de Berlin, dont la menaçante invasion a déjà marqué les plus belles avenues de Paris de quelques taches déshonorantes. Le *Strandvägen* et la *Birgerjarlsgatan* sont parmi les plus jolies voies modernes que je connaisse en Europe. Il y a du gothique, mais sobre, du modern style, mais discret, et beaucoup de ce charmant « style de la Loire » qui est très en faveur en Suède. Il est agréable d'y déambuler, ne serait-ce que pour jouir de cette propreté exquise qui donne à la ville neuve l'aspect net d'une cour d'hôtel particulier tenue dans le grand style. Mais *Strandvägen* a, de

plus, la vue du *fjärd* (le *fjärd* est le *fjord* suédois) rayé par les mâts des barques de l'Archipel qui apportent leurs denrées à Stockholm.

A Stockholm, il n'y a pas de poussière. Vous constatez avec surprise que l'action de se laver les mains devient ici un rite symbolique. Et vous pouvez laisser les fenêtres ouvertes toute la journée sans que se ternisse d'une buée grisâtre la surface vernie des meubles.

A Stockholm, on ne se promène pas, on va. On n'est pas dans la rue, on y passe. Peu de voitures; quelques automobiles (il y en a une station, près de l'église Saint-Jacques) ; beaucoup de trams électriques. La circulation est peu animée. Tout le monde prend sa droite; si bien que vous n'apercevez guère que des dos.

A Stockholm, les conducteurs de tramways ont des plans de la ville dans leur poche et vous donnent, quand vous craignez de vous tromper de chemin, d'excellentes leçons de topographie.

A Stockholm, les moineaux sont impudents. Ils se laisseraient plutôt marcher dessus que de se déranger quand ils picorent entre les pavés du marché. Les chevaux de fiacre prennent tranquillement leur repas dans de commodes mangeoires installées pour eux sur les places. Ils ont l'air amical et paresseux.

A Stockholm, les édifices sont somptueux et les

femmes modestes. Toutes, dames ou servantes, ont presque la même tenue, simple et nette : petite jaquette de confection, jupe trotteuse, canotier de paille, blouse de mousseline d'éclatante blancheur. Correction d'une part, simplicité de l'autre, les classes se rejoignent presque. Les cuisinières savent l'orthographe, et les dames la cuisine. La femme ici n'est pas un objet de luxe, mais d'utilité. Elle n'est pas faite pour donner le plaisir, mais pour tenir la maison. On ne lui demande pas d'orner, mais de servir. Ceci pour l'immense majorité; une très petite aristocratie de naissance ou d'argent, imbue d'ailleurs d'habitudes cosmopolites, mise à part. Encore celle-ci est-elle obligée, au dehors, à une livrée presque identique.

Les femmes de Suède, cependant, au moins dans la capitale, ont été travaillées, elles surtout, par cet esprit de révolte contre les jougs anciens et d'affirmation individualiste qui est le signe du temps. Mais nous les retrouverons quand nous essaierons d'analyser les idées d'Ellen Key et son œuvre.

A Stockholm, — ou plutôt à dix lieues de là, — il s'est passé un jour une chose étonnante qui mérite de passer à la postérité la plus reculée pour servir d'exemple éternel aux ronds-de-cuirs à venir.

En revenant de Gripsholm, j'avais laissé, au changement de train, mon parapluie dans le com-

partiment que je venais de quitter. Je l'estimais perdu, quand mon compagnon suédois me suggéra d'écrire au chef de gare. Peine inutile, pensais-je. Et d'ailleurs, dans le cas où j'obtiendrais une réponse, que d'ennuis! Il me faudra aller moi-même à la gare, puis, de là, me rendre à un autre bureau, attendre deux heures sous l'œil soupçonneux des employés, prouver mon identité, etc. Et je résolus d'abandonner mon parapluie au sort que lui avait marqué l'éternel destin.

Le lendemain, vers l'heure du déjeuner, comme je prenais l'ascenseur de l'hôtel pour gagner ma chambre, je reconnus mon parapluie, droit comme un cierge, dans les mains du petit groom qui *me* montait. Le groom parut étonné de ma surprise. Il trouvait la chose simple. On avait apporté le parapluie de la gare le matin même. Et il n'y avait pas de port à payer.

A Stockholm, on a presque perdu l'habitude d'écrire des lettres. Le téléphone les remplace. Pas d'appartement, pour modeste qu'il soit, qui n'en ait un, ou même deux. Le téléphone finit par devenir un cauchemar. On vous sonne toujours, perpétuellement, pour rien du tout. Pour demander si vous allez bien, ou si vous avez attrapé le dernier tramway la veille, si vous sortirez l'après-midi. On finit par se faire de pierre et par ne plus répondre aux sonneries.

Le rayon dans lequel se meut principalement la vie de l'étranger est la rive gauche du *Ström*, en face du palais. Le Musée National en occupe l'extrémité orientale, vers l'entrée du fjärd. Il vaut la peine d'une visite. C'est un vaste monument, dans le style classique. Des fresques de Carl Larsson, qui malheureusement s'abîment un peu, décorent le grand escalier. Il contient environ cent soixante numéros de l'école française, presque tous de la période dite *rococo;* parmi lesquels six Boucher, dix Chardin (une réplique du *Benedicite*), et trois portraits de Nattier. On en peut voir la classification exacte dans le livre très complet : *Les relations de la France avec la Suède jusqu'à nos jours* (Paris, Ollendorff, 1891), publié par le grand poète dramatique Auguste Strindberg, qui, en dressant avec un soin minutieux d'érudit ce catalogue si divers, a donné à notre pays une preuve d'amour dont nous devons lui être reconnaissants. J'apprends de lui que la Bibliothèque nationale de Stockholm contient, parmi plusieurs manuscrits et incunables français, un manuscrit du quinzième siècle et le *Rommant de la Rose*, exécuté pour Antoine de Villequier et Charlotte de Blois, dite de Bretagne, dont les miniatures, au nombre de quatre-vingt-neuf pour le second ouvrage, sont attribuées à Jehan Foucquet.

Le Musée National contient une nombreuse

collection de l'école suédoise de peinture, pour la plupart de ses classiques du dix-neuvième siècle, parmi lesquels Georges von Rosen et Cederström, qui ont peint les grandes scènes historiques de l'histoire nationale. La nouvelle école suédoise moderne y est beaucoup moins bien représentée qu'au musée de Gotembourg. Je recommande d'y voir, avant tout, deux tableaux de Josephson, mort il y a quelques années et digne de prendre place parmi les plus grands artistes qui aient jamais vécu. L'un, le portrait du peintre *Allan Osterlind*, d'une manière moins affirmée que les toiles qui viendront plus tard. Le second, le *Strömkarl* (le Génie du Torrent), où le délire de l'âme et la fougue savante de l'exécution s'unissent à un degré rare.

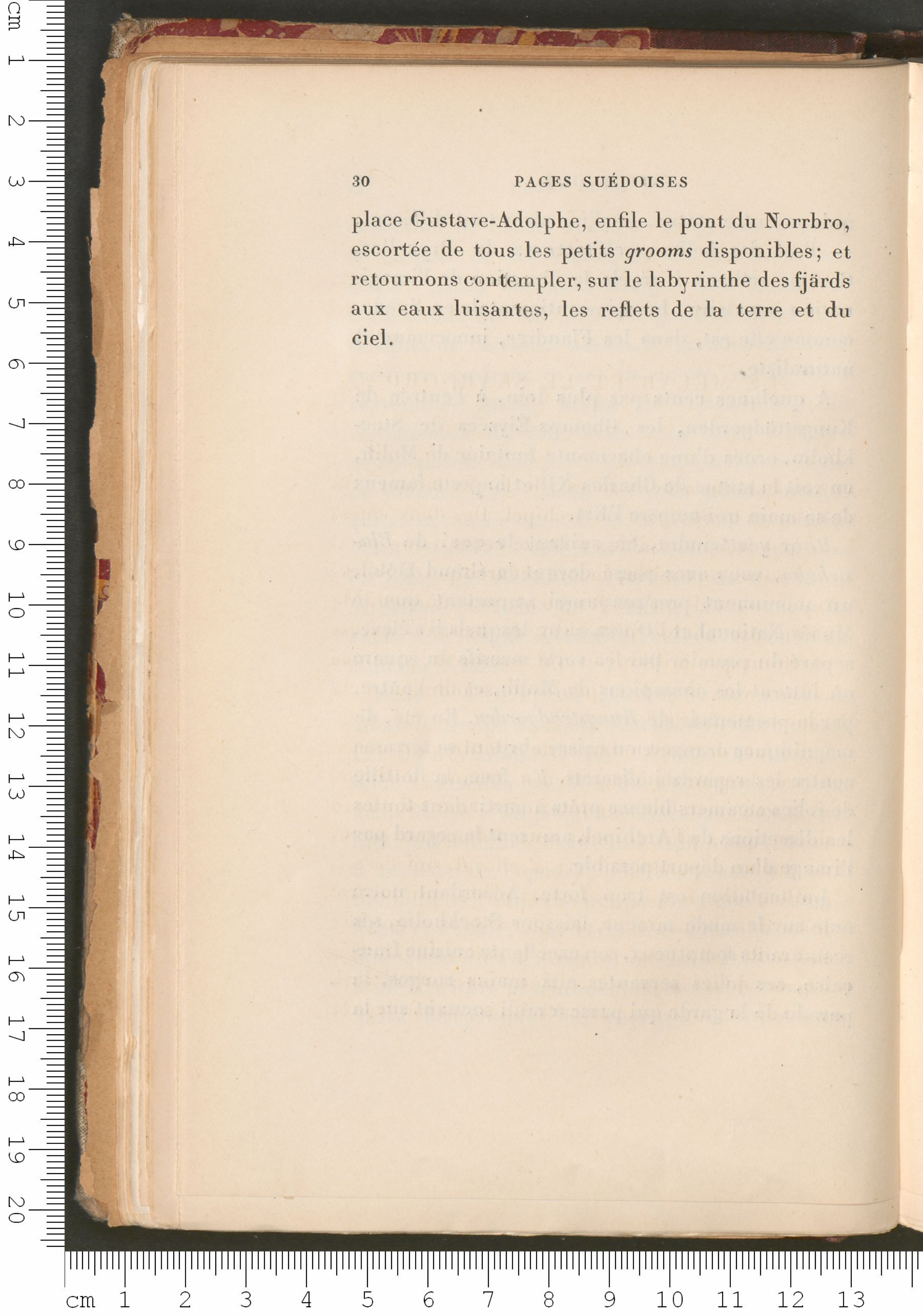
Dans le petit square qui touche au musée se dresse le groupe de Molin : *Ett Envig* (Duel à mort). Les deux champions nus, liés par la ceinture, selon l'ancienne coutume du Nord barbare, et la main armée d'un poignard, s'étreignent dans une lutte mortelle. Les bas-reliefs expliquent l'action : la trahison de l'épouse ; puis son deuil devant le tumulus de l'ami. Ce groupe est d'une académie noble et blonde, — si ce dernier terme peut s'appliquer au bronze quand il réussit à donner par la seule structure le sentiment de la couleur. — Il est aussi inséparable des paysages de Stockholm

qu'une autre statue, — d'un style tout différent, — l'est des belles architectures de Bruxelles. Comme celle-ci, il révèle la direction de l'imagination populaire : héroïco-sentimentale en Suède, comme elle est, dans les Flandres, innocemment naturaliste.

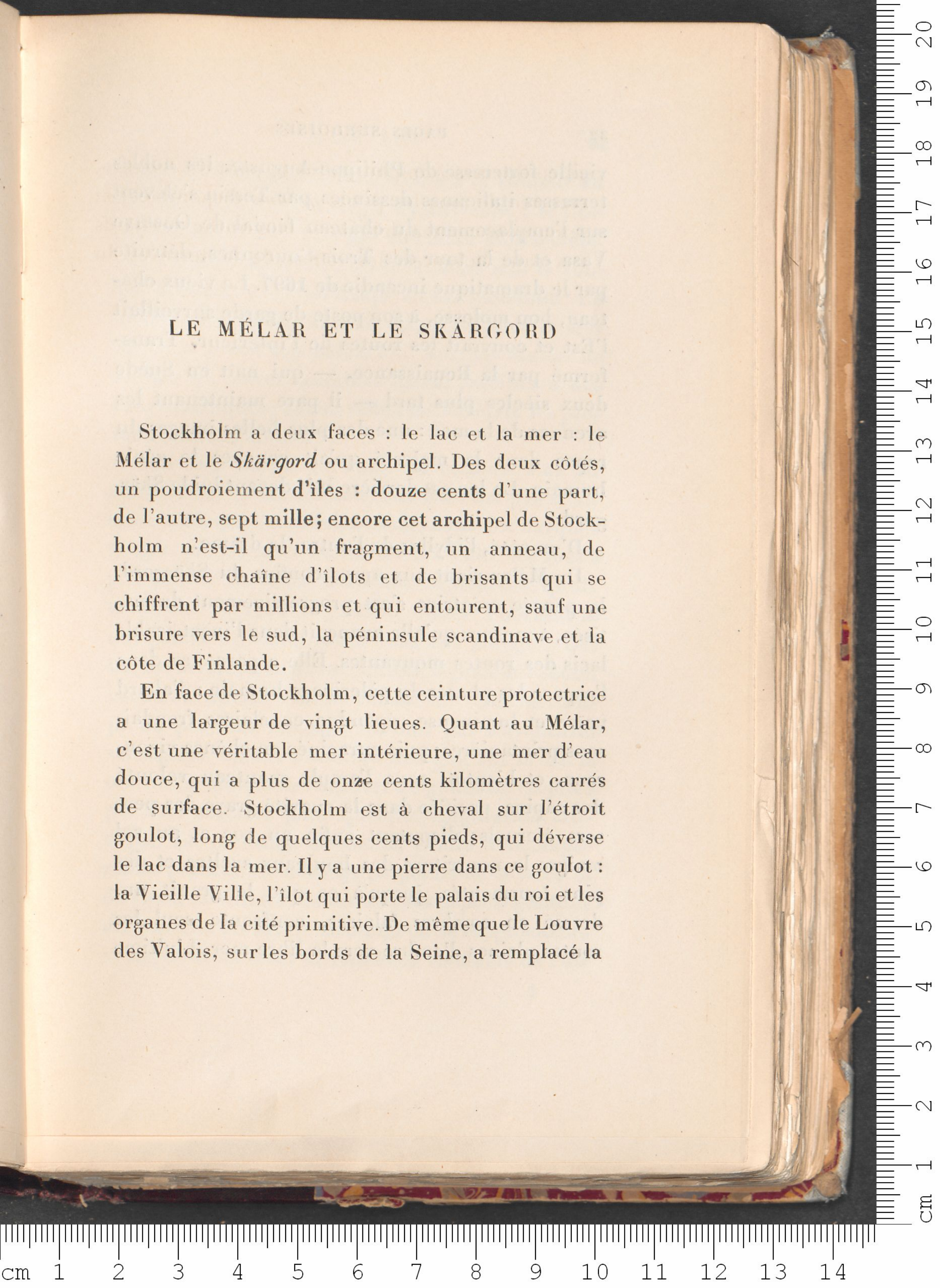
A quelques cents pas plus loin, à l'entrée de Kungsträdgorden, les Champs-Élysées de Stockholm, ornés d'une charmante fontaine de Molin, on voit la statue de Charles XII et le geste fameux de sa main qui montre l'Est.

Pour y atteindre, en suivant le quai de *Blasieholm,* vous avez passé devant le Grand Hôtel, un monument presque aussi important que le Musée National et l'Opéra entre lesquels il s'élève, séparé du premier par les verts massifs du square où luttent les champions de Molin, et de l'autre, par la promenade de *Kungsträdgorden*. En été, de magnifiques orangers en caisse abritent sa terrasse contre les regards indiscrets. En face, la flottille de jolies steamers blancs prêts à partir dans toutes les directions de l'Archipel, amusent le regard par l'image d'un départ possible.

La tentation est trop forte. Accordant notre âme sur le mode mineur, laissons Stockholm, ses restaurants somptueux, son excellente cuisine française, ses jolies servantes aux mains rouges, la parade de la garde qui passe à midi sonnant sur la



place Gustave-Adolphe, enfile le pont du Norrbro, escortée de tous les petits *grooms* disponibles; et retournons contempler, sur le labyrinthe des fjärds aux eaux luisantes, les reflets de la terre et du ciel.



LE MÉLAR ET LE SKÄRGORD

Stockholm a deux faces : le lac et la mer : le Mélar et le *Skärgord* ou archipel. Des deux côtés, un poudroiement d'îles : douze cents d'une part, de l'autre, sept mille; encore cet archipel de Stockholm n'est-il qu'un fragment, un anneau, de l'immense chaîne d'îlots et de brisants qui se chiffrent par millions et qui entourent, sauf une brisure vers le sud, la péninsule scandinave et la côte de Finlande.

En face de Stockholm, cette ceinture protectrice a une largeur de vingt lieues. Quant au Mélar, c'est une véritable mer intérieure, une mer d'eau douce, qui a plus de onze cents kilomètres carrés de surface. Stockholm est à cheval sur l'étroit goulot, long de quelques cents pieds, qui déverse le lac dans la mer. Il y a une pierre dans ce goulot : la Vieille Ville, l'îlot qui porte le palais du roi et les organes de la cité primitive. De même que le Louvre des Valois, sur les bords de la Seine, a remplacé la

vieille forteresse de Philippe-Auguste, les nobles terrasses italiennes dessinées par Tessin s'élèvent sur l'emplacement du château féodal de Gustave Vasa et de la tour des Trois-Couronnes, détruite par le dramatique incendie de 1697. Le vieux château, bon molosse, à son poste de garde surveillait l'Est et couvrait les routes de l'intérieur. Transformé par la Renaissance, — qui naît en Suède deux siècles plus tard — il pare maintenant les avenues de la mer : une des plus belles images du repos dans la majesté qu'ait conçues le génie humain. Le lac est derrière lui; devant lui le Skärgord.

D'un côté, l'idylle; de l'autre, le drame.

Du Mélar riant aux âpres confins du Skärgord, la pensée créatrice s'est progressivement dramatisée, à mesure qu'elle avançait dans l'inextricable lacis des routes mouvantes. Elle a parcouru dans l'espace les phases du pèlerinage humain : d'abord naïve et lumineuse, épandue en claires frondaisons printanières; puis enracinée en chênes vigoureux, et bientôt, sous l'ample manteau velouté des sapins, pacifiée dans la suavité grave des pensers éternels; disputant enfin au roc et au sol maigre la nourriture des bouleaux sveltes et des pins tourmentés, jusqu'à ce que le granit nu, dressé en sombres falaises, confronte seul les routes pleines d'ombre vers la libre mer. L'ultime

limite de l'archipel de Stockholm a la couleur du dernier acte de la tétralogie wagnérienne : le *Crépuscule des Dieux*, écrit par une main plus secrète. « Les Dieux passeront, dit-il là, mais non le vouloir humain. » — Le temps ici est immobile. Le soleil oublie de mesurer les étapes du jour; la mer même a perdu son balancier. Aucune marée ne sculpte les noires murailles lisses, pareilles à des rocs basaltiques; aucun reflux ne découvre les profondeurs de l'abîme.

Une race hardie vit dans ces rochers. J'ai vu souvent des petits enfants aux cheveux pâles, au teint hâlé, qui s'en allaient seuls dans des barques rouges, sur les eaux noires serrées entre les rocs à pic, jouant avec des branches de bouleau qu'ils tendaient au vent en guise de voiles. Pourtant la navigation est dangereuse dans ces parages. Des balises diverses, en maint endroit, signalent l'écueil caché ou tracent l'étroit chenal sûr. Qui ne comprend pas leur langage, ne doit pas s'aventurer sans guide expert entre ces îles qui, sur la carte marine, semblent des milliers de grains de riz jetés par une sorcière pour quelque conjuration fatidique. Le yachting, d'ailleurs, y offre d'incomparables plaisirs. Ce mariage perpétuel de la terre et de l'eau, la variété inattendue des aspects gradués du gracieux au sévère selon qu'on se rapproche ou s'éloigne de la côte; la fraîcheur vivifiante de l'air

et le calme des eaux que les brisants abritent des vents trop durs du large, tout concourt à en faire l'endroit le plus propice pour goûter cet enivrement de la vitesse qui libère l'homme de lui-même, concurrençant ainsi l'amour auquel les hommes du Nord, pour établir ce même alibi de l'existence conditionnée, préfèrent le sport. Aussi les Stockholmois recherchent-ils le séjour du Skärgord plus que celui du Mélar, malgré la grâce heureuse des paysages du lac. Celui-ci, toutefois, reste la région des châteaux. Ses beaux ormes se prêtent mieux à encadrer d'aristocratiques loisirs, et les idylles de Trianon s'y trouveraient dans leur naturel décor.

Ce mot d'idylle s'impose irrésistiblement devant les sites charmants du Mélar. Il est dommage que les guides allemands lui aient donné un si écœurant goût de confiture.

Des feuillages légers, reflétés aux eaux miroitantes, un ciel d'azur clair, tout cela, n'est-ce pas, est forcément idyllique. Et c'est là presque toute la Suède d'été. Mais il y a dans cette nature une certaine maigreur, une vividité franche, qui empêche la fadeur; le souffle du rude hiver que l'étranger ne verra pas, a mis des pensers solitaires dans les bras étendus des arbres, et sa glace reste encore dans l'éclat cristallin du ciel d'août.

Cette nature du Mélar ressemble à une âme

d'enfant. Elle en a la limpidité et l'éclat, la fantaisie jolie. De gros bouquets d'ormes qui trempent leur feuillage dans l'eau, des chalets bariolés, sortis d'une boîte de joujoux, piqués de-ci de-là, dans la verdure, des petites barques qui se balancent dans une crique, au pied d'un escalier; et des steamers blancs, jolis comme un cadeau tout neuf, qui tracent leur léger sillage à travers le labyrinthe infini des îles; c'est ainsi qu'un gamin, s'il possédait une baguette de fée, traduirait les rêves qu'il édifie autour d'une flaque d'eau astucieusement aménagée en rigoles capricieuses sur le sable du jardin.

Oui, s'il est un endroit où la nature seule peut satisfaire l'homme, où il se retrouve un instant, comme aux jours blancs de son enfance, l'âme pleine d'elle, enivré uniquement de ses souffles vivides et de son clair sourire; où la chaîne se renoue, comme si la vie n'avait pas passé entre, des vierges visions et des ingénuités créatrices, c'est sur les bords de ce lac si frais qu'il faut le venir chercher.

L'enfance a la clef d'or d'un monde lumineux qui serait peut-être le monde réel, si les hommes avaient voulu; les prophètes et les inspirés y rentrent un instant, avant de changer la face du monde; l'homme qui ne consent pas à vieillir, c'est-à-dire à se défaire, doit remonter à sa source, effacer sous ce flot limpide les mauvaises années.

C'est la leçon que disaient, à Mariefred, au bord du Mélar, un jour de septembre émeraude et turquoise, les sveltes bosquets de frênes, tendres encore comme au sortir du bourgeon et que les rafales d'automne arracheront tout à l'heure, sans que la brûlure de l'été ait passé sur eux.

Les rois et les puissants ont aimé ces sites. Les châteaux célèbres sont nombreux sur les rives du Mélar. C'est Drottningholm, le Versailles de la monarchie suédoise ; Gripsholm, un autre château royal ; Skokloster, construit par le maréchal Wrangel, le vainqueur de Prague, et passé par sa fille à la famille Brahe ; — on y va admirer une des plus magnifiques collections d'armes qui soit, dépouilles opimes de la guerre de Trente ans ; — Tidö, bâti par Axel Oxenstjerna, l'allié de Richelieu ; et, un peu plus loin, en Sudermannie, le magnifique château d'Éricsberg, au baron Bonde.

Gripsholm est le plus caractéristique de ces châteaux, au point de vue de l'architecture suédoise du seizième siècle. Il a été complètement restauré en 1889, par les soins d'Oscar II. Ce genre de restauration, ou plutôt de reconstitution dans la manière de Viollet-Leduc, obtient en général peu de faveur auprès des gens de goût. Je dois dire pourtant qu'en ce cas, je la trouve intéressante. Sans elle, nous ne pourrions pas nous faire une idée aussi complète de l'architecture suédoise de cette époque.



LE CHATEAU ROYAL DE GRIPSHOLM

Le château de Gripsholm est construit sur un îlot qu'un pont relie à la rive. A peine y a-t-il place entre l'eau et la haute muraille aveugle, pour un chemin de ronde bordé de beaux arbres. Leur verdure aimable fait ressortir le ton éclatant de la brique trop neuve, sans que s'atténue le poids écrasant des énormes tours. Une amusante surprise pour les yeux est l'aspect de la cour intérieure, dont les murs blanchis à la chaux sont chargés d'ornements peints à l'ocre rouge. Ce procédé expéditif et économique pour remplacer les motifs sculptés de l'architecture renaissance, s'il chagrine un peu les amateurs de la belle matière, est d'une fantaisie pittoresque et gaie, que relève un rien de piment barbare.

Le goût suédois pour la décoration florale *al fresco*, se manifeste abondamment dans les salles du château du style le plus ancien. Leurs voûtes et leurs parois sont couverts de guirlandes et de semis d'un sentiment fruste et naïf, qui possède son caractère propre.

Ce genre de décoration se retrouve dans les vieilles demeures paysannes. Égayant et d'une originalité jolie, il serait d'un emploi heureux pour la décoration des villas d'été. Les rois de Suède, au temps de la Renaissance, avaient encore des mœurs rudes et simples.

On voit, au château de Gripsholm, une impres-

sionnante galerie de portraits : anciens rois du Nord, visions hamlétiques dont les pâles visages, marqués de meurtre ou de folie, semblent rentrer dans la nuit dont ils ont surgi; princesses figées sous leurs carcans de pierreries. Portraits peints par d'obscurs maîtres hollandais ou allemands du seizième siècle restés inconnus, et qui, s'ils ne possèdent pas toujours une grande valeur d'art, sont souvent étonnants par leur expression intense, étrangement précieux pour la psychologie historique. Toute la généalogie, ou peu s'en faut, des grandes maisons baltiques est là, dans cette incomparable collection de mille huit cents portraits, et toute l'histoire de la Suède. Ils sont là, les Christian de Danemark, les Sigismond de Pologne dans leur robe mongole, et les fils fratricides du grand Vasa. Au-dessus d'une porte, éclate la face rubiconde, à triple menton, de Martin Luther. Le seul portrait authentique, affirme-t-on, qu'on ait du célèbre réformateur. A noter encore, trois portraits de la reine Christine, d'un caractère puissant, riche matière à étude pour les croyants de Lavater.

L'iconographie des souverains européens, durant le seizième siècle et surtout les siècles suivants, est également fort riche à Gripsholm. On voit un portrait de la reine Elisabeth d'Angleterre, envoyé probablement durant les négociations de son ma-

riage projeté avec Erik XIV, et un beau portrait de Catherine II de Russie, par Roslin. Enfin une grande composition, représentant le maréchal Bernadotte, roi de Suède, et sa famille, amusera l'œil du Français, après cette longue série d'orgueils royaux figés sur la toile, par le piquant du contraste, l'allure bon enfant, et l'incroyable accent de «chez nous» qu'ont toutes ces figures de France.

Les rois de Suède, depuis Gustave Vasa qui l'a construit, ont fréquemment résidé à Gripsholm; de sorte que la reconstitution des différentes ailes du château que chacun d'eux, plus ou moins, selon son caprice, aménagea ou ajouta, offre une esquisse intéressante de l'évolution du mobilier et de la décoration intérieure en Suède, depuis la rudesse relative du seizième siècle, jusqu'à l'époque où Gustave III fait de sa cour une copie des petits appartements de Versailles. On a transporté à Gripsholm, à titre de relique historique, le cabinet, tendu de soies de Chine, où Gustave III, à l'Opéra de Stockholm, fut transporté mourant, dans la nuit du tragique bal masqué, après le coup de pistolet d'Ankarström.

Tout auprès, est la chapelle que ce roi philosophe avait aménagée en théâtre. Sur la scène minuscule, les décors restent encore plantés. Peut-être tous les assassinés de cette époque sanglante, Marie-Antoinette, un ruban rouge au cou, le beau

Fersen, meurtri des coups de pierres qui l'assassinèrent; Gustave III lui-même, le flanc saignant sous son domino troué, reviennent-ils parfois, pâles effigies d'eux-mêmes, de la région des ombres, pour jouer, devant la salle où les spectres applaudissent, un des marivaudages d'antan : *le Devin du village,* par exemple, ou quelque autre, le dernier peut-être, celui qu'ils eurent avec le couperet, la ruée populacière, ou la balle traîtresse. Toutes les comédies se valent, quand elles sont finies. Marie-Antoinette n'aurait que quelques pas à faire, du salon circulaire de Gustave III où son portrait en pied tient cour dans le cercle des têtes couronnées de l'époque, bons et loyaux frères qui, si généreusement, la livrèrent au Minotaure. Quant à Fersen, Gripsholm n'a de lui qu'une miniature : relique la plus congruante d'un héros d'amour et qu'on imagine cachée sous de royales dentelles. Sur ce visage, déjà vieilli et marqué des stigmates d'une incurable mélancolie, mais qui garde une indicible séduction, se laisse voir ce même détachement hautain d'une âme trop froissée pour sentir encore, qu'intensifie de si tragique façon l'inoubliable silhouette de Marie-Antoinette allant au supplice, saisie au passage, sur la route de l'échafaud, par le génial crayon de David. Malgré l'intérêt de ce premier portrait, je lui préfère néanmoins, pour l'art du rendu, la belle miniature que possède actuelle-

ment le comte Gyldenstolpe, ministre de Suède à Paris et petit-neveu du célèbre Fersen. Le plus charmant gentilhomme du plus raffiné des siècles y apparaît dans toute la grâce juvénile d'un Amadis pensif : figure d'élégance tendre et de noblesse chevaleresque digne d'un rêve de reine et dont l'épithète de « beau ténébreux » exprime en superficie les caractères essentiels. La mélancolie voluptueuse de ces traits charmants, qui portent le songe d'un effarant amour, semble à l'œil averti un pressentiment fatidique du destin. Dévoué, lui aussi, par la conjonction des astres, aux fureurs aboyantes de la populace, Axel de Fersen, arraché de son carrosse par l'émeute, lors des funérailles à Stockholm, en 1810, du prince héritier que d'absurdes bruits l'accusaient d'avoir empoisonné, put envier en mourant le couteau de la guillotine. Il avait laissé volontairement sa maison s'éteindre avec lui.

Un fantôme non moins romantique, et plus puissant sur l'imagination populaire, car il fut couronné, hante encore les tours de Gripsholm et l'horizon du lac : celui du roi Erik XIV, le fils infortuné du grand Vasa. L'histoire de cette époque en Suède appartient au cycle shakespearien. La Grande-Bretagne et la Scandinavie sont

placées, au seizième siècle, sous des signes jumeaux. La figure d'Erik XIV, restée si vivante dans la fantaisie de son peuple, présente d'une manière frappante tous les caractères du type hamlétique, quelques *décenniums* avant qu'Hamlet soit écrit. Si, d'ailleurs, Hamlet, prince de Danemark, exprime si profondément le *genius* anglais, c'est que celui-ci pose sur une substruction scandinave. Le propre du génie est de retrouver, sous le tuf de la vie courante, ces grands instincts souterrains de la race. Toutefois, dans l'hypothèse, de plus en plus plausible, qui veut attribuer à lord Ruthford la paternité des œuvres présentées sous le nom du comédien Shakespeare, le séjour prouvé du noble lord à la cour de Danemark, en qualité d'ambassadeur, permettrait peut-être d'établir un lien plus précis entre la conception du caractère d'Hamlet et l'image du plus fantasque des rois suédois.

Erik XIV et Hamlet se ressemblent comme deux frères jumeaux. Ils appartiennent tous deux à cette même famille astrologique des êtres nés sous le double signe de la séduction et du malheur. Créatures pétries uniquement pour le rêve et qui, lorsqu'il leur faut agir, sombrent dans l'indécision, les soupçons meurtriers, le vertige et la démence. Si la folie n'est en somme qu'une rupture d'équilibre entre le vouloir et le pouvoir, entre le monde extérieur et nous, toute passion intense nous fait

errer perpétuellement sur ses dangereux confins. Aussi la question tant controversée de savoir si Hamlet est fou ou non, appartient-elle à un âge bourgeois, trop naïvement enfoncé dans l'étroite sécurité d'une vie commode, pour comprendre les démarches de ces âmes excessives.

Pour celles-ci, la démence est leur demeure; elles y entrent et elles en sortent à tout instant, rapportant souvent de ces excursions dans l'inconnu un flambeau de lucidité étrange, qui perce les ténèbres des consciences et des cœurs.

La fatalité qui domine toutes ces âmes du seizième siècle et qui explique Hamlet comme Erik XIV, c'est la déesse hagarde dont l'œuvre entière de Shakespeare n'est que le piédestal géant et qui remplit tout l'horizon de cette sombre époque : la Peur, s'il faut lui donner son nom. Et comment les plus généreux lui échapperaient-ils? Elle s'est établie dans l'infini : la mort même n'est pas une évasion.

Par delà l'universelle trahison s'ouvre, comme une dernière trappe, la géhenne divine. Comment les plus forts ne ploieraient-ils pas? Contre la terreur qui assiège, pas d'autre refuge que de se faire terreur soi-même. Meurs ou tue. Le geste de mort se déclanche automatiquement. Hamlet tue Polonius d'un coup d'épée lancé à travers la tapisserie. Voir la tuerie du dernier acte. La vie réelle est

supérieure à la fantaisie du poète. Les plus belles scènes tragiques de l'œuvre shakespearienne n'égalent pas celle que joue l'Hamlet vivant, quand le roi Erik s'introduit la nuit dans la prison de Nils Sture, incarcéré avec les siens parce que les astres ont menacé le roi d'un jeune homme blond. Peut-être aussi parce qu'il craint que le gentilhomme se souvienne trop de l'outrageante promenade qu'il lui fit faire, assis à rebours sur un âne, une couronne de paille sur la tête, à travers les rues de Stockholm. Dans sa furie, il lui traverse le bras d'un coup de poignard, lui perce la poitrine avec une lance qu'il arrache à l'un des gardes; ceux-ci achèvent. Puis le roi s'enfuit à travers la campagne, poursuivi par ses gardes, auxquels il jette encore des ordres meurtriers, fidèlement obéis. Burreus, le précepteur français, le mauvais conseiller, l'a rejoint; il est massacré. Le roi échappe à ses serviteurs. Trois jours il erre sans nourriture et sans qu'on puisse découvrir sa trace. On le retrouve enfin, vêtu d'habits de paysans, la tête égarée, pleurant et implorant le pardon de Dieu.

Erik XIV était beau et bien fait. Il excellait dans tous les exercices du corps, jouait du luth, chantait à ravir, peignait et composait des vers en suédois et en latin. Il avait même montré quelque excellence dans l'art de la guerre et son court règne

fut glorieux sur mer, où il battit les Danois. Mais si l'imagination populaire entoure sa mémoire d'un nimbe romanesque, c'est parce qu'il a aimé et tout osé pour l'amour. Comme le roi Cophetua de la ballade anglaise, il a fait asseoir près de lui sur le trône la petite mendiante. Karin Monsdotter, la fille du caporal, vendait, dit une tradition, des noisettes devant le château, lorsque le roi Erik, en passant, fut frappé de sa beauté et la prit presque enfant encore — elle avait quatorze ans — parmi ses servantes. Il entretenait ainsi au château royal une bande de *frillor,* ou concubines de petite naissance.

Par les claires nuits d'été du nord, il aimait à errer en barque avec elles sur les eaux du lac, tandis que les musiciens égrenaient dans le silence les notes mélancoliques des violes d'amour. Lui-même, parfois, prenait son luth et, sous le lumineux ciel nocturne, improvisait de tendres chansons. L'influence de Karin Monsdotter n'avait pas tardé à devenir plus puissante, à mesure que montait autour du malheureux roi la sombre marée des crimes, des dangers et des vertiges. Elle semble vraiment avoir tenu près de lui ce rôle d'ange blanc que lui assigne la légende, en opposition avec les anges noirs représentés par le précepteur français, l'astrologue Burreus, et par Göran Persson, homme de « basse extraction », dont le roi avait fait son conseiller. Ainsi le célèbre tableau du comte Rosen,

popularisé par la lithographie et qui est au musée de Stockholm, nous montre Erik indécis et sombre, entre la blanche figure suppliante de Karin Monsdotter et Göran Persson, avocat du diable, qui présente à signer une sentence de mort. Le testament du vieux roi Gustave Ier qui, dans son aveugle tendresse pour ses fils du second lit, leur avait taillé dans le royaume des duchés indépendants, avait placé Erik XIV dans la plus périlleuse des situations. Il avait fait déjà enfermer son frère Jean, duc de Finlande, au château de Gripsholm, où l'on peut voir encore sa chambre dans la tour de la prison. La terreur de ces complots fratricides l'avait poussé au meurtre des Sture, le drame du cachot d'Upsal que nous avons conté plus haut et dans lequel sa raison parut sombrer. C'est un peu avant cette époque et sans doute durant le voyage fait par Nils Sture pour demander pour lui la main de Renée de Lorraine, qu'il épousa, d'abord secrètement, Karin Monsdotter, dont il avait des enfants. M. Karl Warburg, un érudit suédois distingué de l'école de Taine, nous a conté cette histoire dans une monographie sobre et documentée qui laisse les faits construire eux-mêmes le drame. Durant la période de démence semi-lucide qui suivit le meurtre de Nils Sture, Erik XIV un jour, se frappant la poitrine et s'accusant à genoux de ses péchés, dit devant témoins en montrant

Karin : « J'ai, depuis un an, pris pour épouse légitime cette femme de basse condition. » Revenu à lui et ayant ressaisi les rênes du pouvoir, il voulut, malgré la révolte qui déjà grondait autour de lui, faire couronner en grande pompe, dans la cathédrale de Stockholm, la fille du caporal. Il avait médité de célébrer des « noces sanglantes », et, rééditant le « bain de sang de Stockholm » dans lequel, quarante-huit ans auparavant, son aïeul avait péri sous la hache de Christian le Tyran, d'en finir d'un coup avec tous ses ennemis.

Ce fut Karin Monsdotter, qui fit avertir sous main les frères du roi de ne point venir. Le mariage et le couronnement furent célébrés avec une grande magnificence par l'archevêque d'Upsal. Quatre héraults à cheval, selon la coutume, crièrent aux quatre vents du ciel le nom de la nouvelle reine et proclamèrent son fils comme légitime héritier du royaume de Suède. Quelques semaines après, Erik était prisonnier, puis déposé, tandis que son frère Jean, duc de Finlande, se faisait proclamer roi. Sa femme et ses enfants partagèrent d'abord sa captivité. Il fut détenu à Abo, en Finlande, puis à Kastelholm et à Gripsholm, après qu'on l'eut séparé des siens. La tradition veut qu'à Gripsholm, sur le parapet de la tour où le roi captif s'accoudait pour regarder le lac, l'empreinte de ses coudes soit restée marquée dans la pierre. Mais le vieux

gardien du château, près de qui je m'informe, hoche la tête, incrédule à cette légende. Erik XIV, après neuf ans de captivité, mourut en 1577, au château d'Orbyhus, empoisonné dans une soupe aux pois chiches. Karin Monsdotter, reléguée dans un lointain domaine de Finlande, lui survécut longtemps.

Nous avons trop longuement, sans doute, conté cette histoire. Mais peut-être, tombée sous les yeux qu'il faudrait, pourrait-elle fournir une matière incomparable à quelque grand drame lyrique.

Terreur, amour, volupté, fantaisie, cruauté, remords, orgueil et folie, perfidie, haine et danger, toutes les cordes de la lyre humaine y vibrent à se briser. C'est une page bien sombre pour l'unir au souvenir du plus gracieusement frais des lacs. Mais elle en complète les aspects, qui sans elle peut-être à la longue paraîtraient douceâtres, et met à l'arrière-plan le petit frémissement qu'il faut. L'homme est un guerrier, a dit Gœthe. C'est pourquoi il aime à se repaître à distance d'images tragiques, qui lui donnent à bon compte la sensation de sa raison dernière, qui est de se mesurer avec le destin.

L'histoire d'Erik XIV fait partie de la nature suédoise et des paysages de Stockholm. J'y trouve la même sensation de volonté inconditionnée, d'«idéalisme dans l'espace» que dégage ici la qua-

lité mystique de la lumière et la pression d'une nature excessive en ses contrastes. Certes, il est agréable et sage de s'accommoder aux conditions réelles, dans la cage de l'existence. Mais il est pittoresque aussi de dédaigner de les voir, et de se briser la tête contre les barreaux.

La nature humaine, toutefois, dans toutes les ambiances, est habile à retrouver l'équilibre. La balance de son budget, au moral comme au physique, s'établit toujours par ce système de virements nécessaires qu'on appelle ses contradictions. Le peuple qui a Svedenborg, aura Linné. L'amour de la nature lui rendra le réalisme, tendre à toute vie, qui met au service de l'idéologie des forces organisatrices.

Une des conditions les plus favorables à la saine formation du génie, est que l'homme, ici, ne perd pas contact avec la nature. Tandis que ce divorce est la règle pour la population de toutes les grandes villes de l'Europe, Stockholm a devant elle, dans l'immédiate proximité de ses quais magnifiques, vingt lieues de libre archipel. Chose prodigieuse, cette ville de trois cent mille âmes n'a pas bavé, comme les autres, sur ses environs. Pourtant, la belle saison venue, toute la population tant soit peu aisée émigre parmi ces nids de verdure des îles, soit dans d'élégantes colonies estivales comme celle

de Saltsjöbaden, qui forme les bains de mer de la capitale; soit dans d'autres plus lointaines; mais le plus souvent dans des villas isolées, à demi cachées entre les sapins, et assez distantes les unes des autres pour qu'on y puisse savourer le goût de la solitude. Une barque, amarrée près d'une petite crique, permet les longues promenades à travers les routes capricieuses des fjärds. Le bain, la natation, la pêche et le yachting forment les plaisirs fortifiants de l'été.

Sur le quai de Blasieholm, à Stockholm, en face du palais du roi, devant le Grand Hôtel, on voit amarrés côte à côte, pareils à une foule d'oiseaux voyageurs, les steamers blancs et coquets qui, plusieurs fois par jour, selon la distance, font le service des différents points du Skärgord.

Prenons, si vous le voulez bien, un des plus fréquentés : celui de Vaxholm qui, vers les six ou sept heures du soir, ramène dans leurs villas les maris que leurs affaires retiennent à la ville durant la journée. C'est une partie de plaisir favorite des Stockholmois que d'aller dîner sur ce bateau. Celui-ci met à peu près une heure à faire le trajet de Stockholm à la petite station d'été, poussée tout auprès du fort de ce nom, qui ferme une des passes menant à la capitale. Descendons à terre une heure, tandis que le bateau attend, pour repartir, les correspondances qu'amèneront des bateaux à vapeur

plus petits, qui font le service de bac entre Vaxholm et les stations de l'autre côté de la baie. Sur le quai, deux restaurants éclairés luisent dans la blancheur mate du soir. On entend les sons sautillants et mélancoliques d'un harmonica. Il y a toujours des harmonicas partout en Suède. Dans la longue rue, dont les maisonnettes de bois, toutes basses, semblent sortir d'un jeu de cubes, et qui fait boulevard sur la mer à son extrémité, les marins du fort voisin défilent par groupes taciturnes, en une muette promenade. Pas un cri, pas un mot ne sort des groupes silencieux. On dirait un exercice commandé si, tout de même, il n'y avait quelque flottement dans les rangs et si quelques femmes en jaquette et en canotier, et à l'air décent, leurs « fiancées », ne marchaient à côté de plusieurs d'entre eux. Ce sont de grands gaillards, à la large poitrine, de construction svelte, non pourtant sans quelque lourdeur lente dans l'allure. Le visage est têtu et renfermé. D'assez mauvaises têtes, semble-t-il, quand l'alcool ou la colère les fait flamber. Mais la dure patine du cuir facial indique une endurance supérieure et les épaules ont la râblure forte d'un dogue de combat.

Près de l'embarcadère, des gosses de cinq à huit ans, pieds nus, jouent autour de vieilles barques à demi submergées, qu'ils s'emploient à vider avec des casseroles. Une yole accoste, manœuvrée par

un jeune homme, qu'une jeune demoiselle accompagne. Ils sautent à terre, comme deux bons camarades, et s'éloignent ensemble d'un pas réglé. Sur la surface calme de la petite baie, pareille à un carrefour de la mer, des voiles blanches s'inclinent sous la brise du soir. Les îles, taillées d'un seul bloc dans la masse uniforme des sapins, se dessinent en velours sombre sur les eaux pâles. Le ciel est d'un bleu léger, où pas une étoile ne s'allumera dans la longue veillée nocturne. Quelques lumières, semées de-ci de-là dans le lointain, tremblent avec la lueur fluide des cierges dans le crépuscule.

On s'en revient lentement par le bateau, qui s'arrête longuement à chaque petite estacade des villas éparses, pour prendre les visiteurs qui rentrent à la ville, après avoir passé la journée là. La nuit a fini par s'épaissir quelque peu; sans que la lueur vaporisée qui remplit l'atmosphère s'éteigne tout à fait, une ombre s'allonge sur le ciel, où les astres ne paraîtront pas. Sont-ils tombés en gouttes de feu dans la nuit lucide? Portés sur le reflet des eaux assombries, ils accourent vers nous, se multiplient, à chaque détour de notre route. Les noires proues des îles que la nuit sculpte, se chargent de fanaux qui se répondent. Ils poudroient comme des constellations terrestres nourries des vapeurs de la mer, écrivent des hiéroglyphes changeants à

la surface des eaux moirées de ténèbres et d'or. Ce spectacle émouvant qu'offrent les approches d'une ville marine, à l'heure où s'allument les feux, emprunte ici une intensité fantastique au relief des côtes, aux groupements inattendus des péninsules et des îles, et surtout à cette mystérieuse lumière des nuits du nord, pétrie d'ombre irradiante et de clarté subjuguée, dont les valeurs exactes sont presque impossibles à traduire en notre langue, modelée sur des visions autres. Je ne sais que les paysages du prince Eugène pour rendre, dans leur mysticité rêveuse, ces colorations crépusculaires des soirs du Skärgord.

Enfin Stockholm paraît, dessinant en traits de feu son élégante structure sur l'incendie des eaux noires; le palais du roi avance, dans la pénombre visible, comme une nef majestueuse. Il semble que le mouvement et la vie se soient fait flamme, courent en sillage ardent sur la mer ténébreuse, éclatent, lueurs pensives, au front des demeures humaines dressées dans la nuit : magnifique poème où la cité et Dieu collaborent pour confronter l'homme avec son destin.

Les étoiles sont en voyage...

Où vont les étoiles de Suède pendant l'été?

Je posai cette question, un soir du commencement de septembre, à un savant suédois. Nous prenions le café sur la terrasse du café de l'Opéra. La soirée était magnifique, mais un peu fraîche, et les consommateurs, autour de nous, s'enveloppaient de couvertures. Sous nos yeux, le palais du roi, le Saltsjön aux eaux sombres, et le va-et-vient lumineux des steamers de plaisance qui vont à Vaxholm et aux environs, composaient avec la nuit un tableau d'une sérénité noble. Le ciel avait perdu déjà cette bleue transparence des nuits d'été, où les étoiles disparaissent dans la gloire mystique de l'éther radiant; et pourtant, pas une lueur d'astre ne tachait les champs noirs de l'espace.

Mon savant ami ne répondait pas. C'est un grand savant, mais les étoiles ne sont pas dans son compartiment. Les gens du Nord diffèrent de nous; ils pensent avant de parler et n'ont pas honte d'ignorer. Puis il a l'habitude de voir des étés sans étoiles; et l'on n'aperçoit plus ce que l'on a vu toute sa vie.

— Durant le plein été, dis-je, le soleil est trop près de l'horizon et le ciel est trop lumineux; c'est une raison; mais maintenant...

— Ce sont peut-être des vapeurs...

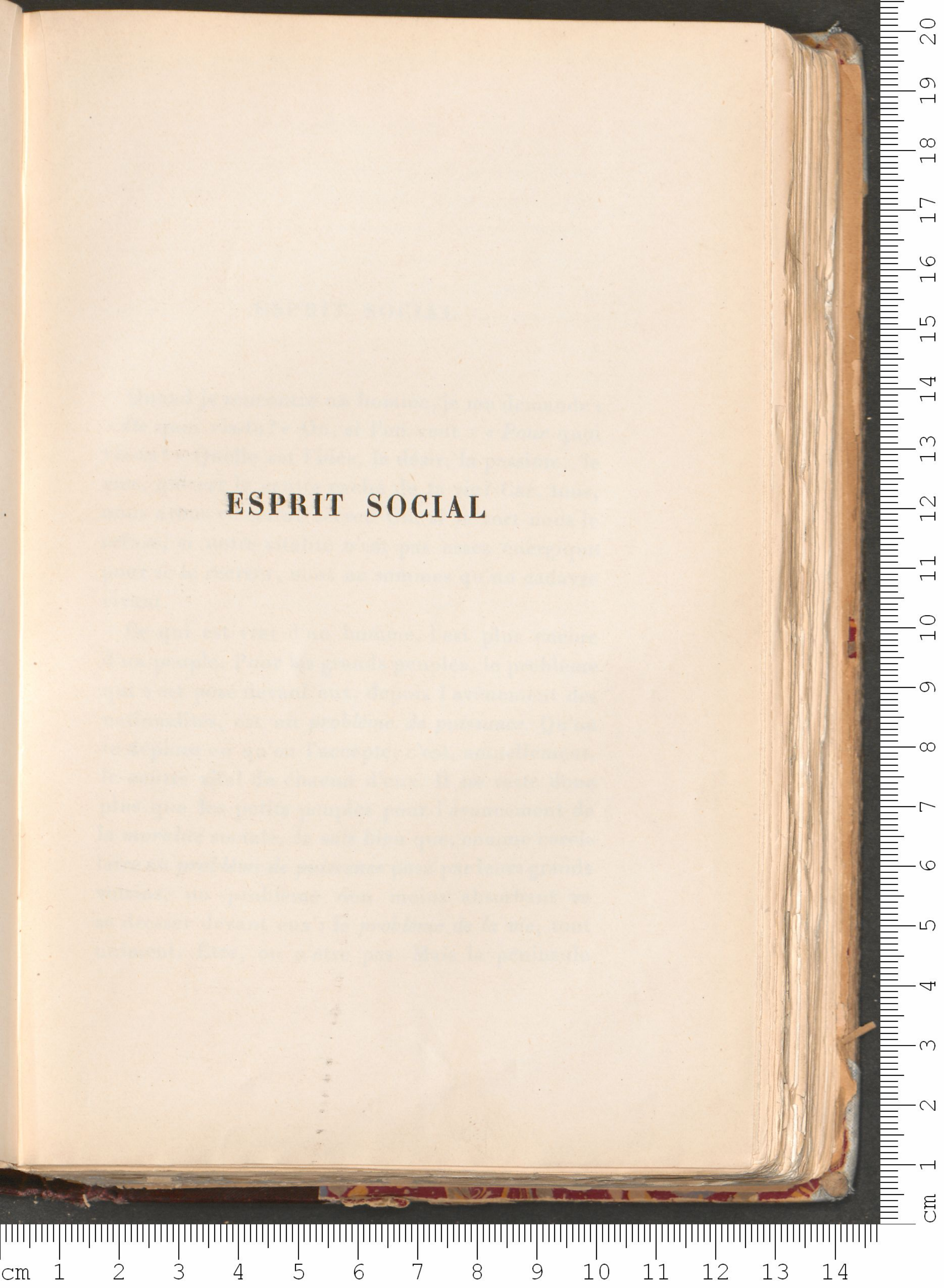
— Regardez comme les lignes du palais se profilent nettement, et comme les lumières sont brillantes...

Serait-ce l'ombre de la terre qui, comme le dragon des contes chinois, de sa gueule ouverte, engloutirait les étoiles, au firmament du Nord?

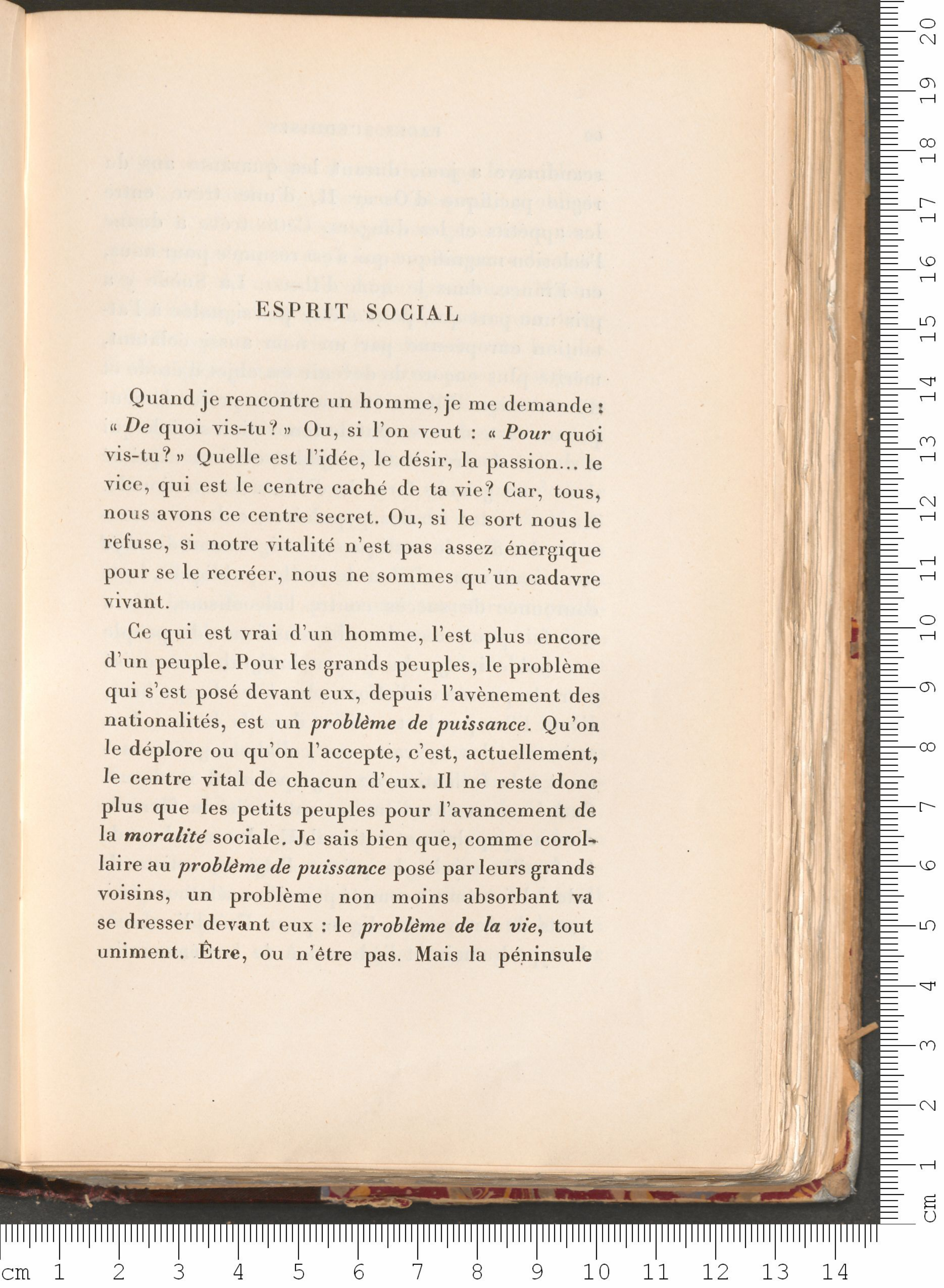
Si j'avais les millions de Carnegie, j'instituerai un prix, pour qu'un astronome daignât répondre à ma question.

Où vont les étoiles de Suède pendant l'été?

Je les ai vues revenir, le 13 septembre, à Vadstena, sur le lac Vetter. Le ciel était noir comme un drap mortuaire, et les étoiles lointaines le perçaient à grand'peine de leurs petites flèches d'argent. Pas une lueur ne tombait sur le chemin chuchotant des arbres vers le lac invisible, et les énormes tours trapues du château de Gustave Vasa, que seuls les falots de quelques barques amarrées dans les fossés faisaient surgir, comme une condensation d'ombre plus lourde, semblaient les piliers cyclopéens de quelque Babel projetée pour une évasion vers l'inaccessible.



ESPRIT SOCIAL



ESPRIT SOCIAL

Quand je rencontre un homme, je me demande : « *De* quoi vis-tu ? » Ou, si l'on veut : « *Pour* quoi vis-tu ? » Quelle est l'idée, le désir, la passion... le vice, qui est le centre caché de ta vie? Car, tous, nous avons ce centre secret. Ou, si le sort nous le refuse, si notre vitalité n'est pas assez énergique pour se le recréer, nous ne sommes qu'un cadavre vivant.

Ce qui est vrai d'un homme, l'est plus encore d'un peuple. Pour les grands peuples, le problème qui s'est posé devant eux, depuis l'avènement des nationalités, est un *problème de puissance*. Qu'on le déplore ou qu'on l'accepte, c'est, actuellement, le centre vital de chacun d'eux. Il ne reste donc plus que les petits peuples pour l'avancement de la *moralité* sociale. Je sais bien que, comme corollaire au *problème de puissance* posé par leurs grands voisins, un problème non moins absorbant va se dresser devant eux : le *problème de la vie*, tout uniment. Être, ou n'être pas. Mais la péninsule

scandinave a joui, durant les quarante ans du règne pacifique d'Oscar II, d'une trêve entre les appétits et les dangers. Cette trêve a donné l'éclosion magnifique qui s'est résumée pour nous, en France, dans le nom d'Ibsen. La Suède y a pris une part qui, pour n'être pas signalée à l'attention européenne par un nom aussi éclatant, mérite plus encore de devenir un objet d'étude et d'instruction. Elle a été travaillée profondément par un vaste mouvement de rénovation sociale qui a donné des résultats tangibles et s'est exprimé dans une grande formule d'éducation nationale. Hautes écoles rurales populaires, culture renouvelée des arts domestiques, enseignement du *slöjd* (ou travail manuel) dans les écoles publiques, lutte couronnée de succès contre l'alcoolisme, elle a tout fait pour créer dans la conscience du peuple une noble image du citoyen intégral, harmonisé entre la pensée et l'effort nourricier de ses bras, vivant libre par le travail et dans la beauté. Les artistes et les écrivains ont collaboré généreusement à la formation de ce grand idéal moderne. Carl Larsson et ses émules ont donné la formule d'un art populaire et national. Un des membres de la famille royale, le prince Eugène, artiste de talent lui-même, a compté parmi les zélateurs éminents de cette vaste ligue pour l'anoblissement du type humain et l'éducation de la démocratie.

C'est un fait digne d'attention que le problème social, en Suède, a été jugé identique au problème éducatif. Il faut l'espace d'une génération pour qu'on puisse juger en pleine connaissance de cause des fruits de cette idéologie généreuse. Mais si l'expérience en a pu être faite sur une large échelle, qui laisse bien loin derrière elle les philanthropies restreintes des autres pays, c'est grâce à l'esprit de sacrifice des classes dirigeantes, qui n'ont marchandé ni leur argent ni leur temps à la grande œuvre entreprise. Elles semblent en Suède, plus que partout ailleurs, avoir conscience de leur vraie fonction sociale, qui est de servir d'aide et d'initiateur à la démocratie dans son effort vers un type d'humanité plus haut. Elles nous indiquent ainsi la seule voie qui puisse transformer pacifiquement la société en élevant son niveau intellectuel et moral. Que ceux qui possèdent l'argent et le temps, au lieu de se cantonner, comme trop souvent en France, dans un esprit de famille exclusif ou dans la jouissance égoïste, prêtent ces forces dont ils disposent à une meilleure organisation des conditions sociales. Il est tant de femmes, dans les classes aisées, qui souffrent du vide de leur vie, quand les enfants grandis et les hommages du monde s'éloignent d'elles à la fois. Il faudrait qu'elles se convainquent que cette longue arrière-saison ne leur est pas donnée pour rester

stérile, mais qu'elle doit être pour elles le temps de spiritualisation où l'œuvre vraiment désintéressée de la vie commence. Jusqu'alors justement absorbées par les devoirs immédiats de la famille, elles peuvent désormais consacrer leur cœur chaleureux à la tâche pressante de solidarité sociale qui sollicite toutes les bonnes volontés. Un temps viendra où, dans une meilleure organisation des forces morales de la société, ce titre haï de « vieille femme » deviendra la couronne de la vie féminine, lorsqu'il saluera les prêtresses bénies des temps nouveaux, celles qui, après avoir rempli leur tâche d'enfanter et de nourrir l'humanité de demain, se feront les mères de tous ceux qui ont besoin d'assistance et de soutien.

En Suède, l'activité féminine semble déjà assez avancée dans la conquête de ce grand département social. Au point même qu'elle a, je crois, prêté à quelques critiques. Mais il faut faire crédit à tout grand mouvement qui commence, lui laisser le temps de s'encadrer dans l'ensemble. Indiquons seulement — *suum cuique* — que ce sont principalement des groupements spontanés de femmes qui se trouvent à l'origine de la plupart des organisations que nous avons citées. Ce sont elles qui formèrent exclusivement l'état-major de secrétaires dévoués grâce auquel la création du Musée du Nord put être réalisée.

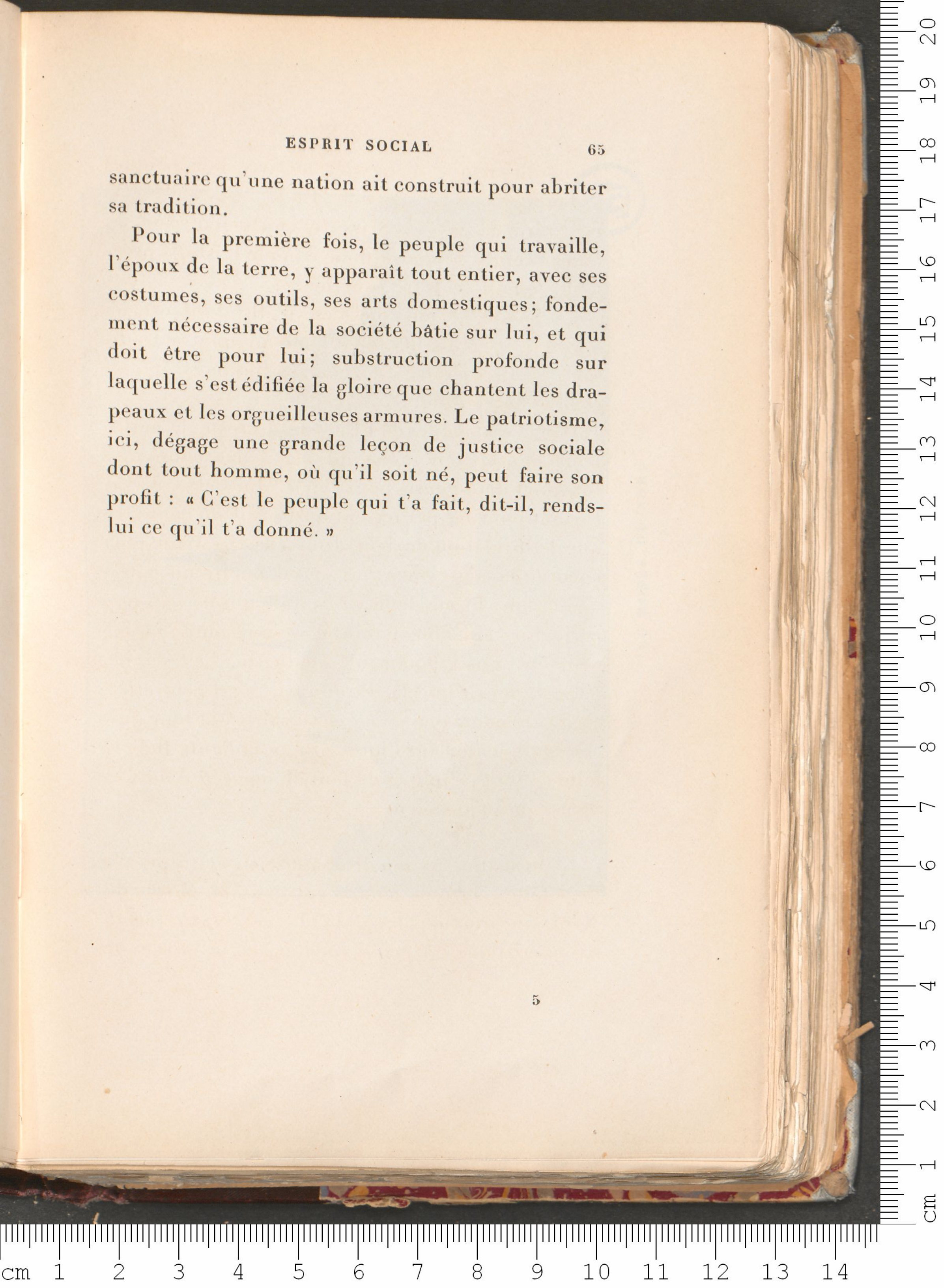
Toute étude sur le développement de l'esprit social en Suède durant les derniers *décenniums* doit commencer par le Musée du Nord. Celui-ci donne, pour ainsi dire, le *la* au mouvement; il en explique le sens et la direction. Nous parlions tout à l'heure d'art national et social. Le grand mouvement d'éducation de la démocratie, en Suède, n'a pas séparé ces deux termes, qui sont même chose, le peuple étant à la fois la société et la nation. Il a pris pour point de départ la devise du musée du Nord : *Känn dig själf;* connais-toi toi-même. Par un sentiment raisonné qui se rencontre avec la théorie de Barrès, il a estimé que c'est en vain que l'homme voudrait prétendre à un progrès intellectuel et moral, s'il ne dressait auparavant un inventaire exact du fond moral et intellectuel qui lui appartient en propre et qui nourrit toute sa vie intuitive. Il est clair, d'autre part, que ce processus court risque de figer une nation dans une forme exclusive et forcément incomplète. De nos jours, il semble contraire à la large compréhension humaine, à la sympathie fraternelle, que les peuples exigent de plus en plus les uns des autres, et qui doit être le prochain progrès européen. Car il faudra que la synthèse de l'Europe se fasse. Néanmoins, tous ceux qui ont essayé de s'assimiler une culture étrangère savent combien l'opération est au début pénible et difficile; com-

bien elle risque d'être destructive. Les peuples s'abordent par la négation. Et la négation est le contraire de la vie. S'assurer fortement sur ses bases propres s'impose donc comme le stage préalable de toute culture supérieure.

La Suède — puisque c'est d'elle qu'il est ici question — a d'ailleurs ce bonheur que sa tradition, étant libérale, agit comme tonifiant et non comme narcotique.

Dans l'état actuel de l'Europe, au reste, le nationalisme est, pour un peuple, la même chose que l'instinct de défense pour l'individu. Cela est vrai surtout pour les petites nations, où il ne peut être que l'affirmation de leur droit à la vie. C'est plus encore : la conscience d'avoir à défendre un patrimoine, une forme de la vie morale qui ne veut pas périr. En vain objecterait-on qu'une autre forme peut être aussi bonne ou meilleure. Celle-ci ne pouvait fleurir que là. Et qui sait, c'est peut-être, c'est sûrement, une pierre nécessaire à la tour que construit lentement l'humanité, à la haute Babel, faite de tout peuple et de toute langue, qui doit la mener jusqu'aux cieux.

L'affirmation de son droit à la vie : cette pensée s'est faite pierre et monument dans le Musée du Nord, incarnation tangible de cet *esprit social*, caractéristique du génie suédois, et le plus vaste



sanctuaire qu'une nation ait construit pour abriter sa tradition.

Pour la première fois, le peuple qui travaille, l'époux de la terre, y apparaît tout entier, avec ses costumes, ses outils, ses arts domestiques; fondement nécessaire de la société bâtie sur lui, et qui doit être pour lui; substruction profonde sur laquelle s'est édifiée la gloire que chantent les drapeaux et les orgueilleuses armures. Le patriotisme, ici, dégage une grande leçon de justice sociale dont tout homme, où qu'il soit né, peut faire son profit : « C'est le peuple qui t'a fait, dit-il, rends-lui ce qu'il t'a donné. »



LE MUSÉE DU NORD

LE MUSÉE DU NORD

Après le palais du roi, le monument qui frappe le plus les regards, à Stockholm, est le musée du Nord. Il s'élève sur un des côtés de la plaine découverte qui s'étend entre la ville et ce parc de Djurgorden, où les écureuils courent le long des chênes. Le musée est consacré à la tradition domestique et nationale des peuples du Nord, et plus particulièrement du peuple suédois. Il réalise, dans des proportions beaucoup plus complètes, l'idée qui a créé, chez nous, le musée arlésien. Mais tandis que ce dernier n'est, auprès de ce qui pourrait être fait, qu'un embryon, et pour une seule de nos provinces, la Suède, elle, possède dans son musée du Nord le répertoire pittoresque de toute sa vie nationale des siècles passés. Et pourtant, cette œuvre, qu'on peut, sans rien exagérer, qualifier d'immense, est sortie tout entière de l'initiative d'un seul homme et du concours des donations privées. Ce serait, certes, une de

ces belles leçons d'énergie, si fort à la mode maintenant, que l'histoire de sa fondation par le docteur Arthur Hazelius, philologue, et professeur à l'université d'Upsal. Il y consacra les trente dernières années de sa vie. Il est mort en 1904, avant que ne s'ouvrissent au public les salles du vaste musée, mais non sans avoir vu ses tours casquées de cuivre emplir tout l'horizon de la ville.

L'édifice est bâti dans le style qu'on appelle en Suède « style Vasa ». C'est le style de la Renaissance hollandaise, qui domine sur tout le littoral septentrional de l'Europe. J'ai retrouvé sa tour de briques, coiffée d'un dôme en campanule que surmonte un léger pinacle, jusqu'en notre Normandie, au collège de la petite ville d'Eu, ancien collège des Jésuites construit par Catherine de Clèves, femme du Balafré.

Cette tour et le pignon trilobé qui l'accompagne d'ordinaire forment les deux thèmes architecturaux du musée du Nord. L'architecte a su se les approprier et construire, avec ces motifs anciens, une œuvre de signification moderne, forte et vivante. Ce musée du Nord est le temple d'une religion nationale et sociale. C'est l'impression qu'impose la noble façade, sans ornements qui arrêtent l'œil, mais dont la simplicité même est émouvante. Les quatre tours postées aux angles, autour de la grande tour centrale, ont, sous leur dôme de

cuivre rouge, la gravité de pacifiques guerriers casqués qui défendent contre le temps l'âme d'une race.

Cette sensation d'entrer dans l'église d'une religion civile, à la fois nouvelle et traditionnelle, s'accroît encore quand on pénètre dans le hall, en forme de nef, qui s'étend des deux côtés sur une longueur de 120 mètres. Cette grande nef rectangulaire est pleine de lumière; elle est amicale et majestueuse, compréhensive pour contenir toute l'âme d'un peuple dans la lente ascension du passé vers l'avenir. Au-dessus de la ligne des arcades inférieures, plane un vol de drapeaux noircis, fétiches augustes des sacrifices et des énergies ancestrales. Dans l'hémicycle qui fait face à la grande entrée, la statue colossale de Gustave Vasa, vêtue de pourpre, est assise comme l'image d'un dieu protecteur. Cette œuvre du sculpteur Millès est un des rares exemples où l'emploi de la polychromie dans la sculpture renforce et ennoblit la signification de l'œuvre d'art. L'artiste a donné à son héros une attitude qui rappelle celle du *Pensieroso* de Michel-Ange; mais c'est la force tutélaire et la conscience du justicier qu'exprime la méditation de cette figure géante, pareille à une idole de pourpre et d'or pâlie par les siècles.

Aux murs, des tables de marbre portent gravés les noms des donateurs. Ce monument, qui a coûté

des millions, est dû uniquement, nous l'avons dit, à la générosité des particuliers. Il y a lieu d'admirer l'esprit de sacrifice social dont font preuve en toute occasion les classes dirigeantes de la Suède, et qu'on ne trouve à un degré pareil dans aucun autre pays de l'Europe.

Que l'on réfléchisse à la splendeur esthétique, à la portée historique et culturelle, que pourrait avoir, dans chacun de nos grands centres provinciaux, un monument du genre du musée du Nord, et qu'on pèse en même temps l'impossibilité de réunir, à l'aide de souscriptions, les sommes nécessaires à sa réalisation. Et que l'on compare la petite salle poussièreuse du musée ethnographique du Trocadéro, consacrée aux costumes de nos provinces, au musée germanique de Nuremberg.

C'est en **1872**, au cours d'un voyage en Dalécarlie, que le projet de fonder un musée ethnographique du Nord se forma dans l'esprit du docteur Hazelius. Docteur en philosophie de l'université d'Upsal, puis professeur de langue et de littérature suédoises à cette même université, il avait laissé sa chaire depuis quelques années pour s'adonner à ses études préférées sur la linguistique.

Ses travaux habituels l'inclinaient au tradition-

nalisme et à la vénération. La Dalécarlie est pour la Suède ce que serait la Bretagne pour la France, si nous étions restés purement celtes. Cette province, la plus septentrionale de la Suède historique, — le Norrland est de colonisation relativement récente, — gardait depuis des siècles les mœurs antiques et les coutumes héréditaires, fermée qu'elle était au reste du monde derrière le rempart de ses déserts boisés.

Sans doute le temps, pas plus là qu'ailleurs, n'était resté tout à fait immobile. Mais ses vagues y roulaient si lentement qu'à peine elles y détruisaient rien. L'ancien groupement par « paroisses », qu'on retrouve chez tous les peuples restés près de leurs origines, y subsistait dans toute sa vigueur.

La « paroisse » est le « clan » pacifié. Qu'on sonde du regard l'inconnu mystérieux que représente tel banal détail, tel que le port d'un ruban semblable et d'un fichu identique. Le clan impose à chacun de ses membres un costume pareil. Uniforme de guerre, signe de reconnaissance, ou livrée religieuse? Tout cela à la fois sans doute. Le clan ne veut connaître ses membres que comme des exemplaires équivalents d'une seule réalité, qui est lui-même. Et sans doute cette conception répond au profond instinct primordial de l'homme, qui se sent vivre ainsi d'une vie multipliée, plus ample que la sienne propre. Car il continue à

obéir à ses commandements, longtemps après que toute utilité pratique en a disparu. En Dalécarlie donc, il y a à peine trente ans, chaque paroisse conservait ses usages et ses coutumes particuliers, gardés avec fidélité comme un rituel religieux. Comme hier encore en Bretagne, vous eussiez pu dire, aux seules rayures du tablier d'une fille ou à la couleur de son bonnet, si elle était de tel village ou de tel autre, libre ou mariée. En entrant dans une habitation, les motifs ornementaux des couvertures du lit ou des tapisseries qui décorent aux jours de fête les cloisons frustes des murs, eussent suffi à vous révéler la présence d'une « étrangère » amenée par mariage d'un endroit distant de quelques lieues. Fait presque anormal, d'ailleurs, et généralement désapprouvé. On se mariait d'ordinaire entre cousins, — comme sur nos côtes normandes, — et toute la paroisse était parente.

Des industries domestiques se transmettaient là, portées à un assez haut point de perfection. La situation isolée de ces groupements très restreints, la pénurie de numéraire résultant de l'absence presque complète des transactions, forçait chacun à être son propre forgeron, son sellier, son ébéniste et son tisseur. Un type de vie très ancien s'était conservé là, par la force des circonstances. Ce que nous appelons village en France, — c'est-

à-dire un centre de population rurale, groupée autour du clocher, — n'existe pas, à proprement parler, en Suède.

Une paroisse est constituée par un certain nombre d'exploitations agricoles isolées, disséminées, dans un rayon parfois fort grand, autour d'une église qui s'élève seule dans la plaine comme un phare solitaire. Dans les régions les moins peuplées, il n'est pas rare qu'il y ait une dizaine de kilomètres à franchir entre une habitation et sa voisine la plus proche. La maison doit donc se suffire à peu près complètement à elle-même. Elle est comme un petit monde en soi, et la chaîne des générations s'y transmet immuablement ses traditions et ses arts. Il semble bien que les arts du tissage, en particulier, s'y soient conservés, à peine modifiés, depuis les temps où les femmes des barbares, si l'on en croit les historiens latins, tissaient des étoffes de couleurs éclatantes.

Aucune invasion, dans ces lointaines vallées dalécarliennes, aucune grande perturbation politique et sociale n'avait changé les conditions de la libre vie primitive, séparé l'artisan, qui travaille pour les autres, de l'homme qui travaille pour soi. Ces paysans n'avaient jamais eu de seigneurs. Leur terre était à eux. Ils gardaient, très vif, ce goût de la décoration qu'ont toutes les races primitives que n'a pas déprimées le servage. Les longs

loisirs, l'ennui de ces interminables hivers qui forcent l'homme à rester clos dans sa demeure et lui donnent à peine, dans leur plein, trois ou quatre heures d'un jour pâle, entretenaient ce besoin d'égayer et d'embellir la maison. Les longues rêveries de ces âmes muettes que sont les âmes rurales, — plus closes encore sous le dur climat de Suède que dans des contrées plus clémentes, — leurs longues rêveries s'exprimaient dans le patient travail du couteau, sculptant de rosaces naïves les meubles de la demeure ou les outils, bons compagnons de travail journalier.

De là aussi ces tapis, ces couvertures, au coloris violent, que les femmes tissaient sur des métiers de haute ou basse lisse et dont les dessins géométriques, les tons éclatants, rappellent les produits de l'Asie Mineure, interprétés par un œil plus rigide et sous une plus froide lumière; ces galons brodés, ornant les riches costumes et dont l'usage voulait qu'une jeune fille eût ouvré une quantité déterminée, avant d'aspirer au titre d'épouse.

Toutes choses cependant doivent avoir leur fin. A l'époque où le docteur Hazelius visitait la Dalécarlie, en 1872, la vapeur commençait son œuvre révolutionnaire. Les produits à bon marché pénétraient dans les vallées. Derrière les commis-voyageurs venaient les marchands d'antiquité. Ceux-ci dépouillaient la maison de ses bahuts antiques et

de ses armoires sculptées, emportaient, contre argent sonnant, les toiles peintes des murailles où les rois mages, en habits dalécarliens, s'en allaient en traîneau vers la crèche, les robes de noce, toutes raides de broderies, portées par des générations de fiancées, et les hautes couronnes de filigrane doré qui font de la mariée une reine d'un jour.

Hazelius assistait à ces choses avec un sentiment proche de celui qu'il eût éprouvé devant la violation d'un tombeau. Ce linguiste, pénétré du fait de ses études mêmes du zèle des antiquités nationales, était un ardent patriote, de cette nuance un peu chauvine, et si respectable, que la perte de la Finlande, au début du siècle dernier et, depuis, le sentiment d'insécurité entretenu par ces querelles continuelles avec la Norvège qui devaient aboutir à la rupture de l'Union, avaient exaltée dans les cœurs suédois. La Dalécarlie avait toujours été comme le sanctuaire du nationalisme. Ses durs paysans, chacun « homme pour soi » depuis les temps préhistoriques, conservaient toute vive l'image des ancêtres et de leur vieille liberté. Avec Gustave Vasa, ils avaient délivré la Suède du joug danois.

C'étaient ces souvenirs, semblait-il, qui s'en allaient dispersés aux mains des brocanteurs avec les dépouilles des vieilles demeures profanées. Hazelius se promit, puisque nul ne peut arrêter le

cours du temps, d'édifier du moins à ces reliques du passé un asile où l'âme antique de la race pût vivre encore et parler aux générations futures.

Dès son retour à Stockholm, il se mit à l'œuvre, engageant d'abord tout son avoir personnel dans sa patriotique entreprise, gagnant des sympathies, sollicitant des dons pour son musée, qui devait, suivant les termes de son programme, « créer un foyer aux souvenirs des peuples du Nord et en particulier du peuple suédois ».

Les dons affluèrent. Hazelius accueillait tout; il prenait la maison entière du paysan, du courtil au grenier : rouets anciens, métiers à tisser, berceaux, coffres, vaisselle de bois, patères où le patient travail du couteau figurait des serpents et des dragons; puis les costumes de fête ou de labeur, les parures de fiancées, les robes de baptême, les livrées de deuil; et encore les tapisseries textiles, les coussins brodés donton couvrait les bancs et les sièges aux jours solennels, les couvertures bariolées des traîneaux, les harnachements des chevaux, les charrues, les instruments de musique, etc., etc. : enfin tout ce qui constitue le *Slöjd* du peuple, c'est-à-dire l'ensemble des objets ouvrés et ornementés par chacun, dans sa propre demeure, et pour son usage. Des vestiges des âges bien antérieurs venaient s'y joindre; la hache de silex ou de bronze prenait place à côté de la hache

de combat du *viking* et de celle du modeste bûcheron. Le pectoral curieusement forgé du Lapon y figurait, et sa hutte avec ses rennes et ses chiens.

Après la vie rustique, la vie bourgeoise et la vie aristocratique des siècles passés livraient leurs reliques : bannières des corporations, uniformes des universités, selles et armes somptueuses, voitures de gala, etc. Jusqu'à l'époque de la guerre de Trente Ans, les conditions générales de l'existence étaient restées si primitives et si rudes en Suède que les habitudes des classes supérieures y différaient peu de celles du reste de la nation. Le séjour dans les demeures patriciennes et les riches cités libres de l'Allemagne, le butin conquis au sac des villes et rapporté en quantité invraisemblable dans les barbares châteaux d'Ostrogothie ou de Södermanland, inspirèrent à la noblesse suédoise le goût d'un raffinement plus grand. Sous l'influence germanique se développa d'abord l'industrie de la Suède, qui fut ainsi initiée au Baroque et au Rococo, et plus tard au style empire. Ces influences qu'a subies un peuple font partie de l'histoire de sa civilisation. Et il est curieux d'en suivre l'infiltration dans ce *slöjd* populaire qui semblait d'abord immobile, qui se transformait pourtant, mais avec la lenteur des évolutions organiques, invisibles à nos yeux inavertis. Les styles divers par lesquels s'exprimaient les phases du

développement européen se propageaient au fond des plus lointaines provinces scandinaves, à la manière de ces cercles engendrés dans l'eau par la chute d'une pierre, et qui vont s'élargissant et refluant l'un sur l'autre, jusqu'à ce que leur dernier frisson meure en ridant faiblement les parties les plus éloignées de la nappe liquide. Ainsi le Rococo apparaissait, dit-on, dans le *slöjd* du nord de la province de Scanie, voici seulement une trentaine d'années, à titre de mode nouvelle. C'est parce que les pays scandinaves furent par excellence le conservatoire des formes anciennes que ce Musée ethnographique du Nord, quand sa classification complète sera terminée, offrira un trésor inépuisable pour l'étude, par exemple, de cette vie du moyen âge, effacée pour le reste de l'Europe dans le recul des temps et qui, hier encore, perpétuait ses traditions et ses usages dans les provinces de la Suède.

Nous ne ferons pas l'histoire du musée du Nord, depuis ces humbles débuts où il tenait encore dans l'appartement encombré du docteur Hazelius, jusqu'à ce moment où l'un des plus vastes palais du monde vient de s'ouvrir pour lui. Nous avons dit plus haut à quelle noble généralisation de l'*esprit social* en Suède une œuvre d'une telle envergure dut de pouvoir sortir uniquement de concours privés enrégimentés par l'initiative d'un seul

homme. Dès le mois d'octobre 1873, on avait pu inaugurer, dans un bâtiment de la Drottninggatan, la première section de la vie populaire suédoise. L'intérêt qu'excita, lors de l'exposition de 1878, à Paris, la reconstitution d' « intérieurs » de diverses provinces suédoises, avait été un encouragement précieux.

En 1883, le roi Oscar faisait don du terrain sur lequel est édifié le Musée. Un concours, auquel prirent part nombre d'architectes allemands, n'ayant pas donné de résultat satisfaisant, deux architectes suédois furent chargés d'en dessiner le plan et en 1897, lors de l'Exposition de Stockholm, organisée à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de l'avènement d'Oscar II, un des corps de bâtiment était achevé et put servir de hall aux intéressantes sections du *slöjd* : 1° *slöjd* populaire ; *slöjd* artistique et *slöjd* scolaire, sur lesquelles nous reviendrons tout à l'heure. Par ce mot de *slöjd* (sleuïd) qui a déjà passé dans toutes les langues germaniques, on entend le travail manuel exécuté exclusivement à la main et à la maison.

L'installation du musée du Nord était loin d'être entièrement terminée quand il a ouvert ses portes au public, au mois d'août 1907.

Le grand hall central contient les armures, les carrosses de gala, les souvenirs historiques des Gustave-Adolphe, des Charles XII et de leur temps.

Les salles du pourtour — il y en a, je crois, quatre-vingt-dix — sont consacrées à la reconstitution des intérieurs paysans d'antan et aux costumes des diverses provinces. Comme bien on pense, tout, ici, est authentique. Il y a là, rangée derrière les vitrines, sur des mannequins, en nombre presque fatigant, la collection de bonnets, de tabliers, de corselets et de vestes brodées la plus pittoresque qui se puisse voir. On trouverait ici ample matière à des comparaisons intéressantes avec les costumes nationaux des autres contrées européennes. Car les ailes d'une coiffe contiennent un peu d'histoire.

Tous ces intérieurs paysans, à quelque province qu'ils appartiennent, témoignent d'un soin décoratif extrême et d'un goût surprenant, ainsi que d'un sens de l'ensemble qui, évidemment, est là tout instinctif, et qui n'en vaut que mieux. Ces chambres sculptées et peintes indiquent l'habitat d'un animal esthétique, qui se repaît de rêve autant que de gruau. Ou presque. Pourvus d'ouvertures rares et placées haut, elles apparaissent closes contre le monde extérieur, et leurs bigarrures vives leur donnent l'aspect de coquilles diaprées où l'on hiberne en paix, dans le songe d'un soleil plus beau que toute réalité.

Chacune de ces chambres est visiblement, sauf quelques recoins peut-être où couchent les gar-

çons, la seule de la maison. L'humble fonction journalière des meubles et ustensiles : bahuts, lits, huches, pétrins et rouets sur lesquels le couteau patient a fait jouer des rosaces d'ombre, ramasse dans un cadre étroit l'image des véritables besoins de l'homme, qu'anoblit le souci de grâce qui s'y ajoute. Des toiles peintes de personnages naïfs couvrent les murs; des tapis aux stries éclatantes sont jetés sur les dossiers des bancs ou sur les lits. Ceux-ci sont, tantôt placés sous un baldaquin, tantôt étagés en façon d'armoires à la mode bretonne; les oies logées au plus bas étage, derrière une claire-voie. D'autrefois, les murs blanchis à la chaux sont peints de guirlandes de fleurs, suivant le même style décoratif que nous avons vu à Gripsholm dans les chambres des rois du seizième siècle, ou de scènes de l'ancien et du nouveau testament, rendues avec une candeur savoureuse. Les sculptures des meubles sont souvent aussi coloriées, dans un goût qui rappelle le style byzantin.

Ces arts domestiques et ce goût décoratif sont des indications historiques et sociales intéressantes. Ils montrent chez le paysan suédois des temps anciens plus de loisir et de fantaisie, c'est-à-dire d'indépendance, que n'en eut jusqu'au dix-neuvième siècle celui du reste de l'Europe. Aussi le « quatrième état » a-t-il eu de tout temps en Suède une part, parfois même prépondérante, au

pouvoir politique et souvent décidé des destinées du pays.

D'autres salles, en très grand nombre, sont consacrées aux travaux de bois sculpté et aux industries textiles du *slöjd* populaire. On y voit une intéressante collection de métiers à tisser et, parmi ceux-ci, un métier flamand. Il est certain que les maîtres tisseurs de Flandre qui furent appelés en Suède au seizième siècle eurent une influence sur ce *slöjd* paysan. L'art de tisser des tapis s'appelle souvent « travail flamand » dans la langue populaire. Mais, d'autre part, leurs dessins rappellent de manière si frappante certains des tapis d'Orient, qu'il est presque impossible de ne pas croire à quelque lien d'origine. Je dois dire que cette ressemblance, éclatante pour tout œil non prévenu, paraissait totalement échapper aux Suédois, peut-être pour la raison très simple qu'on voit peu ou point de tapis d'Orient chez eux.

Et même, — tant leur patriotisme est ombrageux, — mon enquête sur les origines de cet art domestique paraissait les irriter quelque peu. Demande-t-on depuis combien de temps les lis tissent et qui apprit aux roses à être belles? Ainsi les femmes de Suède, par un don spontané de la généreuse nature, tissaient des étoffes de couleur éclatante. Un personnage pourtant qualifié pour savoir, mais que mes questions parurent sur-

prendre, me référa vaguement à un mouvement d'art décoratif analogue dans l'Irlande du sixième siècle. C'est une joie de découvrir quelque part un champ culturel inconnu; et l'Irlande du sixième siècle l'était totalement pour moi. Je me promis de me documenter sur ce point, mais jusqu'à présent je ne l'ai pas pu faire. Puisque je dois avouer mon ignorance, j'indiquerai une lacune dans la culture générale suédoise, — simplement pour que tant de supériorités que j'ai à lui reconnaître, ne paraissent pas imaginées par une affection trop partiale. Et aussi parce que cela fait partie de leur physionomie morale. Les Suédois manquent en général du sens de l'histoire, sans doute parce qu'ils sont trop exclusivement tournés du côté de la nature. Leur instruction primaire est supérieure à celle de tous les autres pays civilisés; on ne peut assez admirer, comme moralité, intelligence et dignité, le type humain qu'ils ont su réaliser dans leurs classes populaires. Mais, — si l'on excepte une très petite élite de culture cosmopolite, — les classes plus élevées et pourvues d'une culture forte sur d'autres points, étonnent souvent par leur absence de documentation et de curiosité historiques, traits chez nous si répandus, au contraire, qu'ils débordent chez l'ouvrier qui vous raccommode un meuble et disserte abondamment sur les styles.

Faute de sens historique entraîne manque d'information psychologique. Je lis dans un magnifique ouvrage officiel de près de mille pages, publié en français, pour l'exposition de Paris de 1900, par un groupe de savants et de professeurs suédois (La Suède : *Exposé historique et statistique publié par ordre du gouvernement de Stockholm. L'imprimerie* (sic) *nationale* 1900), une phrase bien caractéristique : *Les Suédois ont toujours mieux aimé méditer la nature d'une manière contemplative que de faire des études psychologiques sur l'humanité.*

Ce jugement d'un Suédois sur son peuple est d'une admirable observation. Si j'osais résumer en deux termes parallèles ce qu'elle contient, je dirais : élévation morale; impuissance défensive. Un peu plus de culture latine serait ici d'un bon remède. Malheureusement, la tendance actuelle de l'éducation en Suède penche au contraire du côté opposé. Ce n'est pas que la Suède n'ait compté en notre temps des essayistes, des psychologues et des esthéticiens distingués, versés autant qu'aucuns dans la science de l'homme et de l'histoire : Oscar Levertin, mort dernièrement, Karl Warburg, Henrik Schück. Mais, indication curieuse, ces trois penseurs formés à l'école de la France sont tous trois israélites, comme Georges Brandès. Les juifs ont apporté en Suède, où ils s'assimilent parfaitement et sont d'ardents patriotes, des qualités

précieuses et, précisément, ce sens psychologique et historique qui distingue leur race.

Nous voici un peu loin de mon enquête sur l'origine et les parentés des arts du tissage dans le *slöjd* suédois. « Estimez-vous, continuais-je à aller m'informant, que ces arts aient été apportés par les peuplades scandinaves du lointain berceau d'Orient, lors des migrations aryennes? Nous savons qu'à leur instar, les femmes des Gaulois excellaient dans l'art de tisser des étoffes rayées de couleurs éclatantes. Ou bien les dessins en sont-ils copiés de tapis orientaux, rapportés par les Varègues, alors que les guerriers suédois formaient à Byzance la garde des empereurs d'Orient? » Les traces de l'influence byzantine et orientale sont encore sensibles en Suède dans les ornements coloriés des meubles rustiques, dans la forme bulbeuse de certains clochers. Les communications entre la Suède et Constantinople remontent à une époque fort ancienne et s'établissaient par la voie des grands fleuves, la Vistule et l'Oder, les Varègues portant leurs barques de ces fleuves aux fleuves du Sud.

J'osais voir à ce sujet M. Oscar Montelius, directeur de la section préhistorique du Musée national de Stockholm, et qui fait autorité sur toutes les questions qui se rattachent aux antiquités scandinaves. (Nous parlerons ailleurs plus à loisir d'un de ses ouvrages : *La vie en Suède pendant les temps*

païens.) Il me reçut avec bienveillance et me fit observer, avec une ironie courtoise, que ces questions d'origines sont ardues à résoudre pour les érudits eux-mêmes. Il ajouta qu'on n'est pas en droit de conclure, parce que deux thèmes décoratifs se retrouvent analogues en deux pays différents, que le premier dérive du second, à moins qu'on n'établisse que ce thème ne se rencontre en nul autre endroit. Je vis bien que, lui non plus, n'aimait pas que les tapis de Suède ressemblassent aux tapis d'Orient. Toutefois, j'appris plus tard qu'un certain Martin, amateur profane et simple consul de Suède à Constantinople, avait eu l'âme assez noire pour réunir une admirable collection de tapis d'Orient, et qu'il prétendait que les chefs-d'œuvre du *slöjd* populaire suédois n'en étaient que des copies inférieures. Il poussa la malice jusqu'à organiser au musée du Nord même, en mai 1908, une exposition de sa collection orientale, que j'ai le regret de n'avoir pu voir. Il ne me paraît pas cependant que la presse ait fait les rapprochements qu'on lui proposait. J'engagerais ceux qui seraient curieux de résoudre la question à faire venir pour leurs demeures de ces tapis de Suède. Ils sont loin de valoir, évidemment, les pièces coûteuses de la Perse. Mais je les préfère de beaucoup, quand ils sont bien choisis, à la banale camelote orientale de prix même moyen. Le travail est hon-

nête et fort, les arêtes des dessins vives, le coloris gai. J'en ai vu, dans des demeures stockholmoises, qui avaient beaucoup de relief, donnaient une note sobre et serrée, ou joyeusement franche, d'une belle sincérité d'accent.

M. Oscar Montelius voulut bien me mener, — nous étions dans son cabinet du Musée National de Stockolm, — à travers les vastes cryptes où sont installées les riches collections d'orfèvrerie et de métaux travaillés de la période païenne du nord. Il m'y fit remarquer de caractéristiques ornements en spirale qui se voient également sur des vases de Chypre; d'où l'on est conduit à conclure, dit-il, que ces derniers durent trouver leur chemin jusqu'en Scandinavie et y être copiés. D'autre part, ajouta mon illustre guide, le très curieux style ornemental primitif tiré des formes d'animaux fantastiquement interprétées, appartient exclusivement aux peuples du nord de l'Europe. On en peut voir un spécimen au musée de sculpture comparée du Trocadéro, dans les moulages des portails des églises de Sauland (Thelemaken) et de Flaa (Hallingdalen), en Norvège.

Les étoffes ne se conservant pas à l'instar des armures, ce n'est que par analogie qu'on peut induire le style décoratif des tissus anciens. J'ai vu des tapis, tissés récemment par des paysannes de Finlande, qui portaient ce signe, d'une incalcu-

lable antiquité, que tous les peuples anciens connus de nous, par un accord qui témoigne de la fraternité originelle des races, ont vénéré comme symbole du soleil :

On le retrouve souvent comme thème ornemental sur les tapis d'Orient, très reconnaissable, bien que doublé et légèrement modifié dans ses proportions :

On le rencontre gravé sur des pierres runiques. Je l'ai vu, dans sa forme primitive, peint en relief sur la poitrine des Bouddhas coloriés de l'Indo-Chine, au musée Guimet. Des voyageurs l'ont reconnu sur les temples de l'Inde et du Thibet.

On m'a dit qu'un sculpteur parisien de talent, M. Soldi, — dont le père était danois, — avait écrit, il y a une quinzaine d'années, un livre curieux, devenu introuvable, sur les signes divers qui, comme motif ornemental, reviennent sans cesse, diversement combinés, mais semblables à eux-mêmes, dans les thèmes décoratifs des tapis de

Perse ou d'Asie Mineure. Ces signes, l'auteur les considérait comme l'alphabet hiéroglyphe d'un langage primitif, intelligible à toutes les races premières. J'aurais aimé feuilleter ce livre.

Dans la section des bois sculptés du musée du Nord, il faut distinguer, d'une part, les armoires, coffres et coffrets, et, de l'autre, les nombreux ustensiles de travail quotidien, moules à pâte, planches à repasser, etc. Les premiers, d'un travail naïf, encore que curieux, datent pour la plupart du dix-huitième siècle et surtout de la première partie du dix-neuvième. On y retrouve l'influence indéniable du style rococo; mais pourtant le traitement des couleurs qui couvrent les champs et les motifs sculptés, donne à l'ensemble on ne sait quel ressouvenir byzantin. L'effet est original et mérite l'épithète de « suédois » ; mais c'est évidemment d'un art inférieur. Il y faut pourtant retenir l'alliance heureuse du travail en relief et de la couleur, qui me paraissent des indications précieuses pour un style décoratif à former.

On doit y admirer l'habileté de main et l'instinct de décoration que de tels travaux supposent chez le paysan. L'usage voulait que chaque jeune homme sculptât lui-même de ses mains le coffret de noces qu'il offrirait à sa fiancée, et qui parfois, dans un concours dont elle était le prix, devait témoigner des aptitudes et des qualités du prétendant,

manifester son âme secrète. Temps heureux, digne de l'âge où le roi Ulysse taillait lui-même son lit nuptial dans un bois d'olivier, que celui où les accordés, avant de se mettre en ménage, construisaient de leurs mains la couche et l'armoire où l'on serrerait le linge et les parures tissés par l'épousée. Quand on n'avait pas à bâtir aussi, d'un commun effort, le nouveau nid. Et ce temps luisait en Suède il n'y a pas cent ans, au moins dans les provinces du Nord.

Ainsi, dans son roman d'une couleur si caractéristique «*Jérusalem en Dalécarlie*», Selma Lagerlöf nous montre Ingmar charriant de la forêt le premier fût de sapin qui commencera la maison future.

Si la section des meubles montre dans le *slöjd* populaire une lente adaptation, en retard d'un siècle ou deux, et très mitigée par une tradition dominante d'allure byzantine, mais enfin une adaptation aux styles qui se succèdent en Europe, la section des menus ustensiles de travail domestique, au contraire, semble rester presque exclusivement fidèle, dans son esprit décoratif, à un style beaucoup plus ancien. Les motifs *entaillés* indiquent là une antiquité bien plus haute que les motifs en relief. Ils se réfèrent presque toujours au type d'ornementation animale particulière aux anciens peuples du Nord, ou bien aux dessins

linéaires gravés sur les vases ou armes de l'époque barbare.

Ces objets de bois sculptés sont classés là par milliers, dans les salles du musée du Nord, avec une telle abondance que le simple touriste pourrait la trouver fastidieuse, si l'instinct historique ne lui disait qu'un seul de ces humbles dessins conservés par la tradition peut être infiniment précieux si, sous les yeux de quelque Burnouf futur, il rétablit un chaînon des temps, témoigne d'une parenté lointaine inconnue entre les diverses races humaines.

La Société pour l'avancement du musée du Nord (*Samfundet för Nordiska Museets främjande*) a publié d'attachants fascicules consacrés aux vieilles coutumes du Nord, et qui donnent précisément les plus caractéristiques des motifs entaillés sur ces mêmes objets d'usage domestique courant et, en particulier, sur les moules à pâte réunis dans ce musée. Sans doute, nombre de ces motifs seraient assez anciens pour prétendre à figurer dans un alphabet hiéroglyphique du genre de celui dont il est parlé ci-dessus. Signalons seulement, comme exemple de l'intérêt ethnographique capital que peuvent offrir de telles collections, un curieux mémoire sur : *les Pains consacrés chez les Suédois*.

Les gâteaux de Noël, tels qu'on les cuit encore dans les demeures rustiques pour cette grande

solennité du Nord, reproduisent tous, sous des formes un peu diverses, ce même signe mystérieux du soleil. Dans la province de Smoland, ces gâteaux portent le nom significatif de *gullvagn* (char d'or), qui semble bien une allusion au char sur lequel le soleil était supposé parcourir son chemin dans les cieux. Un autre dessin, gravé au dix-huitième siècle, montre une croix dans un cercle, ce qui donne la forme d'une roue aux quatre jantes. Le nom même de Noël en langue suédoise, *Jul*, serait le même que le mot *hjul*, qui signifie roue. Cette fête de Noël, dans les temps païens, était déjà la grande fête du Nord. C'est l'époque du solstice d'hiver, où la roue du soleil commence à remonter dans le ciel, après s'être abîmée au profond des ténèbres.

Son « pendant » était la fête du *solstice d'été*, maintenant la Saint-Jean; fête à peu près oubliée en France, mais qui reste en Suède une des grandes réjouissances de l'année : les maisons, les voitures, les animaux mêmes, sont décorés ce jour-là de rameaux verdoyants, et les feux s'allument sur tous les sommets, en l'honneur de l'astre lumineux qui, cette nuit-là, pour ne point quitter la terre joyeuse, mêlera les feux du couchant à ceux de l'aurore.

Dans les parties les plus reculées des provinces suédoises, on place, sur la table dressée pour le festin de Noël, les gâteaux de forme symbolique

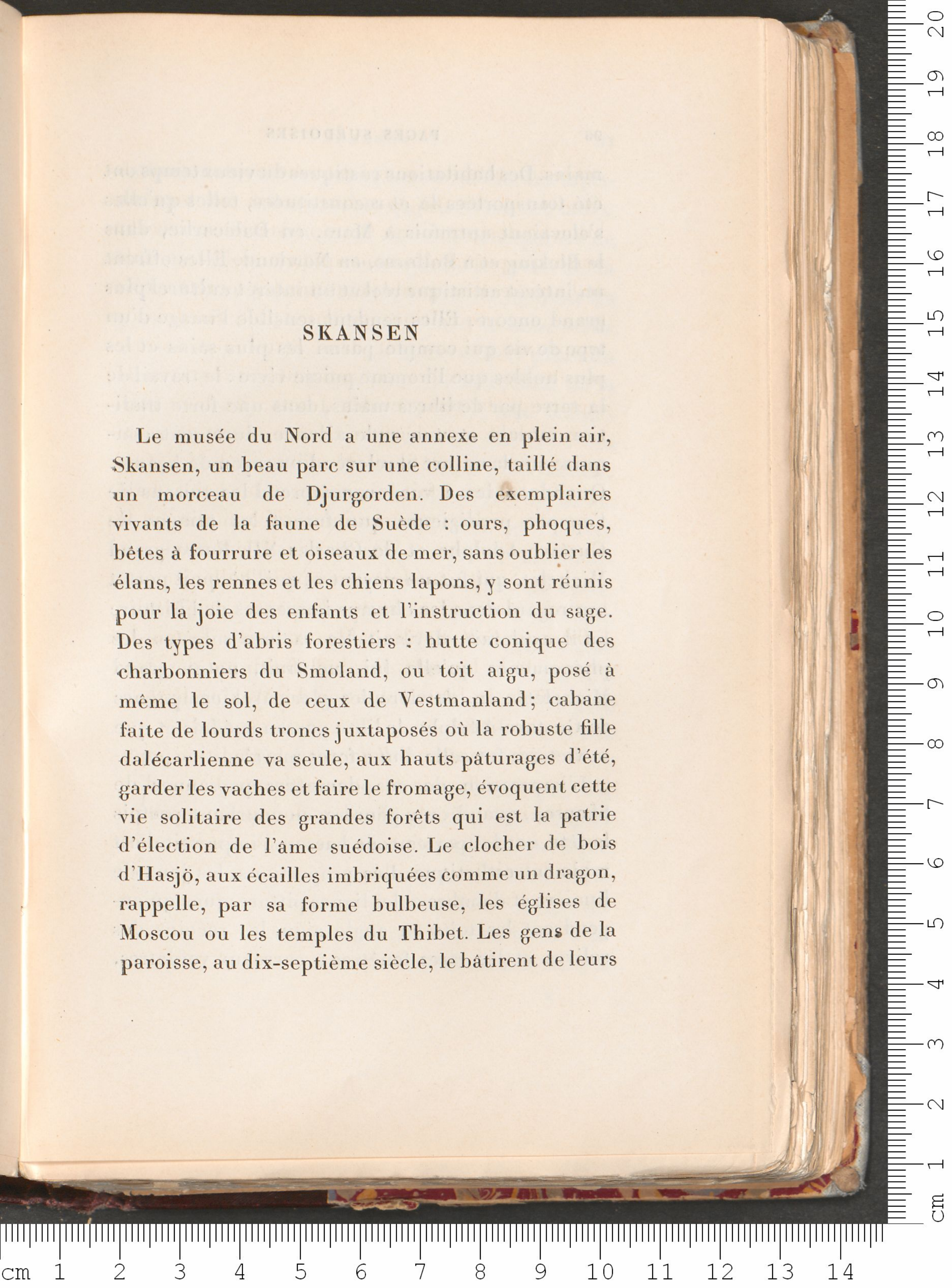
auxquels nul ne touchera et qui resteront là jusqu'à la Chandeleur; vestiges certains des repas jadis offerts aux mânes, en cette grande fête de l'année païenne. Encore aujourd'hui, la tradition populaire veut que, cette nuit-là, les morts visitent la maison où ils ont vécu.

Le musée du Nord, lorsque l'installation sera complète, comprendra une riche bibliothèque consacrée au *folk-lore*. Il publie, par intervalles, des fascicules très documentés sur toutes ces vieilles traditions nationales, qui constituent une mine inépuisable pour l'étude du transformisme des religions, l'origine et la préhistoire des peuples européens.

Il faut penser que la péninsule scandinave est le seul pays qui contienne, pour ainsi dire à l'état pur, sans que leur tradition ait été altérée par un apport étranger, les peuples qui ont formé l'Europe actuelle. M. Oscar Montélius, qui est le Maspero du scandinavisme, établit que plusieurs milliers d'années avant la naissance du Christ, la race suédoise occupait déjà la terre de Suède. N'est-ce pas aux *sagas* et aux *eddas* scandinaves que Wagner a dû venir redemander les anciens dieux de la Germanie? C'est à Upsal que sont les tombeaux d'Odin, de Thor et de Freia. Le musée du Nord, son nom l'indique, fait place, à côté des traditions du peuple suédois, aux peuples plus anciens encore que

celui-ci a refoulés vers l'extrême Septentrion : les Finnois et les Lapons, qui paraissent bien une branche des premiers. Cette mystérieuse race finnoise, qui porte sur son masque mongol l'âme voilée de l'arrière-Asie, garde peut-être des secrets à révéler à une inquisition patiente. Les Suédois des temps païens voyaient dans cette race noire et menue des sorciers en communication avec les esprits de la terre et des forêts; ils leur attribuaient le don de découvrir les mines et de sentir à travers le sol les filons de cuivre et de fer. Leur imagination en a fait les gnomes et les nains, habitants des régions souterraines, qui remplissent les contes populaires. Verner von Heidenstam, un Walter Scott suédois trempé d'hellénisme, a buriné, dans une suite d'œuvres magistrales, l'*Arbre des Folkung*, les tableaux, sertis de tous les joyaux de la légende, du duel fatidique des deux races et de la lente mutation du Wiking barbare en roi chrétien.

En s'adressant au *folk-lore* et à la tradition populaire pour raffermir et pour affirmer l'âme d'un peuple, le musée du Nord a donné un exemple fécond à tous les points de vue, et qu'il serait désirable de voir imiter ailleurs.



SKANSEN

Le musée du Nord a une annexe en plein air, Skansen, un beau parc sur une colline, taillé dans un morceau de Djurgorden. Des exemplaires vivants de la faune de Suède : ours, phoques, bêtes à fourrure et oiseaux de mer, sans oublier les élans, les rennes et les chiens lapons, y sont réunis pour la joie des enfants et l'instruction du sage. Des types d'abris forestiers : hutte conique des charbonniers du Smoland, ou toit aigu, posé à même le sol, de ceux de Vestmanland ; cabane faite de lourds troncs juxtaposés où la robuste fille dalécarlienne va seule, aux hauts pâturages d'été, garder les vaches et faire le fromage, évoquent cette vie solitaire des grandes forêts qui est la patrie d'élection de l'âme suédoise. Le clocher de bois d'Hasjö, aux écailles imbriquées comme un dragon, rappelle, par sa forme bulbeuse, les églises de Moscou ou les temples du Thibet. Les gens de la paroisse, au dix-septième siècle, le bâtirent de leurs

mains. Des habitations rustiques du vieux temps ont été transportées là et reconstituées, telles qu'elles s'élevaient autrefois à Mora, en Dalécarlie, dans le Bleking et à Bollness, en Norrland. Elles offrent un intérêt artistique réel et un intérêt culturel plus grand encore. Elles rendent sensible l'image d'un type de vie qui compte parmi les plus sains et les plus nobles que l'homme puisse vivre : le travail de la terre par de libres mains, dans une forte tradition morale et une rude aisance, durement conquise sur la nature et relevée d'un rayon de beauté. Quand on les a vus, on comprend les raisons de l'épopée prodigieuse que furent les armées de Gustave-Adolphe et de Charles XII. Notre grand Michelet, qui fut un voyant et qui, où qu'il portât son regard dans les champs immenses de l'histoire qu'il explorait, devinait les racines secrètes des phénomènes qu'elle lui montrait, notre grand Michelet a vu, derrière les glorieuses campagnes de Gustave-Adolphe, le libre paysan suédois et que sa victoire fut celle d'une force morale.

L'impression de ces demeures paysannes de Skansen, quand on y pénètre, en courbant parfois la tête, car les portes sont basses, l'impression est vraiment esthétique. Les proportions, les jeux de lumière et d'ombre et les lignes pittoresques qu'engendrent les toits en angle aigu, les recoins des solives et les rares fenêtres à carreaux verdâtres,

s'allient heureusement aux tons éclatants des tapisseries et des toiles peintes qui décorent les murs. Car les vieilles demeures ont mis leur parure de fête. Le rouet fidèle est toujours là, près de la table dressée pour le festin de Noël où figurent les gâteaux de forme séculaire. Devant le banc scellé au mur et garni de coussins bariolés, à la place du patriarche dans l'angle abrité, au haut bout de la table, c'est la grosse Bible in-folio, aux marges usées par les doigts des générations. Car voici des siècles que le peuple lit en Suède et qu'il médite, dans sa pensée solitaire, la promesse de salut. Apprendre au peuple à lire, telle aura été l'œuvre d'incalculable portée accomplie par le protestantisme. Dans la balance de son doit et de son avoir, cette réforme colossale suffit à établir son compte créditeur. D'aucuns diront qu'il a, dans l'âme humaine, rétréci les champs d'amour. Mais il a élevé l'homme de l'état passif à l'état actif et posé son pied dans la route du progrès. Il a donné aux nations l'unité morale.

Il est curieux de constater toutefois que son génie iconoclaste, triomphant dans les temples luthériens, n'a pas touché pourtant l'âme poétique du paysan suédois. En pleine Réforme, il est resté attaché à l'affabulation gracieuse des temps du catholicisme. J'ai vu sur leurs murs blanchis à la chaux des fresques naïves où trônaient des vierges

nimbées. La chambre de Bleking, à Skansen, nous montre des ascensions et des vols d'anges accomplissant des gestes miraculeux; des théories de saintes couronnées, qui s'en vont, une fleur à la main, adorer la mère de Dieu assise, entourée d'une auréole de lumière.

Des femmes, revêtues du costume national correspondant, brodent ou tricotent dans un coin de ces musées rustiques, tout en suivant de l'œil les mouvements du visiteur, et vendent des cartes postales représentant les fêtes traditionnelles d'antan, qui ressuscitent chaque année à Skansen au jour consacré. Les *stjärngossar*, coiffés de bonnets en pain de sucre, et qui promènent, géante lanterne de papier, l'étoile des Mages. (Rembrandt nous a laissé, dans une de ses eaux-fortes, le souvenir de cette mascarade, populaire aussi en Hollande.) Et *Lussi*, Santa Lucia, la jeune vierge qui porte sur sa tête une couronne de chandelles allumées : la fête de la lumière, célébrée le 13 décembre, au plus profond des ténèbres de l'hiver. Et, puisque je vagabonde si volontiers, et que je rencontre ici *Lussi*, Santa Lucia, la déesse de la lumière peut-être, la protectrice des mères en travail, ou la sainte martyre que l'Église honore à cette date? qui le dira, tant ses avatars sont nombreux? — je vais rapporter sur elle une légende du Vermland, qui fait pendant à l'histoire de Lilith, contée par M. Anatole France.

« Adam eut avant Ève une femme qui s'appelait Lucia. Celle-ci lui ayant déplu de quelque façon, le mariage fut dissous et elle fut condamnée, ainsi que sa postérité, par la sentence de Dieu, à devenir invisible. Quand Caïn, ainsi qu'il est dit dans la Bible, s'en fut dans une terre étrangère et y prit femme, ce fut parmi leur race; et de sa postérité, qui habite quatre aunes sous terre, les lutins tirent leur origine. » Suivant une autre légende du Norrland, les enfants que Lucia avait eus d'Adam, les lutins, furent condamnés à devenir invisibles, parce qu'elle avait rougi de sa maternité. Elle voulait garder l'aspect d'une vierge et fut exaucée de cette manière. J'ai trouvé ces deux belles histoires dans une savante notice consacrée à *Lussi* et à ses avatars par M. Edouard Hammarstedt, dans les *Communications du Musée du Nord*. (*Meddelanden fran Nordiska Museet*, 1898.)

Tous les dimanches d'été, après-midi et soirs, *Skansen* donne en plein air des figurations de rondes enfantines et de danses nationales, dansées par des paysans en costume. J'y ai assisté par une douce journée de clair soleil attardée. La salle de verdure est située, si je me souviens bien, en haut d'une colline, qui domine le couchant rose. On y arrive par de petits sentiers tournants où des paons promènent l'orgueil déplumé de leur longue queue

et, royaux, vous regardent venir sur eux sans se déranger d'une patte. Les bêtes ne se dérangent jamais pour les gens, en Suède. Les moineaux se laisseraient pousser du pied, plutôt que d'interrompre leurs affaires, si, au tout dernier moment, ils ne se décidaient, par pure politesse, à s'écarter quelque peu.

Une estrade de bois est élevée au milieu de la petite place ronde, qu'entoure un cercle de mères et d'enfants aux yeux joyeux. Les couples de danseurs arrivent en longue file, précédés d'un violoneux. Ils sont huit. Les femmes presque toutes en costume dalécarlien, bonnet noir conique de Rättvik ou rouge béguin de Leksand. L'une d'elles pourtant porte un étrange et joli petit calot à fond plat, et une autre une coiffe blanche à grandes ailes, de Sudermanie. Les gars sont en culotte de peau, feutres ronds à larges bords et manches de chemise.

Les couples se font vis-à-vis sur une seule ligne, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre. Et la danse commence, aux sons aigrelets et précipités qu'un ménétrier bénévole, souriant sous ses beaux cheveux blancs, tire d'un morceau de bois enrhumé. Le mouvement est fort vif; les pieds sautent et tricotent en cadence avec une rapidité qui déconcerte l'œil. Leur rythme précis martèle joyeusement le plancher sonore. Le rythme a beau-

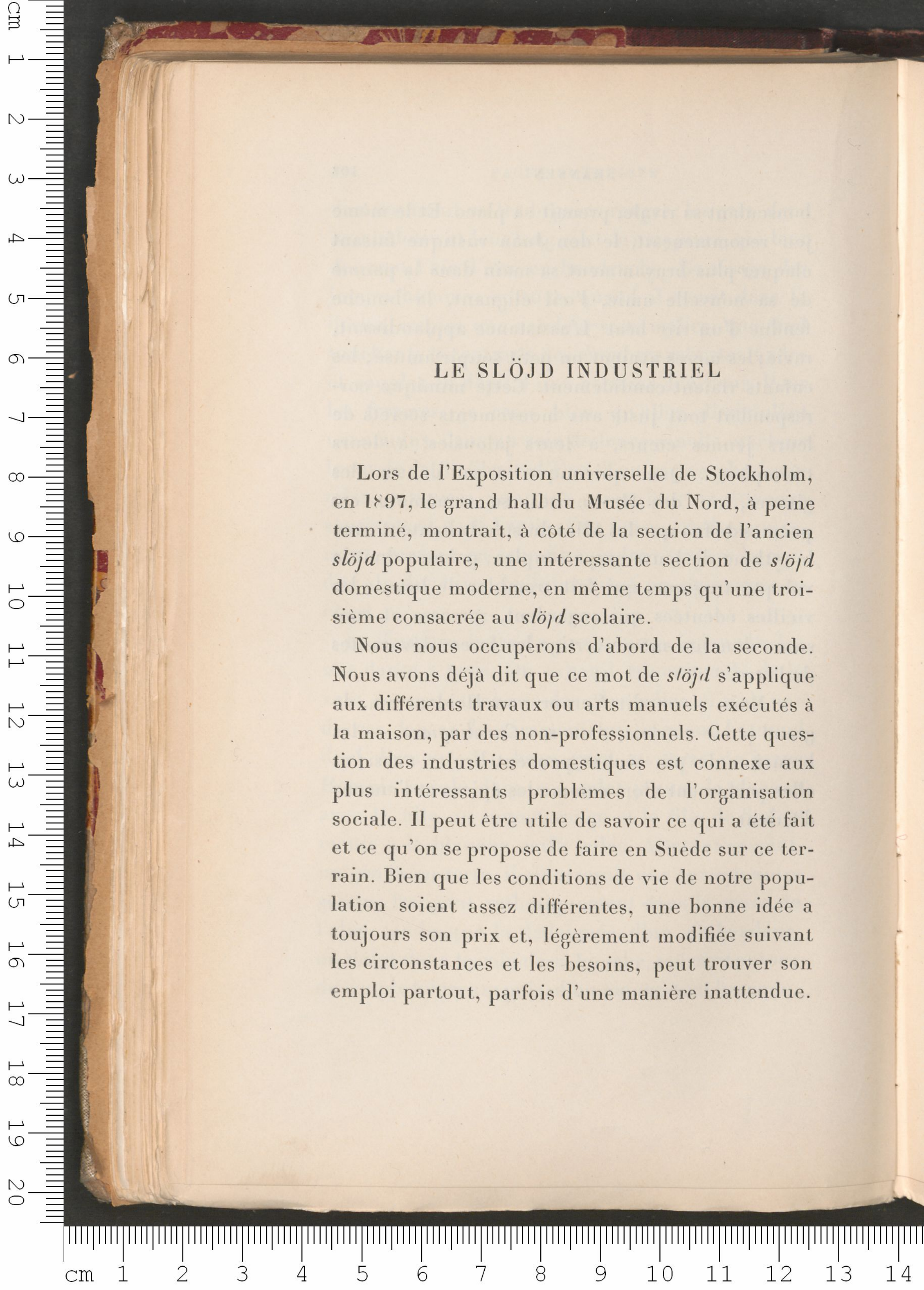
coup d'âmes mystérieuses. Il révèle la ligne selon laquelle se meut l'intime vouloir. Le rythme de ces pieds prestes et lourds est collectif avec sincérité ; il éveille la vision de l'ordre géométrique qui débrouilla le primordial chaos — oui ! tout cela dans le battement cadencé de gros souliers sur une estrade ! — On dirait un exercice gymnastique et militaire, exécuté pour la joie du sport et l'aération des poumons. Une certaine *humour* n'y fait pas défaut. Les gars, quand ils enlèvent leur danseuse à bras tendus, et jonglent avec elles comme avec une haltère, clignent de l'œil, s'applaudissent d'exécuter brillamment un travail difficile. Et sans doute, il faut voir le symbole antique d'une prise de possession virile quand, au-dessus de la danseuse courbée bas, en saute-mouton, le cavalier exécute, de sa cuisse étendue, un moulinet vainqueur. Nombre de ces figures de contre-danse sont d'ailleurs d'une naïveté gracieuse, où s'expriment les nuances jolies d'un badinage enfantin. Un très piquant « Cache-cache » ou « Coucou ! ah ! la voilà ! » tel que bébé en joue avec sa maman, pourrait faire le délice des salons. Danseurs et danseuses, eux-mêmes, ressemblent à de grandes poupées d'exécution naïve ; elles, avec la structure rigide que leur font les jupes de drap lourd et les chemises de grosse toile ; le bariolage des tabliers, les cheveux de lin sous les noirs bonnets pointus

de nécromant ou les béguins rouges; les gars, dans leur culotte et leur long gilet de cuir jauni, qui leur donnent l'air d'être en baudruche. Le visage des jeunes hommes surtout, quand il sourit dans la danse, respire une candeur sans malice, que rend touchante le contraste des membres robustes, agiles et souples en dépit d'une certaine lourdeur. Pour les femmes, je crois bien qu'elles dissimulent néanmoins, dans un coin de leur prunelle, quelque lueur de la diablerie d'Ève. Toutes ces physionomies, sérieuses pourtant sous leur ingénuosité souriante et dans l'animation passagère du mouvement, gardent en leur fibre et leur texture la rigidité du dur hiver qu'interrompt un printemps si court.

La dernière danse du programme, ce jour-là, fut une danse à trois. On m'avait recommandé de la voir, comme étant une des plus jolies. C'était une de ces danses de caractère qui miment l'éternel duel d'amour. Un beau gars, au torse de jeune Hercule moulé dans son gilet jaune, la dansait avec la fille au toquet rouge et la fille de Sudermanie à la blanche coiffe ailée. Alternativement, un genou en terre, il en asseyait une sur son autre genou, frappant rythmiquement dans la main de l'élue, tandis que la dédaignée, d'un air boudeur, un doigt dans le coin de sa bouche, tournait autour du couple heureux; puis, d'un mouvement brusque,

bousculant sa rivale, prenait sa place. Et le même jeu recommençait, le don Juan rustique faisant claquer plus bruyamment sa main dans la paume de sa nouvelle amie, l'œil clignant, la bouche fendue d'un rire béat. L'assistance applaudissait, ravie ; les mères avaient un petit soupir amusé ; les enfants riaient candidement. Cette mimique correspondait tout juste aux mouvements secrets de leurs jeunes cœurs, à leurs jalousies, à leurs triomphes... Que quiconque a vu danser des gitanes, ou des Havanaises, se remémore ces poèmes de feu que les filles du soleil chantent avec le rythme de leurs corps souples ; poèmes dont la volupté tragique, qui fait trembler de beauté les vieilles édentées qui regardent, ramasse et consume dans un même vertige les forces dévorantes de l'être.

« Mais, — a dit Verner von Heidenstam, le grand poète suédois, dans ses *Carolingiens*, — les branches de pin sèches peuvent brûler aussi ; et elles parfument alors comme les épices et l'encens d'Orient. »



LE SLÖJD INDUSTRIEL

Lors de l'Exposition universelle de Stockholm, en 1897, le grand hall du Musée du Nord, à peine terminé, montrait, à côté de la section de l'ancien *slöjd* populaire, une intéressante section de *slöjd* domestique moderne, en même temps qu'une troisième consacrée au *slöjd* scolaire.

Nous nous occuperons d'abord de la seconde. Nous avons déjà dit que ce mot de *slöjd* s'applique aux différents travaux ou arts manuels exécutés à la maison, par des non-professionnels. Cette question des industries domestiques est connexe aux plus intéressants problèmes de l'organisation sociale. Il peut être utile de savoir ce qui a été fait et ce qu'on se propose de faire en Suède sur ce terrain. Bien que les conditions de vie de notre population soient assez différentes, une bonne idée a toujours son prix et, légèrement modifiée suivant les circonstances et les besoins, peut trouver son emploi partout, parfois d'une manière inattendue.

Le mouvement suscité par le docteur Hazélius pour la création du musée du Nord, en 1872, avait attiré l'attention générale sur les produits du *slöjd* populaire. On constatait avec chagrin que celui-ci était en voie de se perdre complètement. Il disparaissait devant l'invasion des produits manufacturés. Un petit comité de dames de Stockholm qui, vers cette même époque, s'était chargé d'envoyer à l'Exposition de Copenhague des spécimens des arts de l'aiguille et du tissage en Suède, constatait avec chagrin le niveau affligeant où était tombée cette branche jadis florissante des industries domestiques. Quelques étoffes tissées par des paysannes de la province de Scanie attirèrent néanmoins l'attention par l'originalité de leurs dessins et de leur coloris. De là à faire naître le désir, puis le projet, de « perfectionner l'industrie textile domestique sous le double rapport artistique et national, et de faire revivre en Suède l'art du tissage et des ouvrages à l'aiguille », il n'y avait qu'un pas. Et justement la fondation du musée du Nord mettait à profusion sous les yeux les modèles les plus parfaits de l'ancien *slöjd* domestique. En 1874, la *Société des Amis du travail manuel* était fondée par la baronne de Adlersparre et par Mme Winge.

« A l'époque de l'organisation de la société, — nous dit le petit mémoire publié par les soins de son Comité, — ce travail manuel n'était plus

exercé que par quelques vieilles femmes de la campagne. Il consistait en toutes sortes de manières de travailler, variant depuis la haute lisse jusqu'à toutes espèces de tissus et de broderies, le tout fait suivant l'ancienne mode des peuples du Nord, exécuté avec du fil fabriqué et teint à la maison; les dessins et les couleurs nous donnent exactement l'idée des produits de l'art manuel chez les peuples de l'Orient; ces femmes possédaient aussi une grande habileté dans la confection de la dentelle au fuseau d'après des dessins rappelant ceux de l'époque de la Renaissance. C'est sur cette industrie nationale que l'association a basé son œuvre. On se bornait d'abord à de simples copies d'après les anciens modèles, puis ceux-ci furent refaits, et enfin remplacés par de nouveaux, créés sur les anciens, et appropriés aux désirs et aux exigences de notre époque, tout en conservant religieusement l'ancien type caractéristique national.

« Les dessins des étoffes tissées étaient généralement géométriques. Pour le travail à l'aiguille on employait au contraire des dessins de fleurs ou de figures, tracés à l'aide de fils d'or, d'argent et de soie, ou, pour les classes pauvres, simplement de lin. Toutes les femmes d'une maison, depuis la maîtresse elle-même, qu'elle fût reine ou paysanne, jusqu'à la dernière de ses servantes, collaboraient à la décoration du *home*, qui exigeait une énorme

dépense de temps, car la salle du banquet, par exemple, était ornée d'étoffes tissées et brodées sur les dressoirs et sur les murs, aussi bien que sur les meubles, et jusqu'au plafond même, sans compter les coussins pour les sièges, etc. La période des Vikings, surtout, offrit un vaste champ à la fantaisie de ces mains industrieuses. Les Vikings aimaient à orner leurs barques de voiles somptueuses; celles-ci étaient couvertes souvent de riches broderies de soie ou composées d'étoffes éclatantes cousues ensemble; parfois des perles ou des morceaux de verre étaient enchâssés dans ces broderies... »

Ce sont ces anciens arts domestiques nationaux que la *Société des Amis du travail manuel* se proposait de restaurer. Des tisseuses furent appelées de Scanie pour servir d'institutrices et des cours furent ouverts au siège de l'association. Celui de tissage comptait en 1896 cinquante-trois élèves et celui de broderie artistique quatre-vingt-seize, appartenant à toutes les classes de la société, depuis la grande dame jusqu'à l'ouvrière.

Ce mouvement si intéressant devait promptement prendre une ampleur tout autre sous l'influence, à la fois, des conditions économiques propres à la Suède et du vaste courant de rénovation sociale et nationale qui, depuis 1872, a si profondément travaillé le pays.

La préoccupation la plus naturelle des patriotes suédois, soucieux de conserver à leur patrie toutes les forces vives, a été de réagir contre l'émigration. Celle-ci, durant une période de quarante-quatre années, de 1851 à 1896, a enlevé à la Suède plus de 900,000 personnes, soit près du cinquième de sa population totale, qui est de cinq millions. La très grande majorité de ces émigrants ont passé aux États-Unis, où ils forment sur certains points des agglomérations importantes; comme par exemple, dans le Minnesota, où une ville entière, Saint-Paul, est suédoise. Ils ont des églises, des écoles, et publient des journaux dans leur langue. C'est un apport de population très bien venu et très estimé dans la grande république américaine du Nord. A celle-ci, préoccupée avant tout de ne pas laisser entamer la race anglo-saxonne par l'afflux de nationalités plus ou moins confuses qui menacerait de tout submerger, si elle laissait faire, l'émigration suédoise apporte un fort appoint de race pareille. Ils font, me disait un Américain, « d'excellents citoyens ». Cet état de choses ne va pas, pour la Suède elle-même, sans quelques avantages. « Le peuple suédois, — dit l'*Exposé historique et statistique publié par ordre du gouvernement suédois*, lors de l'Exposition universelle de Paris, en 1900, — le peuple suédois a retiré un bénéfice très appréciable des relations fruc-

tueuses que l'émigration lui a fait nouer avec la grande république de l'autre côté de l'Atlantique. Des impulsions salutaires qui en sont venues ont déjà fait sentir leurs effets dans notre vie sociale. Il ne peut pas être non plus sans importance pour notre peuple, petit et relativement pauvre en lui-même, de prendre du moins, de cette manière, une part active à l'édification de l'une des grandes puissances du monde. Plus d'un Suédois d'intelligence supérieure a trouvé là un vaste champ d'activité que ne pouvaient lui offrir les conditions plus limitées de son ancienne patrie. » Parmi les grands inventeurs que la Suède a donnés à l'Amérique, il suffit de citer John Ericsson, qui joua un rôle si important dans la guerre de Sécession et construisit le premier monitor, l'ancêtre des grands cuirassés actuels.

Il ne peut cependant pas être avantageux pour un pays de faire les frais de l'éducation de citoyens, qui vont utiliser ailleurs la force de travail formée à ses dépens. Sans compter que l'accroissement désirable de la population s'en trouve d'autant ralenti. Deux mobiles distincts, bien que souvent réunis, poussent le Suédois à l'émigration : l'esprit d'aventure, trait caractéristique de la race, et la nécessité. Pour contrebalancer le premier, on a fait appel à l'esprit de devoir, à la notion de responsabilité, très forte chez le peuple suédois, qui

a ce dernier trait commun avec les Anglo-Saxons et, comme eux, le lie à un instinct religieux et spiritualiste très profond.

On s'est efforcé de faire sentir comme une obligation de conscience le devoir de payer sa dette de travail à la patrie, de ne pas déserter ses concitoyens, frères d'armes qui poursuivent ensemble la tâche de défendre une même culture de dignité et de liberté. Les écoles populaires supérieures ont dirigé leur action dans ce sens. Nous en parlerons plus loin.

Le moyen le plus efficace, toutefois, parut de travailler à l'amélioration des conditions économiques. Ce n'est pas en général la misère qui pousse le Suédois à l'émigration, mais le désir de conquérir une vie plus large, que, jusqu'à présent, il a été sûr de trouver en Amérique. Entre autres mesures destinées à le retenir, on favorise, dans la plus large mesure possible, l'accroissement de la petite propriété rurale. On peut citer ce trait que, tout dernièrement, une paroisse de Dalécarlie consacrait le prix, relativement énorme, produit par la vente d'une partie des forêts communales à une compagnie, à l'achat de terres qui seraient réparties, à des conditions extrêmement aisées, entre les jeunes hommes sans héritage. De même, des sociétés très actives ont été fondées pour faciliter à l'ouvrier l'acquisition d'une maison à soi : *egna hem*.

En ce qui concerne, toutefois, la petite propriété agricole, celle-ci, par suite de la pauvreté générale du sol, n'est pas assez productive pour assurer à son possesseur plus qu'une existence relativement misérable et précaire, si des sources de revenu accessoires n'y sont jointes. On a, en quelques endroits, obtenu des résultats heureux de l'élevage des abeilles et du poulailler. Il était naturel que l'idée vînt d'y joindre le *slöjd* domestique, les industries exercées au foyer. Il existait une tradition, presque perdue, mais qu'il s'agissait seulement de revivifier. Cela avait été, avant l'invasion des produits à bon marché manufacturés en Allemagne, une des grandes ressources de la vie rustique d'autrefois. Pour ne citer qu'un exemple, la province d'Angermanland, une des plus septentrionales, tirait, en 1840, environ 700,000 couronnes de revenu des toiles tissées par le *slöjd* domestique; et celle d'Helsingland, un demi-million. En 1895, ce revenu était tombé à 10,000 couronnes.

Loin de déranger le paysan dans ses travaux, ce *slöjd* domestique occupe d'une manière bienfaisante l'inaction forcée des longs hivers, où le jour manque, où la neige bloque souvent les habitants dans leur maison. Il a maintenu à travers les siècles chez le paysan suédois une adresse de main, un goût naïf, sans doute, mais harmonieux, qui sont

pour une race des acquêts précieux. On comprend que patriotes et artistes estiment comme une régression du type national de les laisser perdre. Nous assistons donc en Suède à un mouvement qui peut se comparer à celui que tenta, en Angleterre, le groupe de William Morris et de ses amis, il y a maintenant plus d'un demi-siècle, sous l'influence des idées ruskiniennes. On sait la magnifique efflorescence d'art qui en sortit; mais, dans cette terre d'industrialisme à outrance, qu'est la Grande Bretagne, l'effort de quelques nobles esthéticiens pour ramener le travail à la beauté qu'il eut sous la main de l'artisan, était condamné par la logique des choses; encore a-t-il, par ricochet, renouvelé les arts industriels anglais. Les conditions sont tout autres en Suède. Le but poursuivi est plus modeste et, bien loin de contredire à la nécessité, il s'en inspire.

Les produits manufacturés sont, pour une très grande proportion, importés de l'étranger. L'industrialisme naît à peine, tandis que 60 pour 100 de la population vivent de l'agriculture. Et précisément dans cette dernière classe, les traditions des industries domestiques sont encore tièdes : il n'est que de souffler dessus pour les ranimer. Les autorités compétentes attribuent l'excès de l'émigration, qui s'est produit entre 1861-1865, au malaise engendré par le passage de l'ancien état écono-

mique au nouvel état. Tandis que la plus-value énorme des immenses forêts du nord et l'exploitation des mines enrichissaient les provinces septentrionales et édifiait des fortunes, le petit paysan, perdant ses arts domestiques par suite de l'invasion des produits étrangers, voyait son budget glisser peu à peu au déficit. Pour toutes ces raisons, nombre de bons esprits en Suède en vinrent à estimer, comme une œuvre de salut national, le rétablissement de cette union de l'agriculture et de l'industrie domestique que d'autres penseurs, ailleurs aussi, ont préconisée comme une solution désirable de la question sociale.

Les difficultés, évidemment, sautent aux yeux d'abord. Elles se résument toutes dans un terme : le prix de revient. Le travail à la main coûte plus cher que le travail manufacturé. En revanche, il est plus soigné, il peut être infiniment plus durable, vous diront les zélatrices de l'*Hemslöjd* (industrie domestique). Car ce sont, là encore, presque exclusivement des femmes, qu'on trouve comme forces dirigeantes de ce mouvement. — Puis, si l'on considère que cette industrie domestique doit rester seulement une aide accessoire du ménage agricole et être menée « à temps perdu » aux heures inutilisables pour le travail de la terre ou de l'étable, on voit qu'on peut en abaisser raisonnablement le prix à un niveau assez bas, sans

pour cela descendre à la honte des salaires de famine, qui seraient d'ailleurs contradictoires au but de l'œuvre.

Ici, enfin, intervient un facteur sans lequel la question n'aurait même pas pu être abordée : la suppression des frais d'intermédiaire, ou, du moins, leur compression à un taux si bas qu'il ne représente qu'une contribution *minima* aux dépenses nécessaires pour l'écoulement des produits. Là est l'originalité du mouvement et pourquoi il vaut la peine de s'y arrêter. Il constitue une vaste tentative de libre organisation sociale, mue par un esprit de juste solidarité, qui constitue l'expérience sociologique la plus précieuse. « L'organisation du travail », cette chimère des cerveaux marxistes, le rapport direct du producteur au consommateur, sans l'odieux prélèvement du capital, seraient-ils résolus ainsi, sans fracas ni révolution, par un petit groupe de femmes bien intentionnées?

Leurs ambitions sont grandes; elles ne se contentent pas d'aider dans tel ou tel petit coin; elles prétendent étendre leur action à l'ensemble des conditions nationales. J'ai sous les yeux un rapport établi par Mlle Lilli Zickerman, secrétaire, je crois, de la Société d'économie ménagère et d'industrie domestique (*Hushollningssällskapen och Hemslöjden)*. On y évalue à 30 millions de couronnes (38 millions de francs) ce que devrait être

le produit des industries domestiques pour la Suède entière. Pour nous autres Français, habitués à voir manier les chiffres d'un budget colossal, il faudrait presque décupler les chiffres pour se rendre compte de leur importance, à l'échelle de notre propre population.

La rédaction de l'intéressant rapport auquel je me réfère, pour défendre son évaluation, cite quelques chiffres. En Vestrogothie, le tissage à la main produit un revenu annuel d'un million de couronnes. Une seule paroisse de Dalécarlie tire, des ouvrages de vannerie du *slöjd* rural, 100,000 couronnes par an ; une autre, en Scanie, tout près du même chiffre. Mme Zorn, la femme du grand artiste, qui réside toute l'année à Mora et s'occupe avec dévouement d'une association similaire, me disait que l'été dernier, son « magasin » avait vendu pour 20,000 couronnes d'étoffes diverses, linge de table, tapis ou portières, tissées par les paysannes des environs. Comme exemple de la rapidité avec laquelle toute initiative porte des fruits sur ce terrain, on cite ce fait :

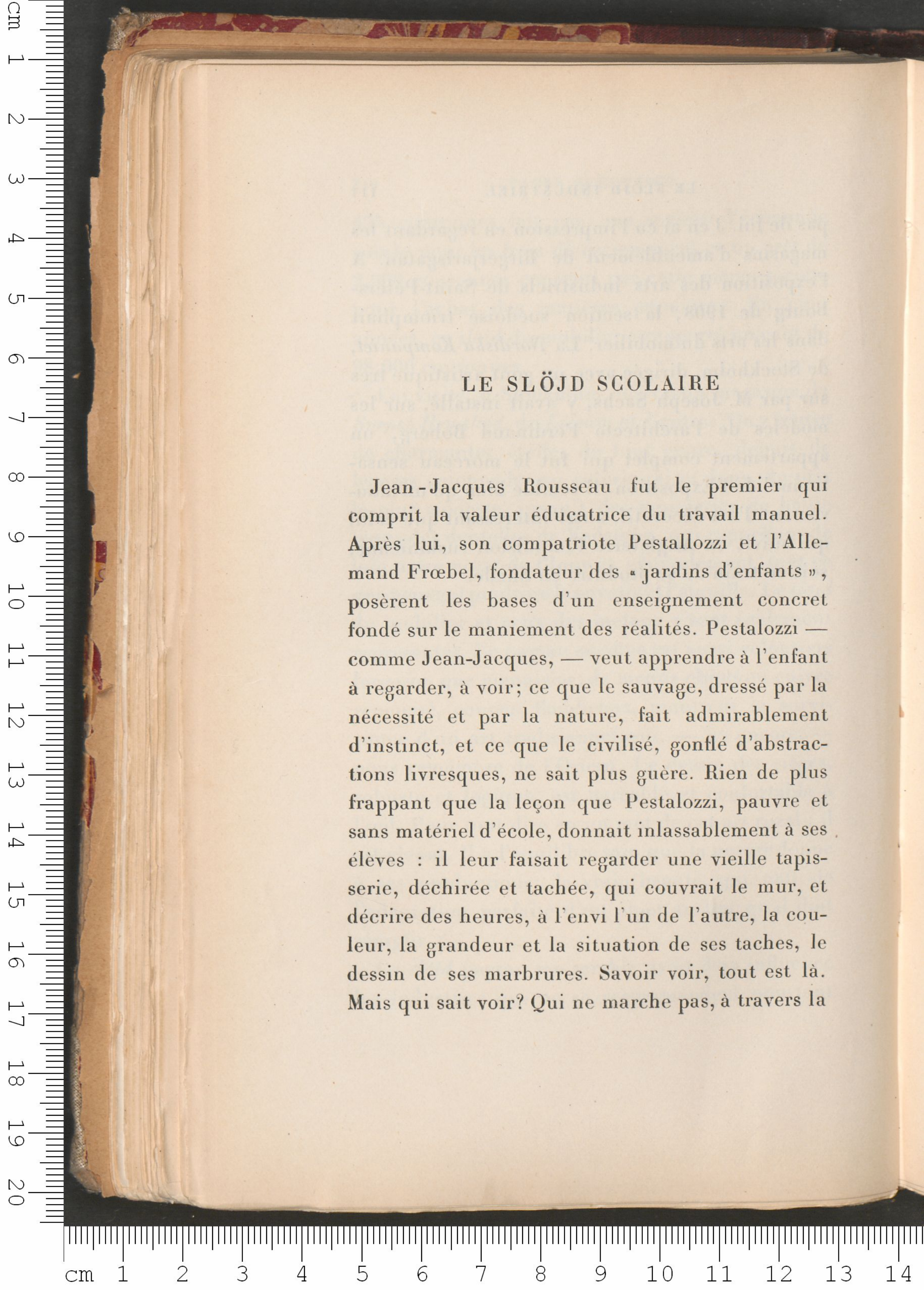
En 1900, dans une autre paroisse dalécarlienne, se trouvaient encore quelques vieux menuisiers, qui savaient faire seulement des chaises à barreaux du plus simple modèle. Sur cette base, l'association du *Svensk Hemslöjd* commença à organiser une industrie domestique du mobilier, avec un don de

475 couronnes fait par une société d'économie rurale pour les frais d'enseignement et un prêt de 2,000 couronnes consenti par cette même société pour l'achat des matières premières. En cinq années, ce *slöjd* du mobilier a rapporté un gain de 98,000 couronnes.

J'ai visité, à Stockholm, les vastes magasins du *Svensk Hemslöjd*, du *Liceum* et d'autres. On y trouve de charmantes étoffes de tout genre, depuis de légères cotonnades au coloris gai et doux, du prix le plus modeste, jusqu'à des tapisseries de haute lisse; des dentelles de Vadstena, qui rappellent de loin notre point de Cluny et, généralement, tout ce que peuvent produire la navette et l'aiguille. Le *slojd* du mobilier et ceux des métaux y sont également représentés. Le paysan suédois est aussi volontiers forgeron que menuisier; de menus objets en cuivre repoussé, coupes, flambeaux, montrent la survivance d'un art traditionnel qui, — ici encore, — nous remémore de l'Orient. Le dessin des sièges, robuste et logique, est agréable et confortable à l'œil. Pour tout dire en un mot de cet art rural : il est vivant. Il a l'équilibre sain que la nature donne à ses productions; la vraie beauté, qui naît de l'adaptation parfaite d'un objet au but qu'il doit remplir.

Ce *slöjd* paysan me semble avoir déjà influencé les industries qui ne se recommandent pourtant

pas de lui. J'en ai eu l'impression en regardant les magasins d'ameublement de Birgerjarlsgatan. A l'exposition des arts industriels de Saint-Pétersbourg de 1908, la section suédoise triomphait dans les arts du mobilier. La *Nordiska Kompaniet*, de Stockholm, dirigée avec un goût artistique très sûr par M. Joseph Sachs, y avait installé, sur les modèles de l'architecte Ferdinand Boberg, un appartement complet qui fut le morceau sensationnel de l'Exposition. Il semble bien qu'un mouvement d'art décoratif, aussi intéressant que celui qui suivit en Angleterre l'impulsion ruskinienne, soit en train de se produire en Suède.



LE SLÖJD SCOLAIRE

Jean-Jacques Rousseau fut le premier qui comprit la valeur éducatrice du travail manuel. Après lui, son compatriote Pestalozzi et l'Allemand Frœbel, fondateur des « jardins d'enfants », posèrent les bases d'un enseignement concret fondé sur le maniement des réalités. Pestalozzi — comme Jean-Jacques, — veut apprendre à l'enfant à regarder, à voir; ce que le sauvage, dressé par la nécessité et par la nature, fait admirablement d'instinct, et ce que le civilisé, gonflé d'abstractions livresques, ne sait plus guère. Rien de plus frappant que la leçon que Pestalozzi, pauvre et sans matériel d'école, donnait inlassablement à ses élèves : il leur faisait regarder une vieille tapisserie, déchirée et tachée, qui couvrait le mur, et décrire des heures, à l'envi l'un de l'autre, la couleur, la grandeur et la situation de ses taches, le dessin de ses marbrures. Savoir voir, tout est là. Mais qui sait voir? Qui ne marche pas, à travers la

nature et la vie, les choses et les êtres, les yeux couverts d'une taie? Qui ne laisse pas toujours la fausse science apprise s'interposer entre eux et la vérité vue, mais non regardée? Pour donner un exemple, qui n'a appelé un médecin auprès d'un enfant et constaté que, le plus souvent, il ne voit rien? Il juge hâtivement, sur quelques symptômes qu'il classe aussitôt dans des casiers tout prêts, prend dans des casiers correspondants une formule reçue, et mettrait volontiers le malade dans son tort, si la maladie a l'impertinence de ne pas se conformer à la carte routière de la Faculté.

Oui, si l'homme veut refaire le monde sur le plan plus noble qu'il porte en tête, il faut d'abord qu'il rapprenne à le voir. Cette conception de la nécessité d'un enseignement concret répond trop bien au génie naturiste de la Suède et à ses traditions, pour n'y avoir pas fructifié plus vite qu'ailleurs. Déjà, le grand pédagogue finlandais, Uno Cygneus, avait développé les principes de Pestalozzi et de Frœbel dans un système éducatif basé sur l'enseignement du *slöjd* dans les écoles.

L'année même où naissait la pensée du musée du Nord et où se fondait la société des « Amis du travail manuel », un philanthrope, M. Abrahamson, ouvrait sur son domaine de Nääs une école qui s'inspirait de ce même esprit.

Les débuts furent simples. M. Salomon, qui en

fut le directeur pendant plus de vingt-cinq ans, instruisait quinze jeunes garçons en leur faisant exécuter le travail du menuisier. Ils fabriquaient des ustensiles divers en grandeur nature, puis des meubles de dimensions réduites. Dans la forge du château, le forgeron leur montrait à forger, et, dans la sellerie, ils s'initiaient aux divers travaux qu'elle comporte. Un instituteur-adjoint leur donnait des connaissances en mathématiques et dans les sciences de la nature : botanique, zoologie, géologie; on y joignait l'étude du dessin linéaire. Plus tard, Nääs devint une école primaire avec *slöjd*, qui fut accrue d'un atelier de sculpture sur bois, de tourneur, etc. On y annexa une école de filles. Cependant l'exemple avait porté fruit. Chaque province, chaque commune voulait avoir son école de *slöjd*. Nääs, par une transformation dernière, devint un institut de professeurs du nouvel enseignement et l'est demeuré jusqu'à ce jour.

L'attention des gouvernements étrangers n'avait pas tardé à être attirée par cet intéressant mouvement. En 1880, l'Allemagne envoyait des délégués pour examiner les méthodes employées et les résultats obtenus. La France suivait en 1882; la Belgique, en 1883; la Russie, en 1884; l'Italie, en 1887. A l'heure actuelle, l'institut de Nääs compte toujours un certain nombre d'élèves étrangers,

venus pour se former dans l'enseignement du *slöjd*. Il en a reçu une sorte de caractère international : sur la façade, près du drapeau suédois, flottent toujours plusieurs drapeaux étrangers; car il est d'habitude d'arborer celui de chaque étudiant pendant la durée de son séjour.

Les cours sont d'un an : il en existe un, plus rapide, qui permet de parcourir en cinq semaines l'ensemble des premiers principes nécessaires pour donner l'enseignement du *slöjd* dans les écoles populaires. Ce cours est suivi par nombre d'instituteurs primaires, l'État accordant un supplément de traitement annuel de soixante-quinze couronnes à tous ceux qui peuvent adjoindre un tel cours à leur classe.

On pose à Nääs comme base de tout enseignement rationnel les cinq principes suivants : 1° qu'il faut partir des objets concrets; 2° procéder du facile au difficile, du simple au complexe; 3° que l'enseignement doit être individuel, c'est-à-dire proportionné à tout moment à l'état présent de l'élève et à son caractère particulier; 4° qu'il doit travailler au développement harmonique des forces corporelles et intellectuelles de l'élève, éveiller en lui le goût du travail, de l'ordre et de l'exactitude; 5° qu'il faut enfin qu'il soit donné par un instituteur possédant les principes pédagogiques.

Tous nos petits Suédois, fabriquant des armoires

pour apprendre la science difficile de la vie, ne vous semblent-ils pas être autant d'Émiles? Ainsi, quoi que l'Europe veuille inventer ou créer dans le domaine des idées, elle reste éternellement forcée de venir puiser à la grande source française du dix-huitième siècle. C'est au manuel d'éducation du philosophe genevois qu'il faut renvoyer ceux qui, formés par une éducation tout autre, comprendraient mal qu'on puisse, en maniant le rabot, apprendre à manier les hommes et, en ajustant des planches, s'exercer à ajuster sa conduite.

Il en doit être ainsi, cependant, puisque le monde est un, et que les relations de cause à effet, qu'on ne peut faire toucher et saisir à l'enfant que sous la forme concrète des objets tangibles, gouvernent également le monde des réalités abstraites ou morales. S'il apprend en forgeant à « battre le fer pendant qu'il est chaud », il reçoit là une leçon de diligence et d'à-propos qui ne peut manquer de lui servir, et qu'on peut lui imposer sous la forme d'une habitude salutaire, tandis qu'on se fatiguerait inutilement à lui en verser dans l'oreille la sèche maxime. A l'atelier de menuiserie, il se convaincra qu'il faut des matériaux convenables, les outils nécessaires et, de plus, la science communiquée par la tradition, pour construire un simple buffet. Et peut-être saura-t-il alors se méfier des constructions d'idées creuses qui ne reposent que

sur l'air, ne pas attendre de miracles et ne compter que sur son seul effort raisonné pour l'amélioration de son sort. Que si l'on objecte que bon nombre de ceux qui sont voués par métier au travail manuel ne paraissent pas si remarquablement imprégnés de cette sagesse, l'apôtre du *slöjd* scolaire vous répondra que, d'abord, les ouvriers qui ne sont pas de purs manœuvres sont tous de compréhension fort juste et vive, et que, s'ils ne savent pas transporter dans le domaine des idées générales les qualités de coup d'œil, de précision et de logique acquises empiriquement dans l'exercice de leur métier, c'est parce que nul enseignement convenable n'a développé en eux les facultés correspondantes de connaissance, ni établi le pont nécessaire qui permet à l'homme de relier les parties diverses de son activité et de passer du concret à l'abstrait, des choses à la conception des lois.

L'apôtre du *slöjd* ajoutera que l'adresse des mains, la sûreté et l'ingéniosité du coup d'œil valent d'être cultivées pour elles-mêmes et qu'il n'est pas permis, sans dégrader le type humain, de les lui laisser perdre ou de ne les entretenir que dans les exemplaires les plus incultes de l'espèce. Leur retentissement sur l'économie morale est d'ailleurs évident. A l'heure des catastrophes, c'est dans les rangs des travailleurs accoutumés par un métier à manier ces forces tangibles de la nature,

dont la révolte trouble et désarçonne les intellectuels confinés dans leurs synthèses, qu'il faut aller chercher l'énergie et le sang-froid sauveurs.

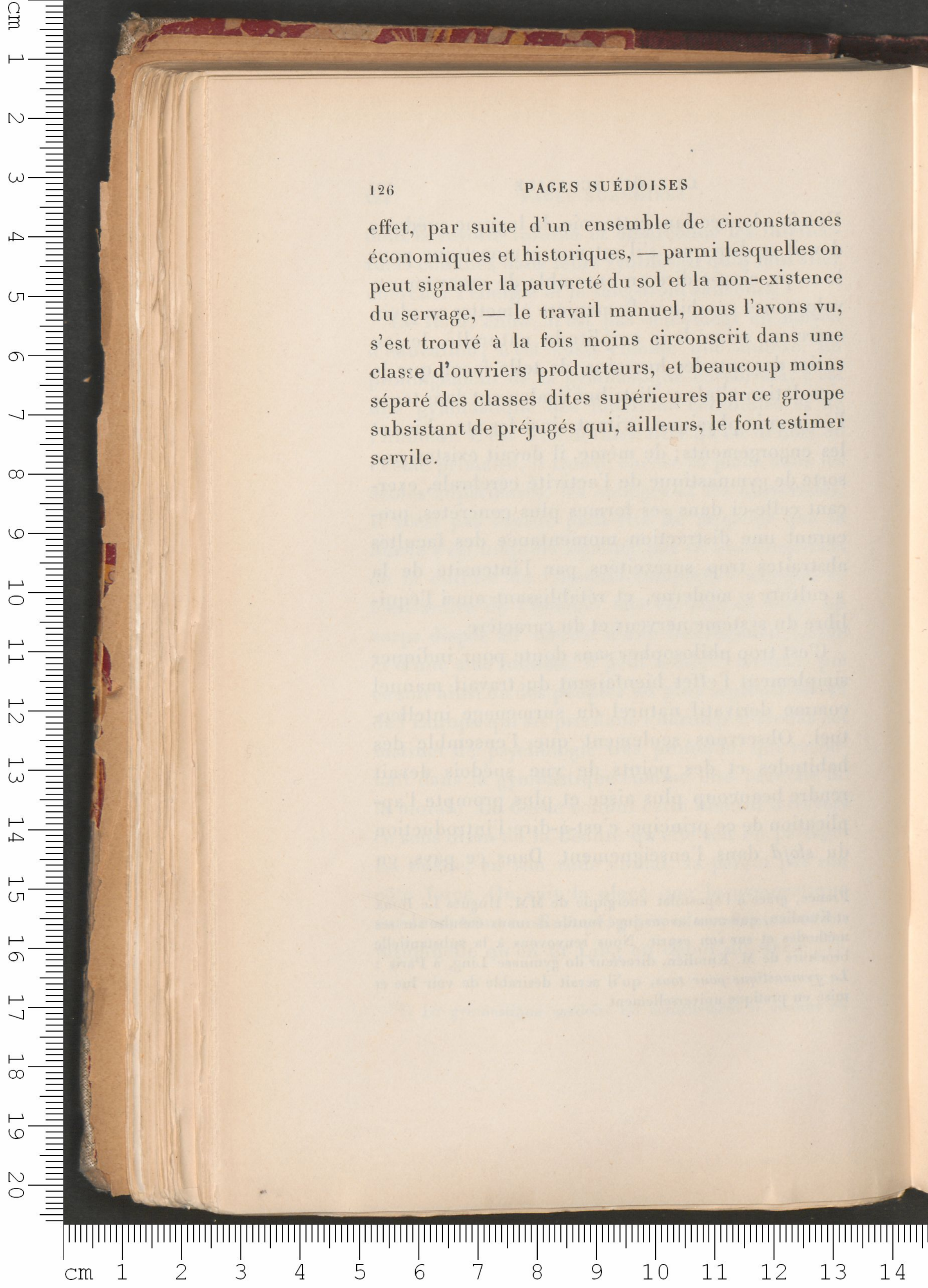
Le *slöjd*, enfin, n'est pas seulement un moyen d'éducation; c'est aussi comme une annexe, un prolongement de la gymnastique corporelle; c'est une gymnastique des fonctions cérébrales et de l'humeur. C'est à ce dernier titre qu'en dehors de l'école primaire, il trouve encore sa place dans les écoles supérieures, les collèges et les universités. Il n'est pas inutile peut-être de rappeler que la Suède s'est toujours signalée par ce souci constant de la culture de l'homme complet, « intégral », c'est-à-dire de l'homme mis en état de tenir un corps dispos au service d'une intelligence lucide et d'une âme robuste. Il peut sembler curieux que ee soit ainsi un des peuples les plus septentrionaux de l'Europe qui ait pris dans l'héritage d'Hellas cet instinct de psychologie très profonde, qui reconnaît dans la gymnastique comme une branche de la morale. La Grèce connut cette identité à travers ce sens divin de la Beauté qu'elle eut en partage. La Suède, en son rude climat, la perçut par son côté force. On sait la place que la gymnastique suédoise tient en Europe, grâce à la systématisation rationnelle qu'en fit Ling au début du siècle (1).

(1) La gymnastique suédoise est actuellement si connue en

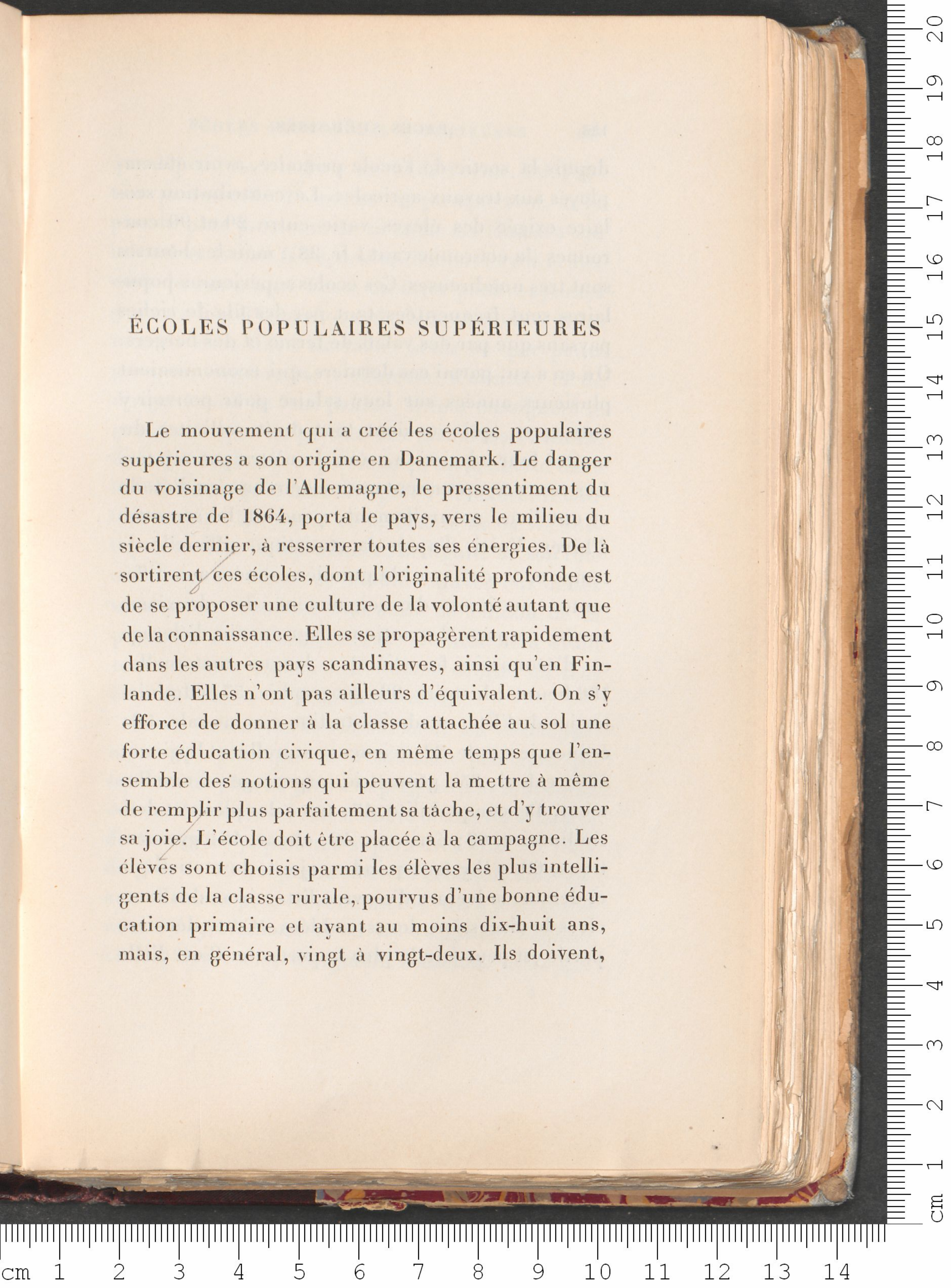
Une fois lancée dans cette voie, la logique suédoise devait se dire que, s'il est une gymnastique pour le corps, c'est-à-dire un ensemble de mouvements volontaires combinés de manière à mettre en plein exercice, selon leur amplitude naturelle, le jeu entier des muscles humains, de telle façon que la circulation vitale se distribue également dans toute l'économie physique, évitant ainsi les atrophies et les engorgements; de même, il devait exister une sorte de gymnastique de l'activité cérébrale, exerçant celle-ci dans ses formes plus concrètes, procurant une distraction momentanée des facultés abstraites trop surexcitées par l'intensité de la « culture » moderne, et rétablissant ainsi l'équilibre du système nerveux et du caractère.

C'est trop philosopher sans doute pour indiquer simplement l'effet bienfaisant du travail manuel comme dérivatif naturel du surmenage intellectuel. Observons seulement que l'ensemble des habitudes et des points de vue suédois devait rendre beaucoup plus aisée et plus prompte l'application de ce principe, c'est-à-dire l'introduction du *slöjd* dans l'enseignement. Dans ce pays, en

France, grâce à l'apostolat énergique de MM. Hugues Le Roux et Kumlien, que nous avons jugé inutile de nous étendre sur ses méthodes et sur son esprit. Nous renvoyons à la substantielle brochure de M. Kumlien, directeur du gymnase Ling, à Paris : *La gymnastique pour tous*, qu'il serait désirable de voir lue et mise en pratique universellement.



effet, par suite d'un ensemble de circonstances économiques et historiques, — parmi lesquelles on peut signaler la pauvreté du sol et la non-existence du servage, — le travail manuel, nous l'avons vu, s'est trouvé à la fois moins circonscrit dans une classe d'ouvriers producteurs, et beaucoup moins séparé des classes dites supérieures par ce groupe subsistant de préjugés qui, ailleurs, le font estimer servile.



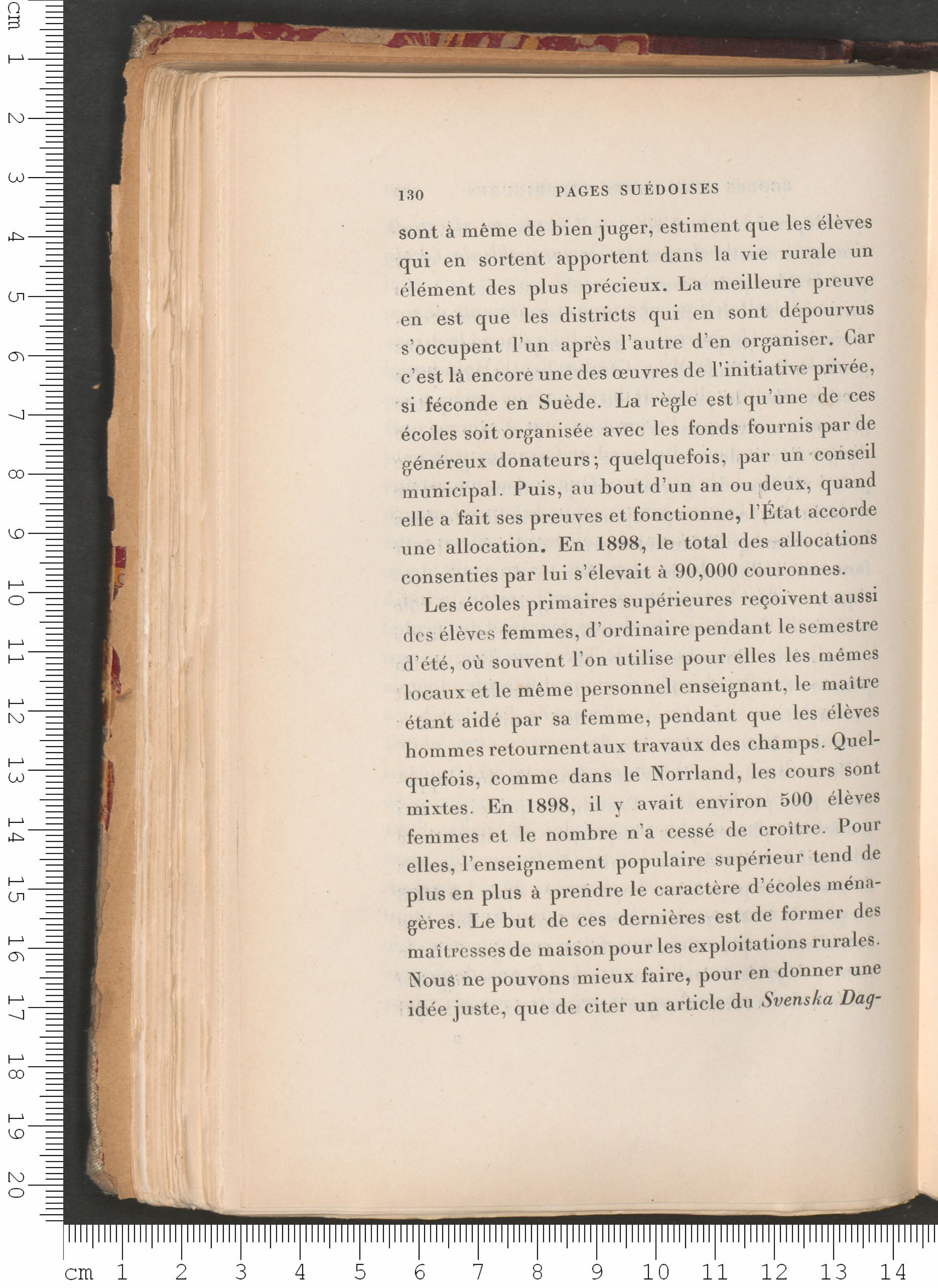
ÉCOLES POPULAIRES SUPÉRIEURES

Le mouvement qui a créé les écoles populaires supérieures a son origine en Danemark. Le danger du voisinage de l'Allemagne, le pressentiment du désastre de 1864, porta le pays, vers le milieu du siècle dernier, à resserrer toutes ses énergies. De là sortirent ces écoles, dont l'originalité profonde est de se proposer une culture de la volonté autant que de la connaissance. Elles se propagèrent rapidement dans les autres pays scandinaves, ainsi qu'en Finlande. Elles n'ont pas ailleurs d'équivalent. On s'y efforce de donner à la classe attachée au sol une forte éducation civique, en même temps que l'ensemble des notions qui peuvent la mettre à même de remplir plus parfaitement sa tâche, et d'y trouver sa joie. L'école doit être placée à la campagne. Les élèves sont choisis parmi les élèves les plus intelligents de la classe rurale, pourvus d'une bonne éducation primaire et ayant au moins dix-huit ans, mais, en général, vingt à vingt-deux. Ils doivent,

depuis la sortie de l'école primaire, avoir été employés aux travaux agricoles. La contribution scolaire exigée des élèves varie entre 20 et 90 couronnes (la couronne vaut 1 fr. 38) ; mais les bourses sont très nombreuses. Ces écoles supérieures populaires sont fréquentées tant par des fils de riches paysans que par des valets de ferme et des bergers. On en a vu, parmi ces derniers, qui économisaient plusieurs années sur leur salaire pour pouvoir y entrer, ou qui venaient tout droit solliciter du maître leur admission, sûrs de n'être pas rejetés. Les cours comprennent une ou deux années d'étude et ont lieu, naturellement, pendant le semestre d'hiver. Voici, d'après la statistique officielle, le temps consacré, pour la première année, aux différentes matières d'enseignement (la deuxième année comporte des notions d'agronomie, d'élevage et d'économie forestière) : langue maternelle, 186 heures; histoire, 80; géographie, 57; administration de l'État et administration communale, 56; économie rurale, 22; sciences naturelles et hygiène, 120; calcul, 85; géométrie, arpentage et nivellement, 45; comptabilité, 47; tracé des plans et dessin linéaire, 68; écriture, 46; chant, 46; gymnastique, 69. « Il y faut joindre, ajoute la statistique ci-dessus, la lecture d'œuvres littéraires, des exercices de discussion, des assemblées. » Cette dernière partie est peut-être la plus importante. C'est d'elle

que dépend tout le fruit moral de l'école. Ici, l'action personnelle du maître est presque tout, et la part la plus précieuse de sa tâche est laissée à son initiative. Il doit faire, non seulement de son école, mais de son propre foyer, un foyer pour ces jeunes gens, un lieu d'initiation culturelle et morale. Il les recevra chez lui, à sa table, seuls ou par petits groupes, conversera, s'efforcera d'exciter et de diriger l'éveil de leur pensée. Il leur enseignera le grand rôle que les paysans ont joué dans l'histoire de la Suède, le trésor précieux qu'est la liberté dans la loi, trésor qu'il faut être prêt à défendre. Il leur fera sentir l'harmonie et la beauté de la vie rustique, sa fière indépendance, la dignité de son rôle nourricier de l'État. Il travaillera avec eux de ses mains, leur donnera l'exemple de l'union de la pensée et de l'effort des bras. Il s'attachera avant tout à former en eux une volonté droite, un sens clair des choses et des circonstances.

Nous retrouvons là évidemment un développement des principes de Pestalozzi, principes qui tendent de plus en plus à imprégner tout le système éducatif de la Suède. Le nombre des élèves hommes de ces écoles populaires supérieures était en 1898 de plus de 900, répartis entre 29 écoles. Il doit être actuellement plus élevé de moitié. On a joué sur le nom : *högfolkskolor* et on les a appelées *högfärd skolor*, des écoles d'orgueil. Toutefois, ceux qui



sont à même de bien juger, estiment que les élèves qui en sortent apportent dans la vie rurale un élément des plus précieux. La meilleure preuve en est que les districts qui en sont dépourvus s'occupent l'un après l'autre d'en organiser. Car c'est là encore une des œuvres de l'initiative privée, si féconde en Suède. La règle est qu'une de ces écoles soit organisée avec les fonds fournis par de généreux donateurs; quelquefois, par un conseil municipal. Puis, au bout d'un an ou deux, quand elle a fait ses preuves et fonctionne, l'État accorde une allocation. En 1898, le total des allocations consenties par lui s'élevait à 90,000 couronnes.

Les écoles primaires supérieures reçoivent aussi des élèves femmes, d'ordinaire pendant le semestre d'été, où souvent l'on utilise pour elles les mêmes locaux et le même personnel enseignant, le maître étant aidé par sa femme, pendant que les élèves hommes retournent aux travaux des champs. Quelquefois, comme dans le Norrland, les cours sont mixtes. En 1898, il y avait environ 500 élèves femmes et le nombre n'a cessé de croître. Pour elles, l'enseignement populaire supérieur tend de plus en plus à prendre le caractère d'écoles ménagères. Le but de ces dernières est de former des maîtresses de maison pour les exploitations rurales. Nous ne pouvons mieux faire, pour en donner une idée juste, que de citer un article du *Svenska Dag-*

bladet du 17 juin 1908 : « *L'École ménagère de Tärna : un développement remarquable de l'école populaire supérieure.* »

« Sous la direction énergique et consciente de son but, — écrit le journal, — que lui a donné le directeur Holmberg et Mme Cécilia Baath-Holmberg, l'école a continuellement développé son programme d'une manière qui l'a mise en état d'exercer une influence aussi étendue que bienfaisante sur la jeunesse rurale de la province. Que son action ait été dirigée dans la juste voie, rien ne le prouve mieux que le nombre croissant des élèves. Il s'élève cette année à 140, et le nombre des maîtres des deux sexes est de 14, nombre qui donne une juste indication de l'extension du champ de travail de l'école.

« Cette année, l'école de Tärna ne compte pas moins en effet de quatre cours différents, depuis qu'est venu s'ajouter, aux cours de l'école populaire supérieure pour les deux sexes, et au cours d'agriculture pour les hommes, une école ménagère pour les femmes.

« Cette dernière, basée sur des principes absolument pratiques, est destinée à former des maîtresses de maison pour des *homes* ruraux. Le grand bâtiment neuf, construit pour ce cours d'éducation, est à la fois imposant et parfaitement aménagé. La vaste cuisine, où tout est aussi joli que dans une armoire de poupée, contient quatre grands four-

neaux. Elle est installée pour quatre tenues de ménage distinctes, dont chacune a son économe, sa cuisinière, sa fille de cuisine. Les détentrices de ces charges les échangent entre elles à tour de rôle. Les élèves doivent apprendre à calculer ce qu'il faut pour un repas de tant ou tant de personnes et à combien revient chaque couvert. Elles s'habituent à dresser pratiquement des budgets équilibrés selon l'importance d'un ménage et ses revenus plus ou moins petits. Un regard à leur livre de comptes montrent qu'elles ont acquis sur ce point de justes notions. On y voit, par exemple, que le coût d'un repas peut être abaissée à 14 öre (20 centimes) par personne. Et ce ne sont pas là seulement des comptes sur le papier, car les élèves doivent établir leur propre repas au prix net indiqué et se contenter de ce qu'elles peuvent se procurer dans ces limites. Et certainement elles ont garde de se laisser mourir de faim.

La salle à manger, parfaitement installée, est tenue dans un coloris chaud et joyeux; les sièges et les tables, simples, mais commodes, sont peints en rouge.

L'étage au-dessus contient des chambres confortables pour les élèves et quelques chambres d'amis.

Près du grand bâtiment neuf, la directrice a fait construire à ses frais un bâtiment plus petit qui contient une laiterie, où l'on fait le beurre et le

fromage. On se propose d'étendre la fabrication de cette dernière denrée, de façon à pouvoir en vendre. A côté se trouve le lavoir, avec un séchoir et une chambre à repasser. La directrice, pleine d'une si heureuse initiative, a fait bâtir encore, dans le vieux style suédois rustique, un atelier de tissage, destiné aux élèves des écoles populaires supérieures. L'intérieur est aussi charmant que l'extérieur; les pièces, claires et bien aérées, sont tenues dans des tons rouges et verts. Les jeunes filles ont là chacune leur métier, sous la direction d'une maîtresse spéciale. Sur un métier, on tisse des mouchoirs; sur un autre, des rideaux de fenêtre d'un joli dessin; sur un troisième, un lainage pour faire des blouses; sur un quatrième, de la toile de lin, etc. On se propose d'apprendre aux élèves toutes les sortes de tissage, tant pour les vêtements que pour les divers usages courants d'une maison, et même différents tissages artistiques. De même elles devront savoir tailler et coudre elles-mêmes leurs vêtements.

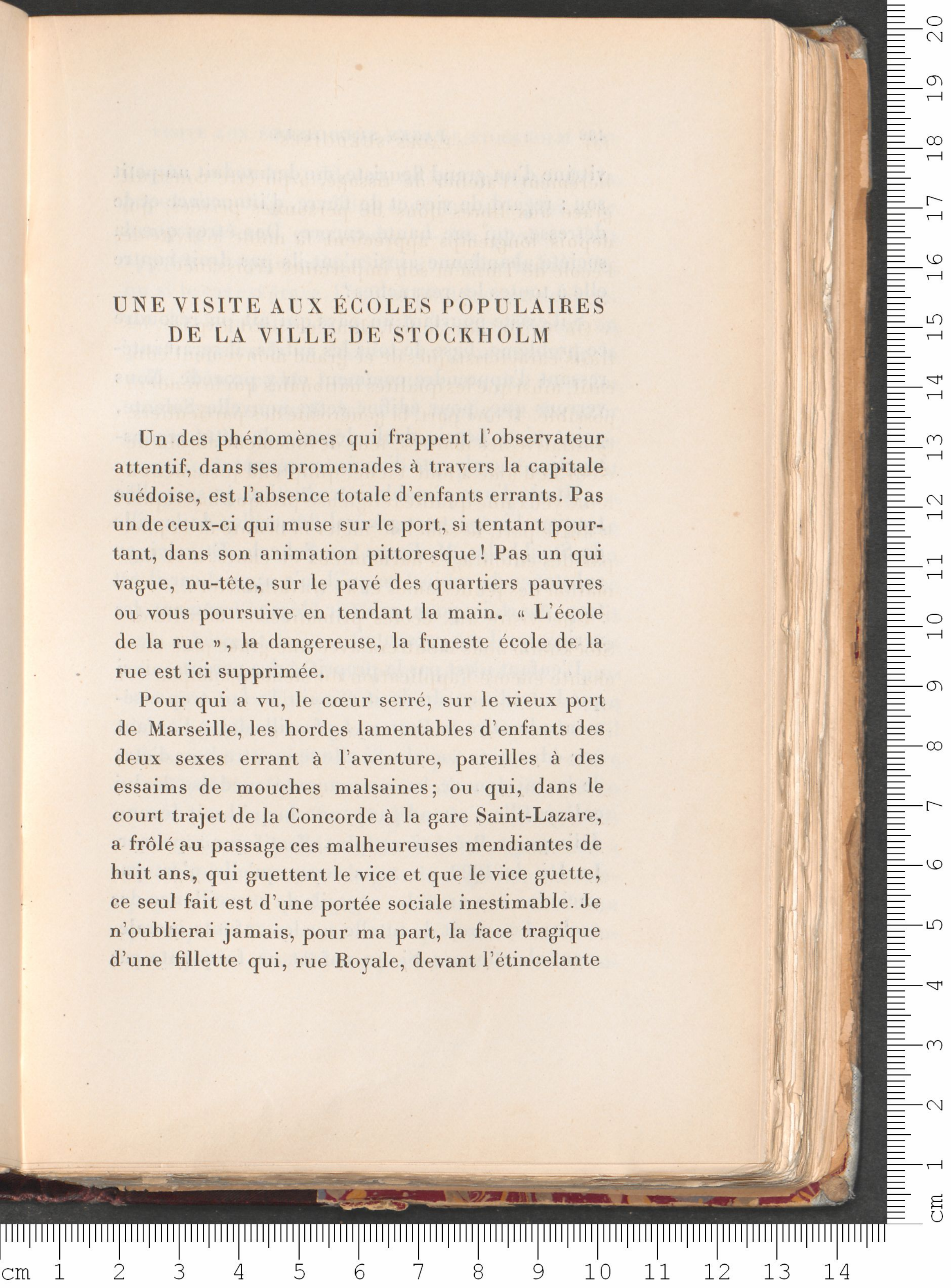
Les élèves de l'école ménagère suivent les cours d'enseignement populaire chaque après-midi, après que leurs travaux pratiques : cuisine, boulangerie, fabrication des beurres et des fromages, blanchissage, culture du potager, etc., sont terminés. On leur fait même un cours d'économie nationale.

Une partie des bâtiments nouveaux, et particu-

lièrement l'atelier de tissage, a pu être construit grâce aux libres dons de personnes privées, qui depuis longtemps apprécient la noble activité de l'école de Tärna et son importante croissance. »

On saisit sur le vif, dans ce petit exposé, les traits caractéristiques de ce grand mouvement éducatif, ainsi que les qualités nationales qui le rendent possible. D'une part, la générosité des particuliers, l'initiative des maîtres, leur dévouement absolu de cœur et d'âme à leur tâche, qui prend justement à leurs yeux une qualité religieuse presque mystique. D'autre part, le souci de mêler la beauté et la joie, par des entourages harmonieux et clairs, à la formation des jeunes âmes et au travail austère.

Une visite aux écoles primaires de la ville de Stockholm nous montrera avec une grâce plus touchante encore l'application du même principe.



UNE VISITE AUX ÉCOLES POPULAIRES DE LA VILLE DE STOCKHOLM

Un des phénomènes qui frappent l'observateur attentif, dans ses promenades à travers la capitale suédoise, est l'absence totale d'enfants errants. Pas un de ceux-ci qui muse sur le port, si tentant pourtant, dans son animation pittoresque! Pas un qui vague, nu-tête, sur le pavé des quartiers pauvres ou vous poursuive en tendant la main. « L'école de la rue », la dangereuse, la funeste école de la rue est ici supprimée.

Pour qui a vu, le cœur serré, sur le vieux port de Marseille, les hordes lamentables d'enfants des deux sexes errant à l'aventure, pareilles à des essaims de mouches malsaines; ou qui, dans le court trajet de la Concorde à la gare Saint-Lazare, a frôlé au passage ces malheureuses mendiantes de huit ans, qui guettent le vice et que le vice guette, ce seul fait est d'une portée sociale inestimable. Je n'oublierai jamais, pour ma part, la face tragique d'une fillette qui, rue Royale, devant l'étincelante

vitrine d'un grand fleuriste, me demandait un petit sou : regard de vice et de fièvre, d'innocence et de détresse, qui me hante encore. Des êtres que la société abandonne ainsi n'ont-ils pas droit contre elle à toutes les revanches?

S'il existe pourtant un pays qui ait pu résoudre ce problème, base de tous les autres, il serait intéressant d'apprendre comment on y procède. Nous verrons que, pour édifier cette nouvelle Salente, point n'est besoin de la dépense de cette reconstruction sociale que d'anciens prônent.

Munie d'une aimable introduction, je suis allée trouver l'inspecteur général des écoles de la ville de Stockholm, M. Franz von Scheele. Et voici, en substance du moins, ce qu'il m'a appris, car il est trop courtois pour m'avoir dégagé crûment les vérités qu'il me présentait.

L'enfant n'est pas la propriété des parents, ainsi que la tradition du droit romain le fait trop aisément admettre en France. La famille doit à l'enfant une éducation sociale. Si elle se montre hors d'état de la lui donner, la communauté suédoise le lui enlève. Elle n'attend pas pour cela qu'il soit devenu délinquant. Prévenir est plus effectif que réprimer. La loi de 1902, — vous voyez qu'elle n'est pas ancienne — a armé les conseils de surveillance des écoles d'un droit de tutelle sur les enfants moralement abandonnés. Si un enfant ne fréquente pas

l'école, — et les tableaux de recensement de la population d'âge scolaire sont tenus à jour avec une rigoureuse exactitude, — les parents sont appelés et réprimandés. S'il y a récidive habituelle, ou si le cas est grave, l'enfant peut leur être enlevé, sur l'avis motivé du comité de surveillance; on peut appeler de sa décision au gouverneur de la ville. Mon aimable interlocuteur me cite trois des cas récents où cette loi a été appliquée. La sœur aînée de l'enfant, habitant avec elle, vivait notoirement de la prostitution. Un père, ivrogne et borgne, avait voulu, étant ivre, par esprit de justice et d'égalité, faire sauter un œil à son jeune garçon, disant : « Que le petit n'avait pas besoin d'avoir deux yeux, puisque lui, le père, devait se contenter d'un seul. » Un autre père, veuf, s'était mis à boire et laissait ses trois enfants courir les rues, dans un état de malpropreté physique; il protestait néanmoins qu'il les aimait tendrement; on les lui enleva, en promettant de les rendre s'il s'amendait. En 1906, sur une population scolaire de 35,672 enfants, le comité de surveillance en avait sous sa tutelle 508. Plus de la moitié (332) était mise en pension chez de bonnes gens, soit à Stockholm, soit, pour la grande majorité, à la campagne. Car la pédagogie suédoise est rebelle au principe de l'internat, tandis qu'il est d'usage courant qu'une famille accepte comme hôte un éco-

lier. Il existe toutefois, pour les plus indisciplinés, un asile, le *skolkare-hem*, qui porte, en traduction fidèle, le nom fleuri, digne d'un poème du Soleil-Levant, de *maison de ceux qui font l'école buissonnière*. Il est inutile d'insister sur l'avantage que présente, au point de vue de la salubrité morale des écoles, l'élimination des éléments de mauvais conseil.

Des colonies de vacances et des excursions complètent l'ensemble de l'œuvre scolaire, qui comprend également un service médical et dentaire, des bibliothèques, des cours complémentaires et de vastes terrains pour les sports et les libres jeux, sur lesquels il faudrait pouvoir insister. De plus, nombre de sociétés post-scolaires, des chorals et des fanfares, s'inquiètent de tenir groupés les écoliers devenus grands, organisent pour eux des soirées musicales et dansantes et s'occupent de les placer, au besoin de les aider.

On obtient ainsi un cadre d'organisation sociale qui, sans fracas, et sans prétendre supprimer les conditions actuelles de la société, pare pour l'individu aux dangers de l'isolement, s'efforce de le garder en santé physique et morale, de maintenir et d'accroître en lui le sens de la solidarité nationale.

Le haut inspecteur des écoles, M. Franz von Scheele, qui veut bien nous accompagner dans

notre visite aux écoles de la ville de Stockholm, nous donne tous ces renseignements, tandis que nous nous dirigeons vers la station du tramway électrique qui doit nous conduire à notre destination. Un quart d'heure à peine, et nous nous arrêtons devant l'école primaire de Vanadisvägen.

L'édifice est imposant et gai, avec ses briques encadrées de pierres blanches. Des arbres et des fleurs stylisés, tracés au trait rouge, décorent le linteau de la porte et les fenêtres. Des devises courent en longue frise sur la façade, recommandant les vertus salutaires à la jeunesse. Une vaste cour précède, dans un angle de laquelle des fillettes jouent. Une jeune maîtresse les dirige et lance la balle avec elles. Je remarque comme leur ardeur au jeu est silencieuse et comme les mouvements se groupent avec une discipline spontanée.

L'école reçoit douze cents enfants, filles et garçons, mais les classes et les heures de récréation sont séparées. Nous commençons la visite par les salles de bain. Sur le plancher à claire voie d'une étuve tiède, des fillettes sont en train de se rhabiller. J'ai le privilège d'y pouvoir être admise, tandis que mes compagnons restent dans le couloir. Imaginez mon entrée parmi une bande de nos petites écolières françaises ainsi surprises, les œillades malignes, les rires en tapinois; on aurait la sensation d'entrer dans un nid de guêpes! Celles-ci

restent sages et de bon accueil, bien qu'elles aient visiblement envie de rire et que la dame étrangère leur paraisse bien drôle, cela se voit, d'être si curieuse.

Avec diligence, elles achèvent de se rajuster. Des robes et des petits jupons sont encore pendus au mur; tous ces petits dessous d'enfant sont en bon ordre, propres et blancs.

La surveillante nous montre avec une fierté muette deux autres étuves, à température progressive, où les enfants passent successivement avant le savonnage et la douche, puis une vaste piscine d'eau courante pour la natation. Les cuivres éclatants des robinets, les peintures fraîches, la propreté minutieuse, donnent à l'ensemble un air presque luxueux.

Mon aimable guide, que je rejoins, me dit que l'on s'applaudit grandement du bon effet physique et moral des bains d'école. Les mères mettent leur orgueil à ce que leurs enfants soient tenues d'une façon irréprochable. Au début, il y eut de leur part quelque négligence. Mais il suffit que les linges douteux fussent envoyés à l'étuve de désinfection pour que le fait ne se reproduisît pas. Ces bains sont donnés à chaque élève une fois par quinzaine, et l'on compte arriver à les rendre hebdomadaires. Pendant l'année 1906, plus de deux cent mille bains ont été donnés ainsi aux enfants des écoles,

en dehors des bains de mer de l'été. Ils ont coûté à la ville, ces derniers compris, 16,000 couronnes en chiffres ronds (22,000 francs).

Et maintenant, nous montons aux classes de cuisine. Dans une vaste salle aux grandes baies claires, une quinzaine de fillettes, enveloppées de tabliers d'un blanc de neige, sur leurs cheveux blonds de gentilles coiffes qui rappellent celles de nos paimpolaises, s'emploient autour de grands fourneaux alignés sur deux rangs au milieu de la salle. Il y en a six. Je les compte et, comme je cherche par où la fumée peut bien s'échapper, car nul tuyau n'est visible, la maîtresse de cuisine, silencieusement, lève une plaque de fer, encadrée dans le dallage, près du mur, et me fait voir que les tuyaux passent sous le plancher. Ni laideur, ni odeur, ni fumée; l'aspiration des conduits est si forte qu'elle emporte tout. J'avoue que je reste émerveillée. Je n'aurais jamais rêvé que dans un opéra-comique, cuisine si accorte, ni, pour marmitonnes, ce vol de blanches colombes. La vaisselle qui sèche sur des claies de bois prend un air ornemental, tant tout est en bon ordre, frotté, récuré, luisant. Et l'on dirait que cela se fait par enchantement. Les petites ont l'air de jouer. Et, à vrai dire, je constate avec chagrin que les crêpes qu'une d'elles soulève avec un couteau, d'un air contrit, sur la vaste poêle à six rondelles qui mijote sur le feu, que ces crêpes sont un

peu brûlées. La première leçon de l'année! observe la maîtresse de cuisine d'un ton encourageant. Le menu du jour est écrit sur un tableau noir pendu au mur. Soupe farcie aux pois chiches et crêpes. Ce doit être jeudi aujourd'hui, très certainement. Toute la Suède, depuis des temps immémoriaux, mange une soupe aux pois chiches et des crêpes le jeudi. C'est dans une soupe aux pois chiches que fut empoisonné, dit-on, le roi Erik XIV, un jour de l'an 1577 qui devait infailliblement être un jeudi. Au tableau noir, le prix des divers ingrédients employés est écrit. Il y a même, en calories, la valeur nutritive de chacun. Science moderne, où nous conduiras-tu? Je vois ainsi que le prix total du dîner se montera à six couronnes 52 öre (9 francs environ), soit 15 öre (21 centimes) par tête ou par bouche. Le dîner sera mangé par les jeunes cuisinières et par les enfants pauvres de l'école, qu'elles serviront avant de les remplacer à table.

Nous visitons successivement les classes de coupe et de dessin, et, pour les jeunes garçons, de *slöjd*, ou travail manuel. M. Franz von Scheele nous fait observer avec satisfaction que chaque enfant a un établi pour lui seul, tandis qu'en Allemagne celui-ci doit servir pour deux élèves. Les classes sont vastes, hautes et pleines de lumière; les murs peints d'un vernis clair sans une souillure. Ils sont

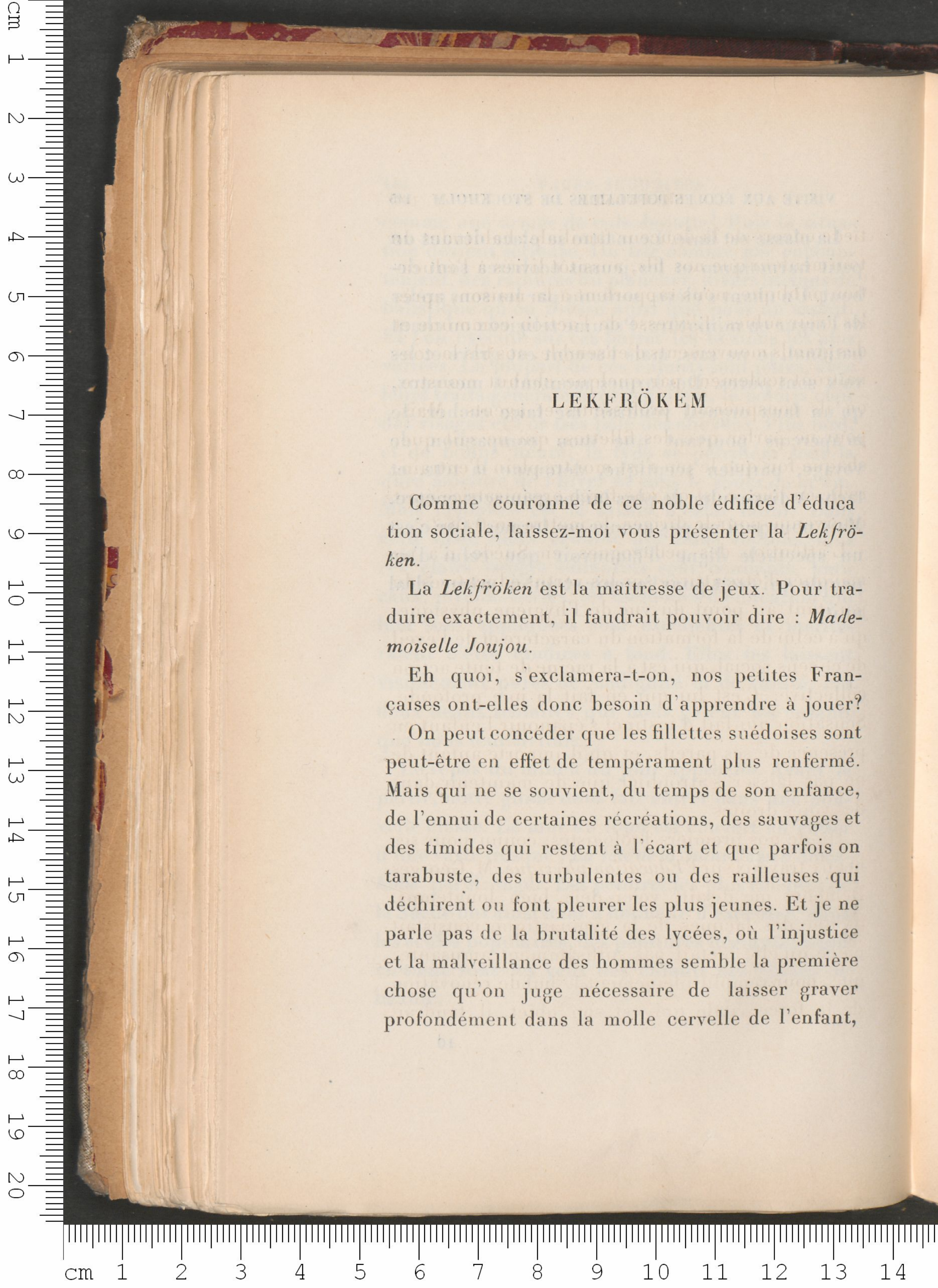
ornés de jolies photographies des sites les plus remarquables de la Suède, ou de charmantes lithographies en couleurs. Celles-ci sont presque des œuvres d'art, tant le tirage, le coloris et le dessin en sont excellents. Elles mettent sous les yeux des petits enfants les contes et les légendes poétiques du *folk-lore* national, et leur meublent l'imagination des grandes images issues de l'âme lointaine des aïeux.

La classe de gymnastique est un des spectacles les plus amusants et les plus jolis qui se puissent voir. Les fillettes, en blouses et en pantalons de garçonnets, évoluent au commandement comme de petits soldats, si visiblement enivrées du rythme collectif du mouvement que la marche au pas gymnastique, autour de la vaste salle, prend l'allure d'une farandole joyeuse, menée avec l'entrain le plus humoristique par le petit diable blond qui marche en tête. Une, deux! une, deux, une!... Et l'on a aussi la sensation de donner une représentation pour les étrangers qui regardent, ce qui est extrêmement drôle. Mais le naturel enjoué et la simplicité jolie des sourires n'en sont pas altérés, si la gaieté générale s'en accroît. Et que d'exercices drôlatiques qui justifient amplement l'épanouissement des rires contenus! On s'assied par terre, les mains jointes autour des genoux, et l'on exécute dans cette position une course au clocher,

comme une armée de culs-de-jatte! Puis la situation devient sérieuse. On tire comme par enchantement, des rainures du plancher, divers travaux de balistique qu'on dresse ainsi que pour un assaut. Et l'on exécute sur ces barres les flexions les plus variées. La plupart de ces enfants sont jolies, avec leurs traits généralement réguliers, le coloris clair des visages et l'or très pâle des cheveux. Plus tard, et de bonne heure, le type se pétrifiera sous la dure morsure de l'hiver et sous le souci de la vie. Mais l'enfance est la saison d'éclat floral. Dans cette vaste ruche écolière que nous visitons, tous ces clairs visages enfantins sont confiants, amicaux, joyeux. Certes, les méthodes d'éducation qui leur sont appliquées sont excellentes et mériteraient d'être étudiées à fond. Elles les laissent visiblement pures de malignité et de vanité, ces deux fléaux scolaires qui nous gâtent les enfants que nous leur livrons.

Le repas du milieu du jour approche. Avant de partir, notre guide nous fait entrer dans une nouvelle classe. Le mur du fond est couvert en entier d'une vaste fresque : *La fête de la Saint-Jean à Stockholm*, par Kreuger. Les peintres les plus célèbres de la Suède ont ainsi tenu à honneur d'exécuter, dans les écoles populaires, des peintures décoratives qui mettent sous les yeux des enfants des visions de beauté.

La classe est finie. Le maître se place devant un petit harmonium et les jeunes écolières sont debout. Un chant s'élève, soutenu par les sons grêles de l'orgue en miniature. Psaume religieux ou chant national, je ne sais, mais l'accent est grave et les voix sont pures. Des larmes montent à mes yeux, qu'un faux orgueil voudrait me faire cacher. Je m'aperçois pourtant que mon compagnon de voyage, parisien sceptique, détourne la tête, et tâche à dissimuler de plus laides grimaces encore. Mais pourquoi ne pas avouer ces larmes? Car c'est un spectacle digne d'émouvoir que celui d'un peuple qui croît pour l'avenir et qu'un même idéal unit.



LEKFRÖKEM

Comme couronne de ce noble édifice d'éducation sociale, laissez-moi vous présenter la *Lekfröken*.

La *Lekfröken* est la maîtresse de jeux. Pour traduire exactement, il faudrait pouvoir dire : *Mademoiselle Joujou*.

Eh quoi, s'exclamera-t-on, nos petites Françaises ont-elles donc besoin d'apprendre à jouer?

On peut concéder que les fillettes suédoises sont peut-être en effet de tempérament plus renfermé. Mais qui ne se souvient, du temps de son enfance, de l'ennui de certaines récréations, des sauvages et des timides qui restent à l'écart et que parfois on tarabuste, des turbulentes ou des railleuses qui déchirent ou font pleurer les plus jeunes. Et je ne parle pas de la brutalité des lycées, où l'injustice et la malveillance des hommes semble la première chose qu'on juge nécessaire de laisser graver profondément dans la molle cervelle de l'enfant,

tiède encore de la douceur familiale; habitudes de tourmenteur que nos fils, aussitôt livrés à l'éducation publique, nous rapportent à la maison, après les avoir subies. L'ivresse de l'action commune et des grands mouvements d'ensemble, nos fils la connaîtront seulement par quelque chahut monstre, où ils conspueront professeurs et agents. Mais, pour ne parler que des fillettes, qui ne sait que, chaque fois que le jeu s'est montré plein d'entrain, riche en joie, c'est qu'une force organisatrice était intervenue pour le diriger, le mettre en train?

L'attention des pédagogues, en Suède, n'a pu manquer d'être attirée sur les vertus éducatives du jeu, tant au point du vue de l'hygiène physique, qu'à celui de la formation du caractère et de l'éveil de ce sens social, qui est à la racine de toute action collective. C'est lui qui en fait la joie profonde. Sensation qui fait d'instinct s'épanouir l'enfant en présence de ses pareils, et qu'il importe autant de ne pas laisser s'atrophier que de maintenir dans des voies droites.

Un de nos premiers biologistes, connu pour ses beaux travaux sur l'*Éducation physique*, M. Georges Demeny, me disait, voici déjà bien longtemps, qu'une des lacunes de la gymnastique consistait en ce qu'elle n'était pas suffisamment amusante; que, pour remplir pleinement le but de rénovation de la force vitale qui est son objet, il faudrait

qu'elle soit accompagnée de musique et exécutée ainsi qu'une danse. La civilisation antique l'avait d'ailleurs compris dans ce sens; nombre de danses religieuses offraient précisément ce caractère d'exercices rythmiques et coordonnés.

En attendant que les civilisations de l'avenir ressuscitent, pour les nations fraternelles, des fêtes et des jeux inspirés de cet esprit, on s'est occupé, en Suède, d'introniser déjà cet âge d'or pour le peuple enfantin. Il n'est pas de villes qui n'ait à côté de l'école son terrain de libres jeux et de sports.

Les balles de tout modèle et de tout emploi font partie du matériel scolaire, au même titre que les pupitres et les cartes murales. J'ai là sous les yeux un charmant petit livre, édité pour l'usage des écoles primaires, qui donne un recueil de rondes mimées, avec la musique et les vers. C'est par ces libres jeux qu'on prélude, pour les petits de sept ans jusqu'à douze, à l'enseignement de la gymnastique.

La Suède, en tout ceci, par l'esprit de son éducation publique, ne nous paraît-elle pas singulièrement en avant sur toutes les démocraties qui se croient telles? Elle travaille ainsi, avec le concours des classes dites dirigeantes, à préparer le citoyen des civilisations intégrales de l'avenir. Le jour où le peuple prendra des bains, saura chanter et se

mouvoir sur un rythme harmonieux, il n'y aura plus de classes sociales. Pas avant.

Et c'est la *Lekfröken* qui me paraît le messager gracieux annonçant cet idéal lointain.

La *Lekfröken* a une spécialisation très étroite. Elle n'a pas d'autre emploi, près des enfants, que de jouer avec eux. Aussi n'éveille-t-elle jamais, dans leur jeune mémoire, des images renfrognées. C'est une camarade un peu plus âgée, voilà tout, qui sait toutes les rondes et les plus beaux jeux. J'imagine qu'on doit même la choisir jolie, pour qu'elle soit plus attrayante aux yeux.

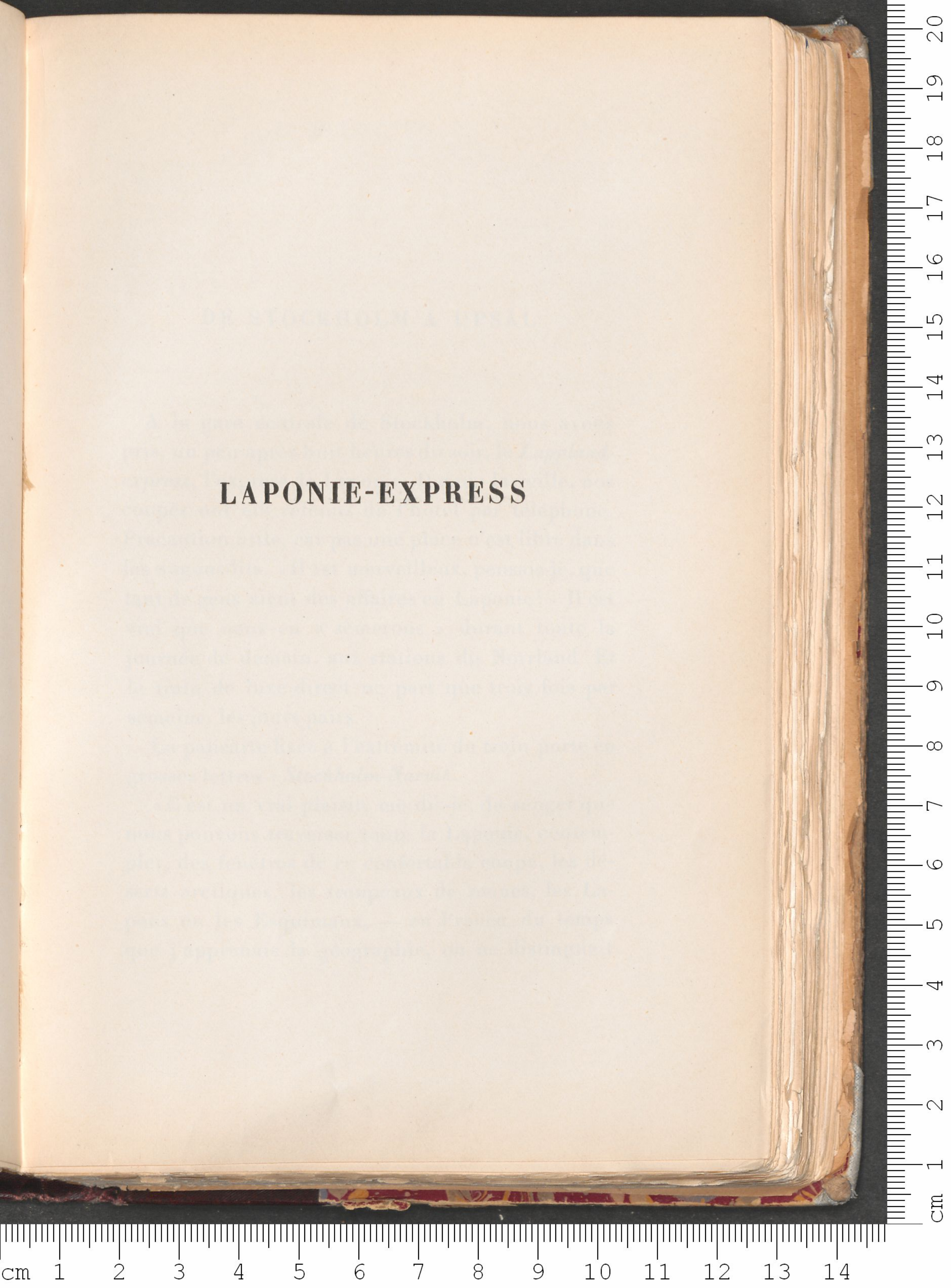
Comme rien ne vaut une documentation précise, je traduirai ici, pour mieux illustrer les indications données ci-dessus, une relation sur : *Le cours de jeux à Jonsered* publié dans le *Göteborgs Handelstidning* du 6 juillet 1908.

« Une fête des plus intéressantes, écrit un correspondant du journal, a eu lieu à Jonsered dimanche dernier pour la clôture du cours de jeux. Voici en effet plusieurs étés de suite que des cours de rondes accompagnées de chant, de danses nationales et de gymnastique ont été organisés pour les enfants et pour la jeunesse des forges. Une *lekfröken* experte en ces matières a été spécialement engagée et le jour était venu de montrer les résultats obtenus.

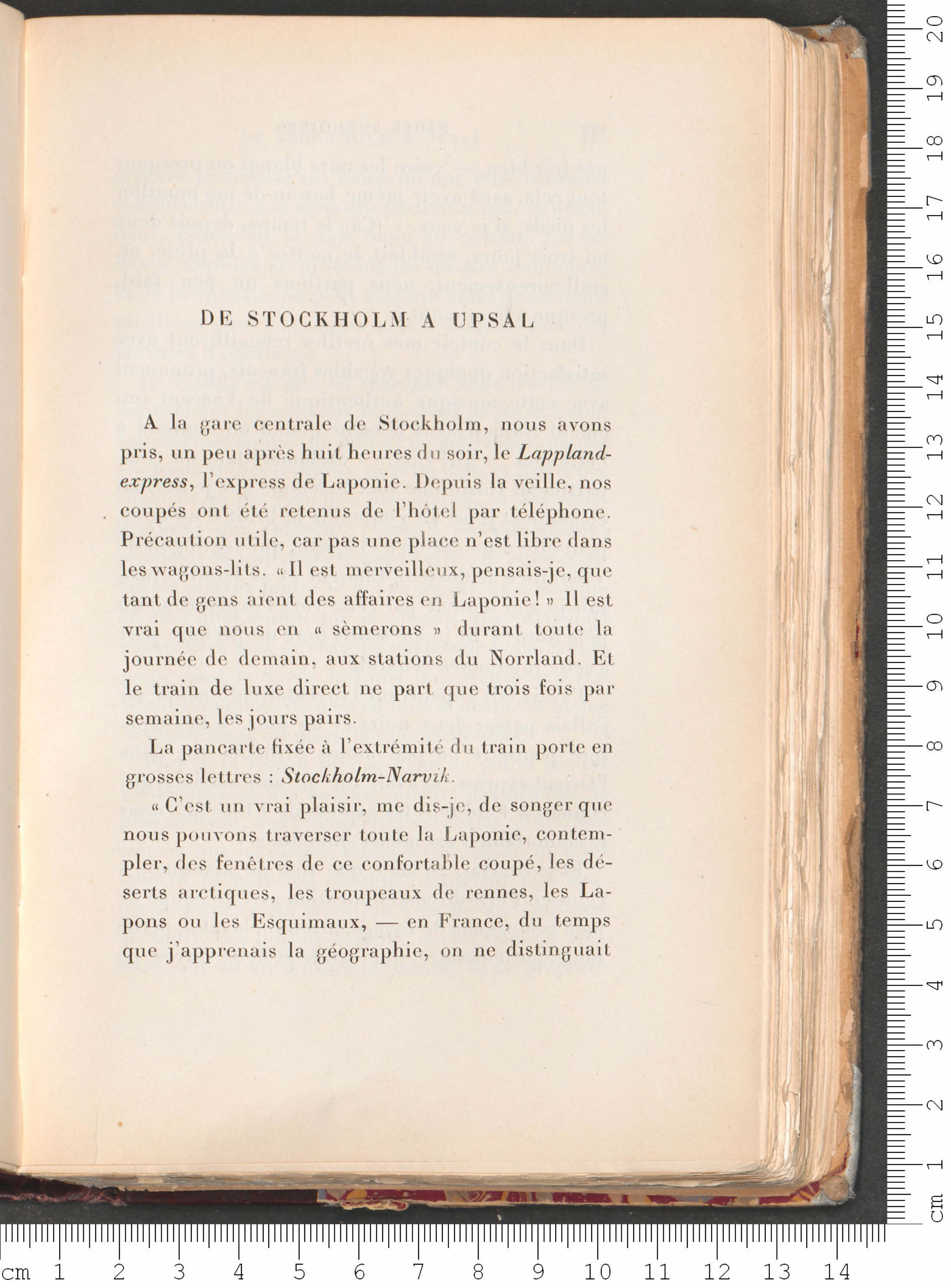
On s'est réuni à cinq heures de l'après-midi dans la cour de l'usine, où une nombreuse jeunesse, portant le costume national, a formé ses rangs et s'est mise en marche en chantant vers le magnifique stade des jeux, situé sur la colline voisine. Elle y fut reçue aux sons de la musique d'une fanfare, composée de jeunes garçons de treize à quatorze ans, qui s'acquittèrent parfaitement de leur fonction. Immédiatement après, les jeux commencèrent et ce fut un vrai plaisir de voir les petits former leurs rondes en chantant et faire merveille en lançant les balles. Une troupe de douze jeunes fillettes, sous la direction de la maîtresse des jeux, exécuta des exercices gymnastiques d'ensemble qui furent fort applaudis. Puis ce fut le tour des jeunes gymnastes, sous la conduite d'un des ouvriers de la fabrique, qui firent admirer la souplesse, la précision et l'ensemble de leurs mouvements. Après que l'hymne national : « *Du stora, du fria* » eut été chanté à l'unisson par toutes les voix, les rondes générales et les danses commencèrent et durèrent environ deux heures. Puis l'assemblée se sépara, chacun emportant l'agréable souvenir d'une fête en plein air, d'un caractère ennoblissant, joyeux et fraternel. »

Ne croirait-on pas voir, à travers ce récit sans apprêt, une des fêtes de la Grèce antique? Ou mieux, d'une de ces grandes « Amitiés » que notre

Michelet rêvait de retrouver en chaque commune de France? J'ai souvent reconnu, dans l'idéologie suédoise d'aujourd'hui, l'esprit de nos grands réformateurs de 1848 : l'esprit qui souffle des eaux libres du lac Léman et, par Rousseau, pénètre toute la Révolution française. Il vient de plus loin encore, de la Bible rabelaisienne, écrite pour l'éducation du peuple, ce géant Gargantua. Il s'appelle Renaissance. Et c'est pourquoi il ressuscite toujours de nouveau, lorsqu'on le croit mort sous les risées, enseveli par la fausse sagesse. Il ressemble à ce flambeau, tant de fois rappelé, que les coureurs se passent de main en main. Qu'une nation le laisse tomber, une autre le relève et le porte à sa place, jusqu'à ce qu'il arrive au but suprême.



LAPONIE-EXPRESS



DE STOCKHOLM A UPSAL

A la gare centrale de Stockholm, nous avons pris, un peu après huit heures du soir, le *Lappland-express*, l'express de Laponie. Depuis la veille, nos coupés ont été retenus de l'hôtel par téléphone. Précaution utile, car pas une place n'est libre dans les wagons-lits. « Il est merveilleux, pensais-je, que tant de gens aient des affaires en Laponie ! » Il est vrai que nous en « sèmerons » durant toute la journée de demain, aux stations du Norrland. Et le train de luxe direct ne part que trois fois par semaine, les jours pairs.

La pancarte fixée à l'extrémité du train porte en grosses lettres : *Stockholm-Narvik*.

« C'est un vrai plaisir, me dis-je, de songer que nous pouvons traverser toute la Laponie, contempler, des fenêtres de ce confortable coupé, les déserts arctiques, les troupeaux de rennes, les Lapons ou les Esquimaux, — en France, du temps que j'apprenais la géographie, on ne distinguait

pas très bien, — voire les ours blancs ou presque; tout cela, sans avoir même besoin de me mouiller les pieds, si je veux. » (Car le temps, depuis deux ou trois jours, semblait se mettre à la pluie, et, malheureusement, nous partions un peu tard, presque à la mi-août.)

Dans le couloir mes oreilles recueillirent avec satisfaction quelques vocables français, prononcés avec cette musique authentique de l'accent qui émeut ridiculement le cœur quand on l'entend à l'étranger : « Ah! zut!... » exclamait dans un compartiment voisin une voix de femme que je devinai élégante et jolie. Et j'entendis le bruit d'un colis, peut-être d'un carton à chapeau, qui dégringolait : « Serait-ce le docteur Charcot et sa famille, pensais-je, qui tentent par cette voie l'exploration du pôle Nord? » Et je me sentis fière de prendre part à cette randonnée si hardie.

J'avais fait auparavant l'inventaire du coupé où j'allais passer deux nuits et un jour. « Les tapis sont peut-être un peu moins brillants que dans l'Orient-express, m'avait dit un ami suédois qui connaît à fond tous les express de l'Europe, mais le confortable y est mieux entendu. »

Et je trouvai, en effet, que rien ne manquait à celui-ci. Porte de communication avec le coupé de mon compagnon de voyage, armoire, lavabo, petite table, porte-montre, une carafe et deux verres, où

demain je mettrai les fleurs qu'une jolie coutume suédoise offre aux amis qui partent et qui, en attendant, passeront la nuit dans un carton. Et des flancs mobiles et profonds du dossier rembourré de la banquette, on peut extraire assez de coussins moelleux pour y accouder tout le long du jour des paresses d'odalisque.

Le train s'est mis en marche. Nous traversons maintenant les environs immédiats de Stockholm, une contrée coupée de bois et de petits lacs, où des abatis de troncs d'arbres, ouverts dans la forêt, des cassures de roc fraîches, par places, et des constructions qui s'élèvent, révèlent l'envahissement rapide de la libre nature par la cité : le remous du flot de pierres contre le flot de sapins. Je remarque en effet que, tandis que la plupart des villas déjà construites sont de ces jolis chalets de bois verni et peint dont la Suède fait une importante exportation, on emploie de plus en plus la brique et même la pierre dans les nouvelles constructions.

Parfois le regard plonge dans de petits jardins verdoyants où des enfants jouent; des fillettes, le plus souvent, aux blonds cheveux nattés, plus silencieuses que les nôtres. Leurs gestes, tandis qu'elles lancent la balle ou courent, déploient une souplesse franche qui réjouirait l'œil de tout amateur de sport. Ces nids de famille, enclos dans la verdure, ont un air d'intimité paisible et de propreté

ordonnée dont Rousseau eût fait ses délices et qui ramène invinciblement la pensée des voyageurs vers les chers absents...

C'est l'heure exquise et incertaine où le crépuscule semble s'incliner pour baiser la nuit qui vient. Mais la mystérieuse magie de ce moment, si court chez nous qu'à peine les yeux ont le temps de s'en emplir, se prolonge ici longuement sous le pâle ciel d'été où les étoiles ne s'allumeront pas. Pourtant cette saison, près de la mi-août, est celle où la lumière de Suède diffère le moins de la lumière de France. L'étrange vision des nuits de juin, quand l'azur nocturne semble avoir fondu tous les astres dans la lueur mystique du dernier jour, pour n'être plus qu'une grande veilleuse translucide derrière laquelle rayonne l'infini, — cette vision est finie. Ou du moins faut-il la chercher sur la face pâlissante du firmament, vide encore de l'armée des étoiles, où les colorations fantastiques des couchers de soleil automnaux déjà remontent lentement sur l'horizon.

Il est maintenant plus de neuf heures et demie du soir. Assise dans le couloir du wagon, près d'une des larges glaces qui laissent entrer dans leur champ la campagne presque entière, je regarde les fûts noirs des sapins fuir sur l'écran sanglant du ciel. C'est une chose curieuse que l'effet intensifiant qu'ont sur les couleurs ces sombres hachures

de la forêt. Vu à travers ses tournoyantes colonnades, l'horizon semble une nappe de sang vermeil. Et, sitôt que la forêt cesse, laissant la plaine assombrie confronter le ciel fatidique, l'incendie vermeil s'assoupit aussitôt en pâle aurore, comme si l'embrasement de la colère de Thor, dont ces forêts environnaient jadis le temple disparu, cédait à une promesse, menaçante encore, de final repos. De même tout à l'heure, quand, les feux du couchant éteints, un vert pâlissant, puis un mauve dilué s'étendront sur le ciel, ils prendront, à travers les sombres théories des sapins, des tons de vert hardi et de lilas franc, devant lesquels reculerait la palette du plus intransigeant impressionniste; comme si le crépuscule des dieux, aux confins de la plaine, s'embrasait de feux de Bengale, dans quelque vaste théâtre wagnérien. L'infini, dans ces pays presque polaires, ne se situe pas *là-haut*, mais *là-bas*, et il semble qu'il n'y ait qu'à marcher droit devant soi pour y atteindre.

Nous approchons d'Upsal, la plus célèbre cité du vieux monde barbare et du nord savant. Comme signe de ces deux grands titres d'honneur, elle garde les tombeaux d'Odin, de Thor et de Freïa, et son université, bien vivante.

J'avais grande envie de m'arrêter à Upsal, et d'y voir quelques-uns de ses éminents professeurs, qu'on me promettait de me présenter. Mais la « ville

de l'éternelle jeunesse » est déserte en ce moment. Il faut attendre deux ou trois semaines, si je veux voir les étudiants à casquette blanche, et les palais de leurs « nations » analogues à celles de nos anciennes universités. Et puis, le temps presse pour atteindre l'extrême nord.

Si je ne verrai point cette fois-ci les trois tertres du vieil Upsal, — à une heure du moderne Upsal universitaire, — que la légende nomme les tombeaux d'Odin, de Thor et de Freia, du moins je suis fort bien documentée sur leur compte par le livre d'Oscar Montelius : *Lifvet i Sverige under Hednatiden* (La vie en Suède durant les temps païens) ; un livre qui devrait être traduit.

Oscar Montelius joue pour les antiquités nordiques le même rôle que Maspero pour les antiquités orientales. L'antiquité qu'il nous montre, si elle est peut-être moins ancienne dans l'ordre des temps, est bien plus primordiale et serre de plus près le problème des premières heures du développement humain.

Grâce à lui, je suis documentée sur les « tertres des rois », dénomination nouvelle que la conscience suédoise entend substituer aux noms apocryphes d'Odin, de Thor et de Freïa. Je sais qu'ils ont été ouverts, l'un en 1857, l'autre en 1874, en l'honneur du congrès archéologique, et qu'ils ne contiennent qu'un cairn de pierres, accumulées sur les osse-

ments calcinés d'un bûcher funéraire du dernier âge de fer.

Mais c'est la tradition, toujours, qui a raison contre l'histoire : ce qui est rêvé est bien plus vrai que ce qui est vécu ; plus vrai de toute la hauteur de cette énorme force dynamique du rêve qui suscite les réalités futures. Pour ma part, je crois fermement à un plan supérieur où les fantômes des rêves humains vivent une vie incessamment nourrie du désir éperdu des races, jusqu'à ce qu'ils descendent sur la terre pour bouleverser la face d'un monde, en se riant des ordinaires lois de probabilité et de logique que supputent les calculateurs patentés.

C'est pourquoi je soutiendrais volontiers, dans une thèse doctorale, devant toutes les académies des inscriptions, que les tertres funéraires d'Upsal sont ceux d'Odin, de Thor et de Freïa. N'est-ce pas ici, en effet, que ces vieilles divinités nordiques sont mortes, succombant devant le dieu chrétien ? N'est-ce pas ici que s'élevait le frêne sacré, toujours verdoyant, même en hiver ? Le temple de Thor où sacrifiaient les rois, pontifes suprêmes ? Verner von Heidenstam a conté, dans un roman d'accent épique, la dernière orgie du sacrifice sanglant offert à Thor par Sven le sacrificateur, en expiation de l'incendie du frêne sacré par les chrétiens, et l'assemblée tumultueuse des guerriers, sur le tertre,

tout près de l'église actuelle du vieil Upsal, où le sort fut pesé entre les dieux anciens et le dieu nouveau. La vieille église du vieil Upsal, est, dit-on, ce qui reste debout, — le chœur et la tour centrale — de la vaste cathédrale érigée en ce lieu par le roi saint Erik, dans la première moitié du douzième siècle.

Quelques lustres s'étaient à peine écoulés depuis que le roi Sven le sacrificateur avait offert un sacrifice dans le temple de Thor encore debout. La similitude historique permet de penser que, selon la pratique constante des chrétiens, saint Erik éleva le sanctuaire dédié au Christ sur l'emplacement même du vieux temple païen. Je me risque à fonder cette hypothèse, sur ma propre autorité, parce qu'elle plaira aux gens d'imagination. La cathédrale primitive fut délaissée, un siècle après, pour la nouvelle cathédrale commencée vers 1280 sous la direction d'Étienne de Bonneuil, de la corporation de Notre-Dame de Paris. Bien que remaniée et restaurée jusqu'à garder à peine trace du plan primitif, c'est le plus vaste monument gothique que possède la Suède.

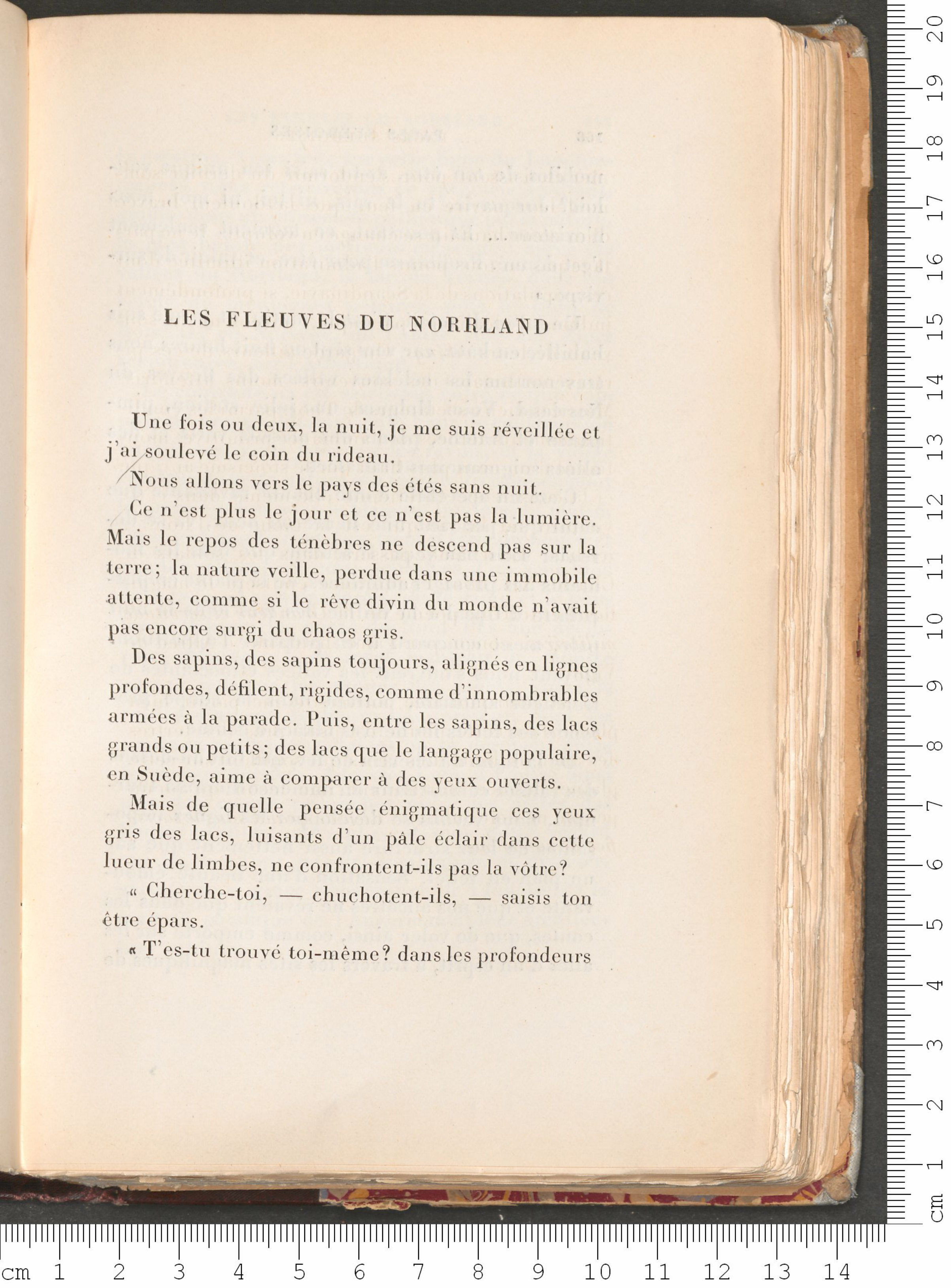
La vieille église du vieil Upsal est mieux ainsi, isolée près des tertres funéraires, tandis que la vivante s'est portée à une lieue de là, pour la laisser solitaire dans la vaste plaine que balayent les vents du nord. Toutes les ombres du Panthéon wagné-

rien chevauchent sur leurs ailes, comme autrefois les Walkyries, autour des tertres évocateurs, aux heures crépusculaires où le soleil disparu, qui rôde encore longuement au-dessous de l'horizon, fait rougeoyer la brume dont s'enveloppe la plaine. La calme horreur des limbes, précédant le chaos, glisse comme un trait oblique dans les cœurs, éveille l'instinct combatif, dernière puissance et dernière réponse de l'homme, et le jette en avant, dans la désolation qui s'étend, avec l'insouciance enivrée du guerrier.

Ces dieux barbares de la Scandinavie, peut-être, n'ont pas beaucoup à dire aux adorateurs des mythes hellènes. Leur culte fut cruel, comme celui de nos pères les Gaulois, issu d'un même âge du monde. Mais si frustes qu'ils soient en face des dieux harmonieux de l'Hellade heureuse, ils n'en ont pas moins une leçon à leur apprendre, et qui durera éternellement. A ceux-ci, nés pour accomplir la vie, ils enseigneront, pour emprunter à Nietzsche la formule où il condense l'âme de leur âme, « que la vie doit être surpassée ». C'est, si l'on veut, le même enseignement que prononce avec plus de modestie le goût hellénique dans ces mots d'Épictète « que la douleur n'est pas un mal ». Mais l'esprit du Nord y ajoute une force effective et créatrice, en montrant, par ses *berserks* frénétiques, enivrés de la mort, et par ses rois de

mer choisissant pour s'endormir du dernier sommeil leur navire en feu, que la douleur bravée d'un cœur hautain se change en volupté. Je ne partage pas en tous points l'admiration illimitée dont ces populations de la Scandinavie, si profondément imbues d'idéalisme pacifique, auréolent le souvenir de leurs *vikings*. On garde ailleurs de ces pirates northmans des souvenirs moins attendris. Mais ces vieux sectateurs de Thor, parmi les conditionnements féroces de l'ambiance primitive, montèrent d'un cran plus haut que le stoïcisme antique et la conscience chrétienne elle-même dans cette victoire sur la vie qui est la tâche de l'homme ici-bas. Leur âme passera dans les soldats de Charles XII, dont l'endurance épuisera le magnifique et terrible poème de la *Grandeur et servitude militaires*, conçu par l'âme hautaine d'Alfred de Vigny.

C'est pourquoi une université me paraît bien placée dans cette plaine d'Upsal, près des tertres des anciens dieux. Les vents qui soufflent sur cette plaine désolée murmurent une leçon qu'aucun peuple ne doit oublier : *Rien de grand sans le sacrifice de soi-même.*



LES FLEUVES DU NORRLAND

Une fois ou deux, la nuit, je me suis réveillée et j'ai soulevé le coin du rideau.

Nous allons vers le pays des étés sans nuit.

Ce n'est plus le jour et ce n'est pas la lumière. Mais le repos des ténèbres ne descend pas sur la terre; la nature veille, perdue dans une immobile attente, comme si le rêve divin du monde n'avait pas encore surgi du chaos gris.

Des sapins, des sapins toujours, alignés en lignes profondes, défilent, rigides, comme d'innombrables armées à la parade. Puis, entre les sapins, des lacs grands ou petits; des lacs que le langage populaire, en Suède, aime à comparer à des yeux ouverts.

Mais de quelle pensée énigmatique ces yeux gris des lacs, luisants d'un pâle éclair dans cette lueur de limbes, ne confrontent-ils pas la vôtre?

« Cherche-toi, — chuchotent-ils, — saisis ton être épars.

« T'es-tu trouvé toi-même? dans les profondeurs

mobiles de ton être, as-tu saisi ton unique vouloir? Jusque-là, tu le sais, ni toi, ni moi, nous n'existons... Et pourtant, ce moment seulement t'est donné. Profites-en pour être, et valoir de survivre. »

Un rayon de soleil. C'est le matin, et je me suis habillée en hâte, car vers sept ou huit heures nous traverserons les célèbres vallées des fleuves du Norrland. Voici Helgum, une jolie station, pimpante et fraîche, parmi des massifs verts et des allées soigneusement ratissées.

C'est un spectacle d'une beauté ravissante que celui qui, pendant une heure ou deux, va se dérouler sous nos yeux. Il semble que tous les moments des paysages antérieurs, de la plaine crépusculaire d'Upsal à la veillée des lacs dans la nuit pâle, aient concouru à en préparer l'apparition. Devant nous s'ouvrent les vallées étincelantes de fraîcheur matinale, portant dans la coupe profonde des forêts les fleuves blancs d'écume.

De la ligne du chemin de fer, qui fuit au-dessus des vallées comme dans un immense diorama tournant, nous voyons se développer les lignes imposantes de leur structure aussi nettement que sur un plan en relief. Sensation d'une beauté émouvante et que nos ancêtres ne rêvaient que dans les contes, que de voler ainsi, comme emporté sur les ailes d'un esprit, à travers les sites magnifiques de

la création. Trois fois, sur cette ligne du Laponie-express, nous retrouverons ce spectacle exaltant, gradué dans un crescendo pathétique par la nature, le plus habile des metteurs en scène : après ces vallées du Norrland, le lac de Torneo, dans son cercle de montagnes polaires, puis le fjord de Rombak, en Norvège, de l'autre côté des Alpes scandinaves, sur l'Atlantique.

Le contraste ici est saisissant entre ce que suppose de progrès humain cette ligne de construction hardie, ces ponts jetés sur les ravins, et la vierge candeur de cette nature qui semble frissonner pour la première fois sous la blanche lumière du matin. On dirait que le *Fiat Lux* vient d'être prononcé et que les vallées ont surgi, sculptées d'un seul bloc dans le jaspe vert des forêts, où le sapin et le bouleau célèbrent les noces du Nord. Pas une déchirure apparente à ce royal manteau de mousse géante jeté sur les vagues des monts, sinon la coulée d'argent du fleuve omniprésent, dont les anneaux multiples s'étalent ou se dérobent entre les berges furtives. Adossées l'une à l'autre ainsi que des camps retranchés entre les arêtes des hautes collines, elles glissent sous notre regard qui les voudrait retenir, semblables et diverses, variant de la grâce romanesque de l'Indalself à la majesté pacifique de l'Angermanelf leur architecture sublime.

Le point le plus saisissant est le passage de ce dernier fleuve sur un pont large de 245 mètres, qui domine d'une hauteur de 50 mètres les rapides d'Edforsen. Les eaux jaunies de limon par la force du choc s'étreignent comme des nœuds de serpents irrités. On conçoit, à contempler cette vie furieuse de l'abîme, que les Finnois, premiers habitants de ces contrées, aient adoré les rapides comme des dieux « à un œil », qui présidaient à leurs maléfices et auxquels ils sacrifiaient des animaux ou des hommes.

Pour un regard moderne, cette effrayante force dynamique n'éveille d'autre vision que celle des innombrables unités motrices à employer par l'industrie. Au milieu du courant, les troncs d'arbres coupés que le fleuve charrie s'amoncellent en îlots qu'emportera seulement la prochaine crue. D'autres, à demi immergés, suivent avec lenteur le fil de l'eau. Chaque fleuve en transporte ainsi annuellement plusieurs millions. Mais ces témoins du travail humain ne dérangent pas le calme solitaire des vallées où la trace de l'homme reste aussi invisible que celle de Titania et d'Obéron.

Le charme expressif de ces sites du Nord réside surtout dans la qualité de sa lumière, étrange pour l'œil du voyageur. Son étreinte n'est pas impérieuse et sensuelle comme dans les climats plus mols; blanche et légère, dématérialisée, elle glisse



L'ANGERMANELF

sur la face des monts et des eaux, qu'elle revêt de candeur et semble presque émaner d'eux. Sans doute un jour semblable se lèvera sur la terre au dernier jour, quand les cieux annonceront le commencement de la paix éternelle. Déjà, rien qu'à le contempler, l'esprit se sent allégé du poids de sa chair grossière. L'âme croit pour la première fois se posséder elle-même; son être, épars jusqu'alors dans les choses, se ramasse en soi et jouit de sa force solitaire. Le monde a disparu, et ses fantômes. Seul, le dialogue de l'homme et de Dieu semble ici digne d'être entendu. C'est ici qu'il faut venir oublier et se reprendre. Ici, que le dictame de nature rouvre dans l'âme fatiguée les sources vives.

— Je vous entends, murmure mon compagnon. Ne serait-ce pas là un de ces lieux idylliques où l'on souhaiterait couler sa vie, et d'où l'on veut... partir le lendemain?

Hélas! Mon compagnon connaît bien le poison que Paris met dans notre sang à tous, qui ne savons plus vivre que dans le remous des foules.

Mon compagnon est cet *autre*, que chacun de nous porte en soi, Méphisto intime, esprit de négation qui toujours réprime en nous l'âme de désir. Mais lui-même avoue qu'il est bienfaisant d'emporter dans sa mémoire ces belles visions, qui restent en elles comme un témoignage du divin.

Chaque fois que je reverrai dans mon souvenir la vallée de l'Angermanelf, telle qu'elle m'apparut ce matin d'août, je croirai en mon meilleur désir, au plus solitaire.

Les vallées succèdent aux vallées et les fleuves aux fleuves. Depuis l'Indalself jusqu'à Boden, où nous arriverons vers le soir, nous en traverserons bien une douzaine. Mais, à mesure qu'on monte vers le Nord, les vallées se font moins profondes, les rives sont plus plates et les fleuves diminuent de volume. Vers le milieu du jour, cependant, nous passerons le Vindelelf, sur un pont de 180 mètres de long qui domine de magnifiques rapides. Le fleuve, par la largeur de ses eaux et par ses courbes majestueuses, nous rappellera l'Angermanelf, le Rhin du Norrland, traversé quelques heures auparavant.

Par des gradations aussi insensibles que le lent progrès de l'ombre sur une face humaine, la vie, peu à peu, semble diminuer d'abord, puis tarir dans la nature, tandis que le train, en longs lacets, suit son ascension vers le haut plateau de la Laponie.

Les sapins, aux deux bords de la voie, se font plus frêles et moins hauts; de larges trouées maréeageuses apparaissent. Les lacs ne sont plus que des mares grises, les fleuves se traînent avec une

écume trouble entre des berges nues. Bientôt la *toundras* arctique va commencer : la steppe désolée qui, des Alpes scandinaves jusqu'aux lointains déserts de la Sibérie, fait une ceinture à l'Océan glacial : des marais, des tourbières, des moraines dont les blocs granitiques noircis par les siècles parlent de cataclysmes inconnus; puis, sur tout cela, la maigre chevelure des bouleaux nains, bossus, souffreteux, grands comme des buissons; et parfois, une côte noire se profilant sur l'horizon plat.

Malgré la laideur affreuse du site sous le jour blafard, l'ennui qui s'en dégage n'est pas de qualité basse, mais il va chercher, dans les dernières couches de notre sensibilité, pour s'y confondre avec lui, le résidu de lassitude que les joies ou les peines déposent également au fond de notre être. C'est toujours la même leçon de force solitaire, dont ce pays de Suède, de ses aspects les plus sublimes aux plus mornes, éprouve le touriste, pèlerin moderne. « Tu n'es qu'un voyageur, un étranger sur ce globe terraqué, lui dit-elle maintenant. Vois, ici, enfin, la terre refuse de te porter; stérile et déserte, elle veut t'ignorer. Que te restera-t-il, quand elle se retire de toi? Sonde tes reins, trouve en toi seul le point d'appui nécessaire. Te voici en face de moi comme tu seras au dernier jour en face de la mort. »

Cette contrée inhabitée, presque inhabitable, les hommes, pourtant, se la sont disputée. Leur sang a coulé pour elle. Le petit guide que je feuillette, rédigé avec tendresse pour cette terre marâtre, remémore les exploits obscurs qui s'accomplirent dans ces déserts, lors des incursions russes du dix-septième siècle, ou de la grande guerre de 1809, qui enleva la Finlande à la Suède. Un peu plus vers l'est, la bourgade de Kaliks rappelle le Sedan suédois : le général Gripenberg capitulant devant les Russes sans avoir combattu, tandis que ses soldats brisent leurs fusils pour ne pas les livrer à l'ennemi.

J'ai toujours été frappée, quand j'ai causé avec des Suédois fixés en Laponie, de l'amour profond qu'ils portaient à cette contrée de visage si ingrat pour l'étranger. Sans doute, ils l'aimaient pour la somme d'énergie qu'ils avaient mise en elle, et pour celle qu'elle leur avait donnée en retour. Mais plutôt, quand l'âme s'est habituée à vivre sur ses plus profondes assises solitaires, tout le reste lui paraît mesquin. Et la désolation extérieure exerce sur elle cette forte pression, qui, chez les natures bien trempées, devient jouissance par le sentiment de résistance provoqué. Ainsi les patries en apparence les plus ingrates sont toujours les plus chèrement aimées : c'est que l'âme qu'elles construisent ne peut plus trouver sa pâture et son foyer ailleurs.

Quelques jours passés dans la steppe arctique accoutumeront les yeux à saisir une beauté autre, plus subtile et plus large à la fois que celle que seule ils estimaient telle auparavant.

Les jeux de la lumière et des ombres sur la plaine, les teintes diverses qu'elle revêt selon que le jour mystérieux avance ou recule au bord de l'horizon, suffiront à éveiller dans le cœur les consonances les plus doucement âpres du désir qui n'a pas de nom.

C'est là sans doute le secret de l'étrange nostalgie qui ramène parfois vers ces solitudes du désert lapon la pensée du voyageur qui les vit en passant et se sent hanté du désir de les revoir. Magnifique endroit pour une thébaïde. Le poids mort de la vie, le dégoût de l'existence coutumière, le besoin de creuser impitoyablement son âme dans la solitude pour y saisir sa raison dernière, tous ces instincts impérieux et sourds, qu'étourdit la vie civilisée, font entendre ici leur voix, au moins confusément, à l'âme la plus obtuse.

Cette *toundras* arctique n'est uniforme qu'au premier regard. En réalité, des dépressions où descendent du nord-ouest des fleuves étroits, des renflements larges et bas, la rayent et permettent aux rayons obliques du jour d'y promener ces taches d'ombre dont l'amplitude surprend. La steppe elle-

même, de la mer bothnique aux Alpes scandinaves, s'étend sur un plan fortement incliné, qui s'élève en longues bandes successives.

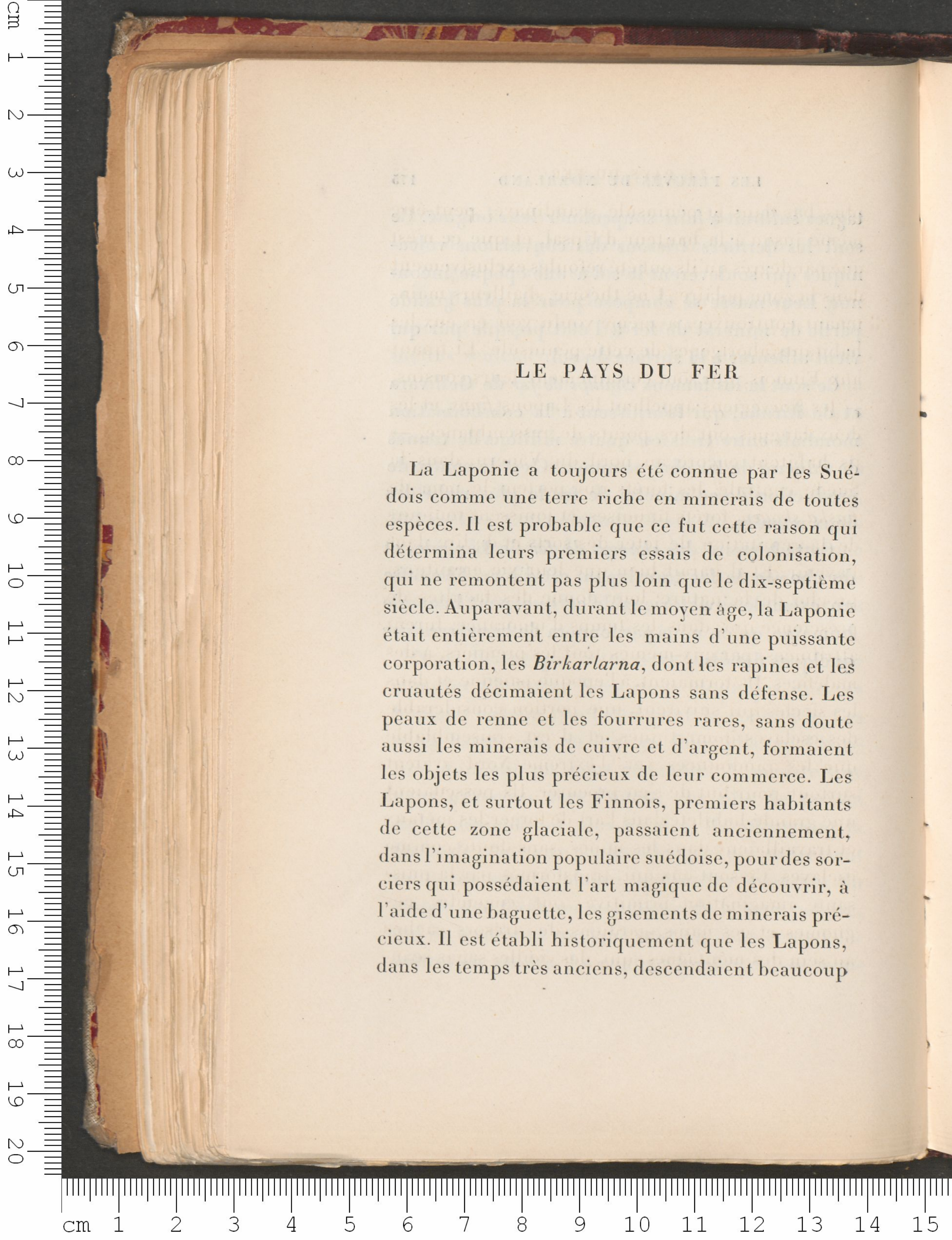
De Boden, où le chemin de fer translapon proprement dit quitte la ligne côtière, et qui est à dix mètres seulement au-dessus de la mer, on atteint, en moins de quatre-vingts kilomètres, à la station de *Polcirkeln* où le cercle polaire est franchi, une hauteur de plus de trois cents mètres au-dessus de ce niveau, et, à cinquante kilomètres au delà de Gellivara, le point le plus élevé de la ligne, 557 mètres. Cette altitude élevée du plateau lapon aggrave beaucoup la rigueur des hivers de la zone polaire et raréfie la végétation, qui est encore relativement assez riche le long de la côte et dans les vallées basses.

Nous disions que cette terre semblait se refuser à porter l'homme. Nous nous étonnions que ces hommes eussent combattu pour la conquérir. Ces côtes basses qui, de loin en loin, plissent l'horizon, auraient pu nous répondre. A mesure que nous avançons vers l'ouest, ces plis de terrain isolés deviendront plus amples. Ils affecteront la forme de cônes aux pentes allongées qui se dressent solitaires sur la plaine, sentinelles avancées du monde des *fjälls*, ou montagnes de la zone polaire, qui se lèveront à quelque cent ou deux cents kilomètres en arrière. La couleur sombre de ces mon-

tagnes suffirait à faire soupçonner leur origine. Ce sont les derniers frissons des convulsions volcaniques qui soulevèrent le sol à une époque inconnue. Leur masse se compose pour la plus grande partie de minerai de fer à l'état presque pur qui vient affleurer à la surface du sol.

Ce sont là les fameux *champs de fer* de Gellivara et de Kiruna, qui fournissent à la consommation mondiale entre trois ou quatre millions de tonnes de minerai de fer chaque année. C'est le centre de production de ce minerai de fer le plus riche des deux mondes.

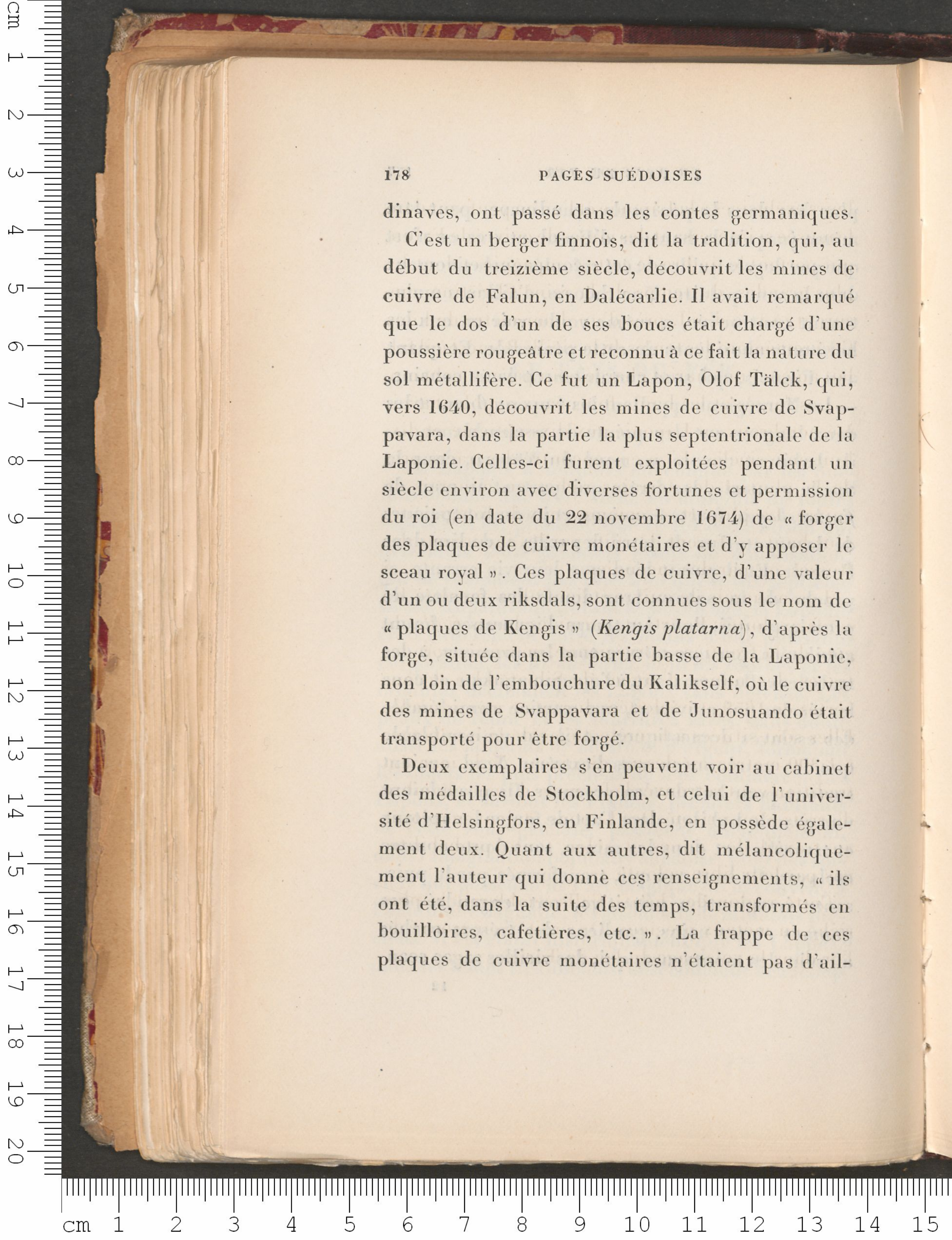
Cette histoire des *champs de fer* de Laponie, et du chemin de fer translapon, est d'hier. Elle offre un exemple si victorieux de ce que peut l'énergie humaine, qu'on nous pardonnera de la narrer avec quelques détails.



LE PAYS DU FER

La Laponie a toujours été connue par les Suédois comme une terre riche en minerais de toutes espèces. Il est probable que ce fut cette raison qui détermina leurs premiers essais de colonisation, qui ne remontent pas plus loin que le dix-septième siècle. Auparavant, durant le moyen âge, la Laponie était entièrement entre les mains d'une puissante corporation, les *Birkarlarna*, dont les rapines et les cruautés décimaient les Lapons sans défense. Les peaux de renne et les fourrures rares, sans doute aussi les minerais de cuivre et d'argent, formaient les objets les plus précieux de leur commerce. Les Lapons, et surtout les Finnois, premiers habitants de cette zone glaciale, passaient anciennement, dans l'imagination populaire suédoise, pour des sorciers qui possédaient l'art magique de découvrir, à l'aide d'une baguette, les gisements de minerais précieux. Il est établi historiquement que les Lapons, dans les temps très anciens, descendaient beaucoup

plus bas dans la péninsule scandinave, peut-être même jusqu'à la hauteur d'Upsal, et que ce n'est que par degrés qu'ils ont été refoulés exclusivement dans la zone polaire. Une théorie, d'ailleurs maintenant controuvée, a même voulu voir en eux les habitants aborigènes de cette péninsule. Et quant aux Finnois, qui sont certainement leurs cousins, — les Norvégiens appellent les Lapons *finns*, et les deux langues ont des points de ressemblance, — ils habitent encore au nord du Vänern, dans la Suède centrale, les forêts qui portent le nom de *finska skogen*, forêts finnoises, et jouissent toujours de la réputation de jeter des sorts et de lire dans l'avenir. Et il paraît bien que leur vie errante, si proche de la nature, leur donne des facultés de prescience qui, dans les temps d'ignorance, furent attribuées, par eux-mêmes tout les premiers, à des maléfices. Ils formaient, à l'époque païenne et dans les siècles qui suivirent, une portion considérable des esclaves domestiques, et il est vraisemblable que les randonnées vers l'extrême Nord avaient surtout pour but de s'en procurer. Ils possédaient une grande habileté dans l'art de forger les métaux et travaillaient dans les mines, sans doute comme esclaves. Ce sont eux qui, transformés par la puissante imagination primitive, ont engendré ces gnomes et ces nains, gardiens des trésors cachés au sein des montagnes, qui, des vieilles sagas scan



dinaves, ont passé dans les contes germaniques.

C'est un berger finnois, dit la tradition, qui, au début du treizième siècle, découvrit les mines de cuivre de Falun, en Dalécarlie. Il avait remarqué que le dos d'un de ses boucs était chargé d'une poussière rougeâtre et reconnu à ce fait la nature du sol métallifère. Ce fut un Lapon, Olof Tälck, qui, vers 1640, découvrit les mines de cuivre de Svappavara, dans la partie la plus septentrionale de la Laponie. Celles-ci furent exploitées pendant un siècle environ avec diverses fortunes et permission du roi (en date du 22 novembre 1674) de « forger des plaques de cuivre monétaires et d'y apposer le sceau royal ». Ces plaques de cuivre, d'une valeur d'un ou deux riksdals, sont connues sous le nom de « plaques de Kengis » (*Kengis platarna*), d'après la forge, située dans la partie basse de la Laponie, non loin de l'embouchure du Kalikself, où le cuivre des mines de Svappavara et de Junosuando était transporté pour être forgé.

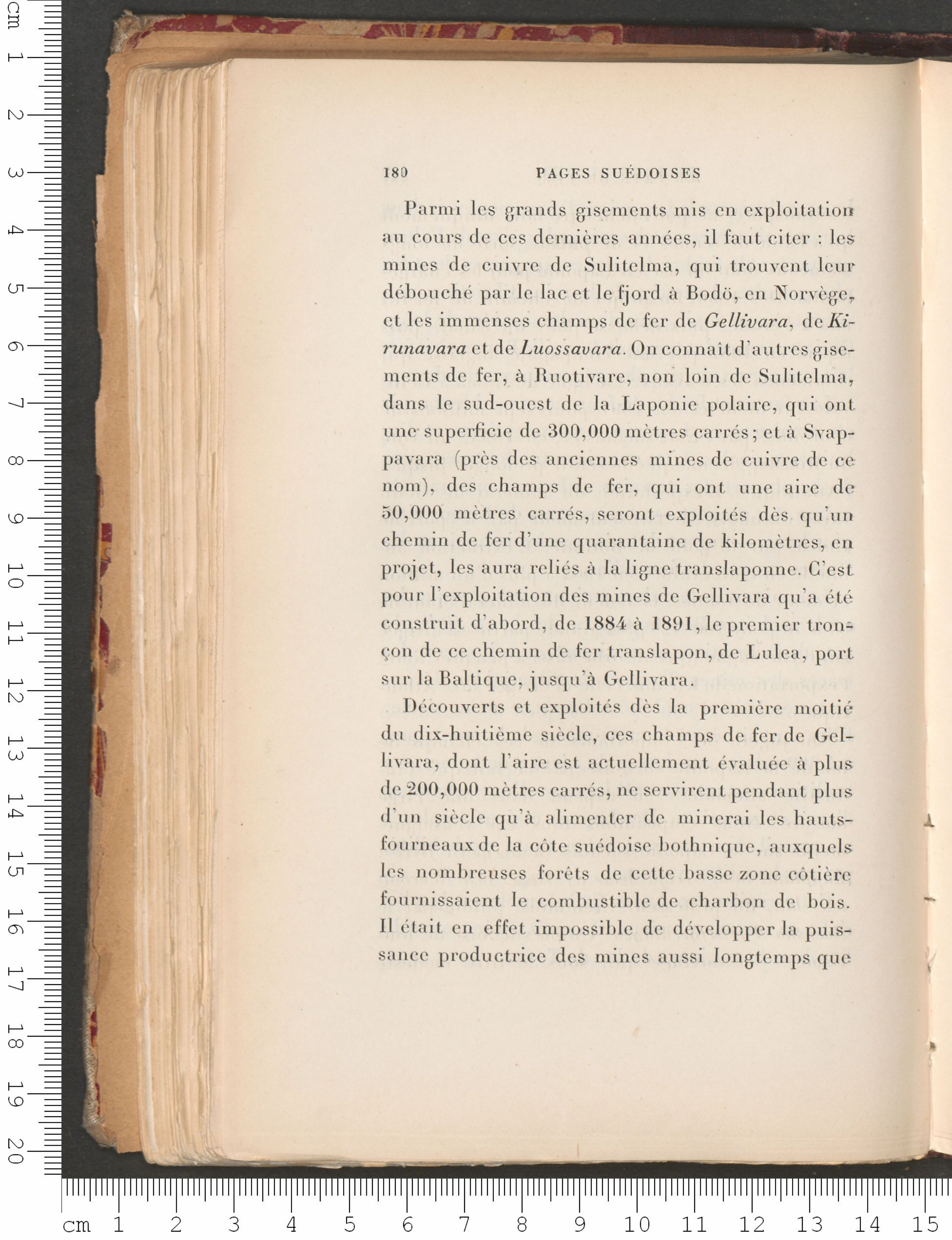
Deux exemplaires s'en peuvent voir au cabinet des médailles de Stockholm, et celui de l'université d'Helsingfors, en Finlande, en possède également deux. Quant aux autres, dit mélancoliquement l'auteur qui donne ces renseignements, « ils ont été, dans la suite des temps, transformés en bouilloires, cafetières, etc. ». La frappe de ces plaques de cuivre monétaires n'étaient pas d'ail-

leurs exclusives à la Laponie et l'on en peut voir dans le musée si intéressant des mines de cuivre de Falun, qui portent le timbre de cette compagnie et dont les plus grandes, du temps de la reine Christine, mesurent, à vue d'œil, près d'un demi-mètre de long. Ceci remémore des temps de la vieille Rome, où il fallait amener un chariot chargé pour payer un champ.

Les forges et les hauts-fourneaux semblent avoir été nombreux en Laponie aux dix-septième et dix-huitième siècles. L'on en rencontre des traces près de la plupart des terrains riches en minerais de cuivre. La plupart — comme ceux de Kengis cités plus haut, — furent détruits par les incursions des Russes ou par des incendies.

Les minerais de cuivre étaient alors presque les seuls exploités. Pourtant, parmi les hauts *fjälls*, du côté de la frontière norvégienne, on voit encore les traces des mines d'argent de Silpatjakko, découvertes en 1659 et exploitées durant ce même siècle. Elles sont situées à la crête même de la montagne, à 1,300 mètres au-dessus du niveau de la mer. La tradition veut retrouver là les murs d'une «chambre d'arrêts » ou prison. Des Lapons étaient employés au travail des mines et, selon toute probabilité, pas par leur libre volonté.

Cette région des hauts fjälls semblerait la plus riche en métaux précieux. On croit avoir trouvé de l'or dans le voisinage du lac de Torne.

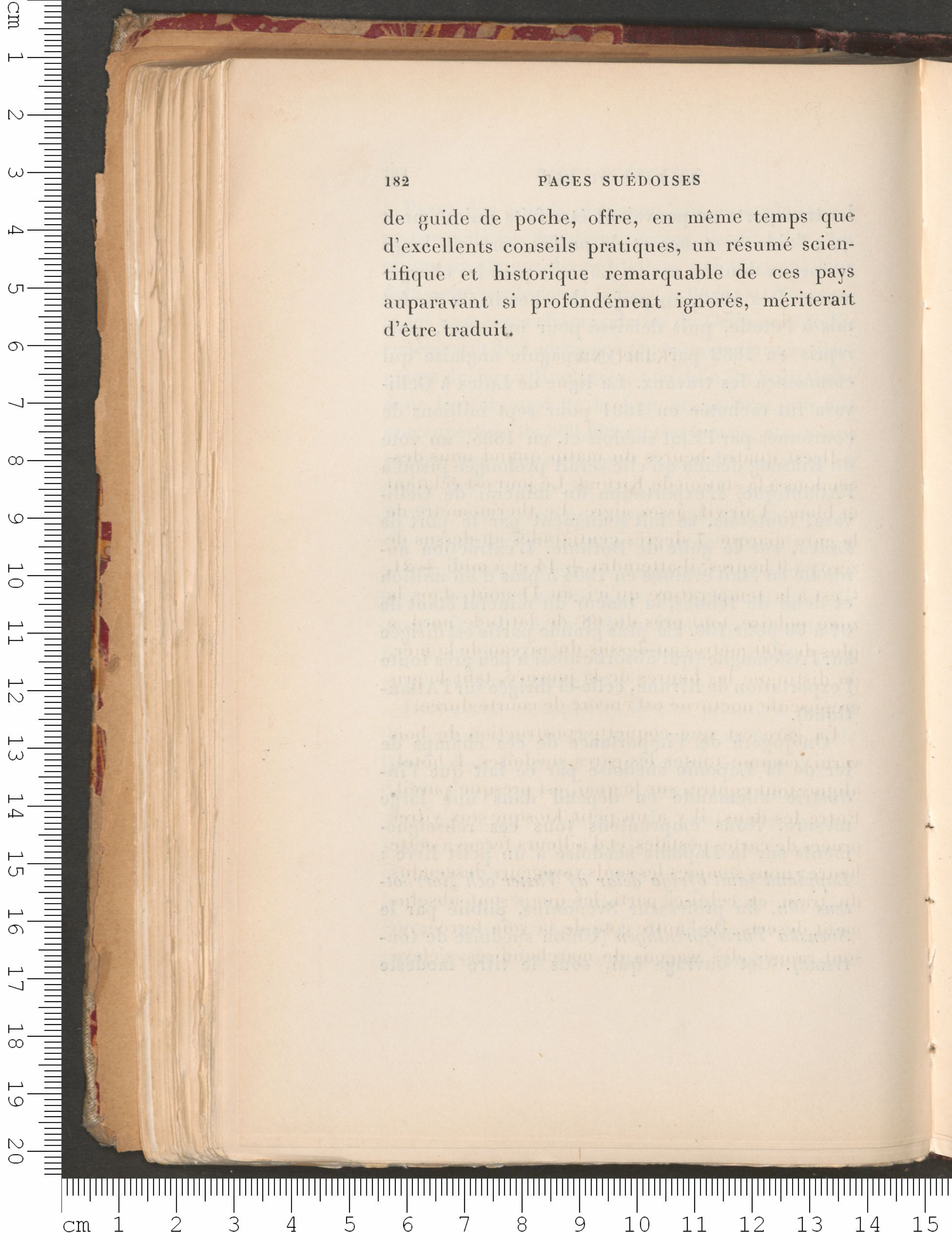


Parmi les grands gisements mis en exploitation au cours de ces dernières années, il faut citer : les mines de cuivre de Sulitelma, qui trouvent leur débouché par le lac et le fjord à Bodö, en Norvège, et les immenses champs de fer de *Gellivara*, de *Kirunavara* et de *Luossavara*. On connaît d'autres gisements de fer, à Ruotivare, non loin de Sulitelma, dans le sud-ouest de la Laponie polaire, qui ont une superficie de 300,000 mètres carrés ; et à Svappavara (près des anciennes mines de cuivre de ce nom), des champs de fer, qui ont une aire de 50,000 mètres carrés, seront exploités dès qu'un chemin de fer d'une quarantaine de kilomètres, en projet, les aura reliés à la ligne translaponne. C'est pour l'exploitation des mines de Gellivara qu'a été construit d'abord, de 1884 à 1891, le premier tronçon de ce chemin de fer translapon, de Lulea, port sur la Baltique, jusqu'à Gellivara.

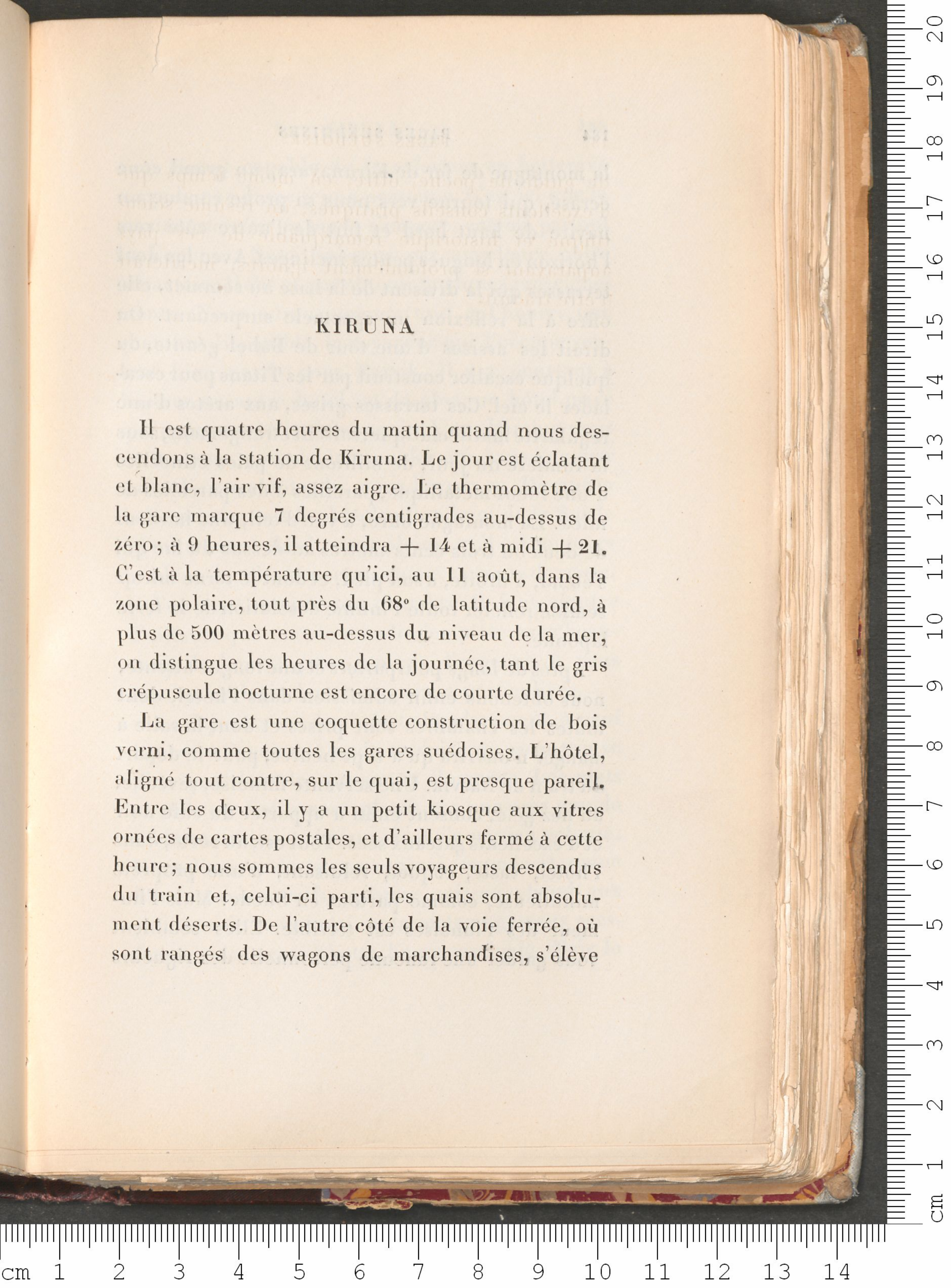
Découverts et exploités dès la première moitié du dix-huitième siècle, ces champs de fer de Gellivara, dont l'aire est actuellement évaluée à plus de 200,000 mètres carrés, ne servirent pendant plus d'un siècle qu'à alimenter de minerai les hauts-fourneaux de la côte suédoise bothnique, auxquels les nombreuses forêts de cette basse zone côtière fournissaient le combustible de charbon de bois. Il était en effet impossible de développer la puissance productrice des mines aussi longtemps que

les transports ne pouvaient être faits uniquement qu'à l'aide de rennes et de *pulkas*, sorte de longs traîneaux dont on use en Laponie pour les chargements. Dès 1850, un projet de chemin de fer fut mis à l'étude, puis délaissé pour un canal, puis repris en 1882 par une compagnie anglaise qui commença les travaux. La ligne de Lulea à Gellivara fut rachetée en 1891 pour sept millions de couronnes par l'État suédois et, en 1895, un vote du Riksdag décida qu'elle serait prolongée jusqu'à l'Atlantique. L'exportation du minerai de Gellivara, toutefois, se fait seulement par le port de Lulea, sur le golfe de Bothnie. L'extraction annuelle en était évaluée en 1904 à plus d'un million et demi de tonnes, la teneur du minerai étant de 67 à 70 pour 100. La plus grande partie est dirigée sur l'Allemagne (qui absorbe aussi à peu près toute l'exportation de Kiruna, celle-ci dirigée sur l'Atlantique).

On jugera de l'importance de ces champs de fer de la Laponie suédoise par ce fait que l'industrie allemande en dépend dans une large mesure. Nous empruntons tous ces renseignements sur la Laponie suédoise à un petit livre : *Lappland samt öfriga delar af Väster och Norrbottens län,* du professeur Svenonius, publié par le *Svenska Turistföreningen* (Union suédoise de tourisme). Cet ouvrage qui, sous le titre modeste



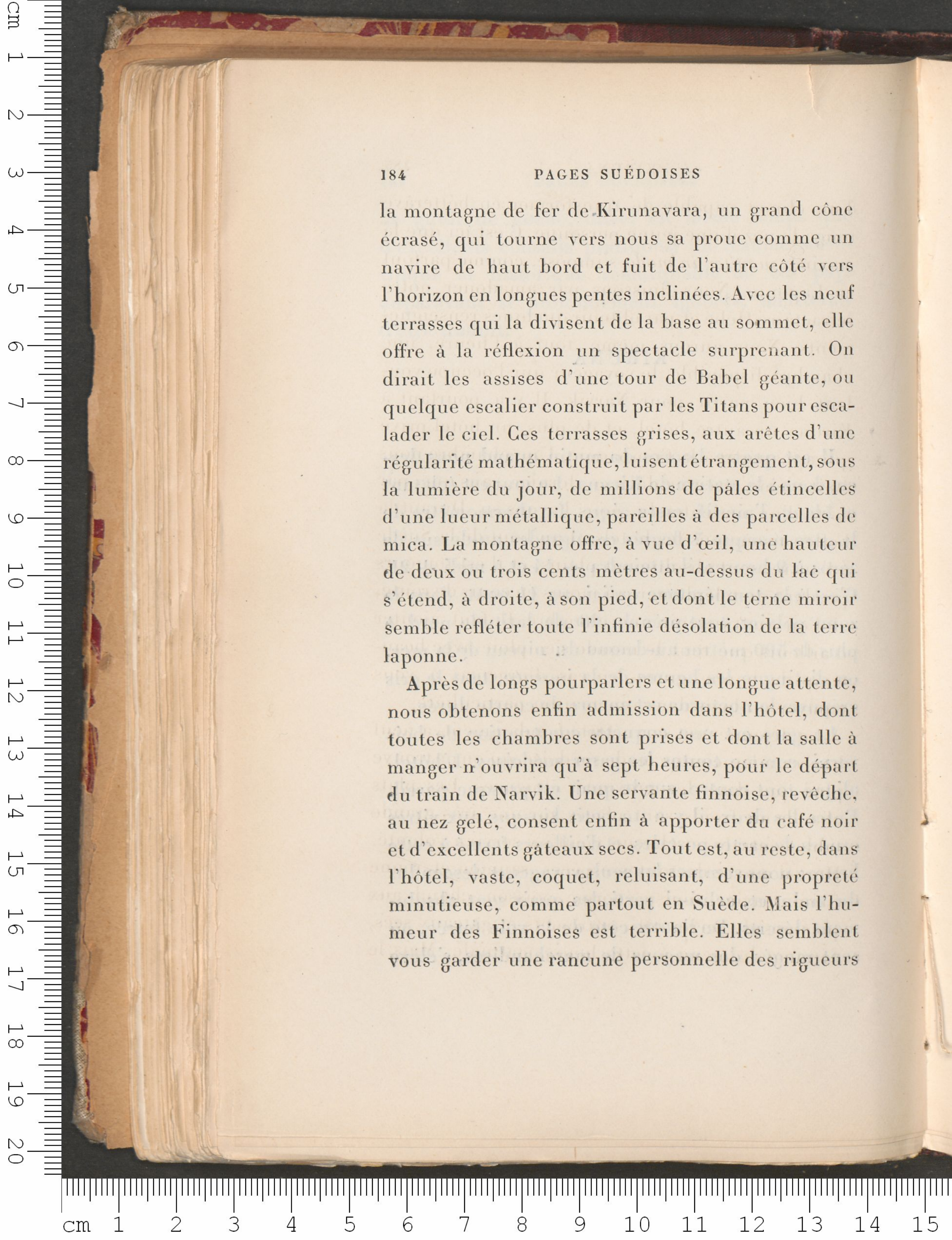
de guide de poche, offre, en même temps que d'excellents conseils pratiques, un résumé scientifique et historique remarquable de ces pays auparavant si profondément ignorés, mériterait d'être traduit.



KIRUNA

Il est quatre heures du matin quand nous descendons à la station de Kiruna. Le jour est éclatant et blanc, l'air vif, assez aigre. Le thermomètre de la gare marque 7 degrés centigrades au-dessus de zéro ; à 9 heures, il atteindra + 14 et à midi + 21. C'est à la température qu'ici, au 11 août, dans la zone polaire, tout près du 68° de latitude nord, à plus de 500 mètres au-dessus du niveau de la mer, on distingue les heures de la journée, tant le gris crépuscule nocturne est encore de courte durée.

La gare est une coquette construction de bois verni, comme toutes les gares suédoises. L'hôtel, aligné tout contre, sur le quai, est presque pareil. Entre les deux, il y a un petit kiosque aux vitres ornées de cartes postales, et d'ailleurs fermé à cette heure ; nous sommes les seuls voyageurs descendus du train et, celui-ci parti, les quais sont absolument déserts. De l'autre côté de la voie ferrée, où sont rangés des wagons de marchandises, s'élève



la montagne de fer de Kirunavara, un grand cône écrasé, qui tourne vers nous sa proue comme un navire de haut bord et fuit de l'autre côté vers l'horizon en longues pentes inclinées. Avec les neuf terrasses qui la divisent de la base au sommet, elle offre à la réflexion un spectacle surprenant. On dirait les assises d'une tour de Babel géante, ou quelque escalier construit par les Titans pour escalader le ciel. Ces terrasses grises, aux arêtes d'une régularité mathématique, luisent étrangement, sous la lumière du jour, de millions de pâles étincelles d'une lueur métallique, pareilles à des parcelles de mica. La montagne offre, à vue d'œil, une hauteur de deux ou trois cents mètres au-dessus du lac qui s'étend, à droite, à son pied, et dont le terne miroir semble refléter toute l'infinie désolation de la terre laponne.

Après de longs pourparlers et une longue attente, nous obtenons enfin admission dans l'hôtel, dont toutes les chambres sont prises et dont la salle à manger n'ouvrira qu'à sept heures, pour le départ du train de Narvik. Une servante finnoise, revêche, au nez gelé, consent enfin à apporter du café noir et d'excellents gâteaux secs. Tout est, au reste, dans l'hôtel, vaste, coquet, reluisant, d'une propreté minutieuse, comme partout en Suède. Mais l'humeur des Finnoises est terrible. Elles semblent vous garder une rancune personnelle des rigueurs

d'un climat capable de transformer en betterave rouge le nez d'une jeune personne. C'est ici que la maxime *suaviter in modo* s'impose, comme partout en Laponie. Nous finissons par amadouer notre réfractaire Hébé et par obtenir quelques renseignements. Nous aurons même, tout à l'heure, une chambre disponible, le voyageur qui l'occupe voulant bien partir pour Narvik. Il y a pourtant à Kiruna un autre hôtel, et de plus, un hôtel privé qui appartient à la Compagnie. Une chambre nous était même réservée dans ce dernier, sans que, par suite d'un malentendu, nous l'ayons su. Durant la belle saison, tous les hôtels, d'un bout de la Suède à l'autre, sont absolument pleins, et il est toujours prudent de téléphoner, au moins en cours de route, si l'on veut retenir une chambre. Il faut ajouter d'ailleurs que tout le monde s'emploie avec beaucoup de bonne grâce, en cas d'urgence, à vous trouver un logis dans une maison particulière.

Le déjeuner est servi, fort abondamment, à neuf heures, à l'ancienne mode suédoise, qu'on ne trouve plus que dans les provinces éloignées. Les plats chauds ou froids sont placés sur une très grande table centrale, et chacun vient s'y servir à volonté. Hors-d'œuvre de toutes espèces, saumon et renne fumé, caviar, œufs, énorme poisson chaud aux pommes de terre, rôti, entremets et gâteaux secs, forment le menu à cette heure matinale. Mais le

thé ou le café au lait sont les seules boissons. Il est impossible, dans aucun des hôtels de la Laponie, de se faire servir une boisson alcoolique, pas même de la bière. Il en est de même dans ceux du Norrland, dont quelques-uns, néanmoins, ont le droit de servir du vin, mais rarement de l'alcool ni des liqueurs. C'est là l'effet de la ligue anti-alcoolique qui, souvent, paraît à l'étranger une gageure héroïque contre le climat. Mais cette gageure semble réussir. Et l'on a toujours la ressource de porter sa bouteille d'eau-de-vie sur soi, ce dont beaucoup ne se font pas faute.

Aussitôt le déjeuner, nous sommes sortis pour prendre l'air du pays. Près de la gare, nous avons la chance assez rare d'apercevoir un Lapon. C'est, en vérité, une étrange créature, et qui fait songer à quelque *troll* des légendes, demi-chèvre, demi-singe et demi-homme. Cela ferait, à bien compter, presque un homme et demi et il y a tout autant de malice que cela dans cet être singulier, à demi-nain, aux jambes arquées et grêles, à la figure camarde et grimaçante, à l'air de bonne humeur, qui rit jusqu'aux oreilles et va d'un pas dansant, d'une souplesse et d'une grâce fantastique. Il est vêtu d'un costume de peau d'une saleté prodigieuse, de ces charmants souliers brodés qu'ont les Lapons et d'un bonnet auquel pend une houppe rouge d'un comique délicieux. Il nous envoie, en se retournant

sur nous, un large rire amical et une œillade pétillante de ses yeux bridés, qui semblent répandre autour d'eux des sorts bénévoles et fatidiques. Les Lapons sont les seuls qui rient dans ce pays, et ils rient toujours. La solitude et le froid polaire, l'aurore boréale et le soleil de minuit, sont leurs amis. C'est tout cela qui tient dans leur large rire naïf, leur rire de sorcier falot. La rude nature les a pris pour confidents; ils savent ses raisons dernières et ils approuvent. Le secret de la joie : l'équilibre entre la force interne et les forces extérieures qui la pressent, telle est la baguette magique que chacun d'eux trouve dans son berceau de peau de renne.

Un des hommes qui les connaît le plus et qui les aime le mieux me citait un conseil profond donné par un Lapon à un Esquimau : « Ne vous laissez pas mettre sur vous ce qu'on appelle *loi;* après, ça n'est jamais fini. »

J'eus l'occasion de revoir deux fois encore des Lapons durant mon court séjour à Kiruna et une troisième fois à mon passage à Abisko. C'est une chance qu'on n'est pas toujours sûr d'avoir, car, durant la belle saison, ils se tiennent avec leurs rennes dans les hautes montagnes.

L'un de ces Lapons était, en vérité, dégradé jusqu'à devenir, au moins temporairement, une sorte d'ouvrier rural. Il coupait du foin, au revers d'un

talus, parmi d'autres travailleurs vêtus à l'européenne et probablement finnois. Il avait l'air moins gai et plus servile que ses congénères errants. C'était sans doute ce qu'on appelle un Lapon des bois, un de ceux qui vivent dans les forêts de la côte ou même dans les parties septentrionales des provinces du Norrland. Ceux-ci ont un domicile fixe et se construisent des huttes coniques, faites de troncs d'arbres, telles que celles qu'on peut voir à Skansen, le jardin d'acclimatation de Stockholm, qui est en même temps un musée ethnographique en plein air. Ces Lapons des bois mènent une vie misérable et passent pour être d'un niveau moral très inférieur à leurs frères nomades des fjälls et des hauts plateaux : ils ont approché la civilisation.

Le même jour, j'eus l'exceptionnelle bonne fortune de rencontrer une famille laponne dans le jardin de l'aimable directeur de la Compagnie. Nous étions en train d'admirer des parterres d'anémones qui fleurissaient ce jardin, quand trois petites créatures coiffées du bonnet à houpette rouge parurent derrière la grille et, la poussant familièrement, s'avancèrent vers nous, la face élargie d'un rictus bienveillant. Elles étaient vêtues uniformément de larges pantalons et de tuniques d'étoffe bleue ornées de galons rouges, et chaussées de ces jolis souliers de peau brodée qui sont, avec les berceaux, les chefs-dœuvre où se dépense toute l'ingéniosité

ornementale des Lapons. Précisément, l'être qui marchait en tête portait, suspendu en bandoulière, une sorte d'étui à guitare de forme gracieuse, qui me parut pouvoir être un instrument de musique, bien que j'eusse eu tout de suite quelque intuition de sa destination probable. Mais le porteur était le plus grand des trois et il montrait au-dessus de sa lèvre supérieure quelque apparence de poils rudes, à la vérité moins fournis que le duvet sub-nasal de mainte harengère, mais qui pourtant me mettait en doute sur sa dignité possible de chef de famille. Et comment croire qu'un sauvage pût oublier celle-ci jusqu'à ne pas laisser à sa femme le fardeau de l'enfant?

— Est-ce une femme? demandai-je en le désignant à mon hôte, qui me détrompa en riant de mon erreur.

Le Lapon, enlevant la bandoulière, avait remis le berceau à sa femme, qui s'en emparait et, voyant notre intérêt, se mit, avec des gestes tendres et menus, à découvrir le berceau, si douillettement clos et enveloppé d'étoffes rouges qu'on se demandait comment un petit enfant pouvait respirer dans ce surprenant sabot de Noël.

Le petit être pourtant, au fond de ce sabot rouge brodé, avait l'air heureux et quiet qu'une douce tiédeur donne à ces frêles créatures.

C'était un enfant de trois ou quatre mois au

plus, aux yeux noirs intelligents et vifs, aux traits mignons et bien formés. Le type lapon n'était pas marqué encore sur son petit visage, et c'eût été un joli enfant dans n'importe quel pays d'Europe, avec cette différence qu'il avait l'air plus éveillé que les nôtres et peut-être un peu plus menu. Sa petite frimousse paraissait seule parmi les doublures rouges de son berceau portatif, où il était emmailloté aussi étroitement qu'une momie égyptienne. Il riait à sa mère, qui le baisait sur la bouche et le mignardait tendrement, agenouillée par terre près du berceau qu'elle avait posé sur la pelouse.

Nous lui fîmes compliment du bébé et lui demandâmes son âge, toujours par l'intermédiaire de notre bienveillant hôte et interprète.

Nous fûmes étonnées de lui entendre répondre : « Vingt ans » ; car facilement on eût pu lui en donner le double. Il est vrai que sa petite sœur, qui les accompagnait et qui en avait dix, montrait aussi peu de jeunesse et de fraîcheur. Le masque est camard, le cuir du visage jauni, marqué aux pommettes saillantes d'une vilaine rougeur sombre, les yeux bridés sont plissés aux angles, ainsi que les commissures de la bouche : néanmoins la bonne humeur naïve répandue sur ces ingrates physionomies les rend sympathiques, inspire pour leurs porteurs un peu de la bienveillance amusée

qu'on a pour les enfants. Mes trois Lapons étaient de fort petite taille, bien qu'assez trapus. La femme n'était guère plus haute qu'une fillette de treize ans et l'homme à l'avenant.

On voyait qu'ils avaient mis leurs vêtements neufs pour faire honneur au puissant patron auquel ils rendaient visite. L'homme apportait une flèche grossièrement forgée, qu'il avait trouvée dans les montagnes et qui datait selon toute apparence de l'âge de fer. De telles trouvailles ne sont pas rares dans les fjälls, et notre Lapon avait l'air bien renseigné sur l'intérêt que celle-ci pouvait présenter pour un civilisé.

Mon hôte le fit signer sur un carnet pour certifier l'origine de l'objet, ce qui me fit voir que ce Lapon savait tout au moins écrire son nom. J'entendis ce dernier, mais je ne vous le répéterai pas. Ces noms lapons, quoique de consonance fort douce et riches en voyelles, sont trop loin des groupes de sonorités habituelles à nos oreilles pour être facilement retenus. Pourtant, dans tout le pays compris sous la dénomination de Lappland, toutes les dénominations de lieux, à quelques exceptions près, sont laponnes. Il est vrai que celles-ci sont difficiles à distinguer des mots de souche finnoise, qui coexistent souvent et se confondent avec elles, à une désinence près.

Nos Lapons s'en allèrent prendre une tasse de

café à la cuisine, nous saluant à l'adieu de ce large rire que je soupçonne être la formule de politesse laponne, car il est impossible de parler à l'un d'entre eux sans que sa bouche s'élargisse jusqu'aux oreilles, en signe de bonne volonté. J'admirai, en les suivant du regard, la parfaite égalité d'âme et la philosophie judicieuse de ces braves petits gnomes, qui s'en allaient vers la cuisine du même pas fier et joyeux dont ils fussent entrés dans la salle d'honneur, et qui venaient de parler au directeur de la puissante compagnie avec la même amicale liberté qu'ils eussent eue avec une des servantes. Et je pensai à Diderot et à ses sauvages d'Otaïti.

Puisque je suis maintenant dans le jardin du directeur de la compagnie, peut-être me sera-t-il pardonné l'indiscrétion de vous introduire avec moi dans la maison. J'ai quelque scrupule de violer, en le faisant, les discrètes lois de l'hospitalité. Mais la ville de Kiruna et le chemin de fer translapon lui-même n'ont d'autre raison d'être que les mines de Kiruna. C'est la compagnie qui les a créés et qui nourrit, directement ou indirectement, toute la population. La maison du directeur devient donc tout naturellement le centre sans lequel on ne peut imaginer la ville. Elle est située juste à l'une des extrémités de celle-ci, en face de la montagne de fer qu'elle semble couver des

yeux. C'est une sorte de *block-house* qui, vu de l'extérieur, ne diffère pas sensiblement des autres constructions de bois qu'on rencontre dans le pays, si un regard un peu prolongé ne vous permet d'apercevoir une élégance discrète dans les proportions. Le peintre Zorn et le sculpteur Christian Eriksson ont, me dit-on, aidé de leurs conseils, tant pour l'architecture que pour l'aménagement intérieur et la décoration, le propriétaire de cette demeure, amateur raffiné. C'est un exemple typique de ce goût suédois qui lutte pour s'affirmer selon son propre caractère, en harmonie avec les conditions que lui font la nature et le climat. Une simplicité un peu âpre est à la base, avec de la vigueur dans l'ensemble, une fantaisie abondante dans les accessoires et une grande poésie dans l'art de manier et de distribuer la lumière. Peut-être les tons clairs sont-ils un soupçon trop acides, au moins pour des yeux nourris de tonalités plus chaudes, mais les tons sombres, au contraire, ont une gravité moelleuse qui donne bien la sensation de l'intimité.

La villa de Kiruna dont nous parlons est une merveille d'harmonie avec les conditions si spéciales où elle est éclose. Ses dieux lares sont représentés par un Lapon accroupi, de la hauteur à peu près du coude, sculpté dans un bloc de bois par le sculpteur Christian Eriksson. Un autre

Lapon encore, puis un chien polaire au museau aigu, rient dans la flamme sur les plaques de fonte du foyer.

Le maître du logis a une amitié toute particulière et une grande estime pour les Lapons, dont la morale, dit-il, est bien supérieure à notre morale de civilisés. Il en a eu souvent, accroupis sur la peau d'ours devant la flamme de son foyer, et lui disant, avec un regard satisfait autour d'eux : « Tu as ici une bonne petite hutte ». Car c'est la propriété de ce logis qu'un homme de la nature peut s'y sentir chez soi et l'esthète le plus subtil s'y complaire. Je le regarde comme un parfait symbole de la civilisation qui, peut-être un jour, fleurira en Laponie.

La cheminée, dessinée par Zorn, est un haut rectangle de pierre assez large pour réchauffer de son brasier pétillant un hiver polaire. On imagine volontiers, au coin de cet âtre serviable, se ranimant joyeusement devant la flamme hospitalière, l'ours amical et transi qui, dans le conte allemand, vient demander asile au foyer de la veuve. Mais sur l'étroite tablette qui la surmonte, des figurines de bronze d'un art raffiné donnent une vision de beauté, que fait plus douce encore la sensation des solitudes environnantes. D'autres groupes d'art sont disséminés dans la pièce, comme dans un musée, et les objets usuels, lampes, etc., sont des

exemplaires accomplis de ce jeune art décoratif sur lequel j'aurais plaisir à revenir. Il se distingue, entre les diverses manifestations d'« art moderne », par une spontanéité dans la fantaisie, qui l'élève au-dessus des tarabiscotements neurasthéniques de l'« art nouveau ». Des œuvres de Zorn et de Liljefors, une vue de Kiruna l'hiver par le prince Eugène, sont cloués aux troncs d'arbres bruts qui forment les murs. Par exception, une toile de Liljefors est un simple paysage, sans vie animale apparente : c'est Kiruna toujours, ou du moins la plaine qui l'environne, mais cette fois dans la belle saison, avec le foisonnement d'herbes folles de l'été arctique. « Il y a tout de même des animaux; on ne les voit pas, mais ils sont là », a dit le peintre en désignant sur sa toile l'épaisseur luxuriante du marécage estival. Ce peuple invisible et foisonnant, ce sont les terribles, les redoutables moustiques des étés lapons. On nous en a fort parlé « dans le Sud », c'est-à-dire en Norrland. Et, contre la villa de notre hôte, il y a un charmant pavillon, enclos d'une moustiquaire à réseau de fer, où l'on peut prendre le café en plein air, à l'abri des fâcheux insectes.

Mais, n'était cette preuve visible de leur existence, je les aurais tenus pour un mythe, car, bien qu'en ce commencement du mois d'août, nous ayons de 20 à 22 degrés au-dessus de zéro au milieu

de la journée, je n'en ai pas aperçu un seul durant tout mon voyage en Laponie.

A défaut de moustiques, il y a encore des roses à Kiruna pour rappeler les pays du soleil. Il est vrai qu'elles sont écloses dans la serre de la villa. Grosses presque comme des têtes d'enfant, elles ornent la table, servie comme pourrait l'être un dîner parisien. Et l'on ne réfléchit pas assez quels miracles il a fallu accomplir pour que des touristes parisiens puissent, les yeux réjouis par ces roses splendides, goûter ces raisins et ces fruits dans ce pays des aurores boréales, désert six années auparavant, et, s'il leur plaît, du cabinet du directeur, entretenir par téléphone une conversation avec Stockholm, à 1,400 kilomètres de là.

Voici seulement six années, en effet, que Kiruna, avec ses quelque douze cents villas, si proprettes et si gaies à l'œil, a surgi du sol parmi les bouleaux nains du plateau arctique.

Par les blancs chemins poudreux, bordés de fleurettes pareilles à celles de France, des mille-feuilles, des pissenlits, des corbeilles d'argent à profusion et, dans les fossés humides, des véroniques à larges épis, — nous nous dirigeons vers le centre de la ville, afin de prendre le tramway qui conduit à la montagne de fer. Si ce n'était le coloris plus vif des maisonnettes entrevues à dis-

tance, ce bout de route d'aveuglante blancheur, avec les colonnes craquelées et le maigre feuillage frissonnant de ses bouleaux, ressemblerait à s'y méprendre à tel coin de Picardie que je sais, sur la lisière de la Champagne pouilleuse.

Dès qu'on entre dans la ville, celle-ci révèle son caractère réel : celle d'une cité comme il en pousse chaque jour dans les défrichements du Far-West américain ; une ville apportée là toute faite et posée sur un échiquier. Les rues sont solidement construites et tirées au cordeau, mais les habitations, des chalets peints d'éclatantes couleurs, sont parfois posées un peu de guingois, surélevées sur des blocs de grosses pierres, dans des enclos où sèchent des lessives parmi les éternels bouleaux. Pourtant, les voies principales offrent un alignement régulier. Une église à clocher de bois pointe dans le ciel pâle et, tout à l'heure, nous avons passé près d'un hall d'où sortaient les sons grêles d'un hymne salutiste chanté par des voix de femmes. Pas un groupement d'habitations, en Suède, qui n'ait sa « maison du peuple » et sa mission de l'armée du Salut. Ce dernier mouvement, en particulier, a eu une action très bienfaisante au point de vue de la lutte contre l'alcoolisme.

Les groupements ouvriers sont, d'autre part, très fortement organisés, surtout dans les centres industriels nouveaux. C'est au syndicat ouvrier que

s'adresse, à Kiruna, la direction des Mines, lorsqu'elle a à se plaindre d'un de ses membres, et celui-ci est fortement réprimandé, en cas d'inconduite et d'intempérance, et parfois même, dans les cas graves, exclu par le syndicat. Les ouvriers craignent extrêmement ce pouvoir issu de leur sein. Il semble que le bon fonctionnement d'un contrôle de ce genre indique dans la race des qualités sérieuses de discipline et d'esprit de justice qu'on ne peut apprécier trop haut. D'autre part, l'immixtion constante de ces syndicats dans la réglementation du travail n'est pas toujours en correspondance avec les conditions changeantes de la production. D'autant que dans un climat exceptionnel comme celui de la Laponie septentrionale, les règles désirables pour l'Europe tempérée agissent ici parfois à contre-sens.

Le syndicat ouvrier, nous dit l'ingénieur qui nous accompagne, a imposé à la compagnie la journée de huit heures. Les ouvriers sont donc divisés en deux équipes qui, hiver comme été, travaillent, la première, de quatre heures du matin à midi, et, la seconde, de midi à huit heures du soir. Les mines, ou plutôt les carrières de fer, sont à ciel ouvert et les ouvriers, dans la saison la plus rigoureuse, ont à supporter des froids qui descendent parfois jusqu'à 40° centigrades au-dessous de zéro. Durant de longs mois, autour du solstice d'hiver,

le soleil s'élève à peine au-dessus de l'horizon et seule une lueur blafarde, au milieu du jour, rend quelques instants les ténèbres visibles.

L'extraction du minerai se fait à la lumière électrique et c'est, me dit-on, — et je le crois sans peine, — un spectacle d'une beauté fantastique que cette montagne de fer, ceinte de la base au sommet de multiples cordons de feu, éclatant dans la nuit profonde. Dans ces conditions, on conçoit que le travail soit fort pénible et relativement moins productif. La compagnie aurait donc désiré réduire la durée de ce travail d'hiver et augmenter en proportion celle du travail d'été, mais elle a échoué devant l'opposition du syndicat. Ses ouvriers souffrent pourtant, au moins dans leur équilibre nerveux, de cet effort accompli sous ce climat anormal. A mesure qu'avance la saison rigoureuse, ils deviennent de plus en plus difficiles à manier; et il n'y a rien à faire, que patienter avec eux, « lâcher de la corde », et attendre que la lumière revienne. Dès que le soleil remonte plus haut dans le ciel, tout s'apaise de soi-même et les ingouvernables entendent raison.

Un phénomène de nature magnétique comme l'aurore boréale qui, presque chaque nuit d'hiver, illumine pendant six à huit heures le désert de neige congelée, doit certainement influencer ce magnétisme mystérieux qu'est le corps de l'homme.

Mon guide me conte certains détails intéressants sur les rapports de l'hiver polaire et de l'organisme humain. Il y a alors dans ce dernier un ralentissement de la nutrition. La plupart des animaux hibernent dans cette zone, c'est-à-dire qu'ils s'endorment, comme on sait, pour toute la durée de l'hiver. L'homme, dans ces contrées, doit faire de même, ou peu s'en faut. Les Finnois qui, s'ils ne sont autochtones, vivent depuis des siècles sur ce haut plateau de Laponie par petits groupements clairsemés, dans un état très voisin de la nature, dorment à peu près sans discontinuer, tant que le soleil reste sous l'horizon, c'est-à-dire qu'ils se lèvent une ou deux fois dans la journée pour vaquer aux soins les plus indispensables et prendre quelque peu de nourriture, et qu'ils se recouchent aussitôt. Il est vrai de dire que les Lapons, au contraire, sont contraints d'être fort actifs dans cette rigoureuse saison, parce qu'il leur faut veiller à ce que les loups ne dévorent pas trop de leurs rennes. Mais les Lapons constituent un phénomène d'adaptation unique. Ils sont aussi joyeux et doux que les Finnois se montrent irascibles et sombres, visiblement exaspérés et écrasés par ce climat paradoxal où l'hiver a des jours ténébreux et des nuits éclairées des feux multicolores de l'aurore boréale, où l'été n'est qu'un long jour de plusieurs mois. Ces mêmes Finnois, l'été, semblent n'avoir

pas besoin de sommeil et ne pas connaître la fatigue. « Quand je venais à Kiruna, voici quelques années, avant que le chemin de fer ne fût construit, — me dit mon guide, — j'étais obligé de prendre, en la remontant, la voie des fleuves. Les rameurs étaient de ces Finnois du pays, et ils pouvaient ramer vingt-quatre heures consécutives sans donner aucun signe de lassitude. »

Il convient de dire, au reste, que ces grands écarts de fonctionnement de la machine humaine s'égalisent, au moins dans une large mesure, dans la proportion où les conditions de la vie deviennent meilleures.

Les hauts employés de la Compagnie se plaisent beaucoup à Kiruna et ne voudraient pas changer de résidence. J'ai là une jeune amie avec laquelle je regrette de n'avoir pu refaire connaissance lors de mon passage dans cette station du haut Nord. Elle était allée faire un tour « sur la *Riviera* », c'est-à-dire à Lulea, sur la côte bothnique, revoir la verdure méridionale des sapins. Elle s'est mariée à Kiruna, y élève deux ou trois jolis enfants et serait désolée de le quitter. Elle y possède un jardin d'hiver où fleurissent les lauriers-roses. Pourtant, dans la saison noire, quand l'électricité brille toute la journée, on a les yeux si fatigués qu'il faut parfois l'éteindre et allumer les lampes à pétrole. Un aimable Anglais, ingénieur, qui a passé un

hiver ici, m'avoue que, lorsque le thermomètre descend à 40 degrés centigrades au-dessous de zéro, on a beau, à l'intérieur des maisons, se rouler dans une peau d'ours devant un feu d'enfer, il est difficile de se réchauffer.

Tout en causant, nous sommes arrivés au pied de la montagne. Nous quittons là le tramway qui nous a amenés, pour monter dans un funiculaire qui grimpe la côte escarpée et dépose les différentes équipes d'ouvriers à leur poste de travail. Un autre tramway, couvert de galeries de défense contre les neiges d'hiver, contourne à mi-hauteur la montagne sur un circuit de plusieurs kilomètres. Des escaliers de planches nous mèneront tout à l'heure jusqu'au sommet du plateau.

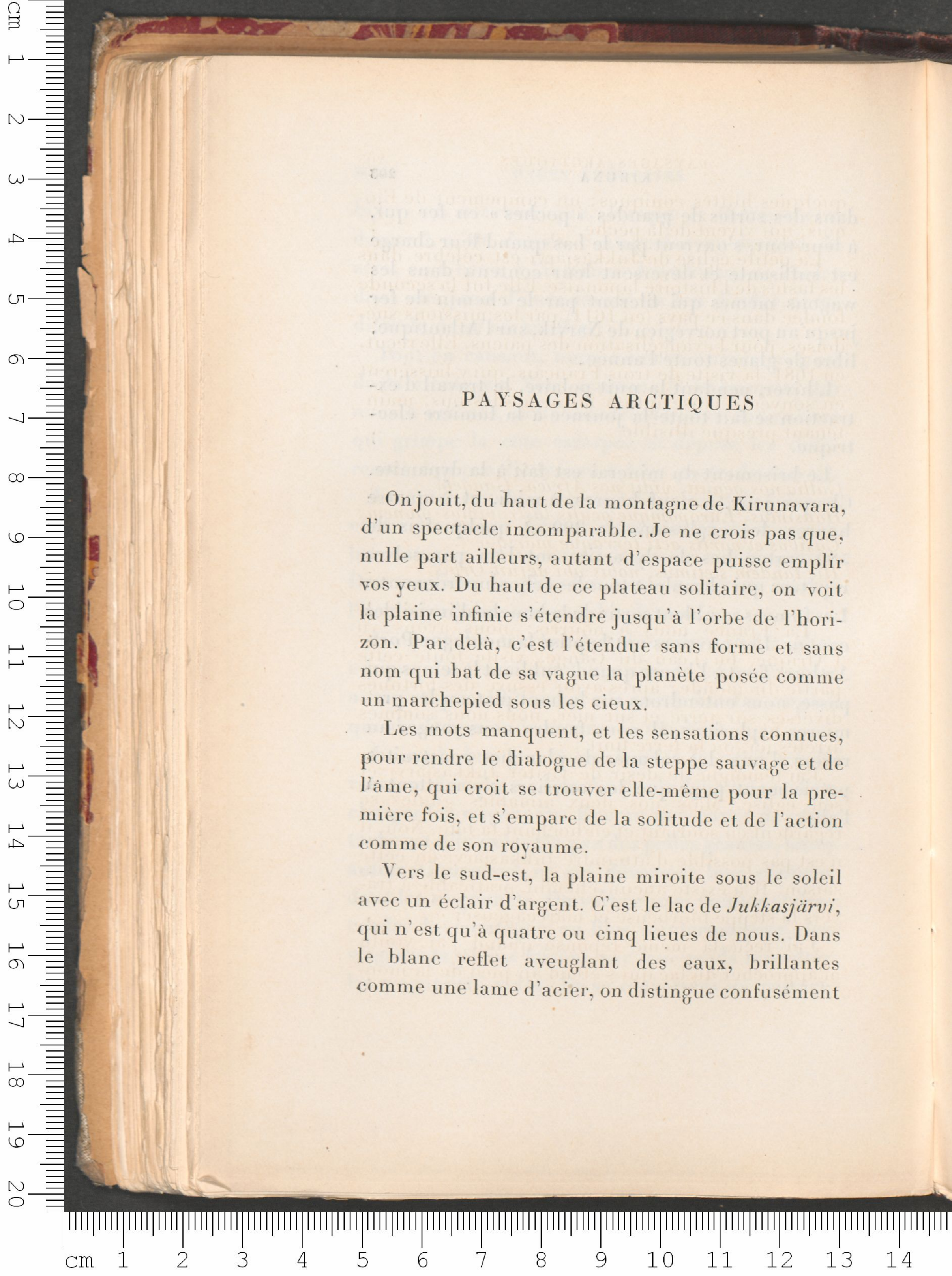
L'aspect des travaux à ciel ouvert est des plus curieux. Le travail y est organisé de façon presque automatique et l'homme n'a guère d'autre emploi que de diriger et de réparer la machine.

La seule besogne qu'on fasse à la main est de ramasser le minerai détaché par la dynamite et d'en charger les wagonnets. Encore une partie de cette tâche est-elle exécutée par des pelles géantes, mues automatiquement, et qui déversent leur contenu dans les wagonnets. On voit ceux-ci monter et descendre la montagne en files ininterrompues, les wagonnets pleins faisant par leur poids remonter les wagonnets vides. Ils se renversent au passage

dans des sortes de grandes « poches » en fer qui, à leur tour, s'ouvrent par le bas quand leur charge est suffisante et déversent leur contenu dans les wagons mêmes qui fileront par le chemin de fer jusqu'au port norvégien de Narvik, sur l'Atlantique, libre de glaces toute l'année.

L'hiver, pendant la nuit polaire, le travail d'extraction se fait toute la journée à la lumière électrique.

Le brisement du minerai est fait à la dynamite. Chaque jour, à neuf heures, à midi, et à quatre heures, les explosions de 300 et quelquefois de 500 cartouches de dynamite ont lieu par salves répétées qui ébranlent tous les échos environnants. Les fumées semblent sortir de la bouche d'invisibles canons. Les ouvriers ont baptisé la montagne Port-Arthur. Tout à l'heure quand, oubliant le temps qui passe, nous entendrons sur le haut plateau les premières explosions, il nous faudra nous ranger au revers d'une des cabanes de planches construites précisément pour que les ouvriers s'y mettent à l'abri.



PAYSAGES ARCTIQUES

On jouit, du haut de la montagne de Kirunavara, d'un spectacle incomparable. Je ne crois pas que, nulle part ailleurs, autant d'espace puisse emplir vos yeux. Du haut de ce plateau solitaire, on voit la plaine infinie s'étendre jusqu'à l'orbe de l'horizon. Par delà, c'est l'étendue sans forme et sans nom qui bat de sa vague la planète posée comme un marchepied sous les cieux.

Les mots manquent, et les sensations connues, pour rendre le dialogue de la steppe sauvage et de l'âme, qui croit se trouver elle-même pour la première fois, et s'empare de la solitude et de l'action comme de son royaume.

Vers le sud-est, la plaine miroite sous le soleil avec un éclair d'argent. C'est le lac de *Jukkasjärvi*, qui n'est qu'à quatre ou cinq lieues de nous. Dans le blanc reflet aveuglant des eaux, brillantes comme une lame d'acier, on distingue confusément

quelques huttes coniques; un campement de Finnois, qui vivent de la pêche.

La petite église de Jukkasjärvi est célèbre dans les fastes de l'histoire laponaise. Elle fut la seconde fondée dans ce pays (en 1611) par les missions suédoises, pour l'évangélisation des païens. Elle reçut, en 1681, la visite de trois Français, qui y laissèrent en souvenir l'inscription latine ci-dessous, maintenant presque illisible :

Gallia nos genuit, vidit nos Africa, Gangem
Hausimus, Europamque oculis lustravimus omnem;
Casibus et variis acti terraque marique
Hic tandem stetimus, nobis ubi defuit Orbis.

(La France nous a nourris; nous avons vu l'Afrique, bu l'eau du Gange, visité toute cette partie du monde; après avoir essuyé des fortunes diverses sur terre et sur mer, nous nous sommes arrêtés ici, où la terre finit.)

J'ai témoigné le désir de visiter Jukkasjärvi et son église. Mais nos deux aimables guides se regardent en souriant et en hochant la tête. Non, il n'est pas possible d'atteindre Jukkasjärvi en cette saison. Il n'existe aucun chemin praticable à travers la steppe tourbeuse et marécageuse.

J'ai reçu la même réponse quand j'ai voulu m'approcher du lac qui s'étend au pied de la mon-

tagne de Kiruna et dont moins de 100 mètres nous séparaient : on ne pourrait poser le pied sur la rive sans enfoncer.

Comment font donc les pêcheurs de Jukkasjärvi? Ils restent emprisonnés là, tout l'été, au bord du lac qui les nourrit. L'hiver seul vient rouvrir pour eux les chemins en couvrant le sol de la bonne couche de neige solidifiée, sur laquelle glissent les longs patins.

L'autre versant de la montagne de Kiruna nous garde un panorama plus rare encore. Nous traversons le plateau dans la direction du Nord-Ouest. Un de mes compagnons se baisse et cueille pour me l'offrir une petite fleur rosée, en forme de clochette, moins large que l'ongle, mais dont la senteur est exquise et forte. C'est la *linnæ borealis*, découverte et nommée par le grand botaniste suédois.

Nous sommes parvenus au bord ouest du plateau. Devant nous, à vingt lieues de là, le monde des *fjälls* se lève à l'horizon. Casqués de neige, les noirs géants aux flancs stériles, dont l'hémicycle hautain barre les routes du ciel, semblent un concile muet pesant l'énigme de l'être. Ils étaient, avant que la vie fût. Ils sont plus avant qu'elle dans les conseils de Dieu. Ils savent le secret des forces et de l'éternel équilibre. Ils connaissent celle qui détruit et celle qui soutient. Ils attendent celle qui trans-

forme. Leur immutabilité, leur fière acceptation passe dans l'âme de qui les contemple. Un instant, celle-ci échappe aux contingences. Elle nage dans l'océan de l'être pur. Elle y agit en maniant avec le frisson du créateur des entités vides, — ce qui est peut-être la manière finale de Dieu... Joie métaphysique, mais qui peut priser trop haut la délivrance de soi-même?...

J'entends dans le lointain la voix d'un de mes compagnons qui m'indique, à droite, le Kebnekajse, le plus haut sommet de la Laponie. Sur la question de décider lequel des deux panoramas vus de la montagne vaut d'être préféré :

« Quand je suis venu me fixer à Kiruna, raconte l'un d'eux, et que la ville n'était pas encore bâtie, je m'étais toujours dit que je voudrais construire ma maison ici. Non pour le spectacle des montagnes, mais à cause de cette vallée. J'aime le jeu des ombres qui y courent et changent à toute heure du jour. »

Nous abaissons les yeux vers la vallée qui se creuse à nos pieds et s'étend comme un large sillon oblique dans la direction du cirque des fjälls, entre la montagne et les premiers plissements du terrain vers le nord-ouest. Sur le fond vert de la steppe, qui, déjà, jaunit par endroits, de grands reflets d'ombre glissent lentement; transparents ici et là plus sombres, ils se superposent, se défont, essayent

des contours fantastiques, ou s'amassent en une barre de nuit plus profonde. L'œil ne sait qui les apporta, car le ciel est presque pur dans sa clarté diffuse, et les fjälls sont loin. On dirait un combat de la lumière et des ténèbres essayant d'enfanter les formes de l'être.

Le soleil, posé comme une couronne au front de l'horizon, a des réfractions étranges; les choses lointaines se font proches, et les invisibles apparaissent.

Demain, nous irons vers le monde des fjälls.

Nous avons pris le train pour Narvik à sept heures du matin. Deux heures de chemin de fer dans la toundras, la steppe arctique, où les rivières torves se traînent comme un pouls qui bat plus lentement, et nous atteignons le *Torneträsk*, le lac de Torne. Pendant deux heures encore, la voie ferrée courra parallèlement à ce lac, long de plus de 70 kilomètres, mais dont la largeur n'est que de neuf au maximum. Cette nappe d'eau magnifique sert de déversoir aux glaciers des Alpes scandinaves, que lui apporte le fleuve de Torne. Nous entrons dans « le monde des fjälls ». C'est bien un monde à part, un monde pour soi, que celui de ces pics étranges dont le noir troupeau se presse et s'exhausse sur la rive opposée du lac, tels des béliers montrant leur tête dans chaque interstice



LAC LAIDAURE EN LAPONIE

Sur leurs flancs sombres, de larges traînées blanches, qui descendent presque jusqu'au niveau du lac, semblent des pas d'anges démiurges remontés vers l'infini. On croirait être emporté plus loin que notre planète, dans un de ces paysages lunaires que nous dévoilent les lunettes des astronomes. Ce n'est pas les héroïques convulsions d'un globe que racontent, à l'instar de la grandiloquente épopée du Saint-Gothard, les pics magnanimes de Torne. Ils ont passé l'âge où l'on se souvient avec faste et poignance : *Par delà la vie* rayonne sur leur front immuable.

Le ciel est couvert. A peine quelques lueurs filtrent de son linceul gris et glacent les eaux pâles du lac de longs reflets d'argent. Ici, dans la zone polaire, les ombres et les reflets viennent de si loin qu'ils apportent toujours du mystère avec eux. Pas une note qui vienne rompre l'harmonie noire et grise, rehaussée de neige et d'argent, de ce cirque de montagnes reflété aux eaux du lac. On croirait voir glisser sur ces eaux la barque du Dante, visitant la région des ombres élyséennes. Ou bien encore on y rêve la nef chargée de songe que Böcklin mène vers l'Ile des Morts.

Ces *fjälls* du lac de Torne, par les jours lumineux, sous les étranges soleils arctiques, s'embrasent des plus intenses couleurs et suggèrent alors des visions apocalyptiques dignes d'illustrer

les extases de Jean à Pathmos. Mais je n'échangerais pas pour elles ce simple dessin au fusain, dans la manière noire, que la nature crayonna pour moi seule, — et pour quelques autres, — ce matin d'août pluvieux, sur les rives désertes du Torneträsk. Ceux-là me comprendront qui préfèrent, à toutes les magies du coloris, telle eau-forte de Rembrandt où la trituration savante des noirs et des blancs creuse avec une incomparable vigueur le problème ardu de l'être : le combat de la lumière et des ténèbres, de la volonté et du néant, qui contient toute la tragédie de l'homme et des mondes.

A la halte d'Abisko, sur la rive du Torneträsk, nous avons passé l'hôtel du Touring-Club, où nous formons le projet de nous arrêter le soir, en revenant de Narvik. L'hôtel est une coquette construction rouge située près de l'endroit où la rivière d'Abisko tombe dans le lac. La rivière coule au fond d'un cañon profond de 15 mètres, creusé par les eaux dans une couche schisteuse de la montagne. Ces murs schisteux surplombent de telle sorte que du chemin de fer, quand on passe sur le remblai qui a remplacé le pont suspendu construit par les Lapons pour le passage des rennes, on n'aperçoit au fond qu'une étroite coulée d'argent.

L'hôtel du Touring Club (*Turistföreningen*), — ou plutôt les hôtels, car l'ancien refuge est resté debout près d'une nouvelle construction plus

vaste, — forment avec la station du chemin de fer les seuls abris humains que nous ayons aperçus depuis que nous avons quitté Kiruna; si l'on en excepte les deux ou trois « haltes » que nous avons passées. En dehors des centres miniers de Gellivara et de Kiruna, il est impropre, en effet, de parler de « station » dès que l'on a atteint le haut plateau de Laponie. La contrée est entièrement déserte. On ne rencontre, le long de la voie ferrée, que des « haltes », où l'on reprend du charbon et de l'eau : rien d'autre qu'une petite maison de bois, isolée dans la steppe immense. Il faut venir jusque là pour sentir ce qu'il y a de sacré dans l'aspect d'une demeure humaine.

Le *Turistföreningen* a, depuis nombre d'années, fait les efforts les mieux compris pour faciliter l'exploration de ces régions si curieuses. Sur différents points de ce monde alpestre polaire, il a établi des abris. A Abisko on trouve, dans la maison qu'il a installée, non seulement le couvert, mais le vivre et le service à des prix appropriés à une bourse d'étudiant. Abisko est un des meilleurs centres d'excursions dans les fjälls. Juste en face, s'ouvre le *Lapp-porten*, la vallée par laquelle descendent les Lapons, lors de leurs migrations du printemps vers la Norvège.

La voie ferrée, qui de Kiruna au Torneträsk n'a cessé de descendre, recommence maintenant à gra-

vir les rampes de plus en plus raides qui lui feront franchir l'arête dorsale de la péninsule scandinave, la chaîne de hautes montagnes qui sert de ligne de partage des eaux entre la Baltique et l'Atlantique. La construction de ce chemin de fer d'Ofoten est peut-être la plus titanique gageure que l'homme ait jamais tentée contre la nature, et gagnée. Non seulement il fallait lutter contre les ordinaires difficultés du percement des montagnes, construire, du côté norvégien, un viaduc porté sur des piles de fer de trente mètres, mais encore vaincre l'hiver polaire et le désert arctique, transporter des vivres et des matériaux, installer des usines d'électricité dans des contrées sans chemins tracés. Les ouvriers mouraient du scorbut; les avalanches détruisaient les travaux. Un des endroits les plus éloquents que je sache est un petit champ planté de croix, près de la voie ferrée, qui rappelle humblement les victimes anonymes de cette héroïque épopée du travail humain.

Le chemin de fer contourne de si près les *fjälls*, maintenant, que les glaciers semblent presque descendre à portée de la main. Du moins jugerait-on n'avoir que quelque cent mètres à faire pour y atteindre. Pourtant nous ne dépasserons guère 500 mètres d'altitude et le thermomètre, vers 11 heures du matin, marque 17 degrés au-dessus de zéro. Mais les étés sont trop courts pour fondre ces

masses énormes; encore qu'en maint endroit, sur le même plan, on distingue des traces de verdure. Bientôt nous entrons dans le royaume de la désolation. La nature s'est faite pierre. Sur les flancs des fjälls, des éboulis de pierres géantes peuplent seuls le désert, écrasent la pensée sous les restes d'un monde jadis vivant : on dirait qu'il a plu de la colère sur la face du chaos.

Nous atteignons ainsi *Riksgränsen*. C'est la douane et la frontière norvégienne. Il y a là un peu de mouvement. Du côté suédois, on s'occupe de construire un sanatorium. Le *Touring Club* a fait installer à deux kilomètres en deçà, près du lac Vassijaure, un abri qui contient sept chambres avec des lits, plus une chambre noire pour la photographie et la batterie de cuisine nécessaire. Le chef de station de Riksgränsen a les clefs et loue les chambres, une couronne aux membres de l'Union, et deux aux étrangers. Les chefs de station, en Laponie, jouent souvent pour les touristes le rôle d'ange protecteur.

Il y a aussi une station scientifique à Vassijaure, installée par l'initiative privée et destinée à donner un point d'appui et un abri à ceux qui s'intéressent à l'exploration de cette région, ainsi qu'à l'étude de ses conditions climatériques et géologiques. On y obtient une chambre de travail en s'adressant au secrétaire de l'Académie des sciences à Stock-

holm. Je donne tous ces renseignements, parce qu'il est arrivé plusieurs fois qu'on m'a adressé des touristes désireux de faire un tour en Laponie, et qui ne savaient où les trouver. Je les donne aussi parce que les faits sont plus éloquents que les phrases et qu'ils témoignent de l'activité que déploie ce petit peuple suédois pour la mise en valeur de son domaine polaire. Un « mécène » — on appelle ainsi en Suède ceux qui font des sacrifices pécuniaires dans l'intérêt général, — vient de consacrer un demi-million de couronnes pour l'organisation de colonies agricoles sur les bords du Torneträsk. Bien qu'on ne puisse guère s'en douter quand on n'a pas quitté la ligne du chemin de fer, certains endroits abrités, en effet, principalement dans les vallées des fleuves, sont propres à la culture des céréales. Celles-ci y poussent avec une rapidité double de leur croissance habituelle dans les régions tempérées; ce qu'il faut attribuer à l'influence de la longue lumière des étés polaires. Enfin la région des fjälls, de même que le haut plateau central de Laponie, est essentiellement métallifère. Il s'y rencontre des mines de cuivre, dont quelques-unes furent exploitées déjà au dix-huitième siècle et des « champs de fer » à la surface même du sol. On y trouverait probablement aussi des marbres. Si étrange, et même incroyable, que puisse paraître la vision

d'une civilisation riche et peuplée se développant sous les feux de l'aurore boréale, il est certain que beaucoup l'ont eue en Suède, et cela est un trait caractéristique de la race. Lorsqu'on a vu les wagons transporter jusqu'aux steamers de l'Atlantique, à travers les brèches des Alpes scandinaves, le minerai de Kiruna, ce rêve ne paraît plus tout à fait aussi chimérique. Le fait seul qu'on peut venir tout droit de Stockholm, — et même de Paris, — sans quitter le train de luxe, jusqu'au pied des glaciers polaires, n'est-il pas déjà à lui seul un peu d'impossible réalisé?

Après *Riksgränsen,* on descend rapidement le versant norvégien. Il n'y a plus qu'un court trajet à faire pour atteindre, d'une altitude de 500 mètres, le niveau de la mer. La voie ferrée décrit de longs lacets à travers des tunnels ou des « galeries de neige », légères constructions de planches dont le nom révèle l'emploi. Déjà, deux ou trois fois, par les trouées qu'un louable souci esthétique ménage au touriste, nous avons aperçu, au fond des vallées, des coulées d'une eau lourde, d'un étrange bleu savonneux, qui n'a pas la couleur ni l'aspect des lacs. Enfin nous avons franchi la dernière galerie. Nous volons en longs circuits pareils à ceux des montagnes russes au-dessus d'un fjord norvégien. Le changement de nature est aussi violent, — encore que d'une émotion différente, — que celui qui

vous éblouit à la sortie du Saint-Gothard. Peut-être cela tient-il surtout aux éclairages opposés que présentent les deux versants. Ici, du côté norvégien, le coloris est dur, heurté, d'une brutalité grandiose. Les monts de granit rouge tombent à pic dans le fjord d'un bleu morne. Des sommets neigeux s'exhaussent derrière eux. Le ciel lutte entre le soleil et la pluie. Un arc-en-ciel, au-dessus de nous, s'arc-boute au granit et pose son autre extrémité sur le fjord. Les sept couleurs du prisme y brillent, vapeurs colorées, avec une pureté crue. On dirait une porte monumentale pour le passage des navires. Et voici précisément qu'une barque à haute poupe, sa voile brune gonflée par la brise, passe sous l'arcade glorieuse. Des taches vertes, partout où recule la muraille de granit, se suspendent entre elle et le fjord. Un toit apparaît parmi les sapins, sur la pente d'un pré. L'œil s'inquiète de savoir comment on peut arriver là, ou en sortir, vivre ainsi enchâssé entre le granit et l'eau. Mais cette verdure, après la traversée du plateau de Laponie, apparaît luxuriante; le sapin de velours caresse le regard avec une douceur méridionale.

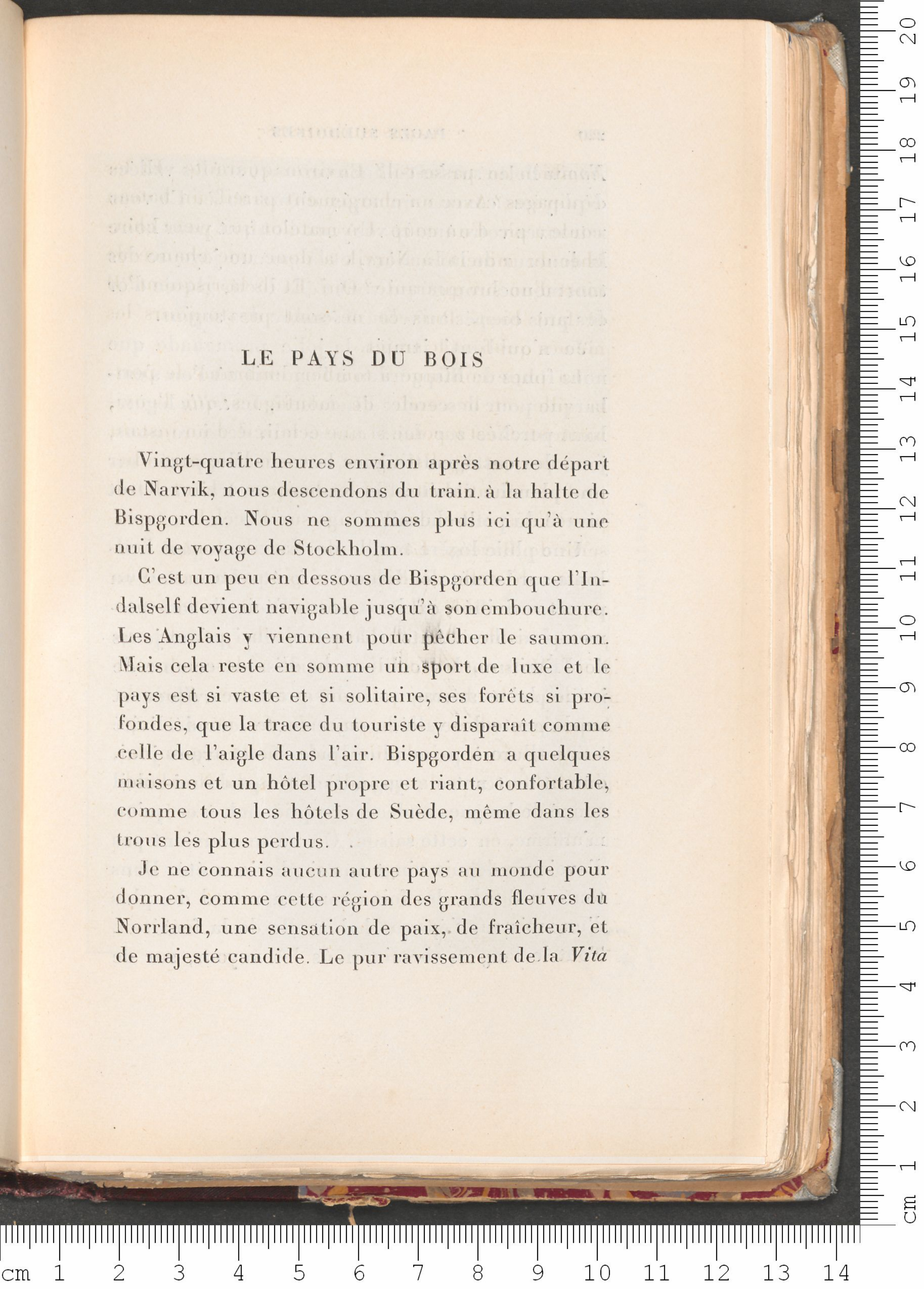
De la frontière suédoise à Narvik il n'y a que 10 lieues et moins de deux heures de route. A peine avons-nous mis pied à terre, à ce point terminus du Lappland-express, qu'une pluie dilu-

vienne éclate, avec une soudaineté si furieuse qu'on croirait que les cieux viennent de se rompre et vont tout inonder. Enfin, notre voiture nous attend. C'est une locomotive attelée d'un petit wagonnet vitré, qui va nous faire faire le tour des quais de la Compagnie des mines de Kiruna. Car Narvik et ce chemin de fer d'Ofoten, dernier anneau du Lappland-express, n'existent que par Kiruna.

On est précisément en train de charger un steamer à double cheminée, long de quarante mètres, arrimé le long du quai. Il vient de Rotterdam et emporte pour les forges de Westphalie le minerai de Kiruna. Celui-ci est versé directement à fond de cale, au moyen d'une glissoire, par les wagons mêmes qui l'ont transporté et qui se renversent au passage. L'ingénieur qui nous accompagne nous dit que l'an dernier, un steamer pareil à celui-ci s'est perdu en face des îles Lofoten, à la sortie du fjord de Narvik. Il valait plus d'un million de couronnes. Qui perd? Les assureurs. Leurs primes sont calculées sur cette base. Le port est situé au fond d'une baie, et il y a encore deux heures de route environ pour remonter le long goulot qui le met en communication avec l'Atlantique. Le passage des îles Lofoten, qu'on trouve à la sortie, est terrible, et tout steamer que la tempête prend là est perdu. Il s'en perd à peu près un par an. Et

combien en passe-t-il? Environ quarante. Et les équipages? Avec un chargement pareil, un bateau coule à pic d'un coup. Un matelot qui vient chercher du minerai à Narvik a donc une chance de mort d'un sur quarante? Oui. Et ils la risquent? Il le faut bien. Puis ce ne sont pas toujours les mêmes qui font le trajet.

La pluie continue à tomber, embrume le port, la ville, et le cercle de montagnes qui l'environnent. C'est à peine si une éclaircie d'un instant nous permet de distinguer la vaste baie arrondie, profondément abritée, et les barques à haut bord, pareilles à celles des Vikings sur la célèbre tapisserie de Bayeux. La ville de Narvik, tout à l'encontre de celle de Kiruna, si pimpante, est d'un aspect misérable. Il y a pourtant un hôtel à peu près passable. On s'embarque de là pour le cap Nord. Mais notre intention est de redescendre en Suède par le chemin qui nous a amenés. Après la Laponie suédoise, ou le *pays du fer*, nous comptons jeter un coup d'œil rapide sur la région des grands fleuves et des grandes forêts du Norrland.



LE PAYS DU BOIS

Vingt-quatre heures environ après notre départ de Narvik, nous descendons du train à la halte de Bispgorden. Nous ne sommes plus ici qu'à une nuit de voyage de Stockholm.

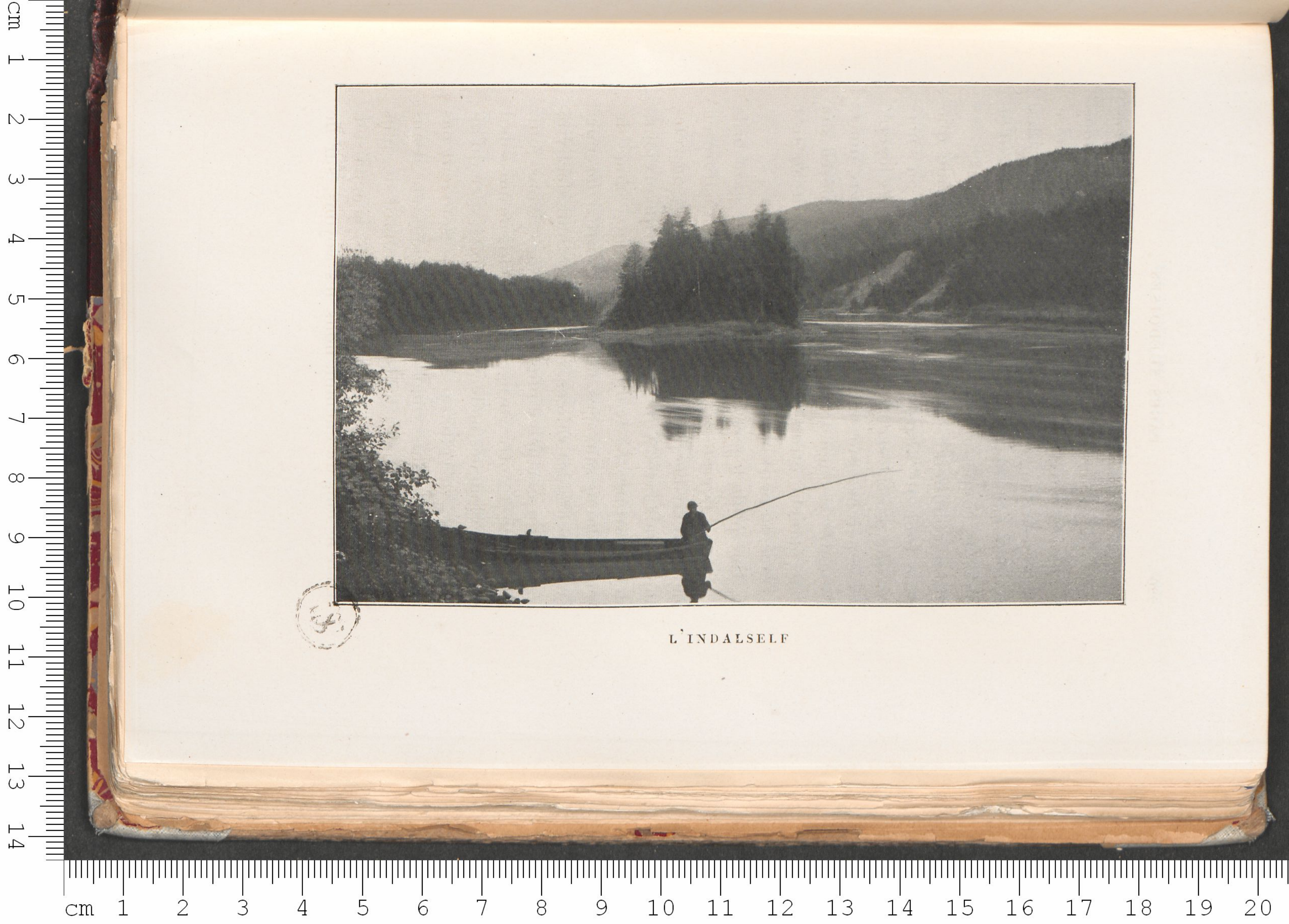
C'est un peu en dessous de Bispgorden que l'Indalself devient navigable jusqu'à son embouchure. Les Anglais y viennent pour pêcher le saumon. Mais cela reste en somme un sport de luxe et le pays est si vaste et si solitaire, ses forêts si profondes, que la trace du touriste y disparaît comme celle de l'aigle dans l'air. Bispgorden a quelques maisons et un hôtel propre et riant, confortable, comme tous les hôtels de Suède, même dans les trous les plus perdus.

Je ne connais aucun autre pays au monde pour donner, comme cette région des grands fleuves du Norrland, une sensation de paix, de fraîcheur, et de majesté candide. Le pur ravissement de la *Vita*

Nuova flotte sur les collines vertes et sur les vallées déployées comme un tapis d'émeraude. Et vous retrouvez votre âme et vos yeux d'enfant pour boire la douceur de la lumière, et la gamme joyeuse des tons monochromes qui vont de la lueur glacée d'or des prés coupés au velours sombre des sapins.

Je n'oublierai jamais la jolie promenade que nous fîmes de Bispgorden à l'endroit où l'on s'embarque pour descendre l'Indalself. La *trilla* légère, haut perchée sur deux roues, qui, derrière nous, joue des castagnettes avec notre malle, posée sur une planche étroite, file comme un trait au trot vivace du petit cheval.

Une pluie légère tremble comme une gaze brillante sur la crête ondulée des forêts. La nature en paraît revivifiée, exultante dans l'éclat de son vêtement frais lavé. Autour de nous, ainsi qu'aux jours de l'Écriture, les collines bondissent comme de jeunes daims sauvages, tandis que notre *trilla* court sur la pente des vallées, ou remonte leur déclivité à une allure à peine plus lente. Nous avons joui, durant tout notre voyage, d'un temps de mi-soleil coupé de longues ondées, exceptionnel, à ce qu'on m'affirme, en cette saison. On ne se souvient pas d'avoir vu depuis vingt ans si pluvieux été. Dans toute la Suède, les foins sont en retard de plus d'un mois sur l'époque habituelle de la fenaison. Tout le long du chemin, nous les voyons, sur de



L'INDALSELF

hautes claies verticales, qui essaient en vain de sécher, avant qu'on les rentre.

Mais qui a cru que la nature a besoin de soleil pour être belle? Jamais ceux qui l'aiment vraiment. Même quand les jeux des rayons filtrant sur les fines colonnes de pluie serrée, s'éteignent sous le ciel uniforme, et que, dans la forêt où nous entrons, le bruit des eaux tombantes se fait plus lourd, les hauts fûts noirs luisants des sapins, serrés en multitude innombrable comme les sables des grèves, les sous-bois jonchés de rocs moussus et couverts d'un tapis de lichen gris, l'odeur enivrante des résines et du sol mouillé, dégagent une vie puissante et libre où l'on oublie la sienne avec volupté.

Et quand la *trilla*, dévalant en cahots impétueux la pente rapide, vous met à l'improviste en face de la trouée du fleuve, où le steamer que vous venez chercher attend à quelques mètres du rivage, vous éprouvez la stupéfaction d'un sauvage découvrant les vestiges de la civilisation humaine.

La descente de l'Indalself, de ce point jusqu'à Sundsvall, prend environ dix heures. Le soleil, durant toute la première partie du trajet, a la complaisance charmante de sourire entre les ondées fines, déroulant sur les eaux et sur leur verte vallée des pages d'expressive lumière.

Le fleuve coule à pleins bords au fond de la

vallée, dont il immerge toute la partie basse, à la manière d'une paisible inondation. Tantôt il s'étale comme un lac, embrasse des îlots verdoyants; tantôt il précipite son cours avec des remous écumants. L'innombrable armée des sapins qui s'étagent en rangs serrés sur les pentes abruptes, vient tremper son pied dans le fleuve même. A peine si, de loin en loin, une grève étroite laisse un point d'embarquement aux quelques passagers que le steamer recueille sur sa route.

La nature ici s'est faite eau et sapin. Mais le contraste le plus curieux du paysage est entre la grandiose et vierge solitude de ses aspects, et l'omniprésence du travail humain qui partout montre ses marques sans que nulle part l'ouvrier se laisse apercevoir; comme s'il n'en était d'autres que les gnomes invisibles des forêts. Car le fleuve n'est en réalité qu'une large route mouvante où les lointaines forêts de fiers sapins se précipitent, à l'heure marquée, pour aller vers leur destin : construire des flottes ou des maisons. A demi immergés, les troncs descendent au fil de l'eau, écorcés par leur long séjour dans l'élément humide, depuis les vallées les plus éloignées. Tous les fleuves du Norrland ne sont que de grandes voies de flottage.

A mesure que l'on approche de l'embouchure, le relief des côtes change et s'aplanit, tandis que

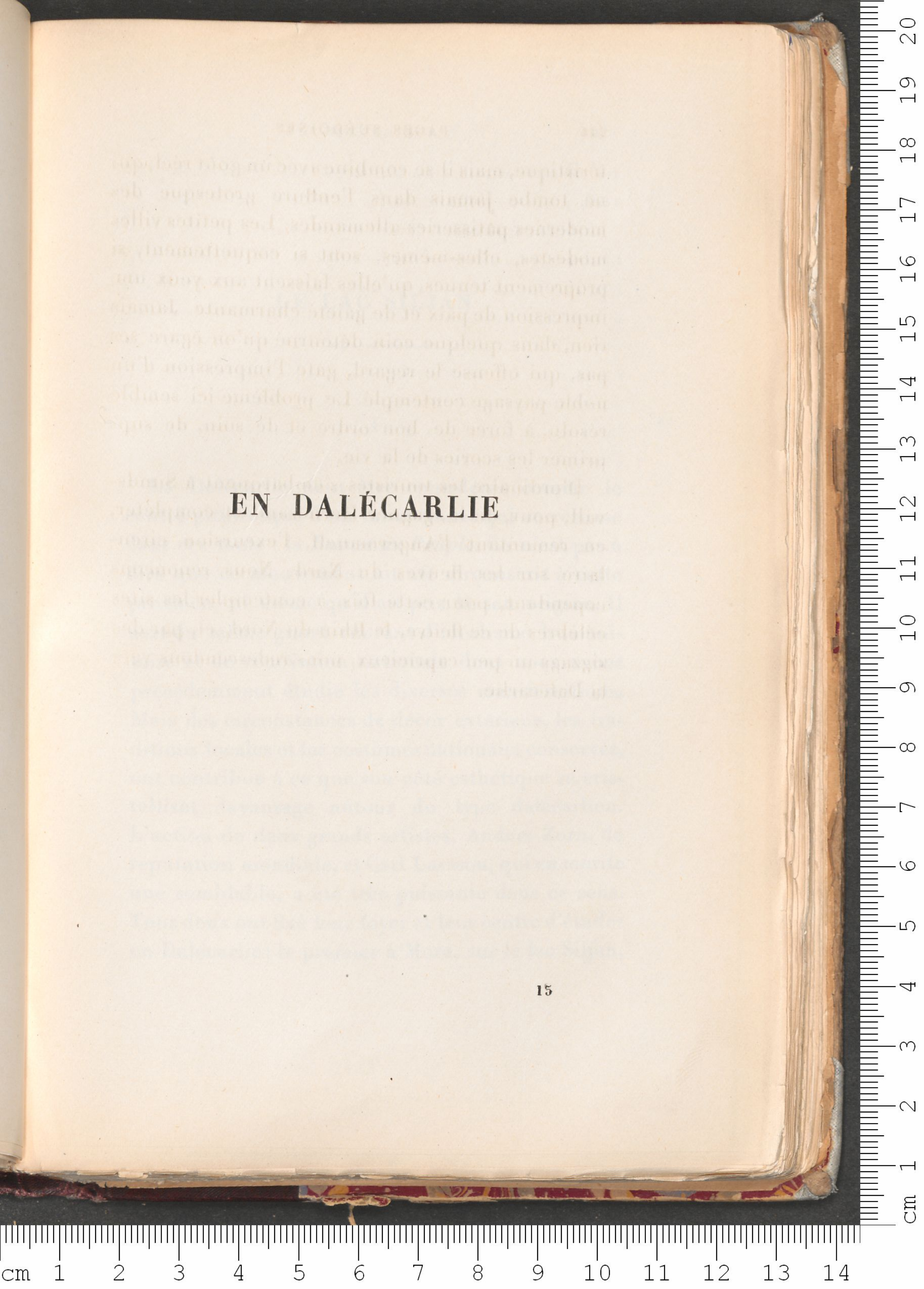
le fleuve s'élargit en estuaire. Arrêtés par des barrages *ad hoc*, les troncs flottés s'alignent dans de vastes bassins et forment des planchers à demi immergés. De loin en loin, on aperçoit un homme solitaire qui semble courir sur l'eau même, tant la planche où il chemine est à ras du flot. Puis les scieries s'allument dans le crépuscule qui vient. Nous sommes maintenant dans une baie du golfe de Bothnie. Des piles de planches couvrent les rivages bas; des trois-mâts ou des steamers attendent leur chargement.

Voici enfin Sundsvall : un quartier du parc Monceau dans le désert des forêts : des villas mauresques; des maisons italiennes couvertes de fresques ou de mosaïques; des petits Westminsters où des archers de plomb montent la garde parmi les dentelles de fer forgé des toitures. Les entrepôts et les fabriques jouent des cloîtres gothiques ou des palais modernes d'excellent style. L'hôtel Klauss a un hall en rotonde et un escalier d'honneur qui ne déparerait pas les plus magnifiques hôtels des grandes capitales européennes.

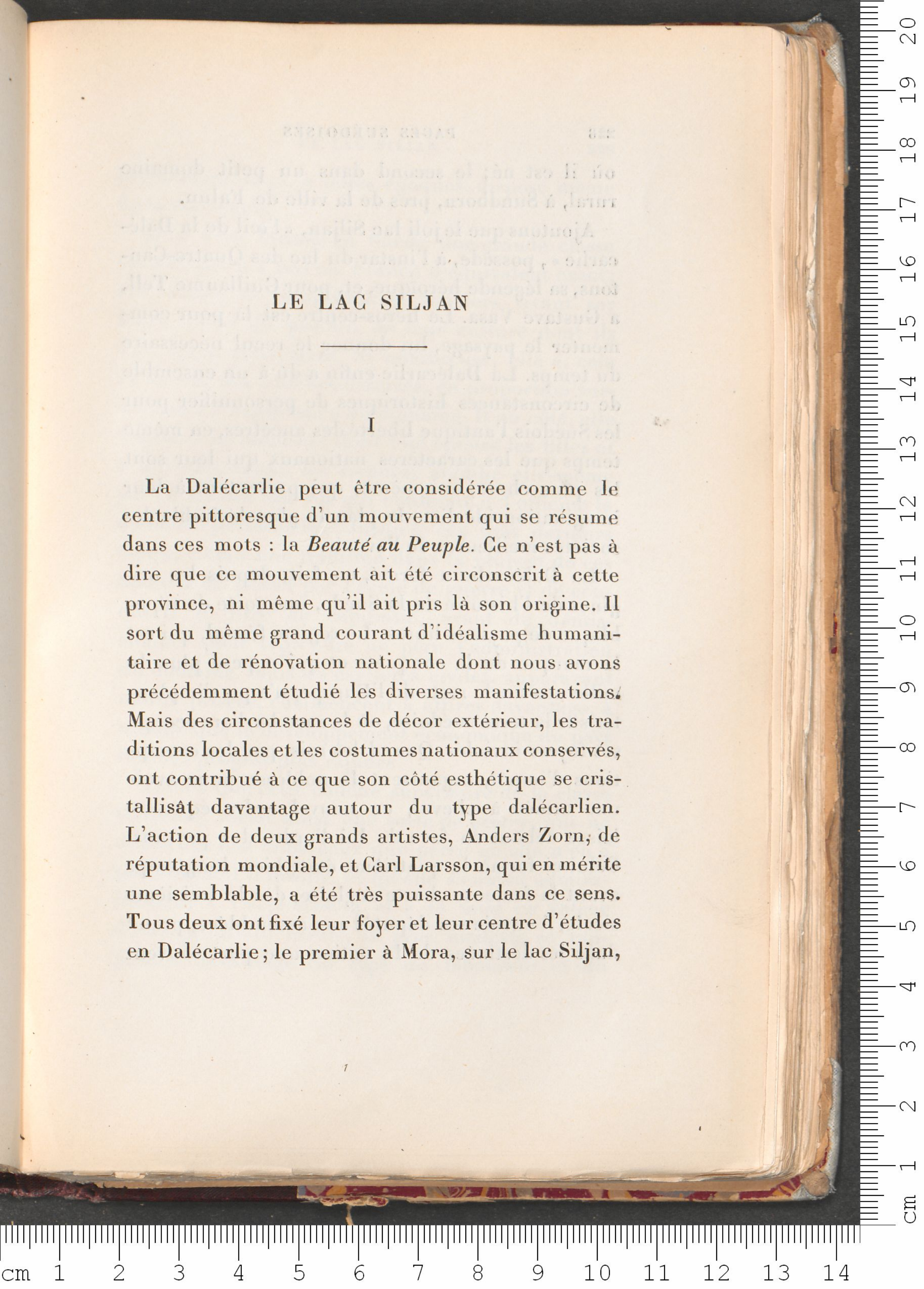
Sundsvall a été consumée tout entière par un incendie, il y a vingt ans; mais de ses cendres une cité de pierres plus orgueilleuse est ressuscitée. On me dit qu'Umeo, une ville nouvelle de la côte, est beaucoup plus magnifique encore. Cet amour des architectures pompeuses est un trait suédois carac-

téristique, mais il se combine avec un goût réel, qui ne tombe jamais dans l'enflure grotesque des modernes pâtisseries allemandes. Les petites villes modestes, elles-mêmes, sont si coquettement, si proprement tenues, qu'elles laissent aux yeux une impression de paix et de gaieté charmante. Jamais rien, dans quelque coin détourné qu'on égare ses pas, qui offense le regard, gâte l'impression d'un noble paysage contemplé. Le problème ici semble résolu, à force de bon ordre et de soin, de supprimer les scories de la vie.

D'ordinaire les touristes s'embarquent à Sundsvall, pour, de là, gagner Hernösand et compléter, en remontant l'Angermanelf, l'excursion circulaire sur les fleuves du Nord. Nous renonçons cependant, pour cette fois, à contempler les sites célèbres de ce fleuve, le Rhin du Nord, et, par des zigzags un peu capricieux, nous redescendons vers la Dalécarlie.



EN DALÉCARLIE



LE LAC SILJAN

I

La Dalécarlie peut être considérée comme le centre pittoresque d'un mouvement qui se résume dans ces mots : la *Beauté au Peuple.* Ce n'est pas à dire que ce mouvement ait été circonscrit à cette province, ni même qu'il ait pris là son origine. Il sort du même grand courant d'idéalisme humanitaire et de rénovation nationale dont nous avons précédemment étudié les diverses manifestations. Mais des circonstances de décor extérieur, les traditions locales et les costumes nationaux conservés, ont contribué à ce que son côté esthétique se cristallisât davantage autour du type dalécarlien. L'action de deux grands artistes, Anders Zorn, de réputation mondiale, et Carl Larsson, qui en mérite une semblable, a été très puissante dans ce sens. Tous deux ont fixé leur foyer et leur centre d'études en Dalécarlie ; le premier à Mora, sur le lac Siljan,

où il est né; le second dans un petit domaine rural, à Sundborn, près de la ville de Falun.

Ajoutons que le joli lac Siljan, « l'œil de la Dalécarlie », possède, à l'instar du lac des Quatre-Cantons, sa légende héroïque, et, pour Guillaume Tell, a Gustave Vasa. Le héros-centre est là pour commenter le paysage, lui donner le recul nécessaire du temps. La Dalécarlie enfin a dû à un ensemble de circonstances historiques de personnifier pour les Suédois l'antique liberté des ancêtres, en même temps que les caractères nationaux qui leur sont les plus chers; oui même, qui présentent à leur imagination idéaliste le plan le plus désirable des sociétés meilleures de l'avenir.

La Dalécarlie a formé, en fait, depuis les origines de l'histoire de la Suède, une sorte de république de paysans libres. Le régime féodal, qui est la marque de la conquête et qui a pesé plus de mille ans sur le reste de l'Europe, n'a pu s'implanter sur la terre suédoise, où la race barbare occupe ses foyers inviolés. Quand les rois, par des exemptions d'impôt, organisent la noblesse pour avoir une armée à cheval, ce nouvel ordre équestre laisse debout en face de lui l'ordre des paysans. Celui-ci forme le quatrième état; bien longtemps avant la fameuse charte anglaise, dès le treizième siècle, il envoie ses députés aux assemblées, prend dans les destinées de la nation une part souvent

prépondérante et, à telles époques, dispose même de la couronne.

Ainsi s'est formée en Suède une grande classe sociale qui n'a pas en France d'équivalent exact; une classe de propriétaires fonciers vivant sur leurs terres du produit de leur culture dont ils s'occupent activement. Si nombreuse, elle a, cela va de soi, des couches diverses, en proportion surtout avec l'importance du domaine. D'un côté, elle touche à la noblesse, dont elle épouse les filles et à qui elle donne les siennes, anoblie elle-même par le service du roi qui conférait à l'officier la noblesse personnelle. Jusqu'à ces tout derniers temps, c'était une tradition dans la plupart de ces familles de passer par l'école de guerre et de conquérir le titre de capitaine,. avant de démissionner pour reprendre au père l'administration du domaine. Mais les carrières civiles, auparavant moins prisées, commencent à attirer davantage, à mesure que le développement économique du pays fait des progrès plus rapides.

Tandis que cette couche supérieure de la classe terrienne forme ainsi une sorte de *gentry*, qui ne diffère de nos hobereaux que parce qu'elle n'en a pas l'orgueil d'inutile, et qu'elle s'entend admirablement à l'exploitation et à la mise en valeur d'une propriété rurale, la plus modeste se rapproche davantage du type du laboureur et du

simple fermier. Mais elle possède les fières et probes traditions que donne la possession du sol pendant de longues générations et sa culture morale est supérieure.

C'est à ce dernier type qu'appartiennent les populations de la Dalécarlie. L'éloignement du pouvoir central, qui pendant des siècles fut presque nominal dans cette région la plus septentrionale de la Suède ancienne, y a empêché la formation de la grande propriété. Les « paroisses » ont formé des petites communautés d'égaux qui s'administraient elles-mêmes. Encore aujourd'hui, elles envoient au Riksdag des députés, choisis parmi leurs membres, qui apportent dans l'administration des finances du royaume la même étroite économie qu'à celle de leur *gord* et campent à Stockholm dans une petite chambre d'hôtel, durant la saison parlementaire, vivant des provisions que leur femme a préparées au départ.

C'est à ces libres paysans que Gustave Vasa, en 1520, après le « bain de sang » de Stockholm où son père et son frère avaient été décapités par Christian le Tyran, vint demander un abri et le salut de la Suède, impatiente du joug danois. On suit sur les rives du lac Siljan les stations du jeune héros, marquées par des pierres debout, qu'érigent encore aujourd'hui les Suédois, à l'instar des menhirs antiques, pour marquer les événements

mémorables. Ici, il harangua les hommes de Rättvik. Là, ceux de Mora. Là encore, cette cave lui fut un refuge, tandis qu'une jeune fille égarait ceux qui le poursuivaient. On raconte, — et je ne sais si la tradition est ou non apocryphe, — que, caché dans une voiture de foin, il fut blessé par la pique d'un des envoyés du roi Christian, qui, à tout hasard, avait lancé le fer à travers le chargement, comme font les douaniers, pour s'assurer qu'il ne contenait rien de suspect. Le charretier s'aperçut à temps que la voiture laissait derrière elle une trace sanglante et, coupant le jarret à son cheval, il put montrer la blessure aux sicaires danois, qui revenaient en hâte sur leurs pas.

Gustave Vasa parcourut ainsi les vallées dalécarliennes, déguisé en batteur en grange, portant sur l'épaule le fléau symbolique. A Ornäs, à quelques heures du Siljan, on a érigé un petit musée à la gloire du roi libérateur, dans la chambre où il reposa une nuit. La maison est un rare et charmant spécimen de l'architecture civile suédoise du seizième siècle. On en peut voir une reproduction dans le parc de Skansen, à Stockholm.

Dans cette maison d'Ornäs, Gustave Vasa faillit encore être livré par le noble parent auquel il avait demandé asile. La conscience de la femme de son hôte, indignée d'une telle trahison, et son sang-froid le sauvèrent du péril. Cette femme s'appelait

Barbro Stigsdotter et la reconnaissance suédoise garde pieusement son nom.

Le monde entier devrait le tenir en pareille mémoire. Qu'on imagine l'histoire du monde si, à ce moment, sur le tranchant de l'heure décisive, cette femme n'avait pas fait le geste sauveur, sans savoir le rôle que l'enchaînement des causes obscures lui réservait dans le destin de l'humanité. Gustave Vasa supprimé, Gustave-Adolphe n'existait pas. La Réforme avortait. La France, sans Lützen, peut-être succombait et, en tout cas, la libre pensée. Celle-ci vaincue, la Révolution française eût-elle pu éclore et libérer les peuples? Sans elle, nous tous, tant que nous sommes, où serions-nous maintenant? Étranges questions que soulève ce geste de femme, qui montre le chemin à un proscrit. L'histoire est tissue de problèmes semblables. Chacun de nous a sa place nécessaire dans l'architecture générale du monde et l'acte le plus insignifiant du plus humble peut avoir des répercussions dans l'infini.

Nous avons dit que la Dalécarlie avait fourni au mouvement d'éthique humanitaire et d'esthétisme social, qui jette de si profondes racines dans la Suède actuelle, le type réel le plus rapproché de la société parfaite qu'il voudrait construire. Je crois que, pour bien comprendre la civilisation et l'idéal

suédois, il faut d'abord se faire un sentiment exact de ce qu'est un « *gord* ». Le gord est le domaine rural qu'habite et que cultive son propriétaire. Tantôt il est presque seigneurial et présente une façade blanche avec des toits d'ardoise rompus, dans le style du dix-septième siècle, et dont l'aspect est très particulièrement suédois. Tantôt, plus modeste, il se compose de longues constructions de bois peintes en rouge; c'est le gord paysan, qu'on rencontre dans toute la Dalécarlie. Qu'il soit de l'un ou de l'autre type, il a, semés autour de lui, dans des bâtiments séparés, dont la couleur cinabre égaye, suivant la saison, la verdure ou la neige, les étables, la grange, la buanderie et la laiterie. Il est toujours à proximité d'une rivière ou d'un lac, où l'on pêche des écrevisses en été. Il représente, pour les Suédois, la vie libre, indépendante, dans la nature, où les sports, l'équitation, la pêche, le patinage, reposent du travail, qui s'ennoblit de contemplation. Il en est peu qui, même à l'étranger, ne rêvent de revenir finir leurs jours dans un gord suédois.

Ce profond sentiment de la vie rurale et familiale, de leur joie saine, je le trouve exprimé dans une admirable lithographie en couleurs de Carl Larsson : *Noël à la campagne*. Le feu clair flambe

dans l'âtre immense; la table gargantuesque, où trône l'aïeul, est chargé des mets traditionnels dont chacun, suivant la vieille coutume, viendra prendre sa part à sa guise; enfants, servantes, bons voisins rustiques, marqués du sceau du labeur probe, tous communient dans la paix joyeuse de la fête fraternelle.

Respect et amour du travail manuel, affinement moral et culturel du travailleur, telles sont les deux grandes substructions parallèles que l'art et l'école s'efforcent de donner en Suède à la meilleure société future.

II

Il est de tradition, quand on voyage en Dalécarlie, de réserver un dimanche au lac Siljan, et d'aller voir la sortie de l'église à l'une des célèbres « paroisses » de Leksand ou de Rättvik.

L'église de Leksand montre aux horizons du lac, au-dessus d'un promontoire de verdure, son clocher bulbeux que la tradition locale veut construite par des prisonniers russes, ou par des Suédois qui avaient été captifs en Russie. La magnanimité populaire rend l'une ou l'autre alternative équivalente aux gens d'ici : toutes deux rattachent à leur clocher le souvenir héroïque des grandes guerres.



SORTIE DE L'ÉGLISE A LEKSAND

Autrefois, les gens des paroisses se rendaient au service divin dans des « bateaux d'église », qui contenaient chacun soixante rameurs. Ils préfèrent aujourd'hui prendre le bateau à vapeur. La civilisation est la grande ennemie du pittoresque. Les célèbres bateaux d'église existent encore; mais on ne les sort plus que les jours de grande représentation et pour honorer des hôtes de marque.

De l'embarcadère où l'on aborde, on grimpe un sentier tournant pour gagner la côte, qui s'avance sur le lac comme un promontoire et porte l'église à sa proue. On y arrive par une longue allée de bouleaux géants, dont les troncs blancs semblent autant de piliers d'argent soutenant le dôme des feuillages. Je ne croyais pas, avant de les avoir vus, que les bouleaux pussent devenir de si beaux arbres.

L'église est un vaste vaisseau qui peut contenir 1,500 personnes. La nef, quand nous poussons la porte, nous apparaît comble. Sur la gauche, c'est un alignement ininterrompu de béguins rouges, pieusement inclinés. Les hommes sont de l'autre côté.

Un parc magnifique entoure l'église, avec de beaux ombrages et de calmes allées où nous errons longtemps, avant de nous apercevoir que ces verts gazons sont des tombes. Il en est ainsi dans toutes les villes de Suède que j'ai vues. La plus belle pro-

menade est aux morts; et les vivants aiment à venir s'y reposer.

L'église, maintenant, se déverse toute dans la grande allée des bouleaux. L'ombre est claire sous leur feuillage léger. Comme dans les sereines théories des chœurs antiques, les sexes et les âges se groupent à part en longs essaims. Les petits bonnets rouges des jeunes filles s'avancent en lignes serrées; les blanches manches bouffantes se touchent coude à coude. Les visages sont discrets et sages, intelligents. A se sentir ainsi toutes pareilles : fichu brodé de fleurs roses, tabliers aux raies verticales et petit chaperon rouge, elles goûtent la quiète plénitude du rythme collectif et fraternel. Elles savent que leur joli costume des dimanches possède une valeur nationale; elles sont fières de le montrer aux yeux des étrangers.

Mais les jeunes hommes de Leksand, eux, sont modernistes. Ils arborent le chapeau melon et le veston. Seuls, les vieux restent fidèles. Oh! les étonnantes silhouettes, dignes de servir de modèles à des eaux-fortes d'humour et de sens profond! Un tablier de cuir bat sur leurs genoux cagneux; leur culotte de peau jaunie est si serrée qu'on les croirait en caleçon. D'énormes bottines à élastiques terminent leurs jambes circonflexes, chaussées de bas blancs. Sous leur grand chapeau de feutre pendent des mèches rares, que le temps ramène à

la couleur du lin. Leur profil de casse-noisettes malicieux contient, dans ses rides vénérables, tout ce que le long travail de la vie peut dégager de philosophie indulgente et de sourire pacifié sur les choses; la candeur auguste d'une âme de patriarche y rit dans un rayon touchant. Ils portent au temple du Seigneur, dans leur costume des dimanches, leur tablier de cuir, comme un témoignage qu'ils furent de bons forgerons. Je rêve parfois aux vieillards de Leksand; je voudrais comme eux, aux derniers jours, avoir forgé ma tâche, et mon âme avec elle.

Sous les bouleaux aux colonnades d'argent, des vieilles femmes passent, tenant par la main des enfants vêtus de robes d'un jaune éclatant; ils ont des tailles courtes sous les bras et trébuchent presque dans leurs longues jupes; leur face est ronde et leur regard limpide. Je n'ai jamais rien vu d'angélique comme les figures des petits enfants suédois : la confiance ingénue et la bonne volonté envers tous, qui sont des caractères de la race, reluisent au clair miroir de leurs prunelles et sur leurs joues roses. Chose surprenante, je n'ai jamais vu de jeune paysanne avec un enfant. Serait-ce que le soin en est laissé aux aïeules? Ou les mariages tardifs, le rude climat, laissent-ils passer la fleur dès qu'arrive le temps des fruits?

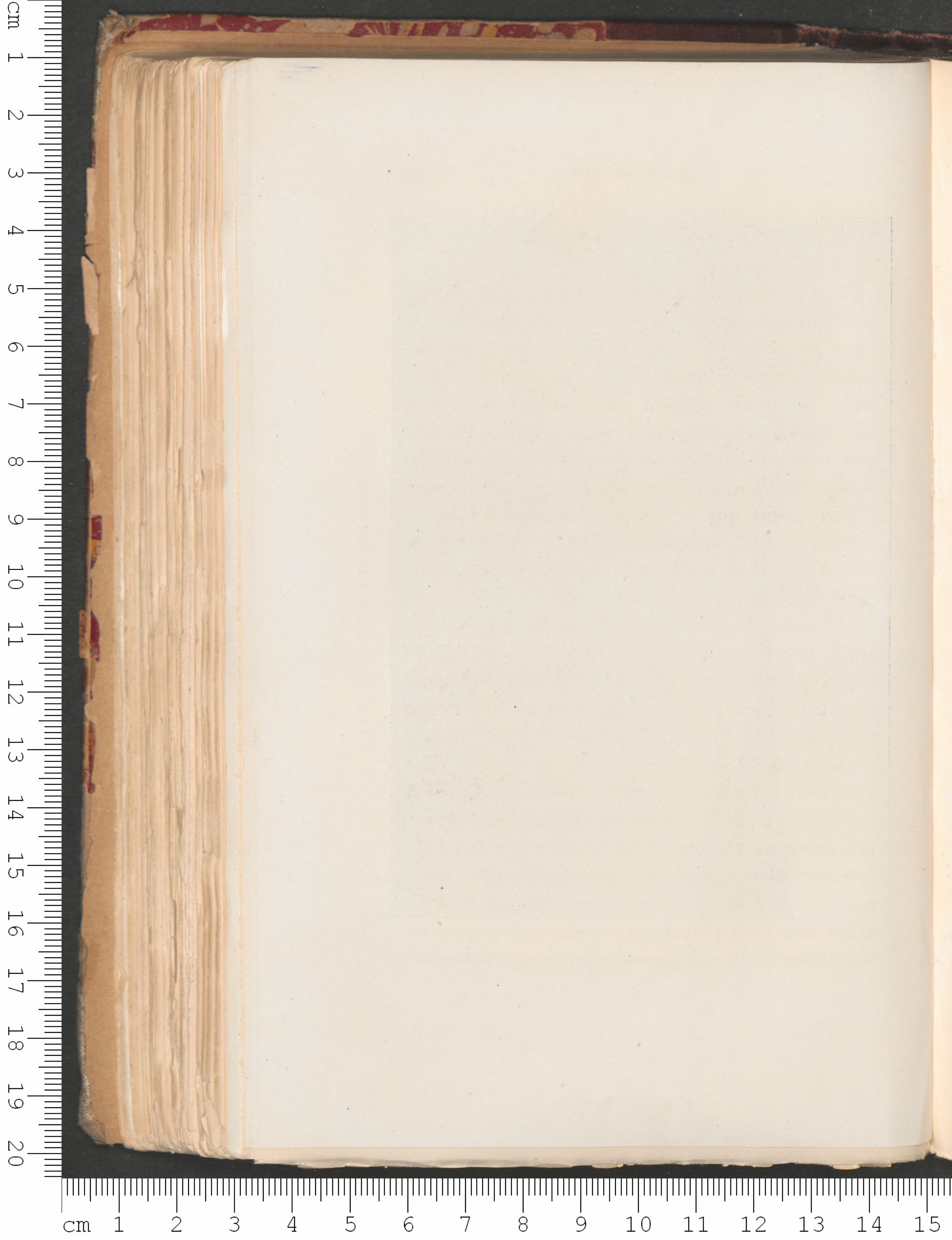
Le lac Siljan a trois paroisses : Leksand, Rättvik

et Mora. Les trois clochers se regardent par-dessus les horizons liquides et marquent les points d'un triangle dont Mora est le sommet. L'église de Rättvik, la « *knäfallande brud* », la fiancée à genoux, est célèbre dans les fastes dalécarliens. Son poétique surnom lui vient sans doute de la forme de son clocher, qui peut rappeler aux imaginations complaisantes la haute couronne d'orfèvrerie que portent les mariées scandinaves, ainsi que de la silhouette d'ensemble qui, vue de loin, figure assez bien une forme prosternée dans la verdure au bord du lac. Pour modestes que soient en Suède les monuments, il n'en est pas un qui ne prenne, par le choix heureux du site, une valeur émouvante.

L'église de Rättvik est située à plus d'un kilomètre de l'agglomération d'habitations qui s'est formée autour de la gare. Près de celle-ci, on voit un hôtel pittoresque, décoré dans l'ancien style suédois : arcades byzantines, motifs floraux sur fond d'un bleu faux, toiles murales aux rustiques peintures dalécarliennes. Les filles de service endossent, pour servir le dîner, le costume de Rättvik : corselet vert brodé, tablier aux raies horizontales, bonnet noir pointu, rappelant le bonnet lapon. Mais le tourisme est heureusement trop restreint pour avoir gâté le vrai caractère de la contrée. Les paysans qui attendent le train à la gare ont la lèvre hermétique, le masque sagace et prudent; les



JEUNES FILLES DALÉCARLIENNES



muscles du visage saillant sous le cuir rasé scellent durement la bouche probe. Je n'en ai jamais entendu un dire une parole.

Leur taille est haute et maigre; ils portent non sans quelque *grandezza* le feutre à larges bords et la redingote à longues basques. Des pompons rouges nouent la jarretière de leur culotte de peau jaunie et tintinnabulent sur leurs bottes. Fait intéressant à noter, les paysans suédois ne sont pas voûtés comme les nôtres : soit qu'ils mettent moins d'acharnement dans leur corps à corps avec la terre; soit que le climat plus froid ait mieux trempé la race, ou rende l'effort moins dévorant. Les femmes tressent leurs nattes en cordelettes avec des cordons blancs, ce qui est une vieille mode barbare : les femmes franques les portaient ainsi. Seulement les Dalécarliennes, au lieu de les laisser pendre de chaque côté du visage, les roulent autour de la tête. Sur leurs cheveux d'un blond terne, durement tirés en arrière, le bonnet conique de drap noir accentue encore la rigidité d'un visage d'une régularité sans attrait, mais dont la dureté triste a du caractère et s'accorde avec les jupes pesantes et les raides corsages. Les jeunes filles laissent passer sous le bonnet un petit bouffant de cheveux à la mode moderne. La coiffure est ainsi plus piquante, mais aussi plus vulgaire. Beaucoup d'ailleurs portent des jaquettes de con-

fection, et ne gardent du costume que ce bonnet et le tablier rayé.

Les paroisses dalécarliennes ont, non seulement un costume spécial à chacune et identique pour tous ses membres, comme l'uniforme d'un régiment, mais encore un air de visage et une physionomie morale qui les distingue. Rättvik est plus renfermé; Leksand a de la bonhomie et Mora de la hardiesse. L'observation est de moi seule et faite du premier coup d'œil. Mais après deux jours de séjour, j'aurais reconnu, je crois, à la seule allure, de quel coin du lac était un paysan. Ceci vient sans doute de l'habitude très ancrée qu'ils ont de se marier invariablement, non pas seulement dans le cercle de leur paroisse, mais dans celui de leur village, de la plus petite communauté. La paroisse, en effet, en Suède, correspond à notre canton, et souvent est beaucoup plus grande, par suite de la faible densité de la population. Elle comprend tous les domaines ruraux et les rares agglomérations éparses dans un rayon de quelques lieues autour d'une église, qui s'élève d'ordinaire isolée dans quelque site pittoresque.

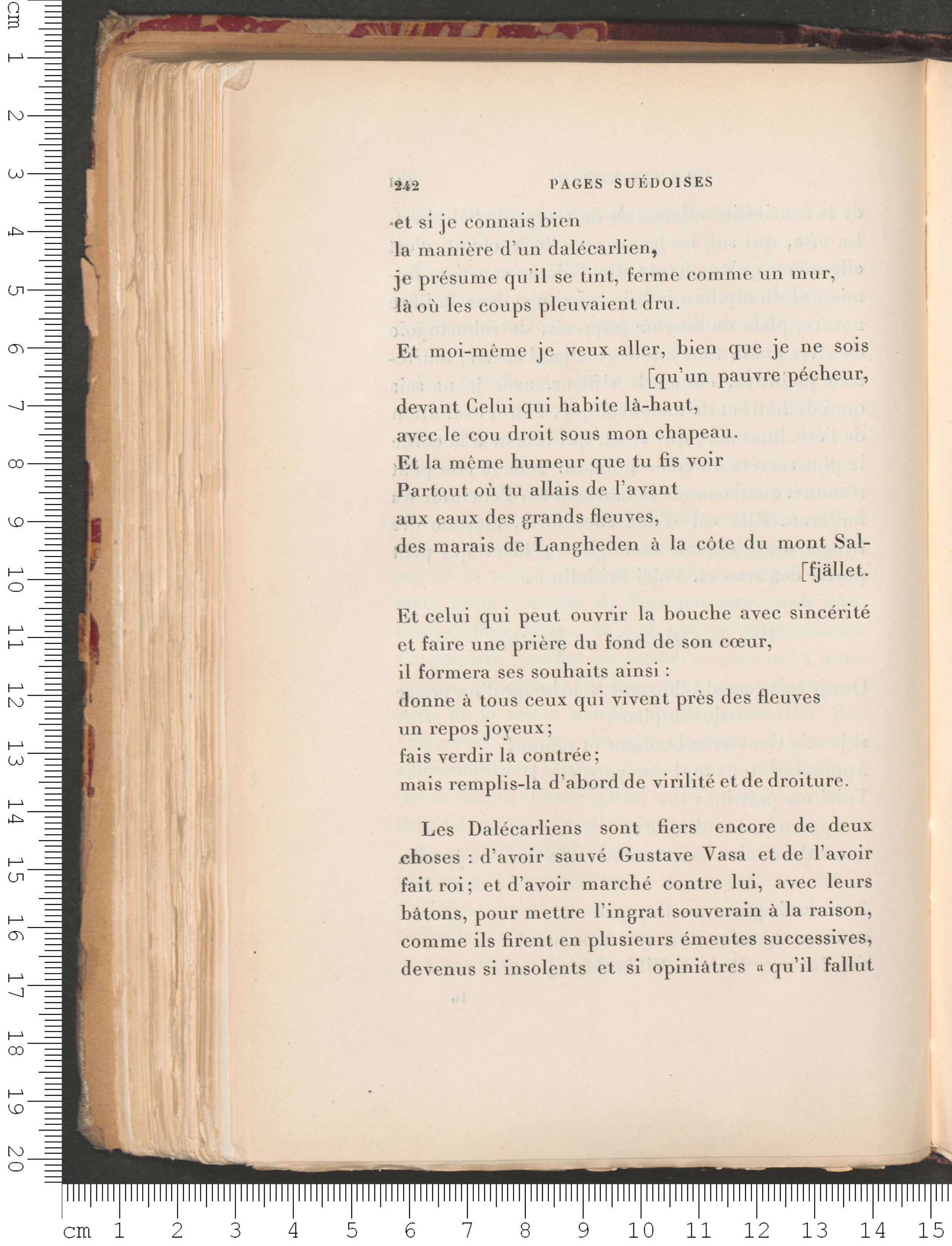
Le poète Karlfeldt, dans une suite de « *visor* », ou chansons lyrico-badines, a dessiné en son héros Fridolin, une image du paysan dalécarlien chère à la Suède. La « *visa* » est un court poème ailé, aussi caractéristique du *genius* suédois que l'est le *lied*

de la sensibilité allemande du temps de Schubert. La *visa*, qui sur les lèvres appelle le chant, n'est elle-même qu'un chant trillé d'oiseau sauvage, frémissant du mystère infini, qui songe dans la libre nature, plein de *languir* imprécis, de robuste joie de vivre aussi, tour à tour rossignol enivré, tourterelle plaintive, ou merle siffleur, avec je ne sais quoi de hâtif et de mélancolique, dans l'exaltation de l'été lumineux qui vient, qui touche à la corde la plus secrète du cœur humain. Mais la *visa* peut résonner aussi comme le marteau sur l'enclume du forgeron. Elle est d'une race forte, mordue des frimas, dure comme cette glace d'hiver qui peut porter des armées. Voici Fridolin :

Visa d'un Dalécarlien opiniâtre.

Que je sois écrasé à l'instant, si je bouge d'un pouce
de ma place,
si je m'y tiens avec honneur et renom !
Approchez, tous tant que vous êtes !
Voici ma poitrine ;
tu apprendras sa dureté :
darde des flèches empoisonnées, je reste où je suis.

Je ne crois guère me tromper
en tenant pour certain que mon aïeul
s'en fut avec Peder à Vibberboda ;



et si je connais bien
la manière d'un dalécarlien,
je présume qu'il se tint, ferme comme un mur,
là où les coups pleuvaient dru.

Et moi-même je veux aller, bien que je ne sois
[qu'un pauvre pêcheur,
devant Celui qui habite là-haut,
avec le cou droit sous mon chapeau.
Et la même humeur que tu fis voir
Partout où tu allais de l'avant
aux eaux des grands fleuves,
des marais de Langheden à la côte du mont Sal-
[fjället.

Et celui qui peut ouvrir la bouche avec sincérité
et faire une prière du fond de son cœur,
il formera ses souhaits ainsi :
donne à tous ceux qui vivent près des fleuves
un repos joyeux ;
fais verdir la contrée ;
mais remplis-la d'abord de virilité et de droiture.

Les Dalécarliens sont fiers encore de deux choses : d'avoir sauvé Gustave Vasa et de l'avoir fait roi ; et d'avoir marché contre lui, avec leurs bâtons, pour mettre l'ingrat souverain à la raison, comme ils firent en plusieurs émeutes successives, devenus si insolents et si opiniâtres « qu'il fallut

les abattre comme des arbres avec la hache ». Sans doute ce combat, sous la conduite de Peder à Vibberboda, fut un de ces épisodes. Disons, en passant, qu'un paysan suédois, comme les seigneurs féodaux d'autrefois, ajoute à son nom celui de son domaine, avec cette différence que la particule, au lieu d'être « de », comme pour ceux-ci, est « à » ou plutôt « en » : « *i* ». On le peut voir, en parcourant la liste des membres du Riksdag, où les députés paysans sont tous inscrits ainsi. Un paysan est : Nils Nilsson *i* Broby ; noble, il serait : *af* Broby, ou *von* Broby, suivant la forme allemande qui reste encore des anciens temps. Petterson *i* Paboda, qui chez lui poussa la charrue, est actuellement ministre.

Mais toute cette Dalécarlie, qui passe dans les *visor* de Fridolin, malgré tous les pieux efforts pour la conserver, fera place comme toutes choses au monde à des formes d'esprit plus modernes ; dans l'espèce, plus réalistes. « La Dalécarlie va s'américanisant », soupire un des biographes du poète Karlfeldt. Ce phénomène paraît inévitable, si l'on songe que près d'un quart de la population de cette province est émigrée en Amérique et vit dans des rapports constants aves les familles restées au pays.

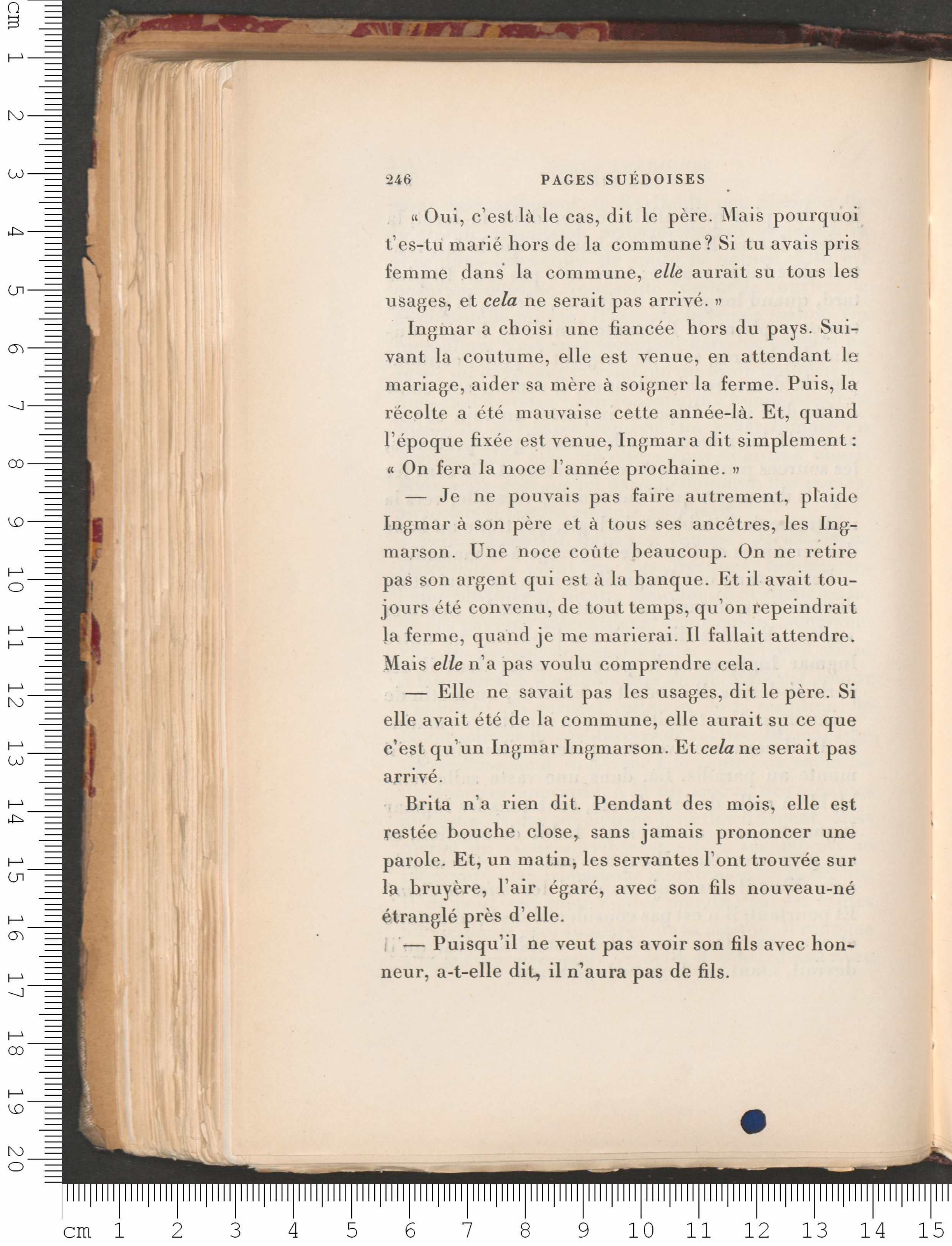
La conception de l'amour, — qui est en somme le trait le plus caractéristique d'une race, au pôle positif ou au pôle négatif, — apparaît, dans les

visor dalécarliennes de Karlfeldt, peu distincte de la grande impulsion printanière qui précipite la sève dans les veines de toute la nature. Elle est naturiste et saine, innocente comme la tourterelle et comme le pinson. C'est une fièvre de saison. Ou bien alors, c'est en s'éloignant dans les brumes du rêve, en devenant le symbole du désir imprécis ou du « mal de vivre » qui tourmente l'homme, que la forme de la femme reprend un reflet lunaire du pouvoir plus âcre qu'elle a sous d'autres cieux. Mais nous entrons ici dans le domaine des poètes, auxquels il faudra revenir plus tard.

Selma Lagerlöf, dans son roman : *Jérusalem en Dalécarlie,* a peint en des fresques lumineuses l'âme obstinée et droite, visionnaire et silencieuse, de ces paysans dalécarliens. Leur cœur, — comme chez les paysans de tous les pays, — est rivé d'abord à leur *gord*, à leur domaine rural. Mais cet amour s'ennoblit du respect religieux de la tradition, de la conscience de ses devoirs de maître. Ingmar Ingmarson assiste d'un œil sec à la vente aux enchères du domaine ancestral, à la dispersion des meubles antiques et des précieuses burettes d'argent. Mais quand un vieux serviteur tombe à ses genoux en pleurant : « Où irons-nous maintenant? » il fléchit. Il ne peut pas laisser aller mendier sur les routes les vieillards usés au service de sa maison. Il renonce à la bien-aimée, pour laquelle il construisait avec

joie, des pins qu'il allait couper dans la forêt, la maison future. Il conclut le marché qui le fait rentrer chez lui en maître; mais non pas seul. Et plus tard, quand longtemps taciturne, ulcéré, la pensée toujours pleine de l'absente dont il va le soir, durant des heures, sous la neige et la pluie, contempler la demeure abandonnée, il sentira son cœur s'attendrir pour l'épouse imposée, en vain se voilera-t-il à lui-même, sous de romantiques prétextes, les sources profondes de ce revirement. Ce sont les esprits des morts qui l'ont ramené vers elle, vers la maîtresse de l'étable et du logis, qui trône au banc des servantes et distribue l'ouvrage à la maison.

Ces paysans ont l'orgueil du nom, la vénération des ancêtres, autant que l'ont ailleurs les hommes « nés ». Écoutez discourir en lui-même un autre Ingmar Ingmarson, le père de celui dont il est parlé ci-dessus. Il conduit sa charrue, un matin de printemps. Il est excité de façon inusitée, ce matin-là. Et il converse avec son père. Il s'imagine qu'il monte au paradis. Là, dans une vaste salle semblable à celle de leur ferme, sont tous les Ingmar Ingmarson, ses ancêtres, en habit dalécarlien, et son père avec eux. Il expose son cas et demande avis. N'a-t-il pas toujours suivi les *voies de Dieu?* Et pourtant, il n'est pas considéré dans la commune et n'a pas place parmi les notables, ainsi qu'il devrait, étant un Ingmar Ingmarson.



« Oui, c'est là le cas, dit le père. Mais pourquoi t'es-tu marié hors de la commune? Si tu avais pris femme dans la commune, *elle* aurait su tous les usages, et *cela* ne serait pas arrivé. »

Ingmar a choisi une fiancée hors du pays. Suivant la coutume, elle est venue, en attendant le mariage, aider sa mère à soigner la ferme. Puis, la récolte a été mauvaise cette année-là. Et, quand l'époque fixée est venue, Ingmar a dit simplement : « On fera la noce l'année prochaine. »

— Je ne pouvais pas faire autrement, plaide Ingmar à son père et à tous ses ancêtres, les Ingmarson. Une noce coûte beaucoup. On ne retire pas son argent qui est à la banque. Et il avait toujours été convenu, de tout temps, qu'on repeindrait la ferme, quand je me marierai. Il fallait attendre. Mais *elle* n'a pas voulu comprendre cela.

— Elle ne savait pas les usages, dit le père. Si elle avait été de la commune, elle aurait su ce que c'est qu'un Ingmar Ingmarson. Et *cela* ne serait pas arrivé.

Brita n'a rien dit. Pendant des mois, elle est restée bouche close, sans jamais prononcer une parole. Et, un matin, les servantes l'ont trouvée sur la bruyère, l'air égaré, avec son fils nouveau-né étranglé près d'elle.

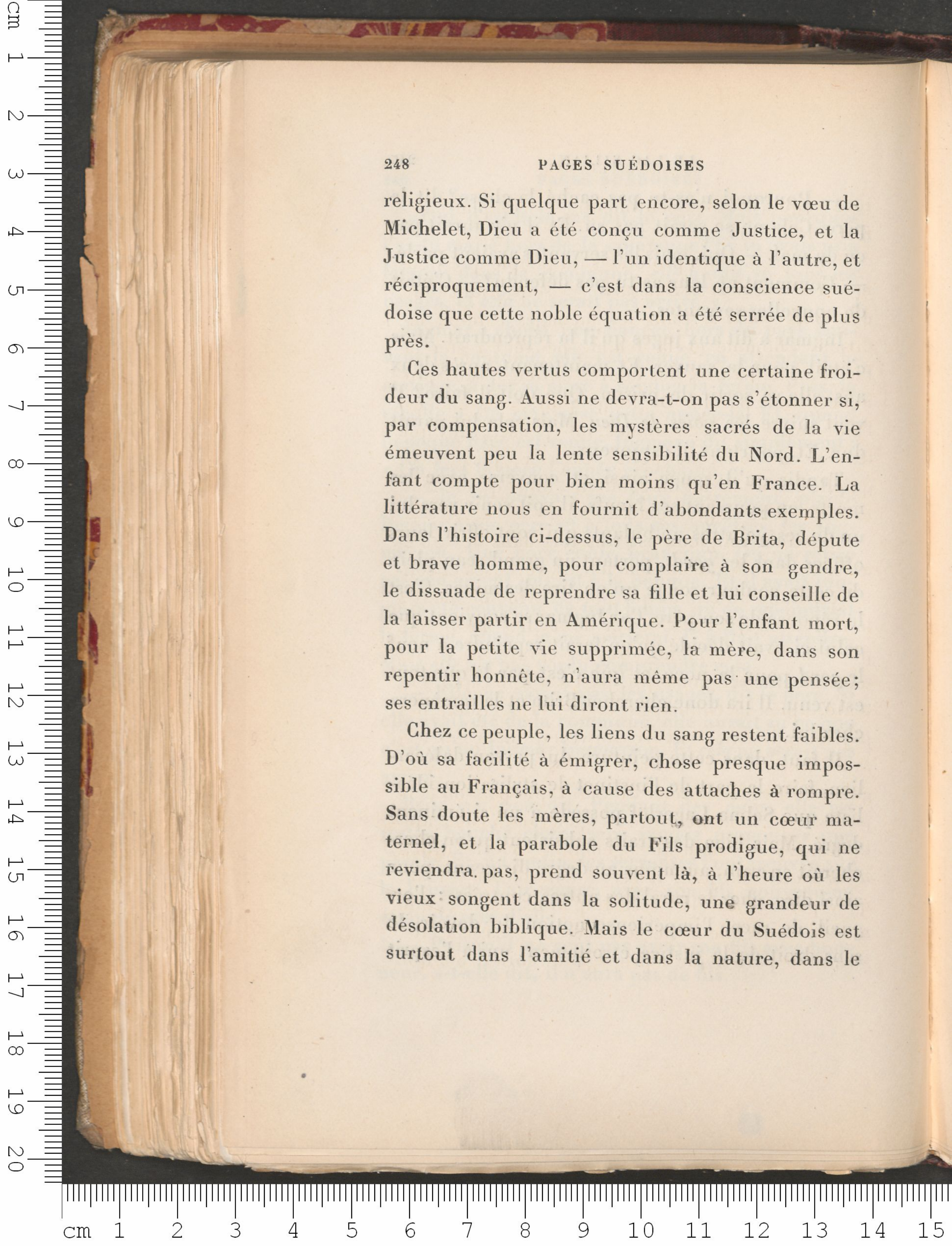
— Puisqu'il ne veut pas avoir son fils avec honneur, a-t-elle dit, il n'aura pas de fils.

— Pourquoi n'as-tu pas caché la chose? dit le père. Cela ne se serait pas su. Et il n'y aurait pas eu de mal. — Oui, mais les servantes avaient parlé. — Comment ne leur as-tu pas défendu? — C'était de nouvelles servantes.

Ingmar a dit aux juges qu'il la reprendrait. Mais c'était pour la sauver. Et maintenant, après deux ans, elle va sortir de prison. Que doit-il faire? Il veut suivre les *voies de Dieu*. Mais cela lui paraît dur. Et, pourtant, il est joyeux.

Tandis qu'il songe ainsi et converse avec les morts, en poussant ses bœufs, il voit venir vers lui un de ces peintres ambulants qui vont offrir leurs offices dans les *gords*, portant un grand seau plein de cette couleur rouge qu'on tire des mines. C'est la réponse de son père. Car Ingmar se souvient que celui-ci avait décidé qu'on ferait repeindre à neuf le *gord* pour la noce, et que c'est par là que tout est venu. Il ira donc chercher Brita et la ramènera chez lui.

Il faut, dans cette peinture du paysan dalécarlien, faire la part de l'instinct de stylisation idéaliste que Selma Lagerlöf possède à un si éminent degré. Mais bien des traits subsistent qu'on chercherait en vain, au moins au degré dirigeant, pour ainsi dire, chez le rural des autres contrées : l'orgueil de race, l'impérieuse notion du devoir, le sens droit de la justice étroitement uni à l'esprit



religieux. Si quelque part encore, selon le vœu de Michelet, Dieu a été conçu comme Justice, et la Justice comme Dieu, — l'un identique à l'autre, et réciproquement, — c'est dans la conscience suédoise que cette noble équation a été serrée de plus près.

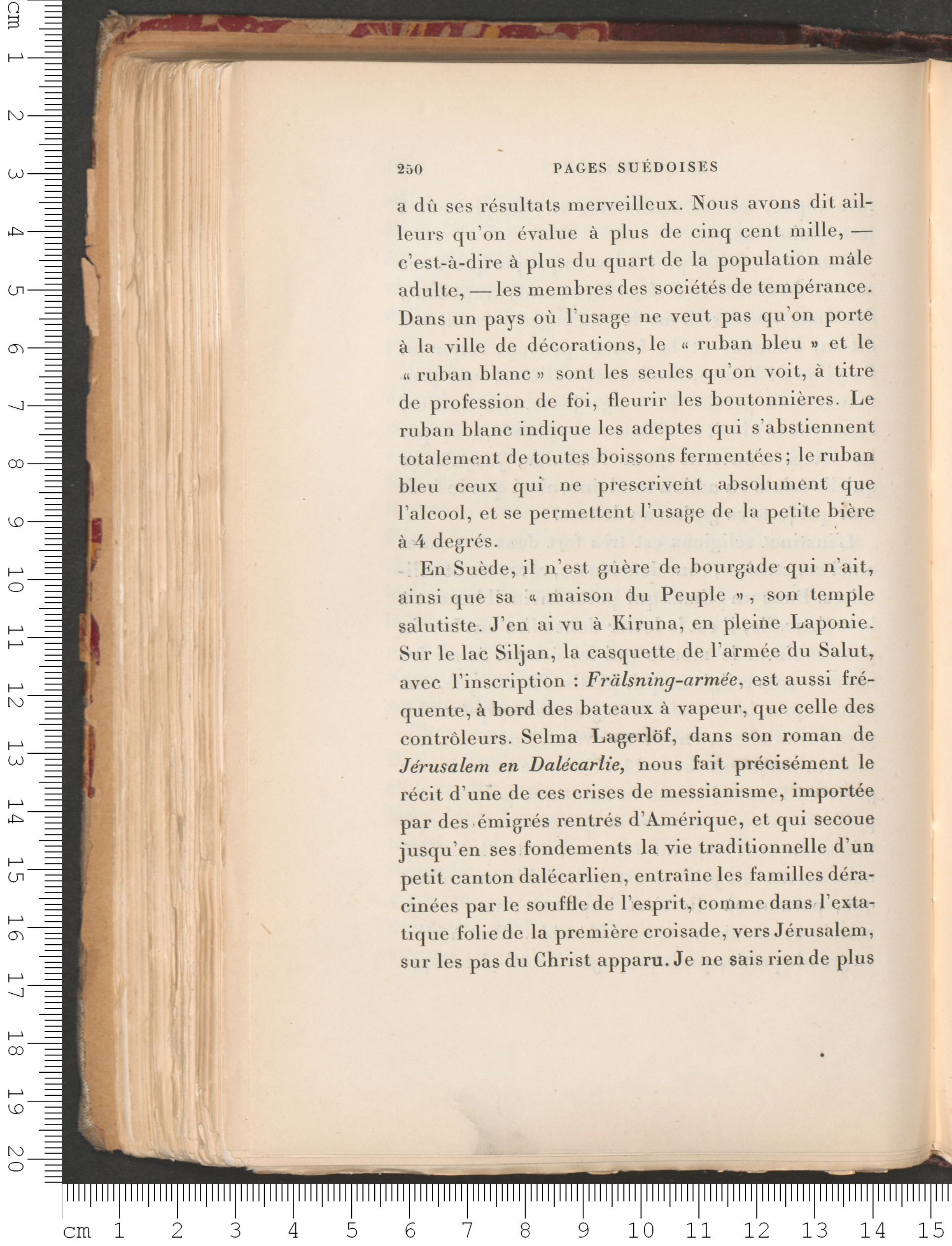
Ces hautes vertus comportent une certaine froideur du sang. Aussi ne devra-t-on pas s'étonner si, par compensation, les mystères sacrés de la vie émeuvent peu la lente sensibilité du Nord. L'enfant compte pour bien moins qu'en France. La littérature nous en fournit d'abondants exemples. Dans l'histoire ci-dessus, le père de Brita, député et brave homme, pour complaire à son gendre, le dissuade de reprendre sa fille et lui conseille de la laisser partir en Amérique. Pour l'enfant mort, pour la petite vie supprimée, la mère, dans son repentir honnête, n'aura même pas une pensée; ses entrailles ne lui diront rien.

Chez ce peuple, les liens du sang restent faibles. D'où sa facilité à émigrer, chose presque impossible au Français, à cause des attaches à rompre. Sans doute les mères, partout, ont un cœur maternel, et la parabole du Fils prodigue, qui ne reviendra pas, prend souvent là, à l'heure où les vieux songent dans la solitude, une grandeur de désolation biblique. Mais le cœur du Suédois est surtout dans l'amitié et dans la nature, dans le

rêve vague, où les sentiments se complaisent à rester lointains.

Dans les couches profondes du peuple que nous montre *Jérusalem en Dalécarlie*, ce sont, avant tout, des *âmes muettes*. Dans les ménages ruraux, me dit-on, l'homme et la femme peuvent rester en face l'un de l'autre, des heures entières, sans prononcer une parole. De longs jours, des années, l'âme couve ainsi, en silence, une pensée, sans que les lèvres s'ouvrent pour l'exhaler, jusqu'à ce qu'elle éclate en action soudaine, ainsi que le fruit mûr qui jette sa graine au dehors.

L'instinct religieux est très fort dans des âmes ainsi construites, consciencieuses, rêveuses et solitaires. Dans un climat qui porte invinciblement à la mélancolie, il est le levier dont elles ont besoin pour soulever le monde qui les écrase. Aussi les mouvements religieux qui, partis d'Amérique, ont tenté, après la Grande-Bretagne, la conquête des pays scandinaves, ont-ils trouvé en Suède un terrain éminemment favorable. Nous ne connaissons guère en France l'armée du Salut que par son côté puffiste, sa nomenclature de généraux et de capitaines. Le seul nom du « général » Booth suffit à nous mettre en joie. Il est indéniable cependant que, partout où elle s'est implantée, son action morale et sociale a été considérable. C'est à elle, en grande partie, que la propagande anti-alcoolique



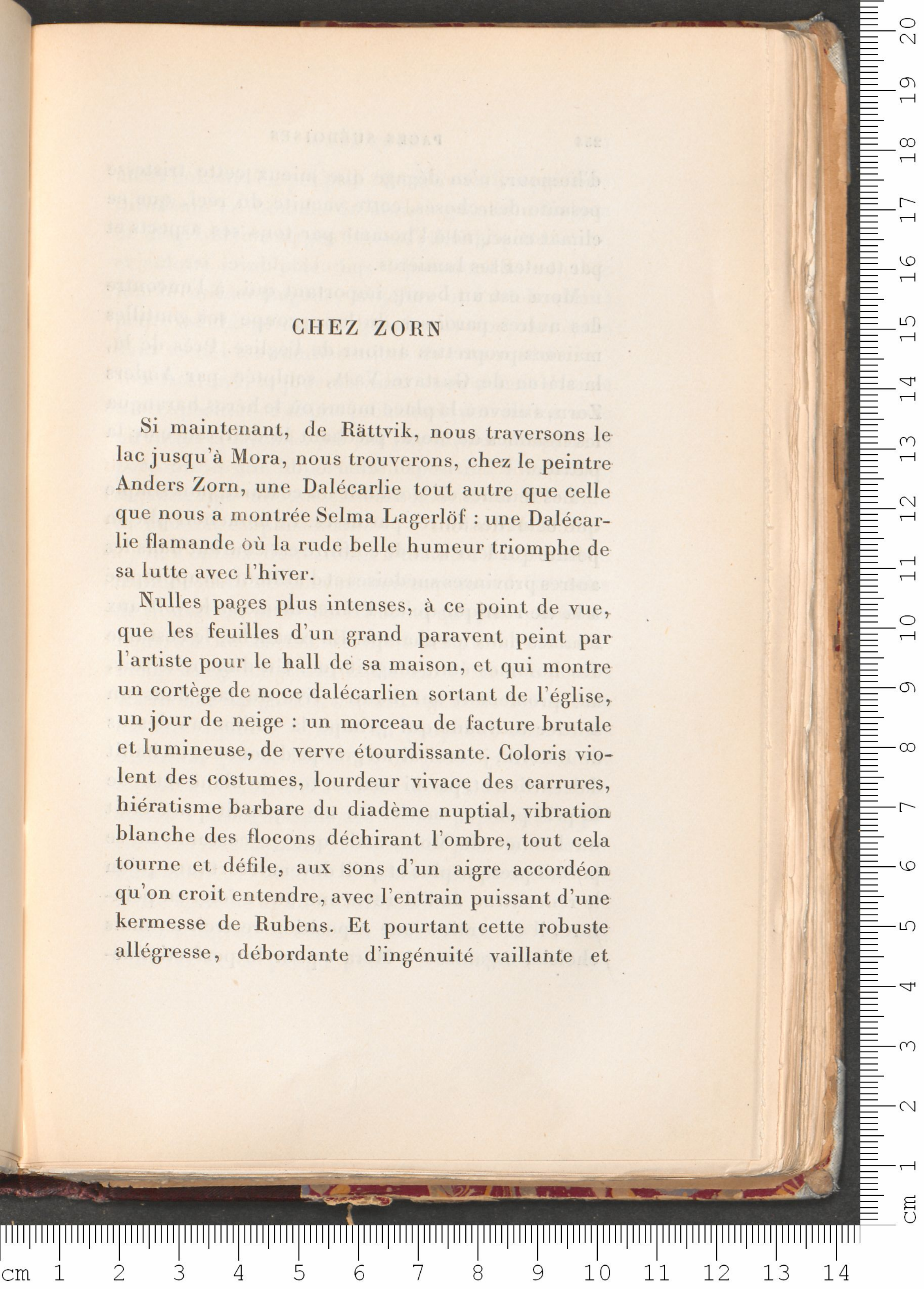
a dû ses résultats merveilleux. Nous avons dit ailleurs qu'on évalue à plus de cinq cent mille, — c'est-à-dire à plus du quart de la population mâle adulte, — les membres des sociétés de tempérance. Dans un pays où l'usage ne veut pas qu'on porte à la ville de décorations, le « ruban bleu » et le « ruban blanc » sont les seules qu'on voit, à titre de profession de foi, fleurir les boutonnières. Le ruban blanc indique les adeptes qui s'abstiennent totalement de toutes boissons fermentées ; le ruban bleu ceux qui ne prescrivent absolument que l'alcool, et se permettent l'usage de la petite bière à 4 degrés.

En Suède, il n'est guère de bourgade qui n'ait, ainsi que sa « maison du Peuple », son temple salutiste. J'en ai vu à Kiruna, en pleine Laponie. Sur le lac Siljan, la casquette de l'armée du Salut, avec l'inscription : *Frälsning-armée*, est aussi fréquente, à bord des bateaux à vapeur, que celle des contrôleurs. Selma Lagerlöf, dans son roman de *Jérusalem en Dalécarlie,* nous fait précisément le récit d'une de ces crises de messianisme, importée par des émigrés rentrés d'Amérique, et qui secoue jusqu'en ses fondements la vie traditionnelle d'un petit canton dalécarlien, entraîne les familles déracinées par le souffle de l'esprit, comme dans l'extatique folie de la première croisade, vers Jérusalem, sur les pas du Christ apparu. Je ne sais rien de plus

touchant que le tableau des petits enfants qui, à la première halte, laissant la charrette où leur ménage entassé s'en va vers la Terre Sainte, s'en retournent ensemble, la main dans la main, vers le village et vers les sentiers familiers. Rien de plus épique que le vieil homme, resté seul avec sa vieille femme dans sa maison désertée, qui, jusqu'au soir, sans mot dire, défriche son champ que les fils abandonnent, arrachant de ses bras encore vigoureux les lourdes pierres qui le stérilisent, jusqu'à ce que, succombant sous l'effort trop violent et sous la douleur muette, il meurt sur le dernier bloc de granit qu'a soulevé son étreinte.

Dans cette religiosité visionnaire que nous peint l'auteur du diptyque; *Jérusalem en Dalécarlie* et *Jérusalem en Terre Sainte*, un trait s'accuse, caractéristique de la race : l'instinct de confronter à tout instant son Dieu avec sa propre conscience intérieure, de ne reconnaître en lui que le développement lumineux de cette dernière. Gertrude, la fille du maître d'école, a suivi jusqu'en Terre-Sainte la vision divine qui lui est apparue, un jour d'épreuve, sur les bords d'un torrent dalécarlien. Elle l'a cherchée avec angoisse dans les rues de Jérusalem, sur les traces de sa Voie douloureuse. Elle a cru enfin la reconnaître sous les traits d'un jeune *rabbi* qui, sur les ruines du temple et parmi les horizons de minarets blancs,

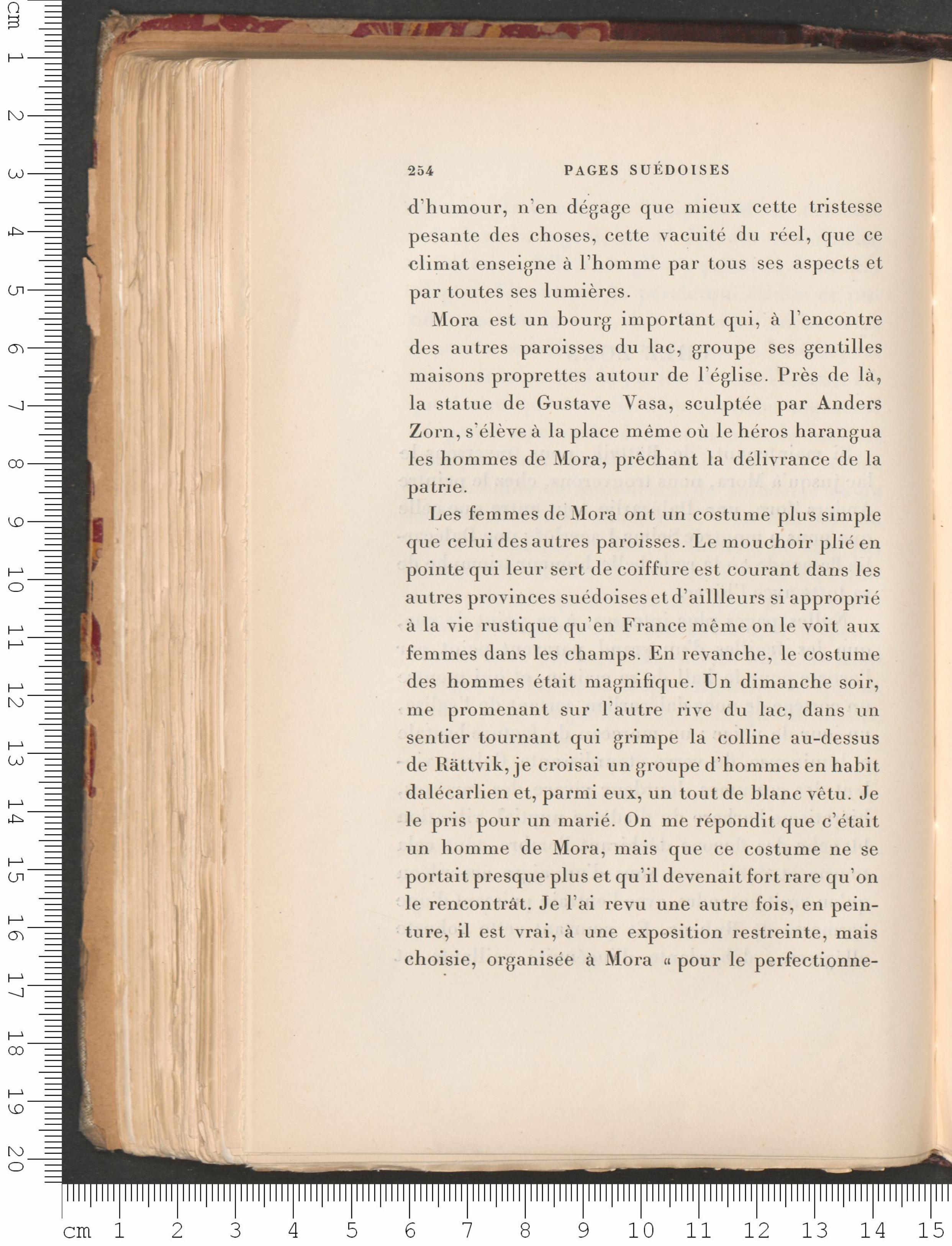
enseigne de nombreux disciples. Même mansuétude dans le regard, même douceur consolatrice et lointaine. Elle s'est glissée parmi la foule des adeptes. Elle attend la parole qui éclaire et justifie, montre la voie, fait l'homme surhumain; la parole nouvelle dont l'humanité a besoin pour suivre sa route vers la justice et vers l'amour. Eh quoi! rien que la folie d'un derviche tourneur! des gestes machinals, dont la monotonie furieuse assoupit l'âme, l'entraîne dans la ronde de vertige où s'annihile la conscience de soi-même et du monde? Ecœurée, désorientée, Gertrude sort du cercle d'illusion. — Non, la lumière ne sera pas donnée à l'homme. Il faut qu'il se la crée lui-même, de son patient travail, qu'il se fie seulement, pour mieux voir son chemin, à la petite flamme plus pure que les siècles ont lentement dégagée en lui de la fange originelle, et que sa tâche est de magnifier jusqu'à ce qu'elle dissipe toutes les ombres.



CHEZ ZORN

Si maintenant, de Rättvik, nous traversons le lac jusqu'à Mora, nous trouverons, chez le peintre Anders Zorn, une Dalécarlie tout autre que celle que nous a montrée Selma Lagerlöf : une Dalécarlie flamande où la rude belle humeur triomphe de sa lutte avec l'hiver.

Nulles pages plus intenses, à ce point de vue, que les feuilles d'un grand paravent peint par l'artiste pour le hall de sa maison, et qui montre un cortège de noce dalécarlien sortant de l'église, un jour de neige : un morceau de facture brutale et lumineuse, de verve étourdissante. Coloris violent des costumes, lourdeur vivace des carrures, hiératisme barbare du diadème nuptial, vibration blanche des flocons déchirant l'ombre, tout cela tourne et défile, aux sons d'un aigre accordéon qu'on croit entendre, avec l'entrain puissant d'une kermesse de Rubens. Et pourtant cette robuste allégresse, débordante d'ingénuité vaillante et



d'humour, n'en dégage que mieux cette tristesse pesante des choses, cette vacuité du réel, que ce climat enseigne à l'homme par tous ses aspects et par toutes ses lumières.

Mora est un bourg important qui, à l'encontre des autres paroisses du lac, groupe ses gentilles maisons proprettes autour de l'église. Près de là, la statue de Gustave Vasa, sculptée par Anders Zorn, s'élève à la place même où le héros harangua les hommes de Mora, prêchant la délivrance de la patrie.

Les femmes de Mora ont un costume plus simple que celui des autres paroisses. Le mouchoir plié en pointe qui leur sert de coiffure est courant dans les autres provinces suédoises et d'aillleurs si approprié à la vie rustique qu'en France même on le voit aux femmes dans les champs. En revanche, le costume des hommes était magnifique. Un dimanche soir, me promenant sur l'autre rive du lac, dans un sentier tournant qui grimpe la colline au-dessus de Rättvik, je croisai un groupe d'hommes en habit dalécarlien et, parmi eux, un tout de blanc vêtu. Je le pris pour un marié. On me répondit que c'était un homme de Mora, mais que ce costume ne se portait presque plus et qu'il devenait fort rare qu'on le rencontrât. Je l'ai revu une autre fois, en peinture, il est vrai, à une exposition restreinte, mais choisie, organisée à Mora « pour le perfectionne-

ment culturel du peuple ». Zorn s'y était représenté lui-même en homme de Mora : grande redingote de drap blanc à larges revers, gilet de peau ivoire et culotte semblable. Les exposants étaient, avec lui, le prince Eugène, Liljefors et Carl Larsson; petite phalange sacrée qu'on voit toujours unie dans toutes les manifestations de l'art suédois.

A Leksand, le jour d'avant, nous avions admiré une exposition d'objets préhistoriques visitée avec un intérêt judicieux par les paysans. A Mora, nous parcourons une importante exposition d'*hemslöjd*, organisée par une société dont Mme Zorn, la femme du peintre, est présidente.

On s'efforce de restituer l'honnête matière et le métier consciencieux des anciens artisans. On tâche de trouver les procédés végétaux qui permettront à l'ouvrière de teindre sa laine à la maison. Zorn lui-même dirige les essais. Enfin on tente, sous toutes les formes imaginables, dans cette nouvelle Salente du lac Siljan, d' « aller au peuple », sans autre ambition que de lui servir de guide et de l'élever au niveau culturel des classes favorisées. On met en action l'enseignement des écoles populaires supérieures *(folkhögskolor)*, instituées pour faire sentir l'harmonie, la beauté, la noble fonction sociale, de la vie agricole et du travail manuel.

On s'ingénie à éveiller, sous toutes les formes, l'intérêt de ce peuple pour ses traditions. J'ai vu,

chez Mme Zorn, une série de photographies bien pittoresques, représentant les concurrents d'un concours de musique et de chansons, organisé par le peintre et par elle. On retrouve ainsi nombre de vieux airs populaires à demi oubliés, qui sans cela seraient perdus ; on recompose le *folk-lore*.

La maison hospitalière du peintre qui, célèbre des deux côtés de l'Atlantique, met une coquetterie à être et à rester un « homme de Mora », s'élève sur les bords du lac, près de l'embouchure d'une petite rivière. C'est un *gord* à la vieille manière suédoise, une construction de bois, au toit aigu. L'amour de la tradition y fut poussé si loin que, lorsqu'on pénètre dans le vaste hall, la porte est si basse qu'il faut courber la tête et franchir un haut pas pour entrer. On m'explique que cette disposition est combinée ainsi, afin que le nouvel arrivant, présentant sa nuque ployée, l'hôte y pût asséner à loisir un coup de la massue suspendue près de la porte, s'il ne reconnaissait pas un ami.

L'hospitalité, toutefois, ne s'y exerce plus suivant ces rites antiques. Les chambres d'amis font même des infidélités au hemslöjd pour les riantes élégances du Louis XVI et de l'Empire.

L'atelier de l'artiste est de l'autre côté de l'allée verte. C'est une vieille demeure paysanne des temps passés qu'il a fait transporter là, une *ryggastuga,* ou maison dont le toit en ados figure une carte à jouer

pliée dans le sens de sa longueur et posée à même sur le sol battu. Les énormes troncs de sapin écorcé, disposés horizontalement, semblent défier les siècles. A l'intérieur, quelques sièges de forme *barbare*, billes de bois creusées par l'usage, sur lesquelles on imaginerait assis les Vikings du temps de Charlemagne, ou le héros Siegmund, au premier acte de la Walkyrie. Accrochés aux troncs nus de la muraille, des cornes à boire et d'hétéroclites objets, cuir ou ferraille, appareils de chasseur ou de forestier. Seul, face à l'entrée, un grand portrait de femme de l'école hollandaise, en robe noire et chaperon blanc, trône, symbole des forces créatrices de l'imagination.

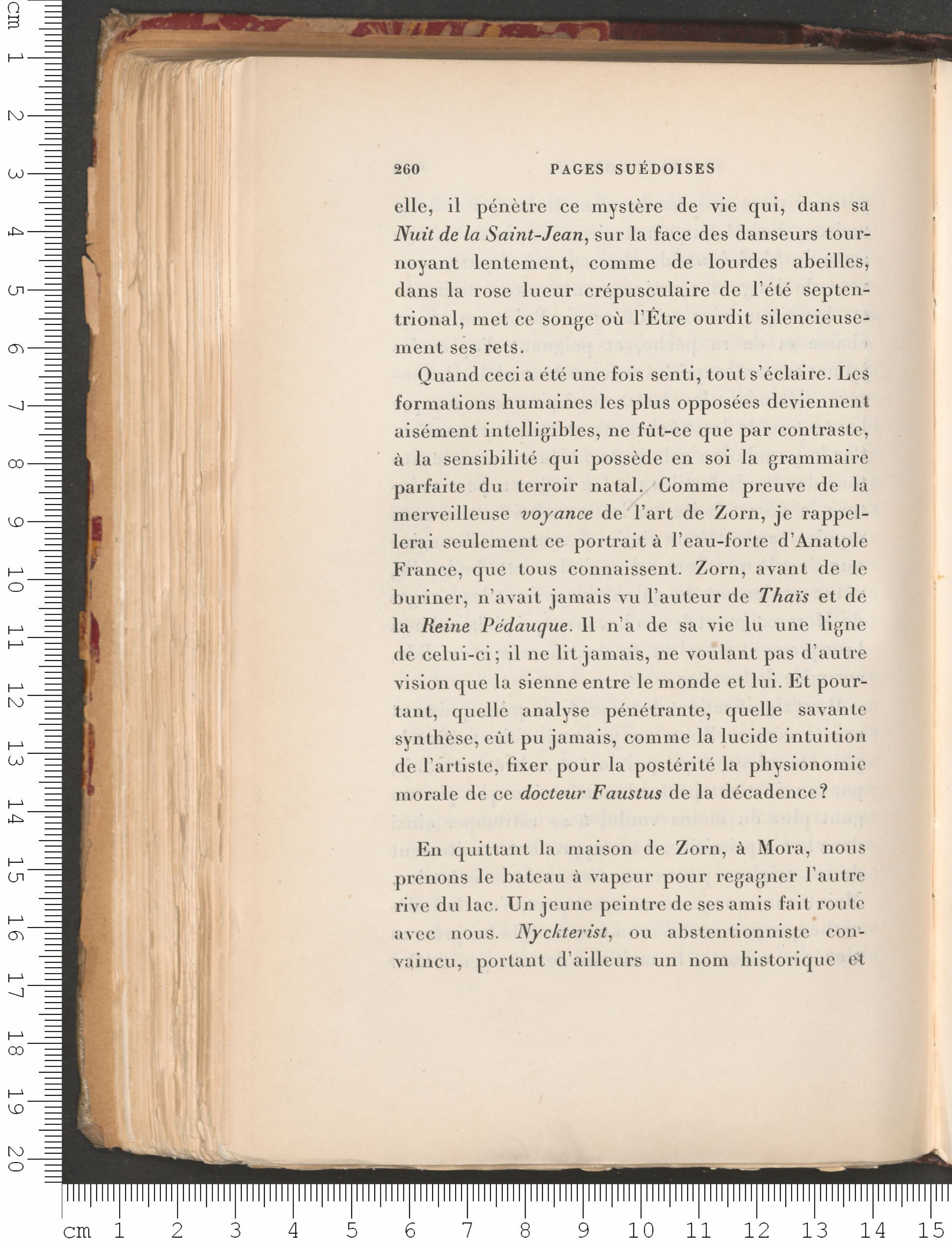
Zorn a encore, tout auprès, un autre atelier pour ses eaux-fortes, un *fäbod,* chalet primitif d'un seul étage surélevé qui sert d'abri aux filles dalécarliennes, lorsqu'elles vont seules garder les troupeaux dans les hauts pâturages d'été et faire les fromages. Les accès, par l'escalier extérieur et la vérandah basse, sont tortueux et malaisés; les portes, à mi-hauteur d'homme; les chambres, petites et basses, qu'éclairent des jours irréguliers nichés dans les faîtages, ont des pans d'ombre veloutée. Le peintre des fringantes élégances américaines, un des maîtres du noir et du blanc, dessine là ces planches vigoureuses où la vie frissonne dans la nudité réaliste des corps dévêtus. Les réalistes sont les plus

grands visionnaires. Eux seuls savent que la réalité est la forme visible du mystère. La dernière exposition des œuvres de Zorn à Paris est trop présente dans les mémoires pour que je fasse plus que rappeler cette belle série d'eaux-fortes : *la Baigneuse* dont le torse robuste respire la fraîcheur apaisée du soir; la fille campée, face à vous, les mains sur la nuque, étirant son jeune corps qui fleure l'étable et la terre : un des morceaux les plus intenses que j'ai vus; et tant d'autres où la magie de l'eau-forte fait surgir, du remous des clartés et des ombres, la vie aux faces innombrables : comme si celle-ci n'était qu'un frêle rayon de soleil condensé sur la face de la nuit. Dans un sentiment très différent, et pourtant de racine semblable, je citerai encore : *le Pain quotidien*, qui montre, dans un rustique intérieur dalécarlien, — chez la mère de Zorn lui-même, — la famille active à sa tâche journalière. La mère pétrit la pâte; la fille savonne; assis sur le sol, un doigt dans la bouche, l'enfant rumine; près de la fenêtre basse, à la dernière lueur du jour, l'aïeule tricote. L'accent du terroir est là si fort qu'il enveloppe tout d'un seul mouvement, donne à cette scène domestique, qui sans lui serait douceâtre, une réalité si vivante que toute la roue pacifique du labeur humain y apparaît.

Zorn n'a pas trouvé suffisante encore la calme retraite de Mora. A 10 kilomètres plus loin, sur la

petite rivière qui tombe dans le lac près de sa maison, il s'est fait construire, dans la forêt, une sorte de *block-house* de chasseur, où il passe souvent de longues semaines, entre deux tournées en Amérique, vivant, comme un Robinson, de sa chasse et de sa pêche, et peignant d'après les jeunes servantes qui lui servent de modèle. A l'entour, s'étendent les forêts de sapins sans fin que hantent seuls les bûcherons et les charbonniers. Car la population relativement dense massée autour des bords fertiles du lac Siljan a pour ceinture le désert boisé où les sous-bois et les eaux rapides gardent leur virginité sauvage. J'imagine que c'est là que Zorn a dû peindre cette belle fille, vêtue seulement du galon rouge dont les vierges de Mora ceignent leur cheveux, qui débouche si brusquement hors du fourré, faunesse candide, aveuglée de lumière.

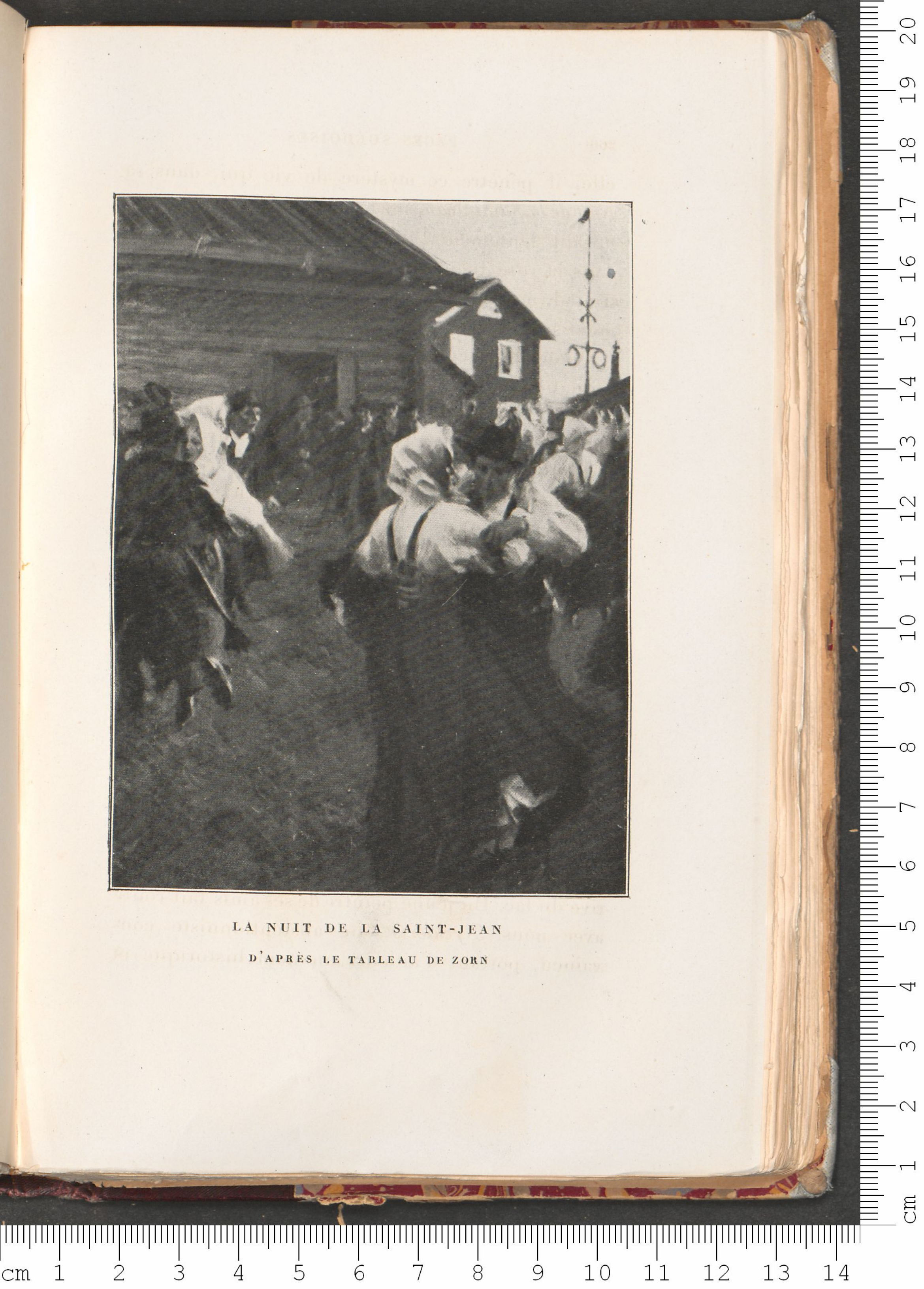
Il est significatif et documentaire qu'un puissant artiste comme Zorn, en possession du métier le plus étourdissant qui puisse être, ait été conduit, par un instinct profond non moins que par un goût plus ou moins voulu, à se retremper ainsi dans la vie primitive, à se rapprocher étroitement de ses origines pour conserver sa force créatrice. Maintenant que je connais son pays, c'est la Dalécarlie que je vois dans son œuvre. Elle lui prête sa sincérité robuste, le meilleur de son génie. Par



elle, il pénètre ce mystère de vie qui, dans sa *Nuit de la Saint-Jean*, sur la face des danseurs tournoyant lentement, comme de lourdes abeilles, dans la rose lueur crépusculaire de l'été septentrional, met ce songe où l'Être ourdit silencieusement ses rets.

Quand ceci a été une fois senti, tout s'éclaire. Les formations humaines les plus opposées deviennent aisément intelligibles, ne fût-ce que par contraste, à la sensibilité qui possède en soi la grammaire parfaite du terroir natal. Comme preuve de la merveilleuse *voyance* de l'art de Zorn, je rappellerai seulement ce portrait à l'eau-forte d'Anatole France, que tous connaissent. Zorn, avant de le buriner, n'avait jamais vu l'auteur de *Thaïs* et de la *Reine Pédauque*. Il n'a de sa vie lu une ligne de celui-ci ; il ne lit jamais, ne voulant pas d'autre vision que la sienne entre le monde et lui. Et pourtant, quelle analyse pénétrante, quelle savante synthèse, eût pu jamais, comme la lucide intuition de l'artiste, fixer pour la postérité la physionomie morale de ce *docteur Faustus* de la décadence ?

En quittant la maison de Zorn, à Mora, nous prenons le bateau à vapeur pour regagner l'autre rive du lac. Un jeune peintre de ses amis fait route avec nous. *Nyckterist*, ou abstentionniste convaincu, portant d'ailleurs un nom historique et



LA NUIT DE LA SAINT-JEAN

D'APRÈS LE TABLEAU DE ZORN

vêtu d'un costume sportif de *vadmal* (laine tissée dans les *homes* rustiques), il nous entretient avec feu du mouvement humanitaire et culturel de la Suède.

Les bords du Siljan offrent, lorsqu'on en approche par un beau jour d'été, un spectacle ravissant. Sur le penchant des côteaux, des prés verts, en damier incliné avec, au milieu de chacun, une petite cabane rouge où l'on serre les foins; des bouleaux aux fûts blancs qui s'égaillent; des massifs de sapin au velours profond. Toujours la vision d'Arcadie heureuse dont on ne se lasse pas. A main gauche, l'église de Rättvik, la « fiancée à genoux », apparaît et lentement se tourne vers nous, à l'extrémité de l'étroit promontoire. Elle fait signe de son diadème qui brille au soleil, serre contre elle, parmi les buissons, les bergeries basses, maintenant délaissées, où jadis on rangeait les dîmes. Tandis que nous écoutons le jeune apôtre, il nous semble que des chérubins ailés volent dans l'air au-dessus du lac, déployent de longues banderoles où sont écrites en lettres d'azur les mots divins prononcés il y a deux mille ans, — hélas! avec un succès imparfait : *Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté!*

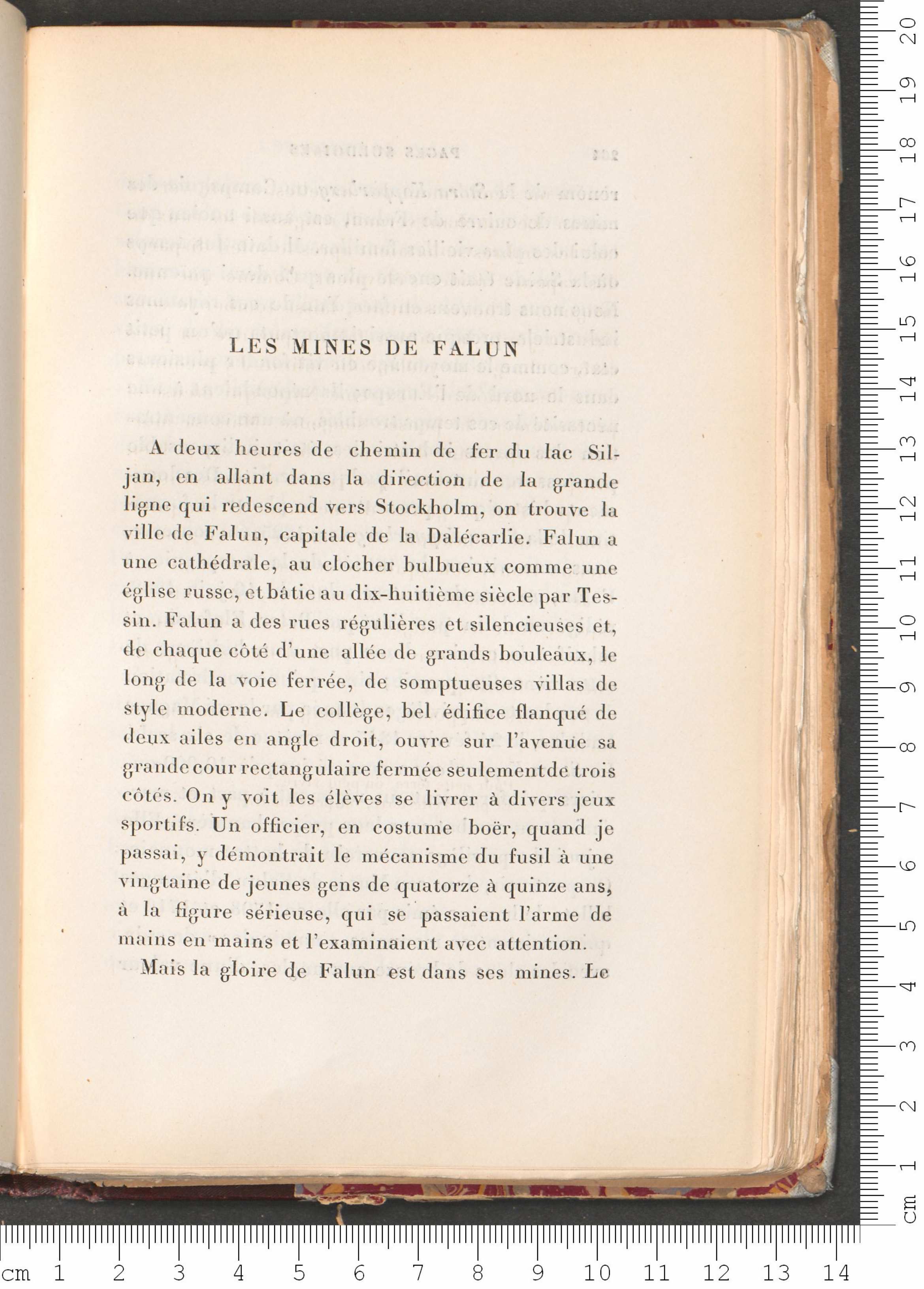
Le même soir, je suivais seule vers l'heure du crépuscule un chemin tournant qui, après avoir passé sur un pont de bois l'embouchure d'une

rivière où s'endorment des nacelles, monte vers le coteau. Le couchant vermeil rougissait les eaux du lac ; les ombres se hâtaient après le soleil disparu ; des vapeurs froides s'élevaient. Comme une âme fatiguée, à l'heure solitaire, laisse tomber le sourire du jour, la nature faisait paraître sa face sévère, chargée de mélancolie infinie. J'y reconnus cette désolation de l'extrême Nord, qui creuse si profondément la pensée songeuse. Mais sa morsure n'est pas sans douceur. L'homme est si bien fait pour la souffrance que rien n'est puissant sur lui qui n'ait sa goutte d'amertume. Il conquiert ainsi cette sensation de dominer la vie, où la sienne trouve son équilibre et son salaire.

Je redescendis vers la vallée maintenant obscurcie, dont les maigres contours s'accusaient en masses sombres sur l'œil blafard du lac clignant entre les feuillages.

Des vers du poète Runeberg me revinrent en mémoire :

Pour cette terre, on peut vivre ;
Et pour cette terre, on peut mourir.



LES MINES DE FALUN

A deux heures de chemin de fer du lac Siljan, en allant dans la direction de la grande ligne qui redescend vers Stockholm, on trouve la ville de Falun, capitale de la Dalécarlie. Falun a une cathédrale, au clocher bulbueux comme une église russe, et bâtie au dix-huitième siècle par Tessin. Falun a des rues régulières et silencieuses et, de chaque côté d'une allée de grands bouleaux, le long de la voie ferrée, de somptueuses villas de style moderne. Le collège, bel édifice flanqué de deux ailes en angle droit, ouvre sur l'avenue sa grande cour rectangulaire fermée seulement de trois côtés. On y voit les élèves se livrer à divers jeux sportifs. Un officier, en costume boër, quand je passai, y démontrait le mécanisme du fusil à une vingtaine de jeunes gens de quatorze à quinze ans, à la figure sérieuse, qui se passaient l'arme de mains en mains et l'examinaient avec attention.

Mais la gloire de Falun est dans ses mines. Le

renom de la *Stora Kopparberg* ou Compagnie des mines de cuivre de Falun, est aussi ancien que celui des plus vieilles familles. Il date des temps où la Suède était encore plus qu'à demi païenne. Nous nous trouvons en face d'un de ces royaumes industriels, presque aussi importants qu'un petit état, comme le moyen âge en vit fonder plusieurs dans le nord de l'Europe; ils répondaient à une nécessité de ces temps troublés, où une concentration des forces industrielles était indispensable pour assurer au travail quelque sécurité. Des documents historiques permettent de placer la formation de la *Stora Kopparberg* vers 1225. On conserve, dans une vitrine du musée de la compagnie, à Falun, un acte de vente en date du 16 juin 1288, rédigé en latin par l'évêque Peter Elofsson, et relatif à la cession d'une part d'un huitième de cette même Compagnie; ainsi qu'une confirmation de ses droits et privilèges donnée par le roi Magnus Ladulas, le 24 février 1347 et revêtue de six scels. La *Stora Kopparberg* a compté jusqu'à 10,000 ouvriers qui formaient un régiment à part et marchaient au combat sous leur propre bannière. Elle a joui du privilège souverain de battre monnaie. On peut voir, dans son Musée de Falun, d'étranges billets de banque émis par elle en 1708 et 1710 et qui consistent en monnaies « nominales » de cuir, avec des clous de bronze aux angles, d'une valeur

de deux dalers; et d'autres en écorce de bouleau. On y garde aussi des spécimens de la plus énorme monnaie qui existe peut-être : des plaques de bronze rectangulaires de 65 centimètres de long sur 32 de large, d'un poids de 19 k. 5, et d'une valeur de dix dalers, frappées en 1685 par la Compagnie pour le compte de l'État suédois.

Mais l'activité de la compagnie de *Stora Kopparberg* n'est pas restée limitée à ces mines de cuivre le Falun, qui furent son point de départ, et dont elle a pris le nom. Telle qu'un fief puissant qui va toujours s'annexant de nouveaux territoires, elle a, au cours des siècles, étendu sa souveraineté, en l'appropriant aux conditions modernes, sur les deux grandes formes de l'industrie nationale suédoise : la production et l'affinement du fer, et l'exploitation des forêts.

La forêt, en Suède, complète la mine, et ceci d'autant mieux que, comme par un dessein préétabli de la Providence, elles sont situées dans la même région. C'est à l'emploi du charbon de bois comme combustible que le fer et l'acier suédois doivent leur supériorité universellement reconnue. Les seules usines de Domnarfvet, près de Falun, (toujours à la Stora Kopparberg) en emploient annuellement 45,000 mètres cubes.

C'est un magnifique poème du travail humain dans le corps à corps avec la sauvage nature, que

toute cette région de la Suède centrale dont les fleuves fougueux qui tombent dans la Baltique sont les artères palpitantes. Ce vieux pays des *järnbärare*, des « Porteurs de fer », jouit d'un renom immémorial dans l'histoire nationale. Sous le manteau infini des sapins, le réseau des filons métallifères court comme les veines de la terre. Dans les déserts boisés, au bord des chutes, les forges et les hauts-fourneaux s'élèvent de toutes parts. Les bûcherons et les charbonniers préparent le combustible. Puis, à mesure que les routes du monde s'ouvrent, l'industrie prend des formes plus amples. La forêt inépuisable, comme un champ qu'on moissonne annuellement, s'en va seule, par la voie des fleuves rapides qui emportent dans leurs remous ses troncs ébranchés, jusqu'aux baies profondes de la Baltique où les scieries les attendent, et les steamers des deux continents qui les vont charger. Race hardie, trempée aux rudes hivers, que celle de ces forgerons, de ces bûcherons, de ces charbonniers, mariniers et flotteurs, qui vivent de la mine, de la forêt et du fleuve et, dès les temps les plus reculés, exportent du fer et des hommes. Si on se la tient présente à l'esprit, on comprend mieux les armées de Charles XII et la place extraordinaire, relativement à sa population si petite, que la Suède a pu tenir dans l'histoire de l'Europe.

Pour en revenir à la *Stora Kopparberg*, disons seulement, pour donner une idée de l'étendue de ce fief industriel, que ses domaines, situés principalement en Dalécarlie, consistent en vastes forêts, d'une superficie de 3,500 kilomètres carrés; en innombrables mines de fer (les seules usines de Domnarfvet en possèdent plus de 200); et en chutes d'eau d'une force totale de 150,000 chevaux, les rivières et les lacs situés sur ces territoires ayant une longueur de 2,700 kilomètres.

La compagnie possède les scieries de Skutskär, sur la Baltique, les plus vastes qui soient au monde, d'une production annuelle de 35,000 standarts; des usines de produits chimiques; de vastes fabriques de pâtes de bois et de magnifiques papeteries, près des rapides du Dalelf, près de Domnarfvet, qui fournissent du papier aux journaux de l'ancien et du nouveau continent, jusqu'en Australie et au Japon. J'ai vu les énormes rouleaux destinés à l'impression du *Daily Mail*. Et le catalogue montre la photographie d'un train spécial transportant, de Granton à Glasgov, cinquante wagons chargés de papier pour journaux, provenant de l'usine de la Stora Kopparberg.

Quant à la « mine-mère » de cuivre à Falun, elle commence à s'épuiser. Voici sept cents ans qu'elle a été exploitée sans interruption. Elle a jeté dans la production mondiale environ 500,000

tonnes de cuivre, pour une valeur de près d'un milliard et demi. Sa profondeur est de 360 mètres; ses galeries souterraines et excavations ont une longueur de 30 kilomètres environ.

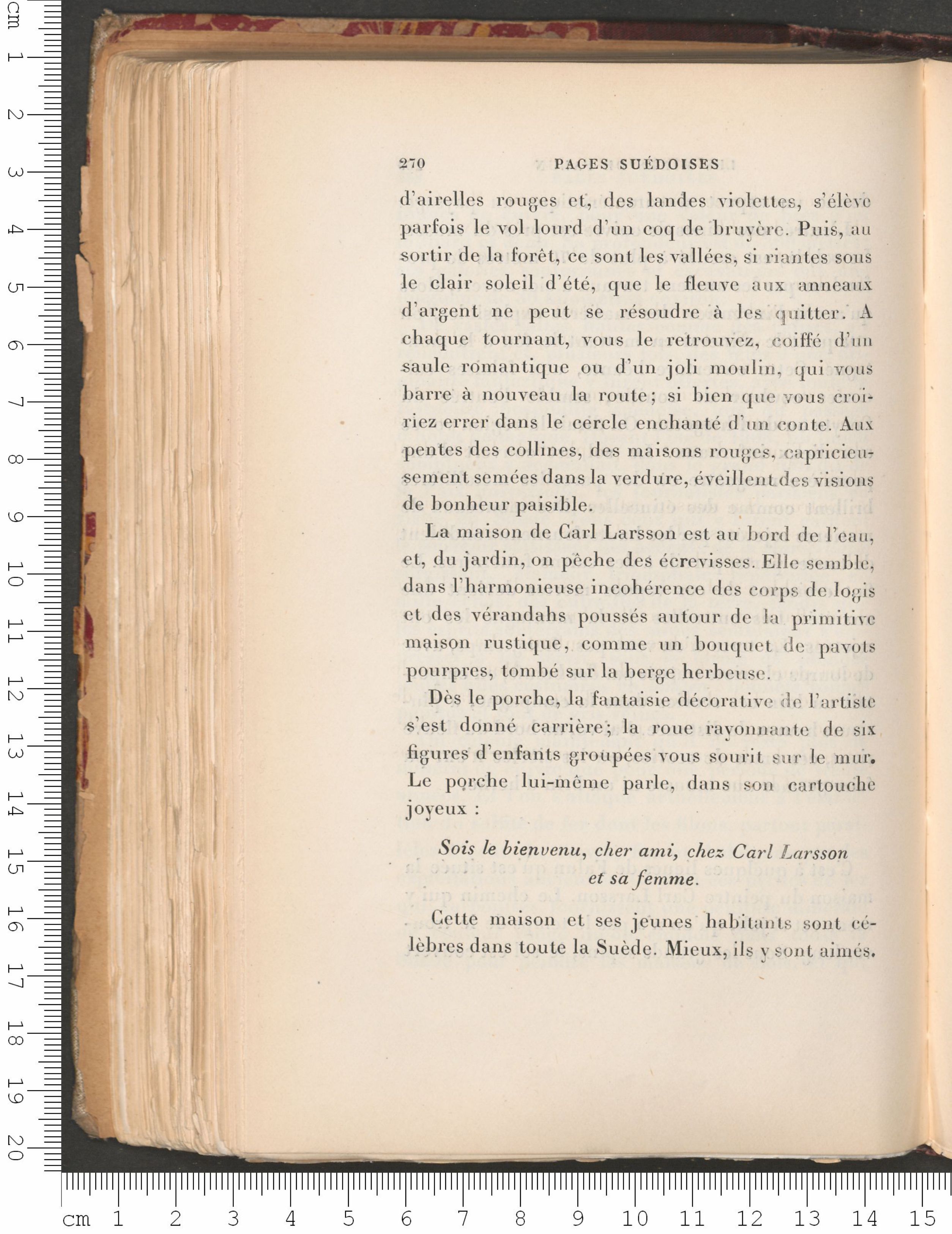
De vastes salles, hautes comme des églises, s'y rencontrent et, plusieurs fois, des fêtes d'une originalité fantastique y furent offertes, avec toute la fastueuse hospitalité suédoise, lors du passage d'hôtes de marque. Durant l'été de 1908, un lunch somptueux y accueillait, dans le grand hall dit de la Paix universelle, les journalistes parisiens en visite en Suède. Tous ceux qui y furent gardent le souvenir saisissant des accents de la *Marseillaise* surgissant, clameur triomphale répercutée en mille échos, des entrailles de la terre, tandis que les esprits souterrains des mines semblaient s'empresser à les servir, sous la forme de blondes jeunes filles costumées en *tomten :* bonnets rouges pointus et tout de gris vêtues.

On calcule maintenant qu'il ne reste plus de minerai de cuivre que pour une période de trente années. Et l'on s'attaque actuellement à l'extraction du sulfite de fer dont les filons, partout parallèles à ceux du cuivre, furent dédaignés par les exploitations anciennes. Ce sont ces pyrites de fer qui, carbonisés, fournissent une peinture minérale de couleur rouge qu'on emploie dans toute la Suède pour peindre les maisons de bois, et qui

donne un aspect si caractéristique au paysage.

L'entrée des mines de cuivre est près du musée. Le sol, là, est creusé à plus de 70 mètres de profondeur par les anciens travaux à ciel ouvert, alors qu'avant l'invention des matières explosibles, on attaquait le minerai en mettant le feu à la montagne. Cette ouverture béante, aux falaises calcinées couleur de rouille, semble l'entrée du Cocyte ou du Phlégéton. On dirait la région vouée aux dieux infernaux. Le sol est couvert d'une poussière rougeâtre où des parcelles métallifères brillent comme des étincelles. Des monceaux de matières rejetées par les hauts-fourneaux ondulent de toutes parts, pareils à des cairns funéraires. Le flot croissant de ces vagues mortes devient une anxiété. Les entrailles de la montagne les ont rejetées. La terre n'en veut pas. Longtemps, avec de lourds chariots traînés par des bœufs, on emportait au loin ces scories dans la campagne, à plusieurs heures de distance. J'ai vu, au bord du fleuve riant, ces amas de scories, où les siècles n'ont pu faire germer une mousse ni un brin d'herbe.

C'est à quelques lieues de Falun qu'est située la maison du peintre Carl Larsson. Le chemin qui y mène est si joli, qu'on n'a pas le temps de le trouver long. Sous les grands sapins, le sol est couvert



d'airelles rouges et, des landes violettes, s'élève parfois le vol lourd d'un coq de bruyère. Puis, au sortir de la forêt, ce sont les vallées, si riantes sous le clair soleil d'été, que le fleuve aux anneaux d'argent ne peut se résoudre à les quitter. A chaque tournant, vous le retrouvez, coiffé d'un saule romantique ou d'un joli moulin, qui vous barre à nouveau la route; si bien que vous croiriez errer dans le cercle enchanté d'un conte. Aux pentes des collines, des maisons rouges, capricieusement semées dans la verdure, éveillent des visions de bonheur paisible.

La maison de Carl Larsson est au bord de l'eau, et, du jardin, on pêche des écrevisses. Elle semble, dans l'harmonieuse incohérence des corps de logis et des vérandahs poussés autour de la primitive maison rustique, comme un bouquet de pavots pourpres, tombé sur la berge herbeuse.

Dès le porche, la fantaisie décorative de l'artiste s'est donné carrière; la roue rayonnante de six figures d'enfants groupées vous sourit sur le mur. Le porche lui-même parle, dans son cartouche joyeux :

Sois le bienvenu, cher ami, chez Carl Larsson
et sa femme.

Cette maison et ses jeunes habitants sont célèbres dans toute la Suède. Mieux, ils y sont aimés.

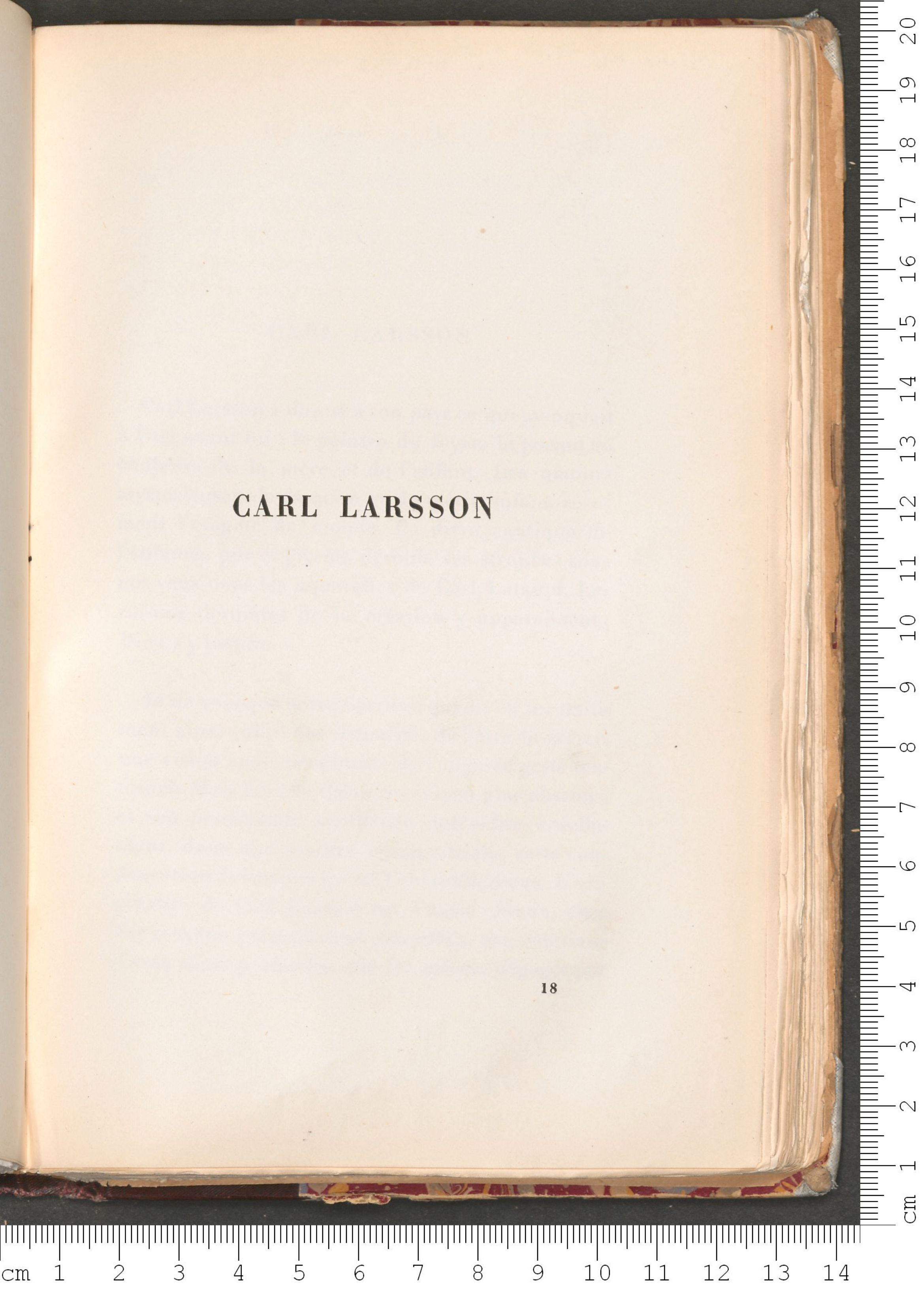
Ils font partie du patrimoine national. Il est peu de logis, humble ou aisé, où vous ne trouviez une reproduction qui les montre dans quelque scène familière.

— Regardez mon chéri, disait une jeune mère au peintre. N'est-ce pas un vrai petit Carl Larsson?

C'est que celui-ci, en peignant les siens dans la vérité quotidienne de l'épopée domestique, a donné l'image de tout un peuple et de l'idéal dont il vit.

Entrons. La maison est hospitalière. Le maître du logis sourit sur le seuil, dans sa grande blouse blanche de travail.

La table est dressée dehors, sous le grand bouleau, flamboyante sous les buissons d'écrevisses géantes qu'ont pêchées les enfants. La mère a pétri pour nous du pain de France. Merci pour le bon accueil, la belle vision d'art, la guirlande de jeunes visages purs et joyeux autour de la table, et pour le drapeau tricolore qui, de loin, nous montrait le chemin.



CARL LARSSON

18

CARL LARSSON

Carl Larsson a donné à son pays ce qui manquait à l'art avant lui : le peintre du foyer, le poème en couleurs de la mère et de l'enfant. Les amours mystérieuses de la mère et du petit enfant résument l'énigme du monde. Ce divin cantique de l'enfance, pur et joyeux, déroule ses strophes sous nos yeux dans les aquarelles de Carl Larsson. Les raisons dernières de la création y apparaissent ; Dieu s'y justifie...

Je ne vois que notre Carrière qui ait eu un sentiment aussi subtil des virtualités de l'être en germe, une vision aussi pénétrante de l'auguste geste maternel. Mais l'art de Carrière est bien plus abscons, et son pessimisme panthéiste enténèbre cruellement, dans une sombre vision sociale, cette condensation de lumière qu'est l'enfant heureux. L'originalité de Carl Larsson est d'avoir obtenu, avec des moyens extrêmement simplifiés, des notations d'âme aussi profondes que les *schema* dégagés par

la pâte savante du « peintre des fumées ». Au pôle opposé de l'art, le doux Chardin nous ouvre le foyer du dix-huitième siècle et nous fait respirer la quiète atmosphère de l'intimité bourgeoise de son temps. Mais une discipline monacale pèse encore là sur les rappports domestiques; les douces enfants du *Benedicite* ont l'air contenu de petites béguines. Le foyer et les enfants que nous décrit Carl Larsson, avec leur dosage harmonieux de robustesse et d'affinement, semblent appartenir à l'heureuse humanité future que d'aucuns embrassent en rêve. Je verrais en pensée ces tableaux lumineux illustrer un des quatre évangiles de Zola qui s'appellent : *Fécondité, Travail, Vérité*. Mais d'un Zola plus pur, dans l'œuvre duquel les convoitises mauvaises seraient ignorées et où flotterait encore une vague odeur de paradis : *Gud's Fred : Pax Dei*, selon les paroles inscrites par le peintre suédois au-dessus de l'une des portes de sa demeure. Cet esprit familial et social trouve son expression complète dans une aquarelle d'un caractère savoureux et d'une brillante composition : *Noël*, qui réunit autour de la table gargantuesque, chargée des mets traditionnels, où chacun tout à l'heure viendra se servir à sa guise, enfants, aïeul, serviteurs et voisins, types rustiques marqués du sceau du labeur probe.

Il faut dire ici quelques mots de l'homme, car il est le meilleur commentaire de son art. Ses portraits

de lui-même sont nombreux. Carl Larsson semble faire assez volontiers cet examen de conscience qu'est pour un artiste la reproduction de sa propre image. Ces sortes d'autobiographies vivantes nous montrent une silhouette humoristique, rieuse et bon enfant, avec une touche d'*humanité*, de fantaisie et de réalisme *sui generis;* soit que, debout, drapé avec grandiloquence dans une houppelande feu, il nous regarde, une malice perçante dans ses yeux clignants; ou que, vêtu de la blouse blanche qu'il affectionne comme signe du bon ouvrier, il tienne dans sa main une marionnette grimaçante; ou bien qu'il s'apprête à fixer sur la toile une étude, tandis que, près de lui, la floraison d'un cactus, dessiné avec la minutieuse caractérisation japonaise, s'apparie avec la malicieuse bonhomie du visage, rendu dans un faire équivalent. Ou encore que, dans une pose du travail, son pinceau à la main, il fasse faire à sa petite fille exultante des exercices d'équilibre sur la tête paternelle. Carl Larsson est la figure la plus populaire de la Suède entière. Il réalise un type national. Et pourtant, chose singulière, c'est, je crois, le seul homme de son pays dont la fantaisie la plus éclatante ne soit pas seulement de frêles broderies de soie et d'or sur le fond éternel du *Weltschmerz,* du « mal de vivre », mais sonne au contraire avec le son constant, net et franc, d'un rire d'enfant.

Il représente l'optimisme robuste et sain qu'engendrent la force de l'âme et la vie dans la nature. Il est peut-être le premier artiste qui ait donné une expression esthétique complète aux affections morales de l'être humain. Son œuvre très vaste est célèbre hors de la Suède, sa patrie, en Allemagne, en Amérique, dans tous les pays de langue germanique. Cependant, les bruits du dehors arrivent si peu chez nous qu'un ouvrage de vaste information et de pénétration ingénieuse comme l'*Impressionnisme* de M. Camille Mauclair, publié tout dernièrement, nomme incidemment Carl Larsson parmi les artistes *norvégiens* influencés par cette école.

Carl Larsson est né à Stockholm, en 1853, dans une pauvre maison d'un quartier ouvrier. Il s'est plu souvent à rappeler les conditions étroites de sa première enfance et comment il n'eut en toute sa vie qu'un seul cadeau de Noël : un « caramel d'enterrement » qu'un caporal jeta par l'huis entrebâillé, un soir de la grande fête, à son petit ami. « Grande pauvreté, a dit Carl Larsson en parlant de son foyer d'enfance, mais nulle envie. Ma mère considérait les « meilleurs », comme une classe d'êtres supérieurs qui devaient naturellement avoir tout à souhait; et pour mon père, il était convaincu que tout allait pour nous le mieux du monde et, si on lui avait offert de devenir ministre, il se fût senti à peine étonné et content de ce petit chan-

gement. » C'était un homme de la campagne, qui était porteur de grains à Stockholm. Mais, les soirs de Noël, pour remplacer les jouets absents, il racontait des histoires et comment, au seizième siècle, les siens avaient échangé leur gord d'Hammerly contre celui de Lilla Löfholta. Ceci était arrivé par le fait d'une certaine vieille demoiselle Lillie, dont il parlait comme si elle était d'hier. Et l'on pouvait certifier que leurs ancêtres avaient dû être des Vikings; car, au mur de la vieille église, que le lac atteignait dans les temps anciens, on voyait encore les anneaux de fer auxquels ils attachaient leurs grandes barques. Je cite ces choses, parce qu'elles sont caractéristiques de l'orgueil de race, des traditions et de la fantaisie des classes les plus humbles en Suède, et parce qu'elles leur composent une atmosphère morale particulière.

Carl Larsson, à treize ans, gagnait sa vie en retouchant des photographies et en dessinant des illustrations pour les journaux satiriques. A seize ans, il entrait à l'académie des beaux-arts de Stockholm. Il échouait au concours pour l'obtention de la bourse de voyage à l'étranger, mais partait à ses frais, en 1876, sur les économies amassées à l'aide de son crayon d'illustrateur durant ces années d'étude, pour venir continuer celles-ci à Paris. Tous les jeunes talents de la Suède, en révolte contre le conventionnalisme académique,

accouraient vers ce temps dans notre capitale pour y apprendre l'étude de la nature à l'école de nos impressionnistes. Carl Larsson y devait rencontrer, sous les traits d'une jeune artiste peintre suédoise, Karin Bergöö, le destin, non seulement de sa vie, mais de son talent.

Il obtenait son premier succès, au Salon de Paris de 1883, avec une aquarelle : *La mère Moreau,* actuellement au Musée de Gotembourg sous le titre : *Octobre*. Ce petit sujet avait fait l'objet d'une aimable compétition entre le peintre et sa jeune fiancée, et l'on en peut voir les deux esquisses rivales dans la préface illustrée de *Ett Hem,* dont nous parlerons tout à l'heure. Carl Larsson habitait alors Grez-sur-Loing, près Nemours, où s'était fixée une petite colonie d'artistes suédois. *La mère Moreau* montrait dans son potager, en sabots et en bonnet blanc, un panier au bras, par un matin perlé d'automne, la brave hôtesse des jeunes peintres. La finesse tendre de la lumière, une notation infiniment délicate des tonalités, une fraîcheur de sensibilité et d'exécution délicieuses, joint à je ne sais quel air de spiritualité riante, font de ce petit morceau un chef-d'œuvre du genre.

Il faut mettre à côté une seconde aquarelle de la même manière, mais dans une note plus grise de mélancolie savourée : *Novembre*, un vieil homme

courbé sous un fagot, à la lisière d'un bois (également au Musée de Gotembourg). Il y a là un sentiment subtil et presque voluptueux de la spirituelle douceur du ciel de l'Ile-de-France, de sa grâce toute en demi-teintes, qui est bien fait pour nous toucher.

J'ai eu souvent une impression semblable, quoique rarement aussi intense, en parcourant les salles du Musée de Gotembourg où sont réunies les œuvres des paysagistes suédois qui furent, à Paris ou à Grez, les camarade d'études de Carl Larsson ou ses prédécesseurs, et qui se rattachent directement à l'école de Fontainebleau ou à celle de nos plein-airistes. Il semble qu'ils aient mieux que nous le recul nécessaire pour sentir dans tout son pathos tel aspect de la nature de France ou de sa population, tel accent de terroir qui nous échappent, précisément parce qu'ils sont l'ambiance naturelle de notre propre sensibilité ; et la petite pointe exotique qu'y mêle malgré tout l'âme étrangère ne fait que leur donner du piquant. Il faut toujours se garder de croire qu'il n'y a de vrai de nous que ce que nous en connaissons.

C'est dans cette même manière que Carl Larsson a traité le portrait de sa jeune épousée, debout, rêveuse, dans sa robe blanche, près d'un banc moussu du jardin de Grez. Un peu plus tard, une peinture à l'huile : *Idylle d'atelier,* se distingue par

une même entente délicate des valeurs lumineuses et par une touche fondue et nuancée, de pâte savoureuse, qui se retrouve dans le portrait de la *Petite Suzanne*. C'est la première manière de Carl Larsson. Elle va changer. Nous regretterons, pour notre part, qu'il n'y retourne pas, au moins de temps à autre. Mais il va marcher de plus en plus dans la voie d'une stylisation très personnelle et toujours plus serrée.

Ce fut Pontus Furstenberg, un « Mécène » de Gotembourg, qui mit Carl Larsson sur sa voie en lui commandant, pour la collection célèbre qui devait former plus tard le plus riche joyau du Musée de cette ville, le portrait des jeunes enfants du peintre lui-même.

Celui-ci, après un séjour à peu près consécutif de neuf années en France, était rentré avec sa jeune famille dans sa patrie en 1885.

Le Salon de 1885, à Stockholm, où parurent les « opposants », marque dans l'évolution artistique du Nord une date comparativement aussi importante que le fut, dans celle de notre art, l'apparition des impressionnistes au Salon de 1863. Parmi ces combattants enthousiastes de la première heure qui rapportaient de France l'impressionnisme dans leurs bagages, il faut nommer le paysagiste Wahlberg, l'aîné de tous, mort il y a

deux ou trois ans, et qu'on peut presque ranger parmi les « petits maîtres » de l'école de Fontainebleau; Salmson, mort aussi, Hagborg, tous peintres dont les œuvres figurent au Musée du Luxembourg; Richard Berg, Birger, Osterlind, Ekström, qui rappelle, dans une note rêveuse, la grâce argentée des Corot. J'en oublie. Et il faut saluer ici très bas la mémoire d'Ernest Josephson, mort trop tôt, brisé par le démon de sa propre fantaisie, mais qui laisse cinq à six toiles hors pair. Peintre dont la science égale l'inspiration, formé dans l'étude des Rembrandt et des Velasquez, j'oserais presque dire leur émule, et qui, dans ses figures si solides et si vibrantes à la fois, a versé tout le génie mystérieux de sa race : la contemplation éperdue de la nature et de son énigme, le sens hallucinant de ses forces cachées, la mélancolie torturante et divine, désespérée, qu'engendre dans l'homme la disproportion de son âme et de son destin, du vouloir et du pouvoir, du désir et du possible : tout ce que jette au vent, dans sa plainte forcenée, ce *Génie du Torrent*, ce *Strömkarl*, aduste adolescent nu qui brisera, sous son archet délirant, l'âme sonore du violon auquel sa main nerveuse veut arracher une clameur qui domine le tumulte des flots bondissants. Ce *Génie du Torrent,* centre des indignations et des enthousiasmes à ce Salon des « opposants » de 1885, fut acheté

par le prince Eugène. J'ignore si c'est de sa collection qu'il est passé au Musée national de Stockholm, ou si le tableau qui s'y trouve est une réplique. Il en existe aussi au Musée de Gotembourg une ébauche grandeur nature, plus intense et plus sombre encore, que je suis bien près de préférer.

Dans cette phalange d'opposants, au premier rang desquels il faut nommer Carl Larsson, une scission va bientôt se produire. Le groupe le plus ardent va se séparer des artistes suédois qui continuent à résider en France et à suivre les traditions de l'impressionnisme français, si l'on peut employer ce mot en parlant d'une école dont le mot d'ordre fut précisément de n'en pas avoir, et qui, prise dans sa plus large extension, va du semi-classicisme de l'école de Fontainebleau, en passant par Manet et Degas, aux dernières fantaisies d'un Gauguin. On veut un art qui exprime la vie suédoise et son idéal moderne, au lieu d'être une importation de l'étranger. Et, comme on ne met pas le vin nouveau dans de vieilles outres, on cherche une technique nouvelle, nationale, — et on la demande à l'art japonais, dont Manet et Degas ont signalé la route. Parmi les artistes qui, plus ou moins consciemment, donnent à notre œil, par la recherche de la stylisation décorative, un ressouvenir des puissantes synthèses d'un Hokousaï et d'un Hiroshigué, nom-

mons Nordström, Kreuger, Eugène Jansson, Fjœstad. Le plus paradoxal est qu'avec cette technique japonisante, la jeune école suédoise moderne soit bien en train de se créer l'art prime-sautier, « national » auquel elle prétendait avec juste droit. Car la technique n'est qu'un outil, apte et solide à des degrés divers; une coupe plus ou moins chatoyante où bouillonne l'élixir de vie. Ce que les jeunes peintres modernistes suédois demandaient à leur outil, c'était de ne pas avoir servi à modeler les visions séculaires de l'âme européenne. Ils voulaient une coupe où ils fussent sûrs de ne retrouver le goût d'aucun des breuvages anciens.

Je crois bien que Carl Larsson fut le premier japonisant de la jeune école suédoise. Lui-même a appelé le Japon « sa vraie patrie artistique ». Une ressemblance curieuse entre les sites de la Suède et les paysages nippons devait aisément conseiller d'adopter, pour l'interprétation des premiers, les procédés de stylisation appliqués par les maîtres du Soleil-Levant. C'est, en effet, la même nature d'îles et d'eaux partout éparses, de collines dont les courbes s'apparient aux découpures des rivages; même pureté d'air sur laquelle se détachent en plein relief les feuillages clairs et les silhouettes graciles des arbres. Les villas d'été suédoises, constructions de bois peintes de couleurs vives, dans leur désordre pittoresque de *loggias*, de

kiosques et de vérandahs, ont un faux air de maisons de papier découpé, telles qu'il en fleurit sur les tasses de porcelaine. A certains endroits des environs de Stockholm, sur tel point du Mélar ou, par exemple, à Saltsjöbaden, dans l'archipel, l'analogie est si frappante qu'avec un peu de bonne volonté, on peut se bercer du songe de naviguer parmi les eaux du pays des *kakémonos*. L'intérieur de ces villas rustiques, avec la structure capricieuse que leur donnent les longues ouvertures placées haut, en prévision des neiges de l'hiver, l'enchevêtrement des toits aigus et des poutres apparentes, les galeries et les escaliers intérieurs, multiplient abondamment ces lignes horizontales et verticales dont les maîtres de l'estampe se servent pour repousser leurs figures, détacher le geste vivant sur le tracé rigide des choses inanimées.

Carl Larsson a reçu de la nature les trois dons artistiques : la fantaisie, le sens réaliste et l'humour, qui sont tout l'art japonais. Rien de plus intéressant que son corps à corps avec cet art japonais pour lui arracher les secrets de sa technique : la concentration pour ainsi dire « cinématographique » qui fait tenir tout le geste dans le tracé d'une seule ligne ; l'opposition savante des tons qui, dans la négation de l'ombre, parvient pourtant à créer le relief; tout en sauvegardant ces lois de la perspective devenues les indispensables lois

de notre œil et de notre pensée. Combat ardu, dont il sort presque toujours vainqueur.

C'est encore cette sorte d'apostolat social par la diffusion de la beauté au peuple, que l'idéalisme suédois moderne demande de l'art, qui guide Carl Larsson dans cette évolution de sa nouvelle technique. Il le conduit à remplacer les virtuosités du pinceau, la recherche des notations délicates qui marquent sa première manière, par une large entente des tons primitifs qui créent l'harmonie par leur choc heureux. L'œuvre originale devient ainsi comme la matrice rayonnante de beaucoup d'œuvres semblables, encore que plus modestes, qui s'en vont dans les plus humbles demeures porter la joie des yeux avec la pensée ennoblissante de l'artiste, où chacun retrouve sa propre vie magnifiée en beauté.

Ce progrès de simplification croissante, on le suit presque année par année dans les deux séries d'aquarelles : *Larssons* et *Ett Hem* (A Home) dont la dernière est au musée national de Stockholm et l'autre principalement au musée de Gotembourg, et dont les tirages en couleurs ont été réunies dans deux albums du même nom.

Carl Larsson, après avoir professé de 1885 à 1892 à l'Académie de Gotembourg, a fixé ses foyers dans une maison rustique de la Dalécarlie solitaire où il vivra ces poèmes de la famille, ces « Heures

de l'enfance », réunies dans ces deux albums nommés plus haut.

Si de Paris aux vallées dalécarliennes le procédé du peintre a changé, l'âme est restée fidèle à elle-même. De la blanche épousée qui rêvait dans le verger de Grez à la vierge rayonnante qui se tient debout sur le seuil de la maison nouvelle, le tournesol, la « rose du soleil » à la main — les deux figures qui ouvrent et ferment, comme deux portiques gracieux, ce poème de la famille — la pensée de l'artiste a suivi dans la voie choisie un développement logique et triomphal. Elle s'est faite plus robuste et plus lumineuse. Elle a remporté cette victoire sur la vie : affirmer le meilleur comme vrai. Ce courageux optimisme, cette joyeuse belle humeur donnent au talent de Carl Larsson son caractère reposant et charmeur. L'âme fraîche des enfants a passé dans son œuvre, et cette divine confiance envers la vie, cette bonne volonté envers tous, qui fait du sourire des tout petits un dictame à tout cœur morose.

La nature suédoise, dans ses aquarelles, forme le cadre harmonieux et tonique où les jeunes plants humains poussent comme des plantes robustes. Deux des tableaux les plus caractéristiques et qui se complètent de cet épanouissement salubre et joyeux dans la nature impolluée, sont : la *Pêche aux écrevisses* et *Paysage d'hiver*. La première,

esquisse d'une grande tapisserie, présente un aspect franchement décoratif. Les strophes alternées des verts et des bleus turquin s'entrelacent, soutenues par la note pourpre des somptueux buissons d'écrevisses qui chargent la table champêtre dressée sur la berge herbeuse. Quelle humour tendre, quelle notation juste, dans la silhouette de la bambine, dans l'eau jusqu'à mi-jambe, qui trousse ses petites jupes avec une drôlerie si gentille! Quel reflet de la quiétude ensoleillée du ciel dans les larges yeux de la plus grande, assise au premier plan, sous l'ombre légère des bouleaux tigrés! Une des sœurs, d'un geste de bonne ménagère, surveille la bouilloire, posée à terre sur de menus bois enflammés. Un tout petit s'effraie, charmé, dans son redoutable tête-à-tête avec une écrevisse vivante, en marche vers son doigt tendu. Sur le fleuve, des barques se balancent, pleines d'engins de pêche. Une vision enchanteresse de la Suède d'été, aux souffles vivides, aux eaux souriantes.

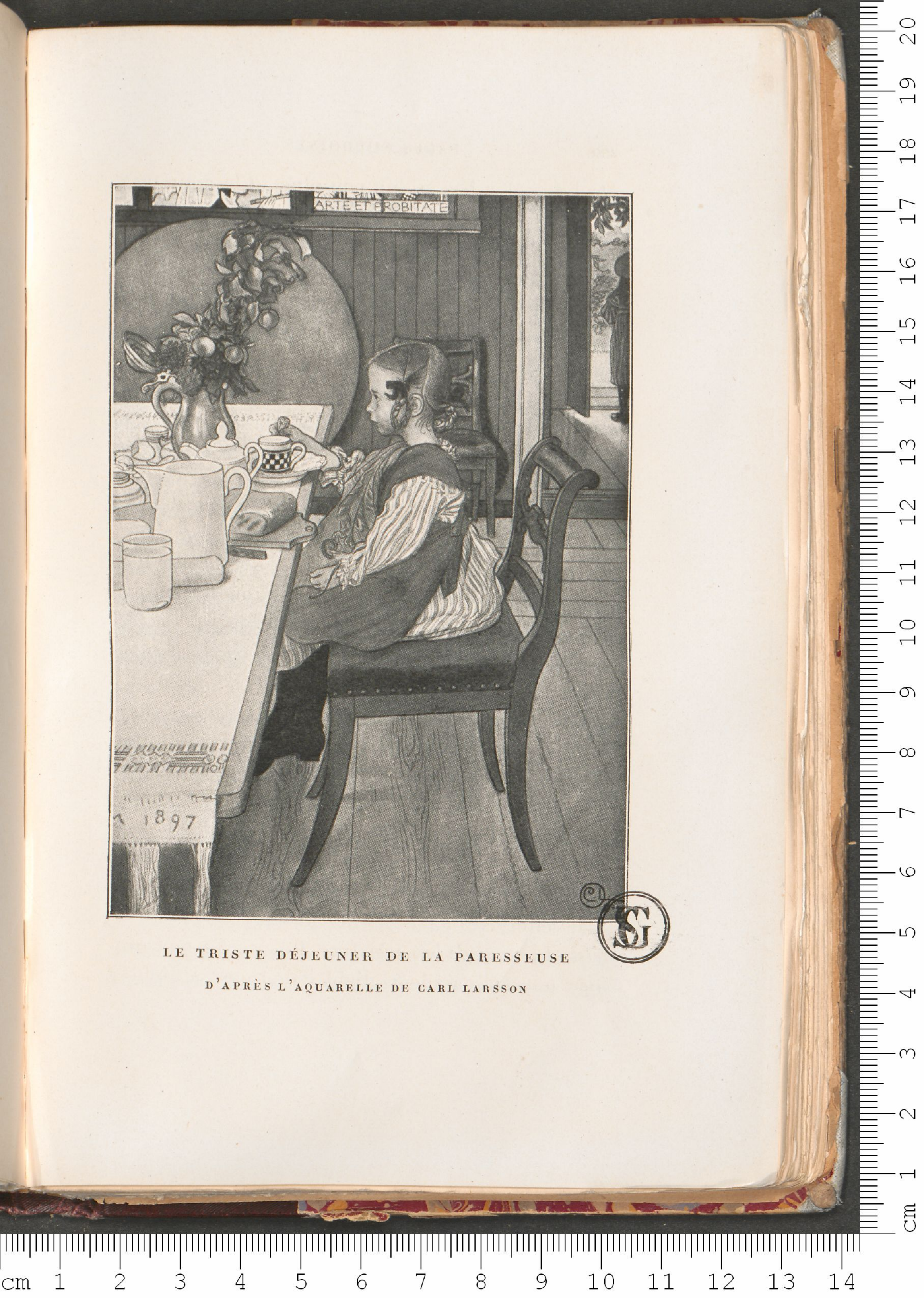
Dans le *Paysage d'hiver*, cette même nature montre sa face mystique et grave. Le fleuve glacé, où patinent au loin les garçons, ne forme avec le sol couvert de neige qu'une seule nappe que le soleil bas teint d'une lueur de pourpre mauve. Pareil à une grande hostie au nimbe pâle, il semble descendre tout près de la terre, tel qu'un messager

des limbes; si bas, qu'un peu plus, et la main tendue se poserait sur lui, ainsi que sur un oiseau expirant. Un vol de passereaux affamés tournoie autour de la gerbe pleine, piquée pour eux en haut d'un mât près du porche hospitalier. Dans le grand silence blanc, une petite larve humaine, douillettement empaquetée, aux pas mal assurés encore, pousse devant elle son petit chariot dont les patins s'enfoncent dans la neige.

Et il y a quelque chose de solennel et d'émouvant, presque d'auguste, dans le tête-à-tête de cette enfance si chaudement vêtue d'amour maternel, et de cette rude nature d'hiver, sévère et chaste, empourprée d'une lueur d'au-delà, qui demande à l'homme un si dur effort et qui semble le seuil de quelque initiation mystérieuse.

Quelle psychologie fine et tendre de l'âme enfantine, quel sentiment profond, et je dirais respectueux, des forces d'avenir qui sommeillent en ces jeunes êtres, s'illustrent dans ce « cantique des cantiques » de l'enfance! Des gloses ennuyeuses vaudraient moins, pour en convaincre, qu'un seul regard jeté sur quelques-unes de ces feuilles volantes.

Je citerais au hasard de mes préférences : *Le triste déjeuner de la paresseuse*. Puis la *Fête au grenier*, une mascarade endiablée de toute la nichée,



LE TRISTE DÉJEUNER DE LA PARESSEUSE

D'APRÈS L'AQUARELLE DE CARL LARSSON

d'une grâce bouffonne et douce, *la Chambre de maman et des petites filles*, un petit diable de trois ans, nu comme un ver ou peu s'en faut, vous regardant en face avec une innocence très crâne; *Je ratisse, Devoirs de vacances, En pénitence, Les gammes*, conscience et mélancolie devant le terrible piano à queue aux grandes dents blanches; *Ulf et Pontus*, deux jeunes garçons qui jouent au soldat : l'aîné, son œil clair de capitaine perdu dans l'héroïque vision des rêves d'enfant; le cadet rieur et plein de vie, son regard confiant levé vers l'aîné. Des enfants qui promettent des hommes.

Un de mes amis, vieux professeur de lettres dans une faculté de province, feuilletant chez moi les reproductions de ces aquarelles de Larsson, me disait, pensif : « Il faut qu'un peuple ait encore beaucoup de fraîcheur pour produire une œuvre semblable. » Oui, l'avenir et le destin d'un peuple plongent dans les berceaux leurs racines profondes. Mais c'est le cœur de la mère, penchée sur l'enfant dans les humbles et incessants soins maternels, qui nourrit de sa substance les générations futures. Toute cette œuvre de Carl Larsson, *matri et liberis sacrum*, est un hymne à la Mère, à la divinité du foyer.

Les promesses contenues dans les larges yeux rêveurs de la jeune épousée de Grez se sont épanouies en fleurs vivantes. C'est sa tendresse vigi-

lante qui s'exprime dans l'enveloppement douillet de ces petits membres souples, — car le climat est rude — dans la fraîcheur saine des visages rieurs, dans la bonne volonté ingénue de ces purs regards d'enfants qui n'ont connu autour d'eux que la paix et l'amour, dans la maison bien ordonnée, où la simplicité du travail domestique rehausse encore le goût de beauté d'une fantaisie artiste.

Et comme, dans la simplicité des gestes les plus humbles, se révèle ce don entier de soi-même qui est toute la mère! Ces mains qui soutiennent la *Petite Suzanne,* n'est-ce pas leur cœur même qu'elles embrassent? Cette divine étreinte protégeant le nourrisson vagissant, la voici encore, non plus triomphante, mais presque anxieuse, dans *Pensées de mère*. La jeune mère songe, heureuse, et pourtant le front voilé d'un nuage, sur le petit être blotti dans la tiédeur de ses bras. Car la vie est dure, et le chemin de l'enfant, si Dieu le protège, plus long que celui de la mère.

Regardons maintenant cette autre aquarelle : *Quand l'enfant dort*. La jeune femme coud sous la lampe; le mari lit. Dans la quiétude du soir et du foyer tiède, une pensée éclaire et réchauffe l'atmosphère monotone : la conscience de la tâche accomplie, la caresse profonde, et qui est toute la joie de vivre, de sentir près de soi des cœurs à l'unisson du vôtre.

Peut-être cette femme penchée sur ces humbles soins d'amour, eût-elle rêvée, à ses heures, une part de liberté et de loisir, et même de solitude, pour épanouir son âme profonde et la fructifier en ses dons propres. Mais elle s'était donnée aux autres, et elle ne s'est pas reprise. Elle a goûté la joie sacrée de sentir le pur sang de son cœur s'écouler dans de jeunes êtres sortis d'elle, et de voir sa force et sa vie transformées en eux en lumière. Nulle part ce magnifique regard de la mère, transfigurée par la joie divine du créateur, n'a été rendu avec plus de noblesse pathétique que dans la petite aquarelle que Carl Larsson intitule *Félicitations*.

« Aline, dit un des personnages d'Ibsen, *Solness le constructeur*, était aussi un architecte à sa manière. Construire des petites âmes d'enfants, des petites âmes d'enfants fortes, nobles et belles qui puissent devenir des âmes d'hommes, droites et élevées. Tels étaient les talents d'Aline... »

C'est de pareils architectes surtout qu'un peuple a besoin.

*
* *

En même temps qu'il traçait, comme en se jouant, cet « Évangile éternel de l'enfance », l'acti-

vité artistique de Carl Larsson se répandait sur les champs les plus variées et les plus vastes. On lui doit les grandes fresques de l'escalier monumental du musée national, consacrées à l'histoire de l'art en Suède au dix-huitième siècle ; la décoration *al fresco* d'une école supérieure de filles, à Gotembourg, qui représente les diverses occupations et illustrations de la femme suédoise, de sainte Brigitte à Frédérika Bremer, la romancière ; d'autres fresques encore pour la galerie Furstenberg ; *l'Entrée du roi Gustave Vasa à Stockholm,* au musée national de cette dernière ville, et le plafond du Nouveau Théâtre Dramatique.

M. Carl Laurin, qui fait autorité en Suède dans les questions d'art, a dit des grandes fresques décoratives de Carl Larsson qu'elles avaient « quelque chose de la *grandezza* de Tiepolo unie à l'intimité d'un Chardin. » L'indication, certes, est ingénieuse. Carl Larsson, s'il n'était, comme technique novatrice et comme sens moderne, si profondément de son temps et de son pays, se rattacherait aux maîtres du dix-huitième siècle par la grâce, l'abondance heureuse, la richesse de la fantaisie, ainsi que par le goût de la vie intime et des notations fugitives. Un Tiepolo, si l'on veut. Mais un Tiepolo dont la palette emprunte ses couleurs et son âme à l'aurore et qui refuse de connaître ces déliques-

cences somptueuses du couchant d'un peuple et d'un art, dont le dernier en date des maîtres vénitiens nous a laissé le poème.

Peut-être le charme des compositions de Carl Larsson réside-t-il précisément dans cet air de fraîcheur et de jeunesse qui joue autour de ses figures et nous rentre par les yeux dans l'âme, rien qu'à les regarder. Elles ont l'éclat d'un conte de fées.

Regardez cette grande fresque destinée au Musée National : *Entrée du roi Gustave Vasa le soir de la Saint-Jean d'été à Stockholm*. Ce jeune héros, blond comme Phébus, que Carl Larsson nous montre, selon ses propres paroles, « comme un soleil qui se lève », n'est-ce pas un bon chevalier de la légende qui revient, joyeux d'avoir terrassé les géants, humble et grave et louant Dieu, tandis que derrière lui claquent les étendards et que les festons de fleurs s'enroulent autour du pont-levis baissé pour son entrée triomphale?

Et ce *Gustave III recevant les statues antiques achetées à Rome,* n'a-t-il pas le geste d'un prince Charmant saluant l'éveil de quelque marmoréenne Belle au bois dormant?

Dans ses petites comme dans ses grandes compositions, dans ses aquarelles comme dans ses vastes fresques, Carl Larsson est avant tout un *décorateur;* on l'a dit souvent de lui sans donner à

ce mot la plénitude de sens qu'il comporte et qui répond essentiellement au caractère et à la destination de la fresque. Car celle-ci ne doit, par définition, être qu'un décor : un décor de rêve qui laisse jouer sur les surfaces les fantômes nobles ou charmants de notre imagination, sans leur donner plus de consistance qu'il n'en faut pour que nous reconnaissions leur vraie nature. La fresque est une vision. Et de quelles visions de grâce et de douceur, de spiritualité et de joie n'abonde pas le génie décoratif de Carl Larsson? Tout ce qui décore, embellit, allège la vie : la tendresse et l'humour, les fleurs et la lumière, découle, intarissable, de sa riche et riante fantaisie.

Il sait si bien que les êtres ne sont que les signes apparents de leurs propres songes, il voit si nettement ces songes se condenser autour d'eux en formes immatérielles, qu'il lui arrive parfois de mêler avec une simplicité naïve ces deux plans complémentaires : le visible et l'invisible, le réel et l'imaginaire. Ainsi dans cette grande peinture décorative, *Korum*, commandée par le comité suédois de l'*Art à l'Ecole*, et destinée à être reproduite *al fresco* dans une des salles de classe du Collège latin de Stockholm, on peut voir un essaim de chérubins pensifs issir du drapeau que tient l'adolescent recueilli qui, au premier rang du jeune bataillon scolaire au port d'armes, sur la prairie

semée de fleurettes préraphaélites, devant l'horizon que remplit les dômes de la ville, récite le *Pater Noster*. Au centre, planant parmi les lis et les tournesols, une enfant grave, en robe d'ange, jaillit, comme la prière pure qui monte à Dieu. Et il y a dans toute cette composition une telle unité de sentiment et de pensée que, malgré la bicyclette qu'une jeune fille tient en main et la foule moderne qui remplit la droite du panneau, rien n'y semble disparate ni ne détruit l'impression d'unité religieuse en la patrie qui se dégage de l'ensemble. Rien, pas même les lunettes du petit soldat scolaire qu'en regardant bien, nous distinguons au premier rang.

Ce trait d'humour léger, presque imperceptible, c'est ici comme la signature de Carl Larsson. Humour de race shakespearienne, qui parfois peut monter jusqu'à la bouffonnerie énorme, et ne craint pas de se mêler aux scènes héroïques. Tels les deux archers qui suivent Gustave Vasa dans la grande fresque de l'*Entrée à Stockholm*. De Shakespeare aussi, Carl Larsson semble avoir emprunté la grâce des Rosalinde et des Titania, les féeries badines et divines du *Songe d'une nuit d'été* et de *Comme il vous plaira*. Une proche parenté avec le génie anglais est fortement marquée souvent dans l'âme suédoise. C'est surtout dans l'illustration que, chez Carl Larsson, celle-ci

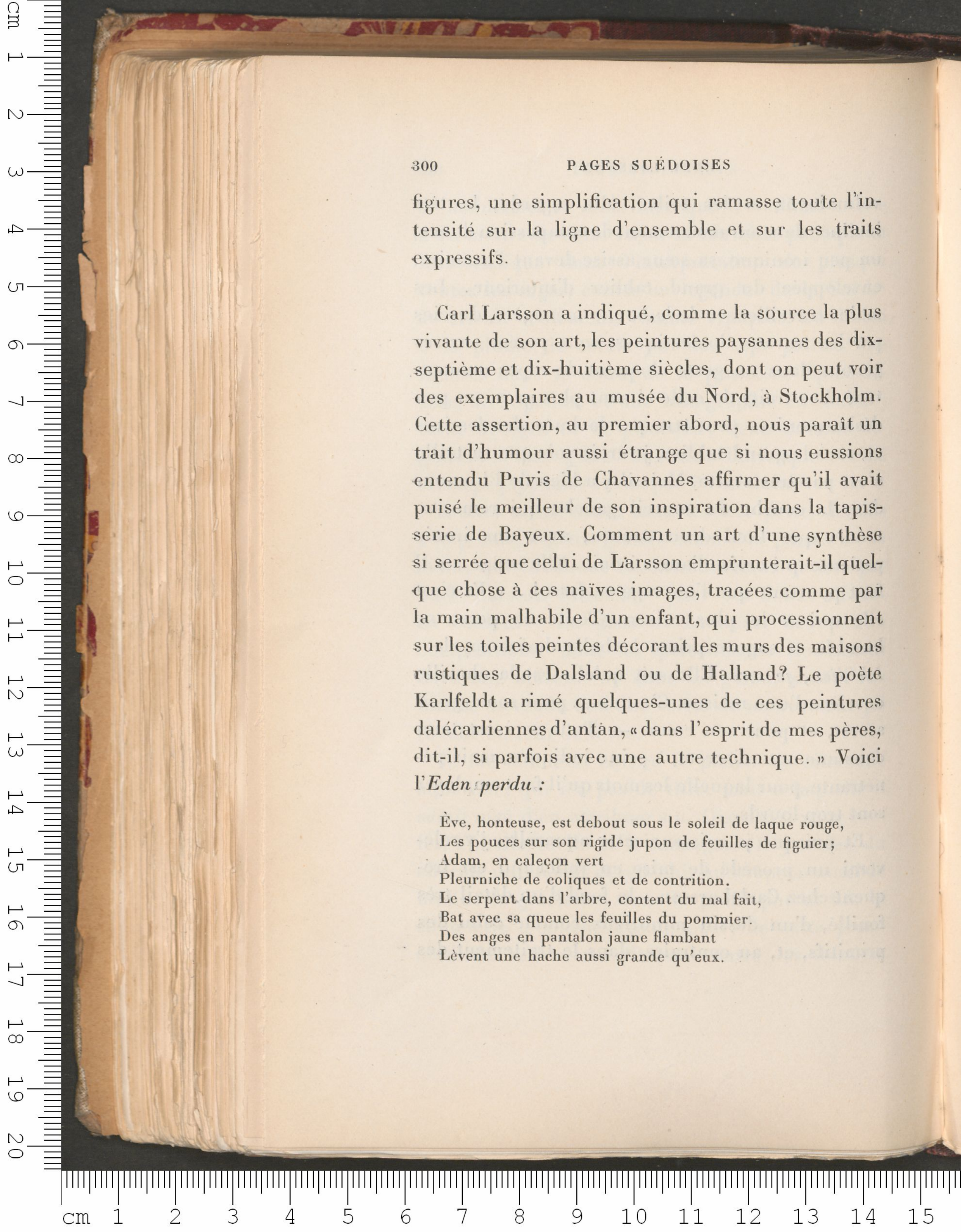
se manifeste. Je crois bien que le vaillant artiste a dû mettre de cette façon sa fantaisie poétique et humoristique dans l'interprétation de presque toutes les sagas, contes ou légendes de la Suède. Je citerai seulement, comme typiques, un dessin à la plume, le cercle joli des sept petites fées fileuses dans le conte de la princesse Épine-de-rose, de Topelius, et une lithographie en couleur, saint Georges et la princesse, deux enfants déguisés, d'une grâce hiératico-burlesque : une estampe japonaise revue par Burne Jones.

A citer aussi, avant tout, les très petits dessins à la plume, à peine grands comme la paume de la main, qui illustrent les introductions écrites par Carl Larsson lui-même pour ses deux albums en couleur : *Ett Hem* et *Larssons*. Ces petites compositions, dont les personnages tiendraient dans une noisette ou dans un gland, sont d'une finesse de rendu et d'une vérité de mouvement qui touche au tour de force.

Je me donnerai encore le plaisir de citer une aquarelle, qui n'a pas de titre, mais à laquelle il serait aisé d'en attribuer un. Disons, si vous voulez, l'intellectuelle et la ménagère. Il y a bien du charme intelligent et réfléchi, un soupçon aussi de mutinerie gracieuse, dans le profil pur et fin, la silhouette d'éphèbe dédaigneuse, de cette jeune étudiante en veston. Debout entre les dossiers

volumineux et les toiles, elle regarde, la tête inclinée dans un mouvement de compassion douce, un peu ironique, sa sœur assise devant l'armoire, enveloppée du grand tablier d'intérieur. Les mains travailleuses de la bonne ménagère, durcies par les travaux domestiques, sont posées sur ses genoux dans un geste éloquent de repos momentané. Les traits de celle-ci sont plus gros, un peu désharmonisés peut-être par la buée des lessives et, sous le grand tablier, je crois voir que sa taille n'est pas très svelte. Mais il y a bien de l'humour dans la courbe du sourcil gauche qui remonte, tandis que l'œil droit écoute, avec une ironie patiente qui croise l'autre ironie. Elle songe : « Il faut pourtant que l'ouvrage se fasse!... » Et c'est elle qui a le plus raison. Toute sa personne humble et sage exprime la belle devise royale : *Ich dien; je sers.* Elle sait qu'elle est la cheville ouvrière d'une maison. C'est assez pour son orgueil secret, et pour son cœur. — Tout ceci est tenu dans une note discrète, à peine indiquée, mais pénétrante, pour laquelle les mots qu'il faut employer sont trop lourds.

Et puisque je suis sur cette aquarelle, j'y relèverai un procédé de mise en relief qui est fréquent chez Carl Larsson : le fond d'un détail très fouillé, d'un dessin minutieux comme celui des primitifs, et, au contraire, dans le traitement des



figures, une simplification qui ramasse toute l'intensité sur la ligne d'ensemble et sur les traits expressifs.

Carl Larsson a indiqué, comme la source la plus vivante de son art, les peintures paysannes des dix-septième et dix-huitième siècles, dont on peut voir des exemplaires au musée du Nord, à Stockholm. Cette assertion, au premier abord, nous paraît un trait d'humour aussi étrange que si nous eussions entendu Puvis de Chavannes affirmer qu'il avait puisé le meilleur de son inspiration dans la tapisserie de Bayeux. Comment un art d'une synthèse si serrée que celui de Larsson emprunterait-il quelque chose à ces naïves images, tracées comme par la main malhabile d'un enfant, qui processionnent sur les toiles peintes décorant les murs des maisons rustiques de Dalsland ou de Halland? Le poète Karlfeldt a rimé quelques-unes de ces peintures dalécarliennes d'antan, « dans l'esprit de mes pères, dit-il, si parfois avec une autre technique. » Voici l'*Eden perdu :*

Ève, honteuse, est debout sous le soleil de laque rouge,
Les pouces sur son rigide jupon de feuilles de figuier;
Adam, en caleçon vert
Pleurniche de coliques et de contrition.
Le serpent dans l'arbre, content du mal fait,
Bat avec sa queue les feuilles du pommier.
Des anges en pantalon jaune flambant
Lèvent une hache aussi grande qu'eux.

Et voici l'enlèvement au ciel du prophète Élie :

Voici que saint Élie part pour la terre céleste
Dans une charrette tout flambant neuve,
Il a son beau chapeau des repas funèbres et sa pelisse de peau
[de mouton;
Il tient son fouet à la main,
Et, contre son genou, est posé son parapluie vert.

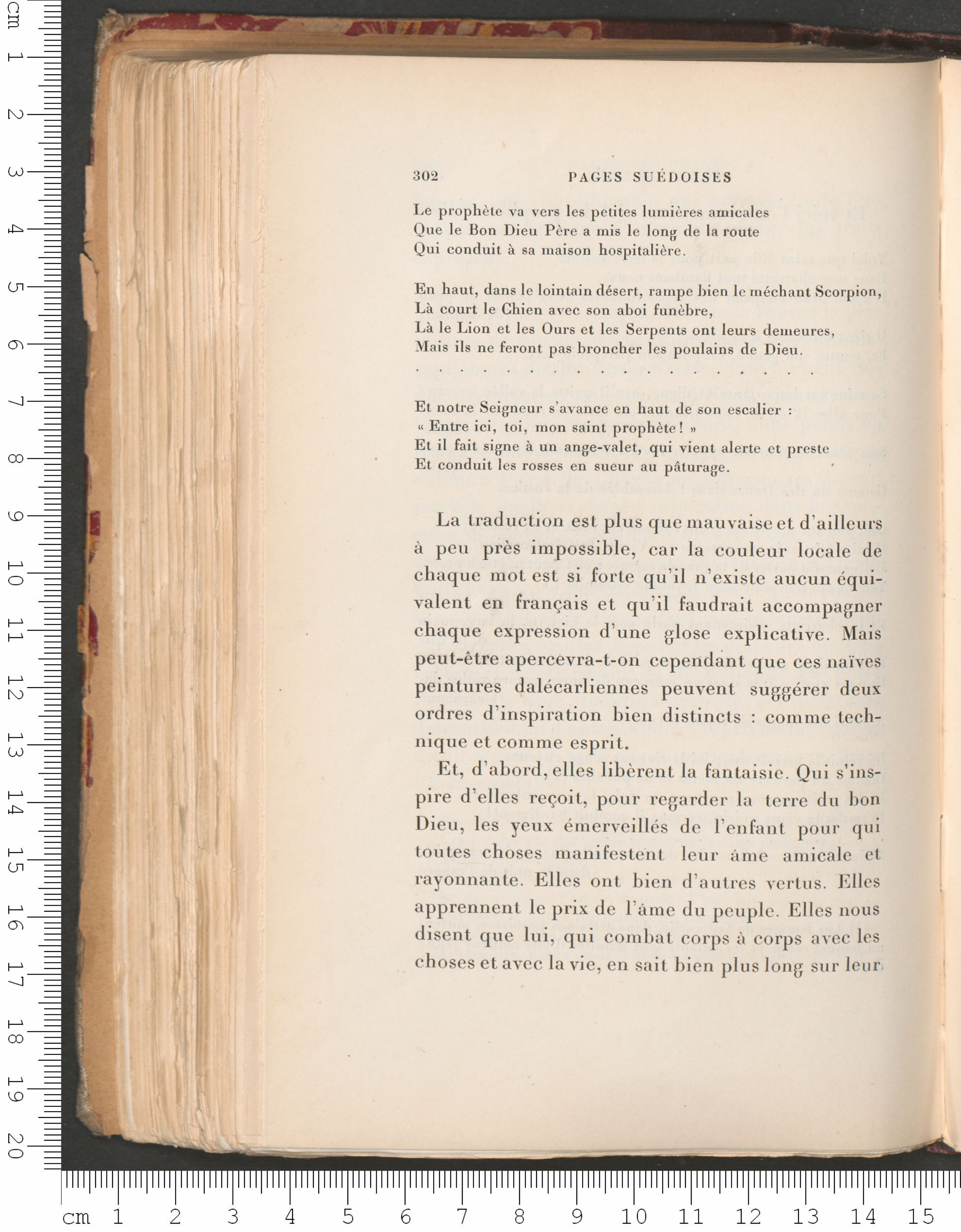
Sa mine est importante et digne, car il quitte la vallée terrestre
Pour aller là où le haut tribunal est assis en rond sur la mon-
[tagne.
Son sénéchal l'a fait appeler : « Tu seras assis dans ma grande
[salle
Comme un des Douze dans l'Assemblée de la Justice.

Oui, son roi même lui a envoyé ses chevaux et sa voiture;
Il lui a fait tenir un message : « Viens, bon Dalécarlien,
J'ai entendu parler de ta grande sagesse; elle peut m'être à profit.
Tenons conseil pour mon royaume ensemble! »

Et la charrette maintenant roule vers le ciel, et la large main
[d'Élie
Fait un signe amical d'adieu au pays de sa vie terrestre;
Et nous voyons que c'est un morceau de notre propre vallée da-
[lécarlienne
A l'abri des monts de sapins rêveurs.

Ici reluit la grande eau; ici la rive est rouge et jaune
Comme un parterre de mères et de pucelles (1).
Et des petits garçons montrent du doigt la roue volante :
Regardez le vieux voisin, comme il conduit hardiment!
. . . .
Maintenant le soleil tombe derrière Sollerön; mais tranquille
[dans la nuit de l'espace

(1) Les femmes de Dalécarlie, dans certaines paroisses, portent un bonnet rouge et les enfants sont habillés d'une couleur jaune d'œuf.



Le prophète va vers les petites lumières amicales
Que le Bon Dieu Père a mis le long de la route
Qui conduit à sa maison hospitalière.

En haut, dans le lointain désert, rampe bien le méchant Scorpion,
Là court le Chien avec son aboi funèbre,
Là le Lion et les Ours et les Serpents ont leurs demeures,
Mais ils ne feront pas broncher les poulains de Dieu.
. . . .

Et notre Seigneur s'avance en haut de son escalier :
« Entre ici, toi, mon saint prophète ! »
Et il fait signe à un ange-valet, qui vient alerte et preste
Et conduit les rosses en sueur au pâturage.

La traduction est plus que mauvaise et d'ailleurs à peu près impossible, car la couleur locale de chaque mot est si forte qu'il n'existe aucun équivalent en français et qu'il faudrait accompagner chaque expression d'une glose explicative. Mais peut-être apercevra-t-on cependant que ces naïves peintures dalécarliennes peuvent suggérer deux ordres d'inspiration bien distincts : comme technique et comme esprit.

Et, d'abord, elles libèrent la fantaisie. Qui s'inspire d'elles reçoit, pour regarder la terre du bon Dieu, les yeux émerveillés de l'enfant pour qui toutes choses manifestent leur âme amicale et rayonnante. Elles ont bien d'autres vertus. Elles apprennent le prix de l'âme du peuple. Elles nous disent que lui, qui combat corps à corps avec les choses et avec la vie, en sait bien plus long sur leur

âme secrète que nous, qui vivons dans l'abstraction. Elles nous apprennent la magnificence et la dignité des plus humbles objets : qu'une carriole, pour aller au ciel, vaut un char de feu et qu'un prophète peut se promener sur les routes avec un parapluie vert. Et nous avons plus besoin encore de cet enseignement que de tous les autres, nous qui ne savons rien voir de la poésie, de la force et de l'amour que nous frôlons dans chaque geste de notre vie quotidienne, et qui ne les voulons goûter que sous des déguisements hétéroclites et lointains.

Cette forte et double leçon de réalisme et de fantaisie n'est pas la seule qu'aient à donner ces naïves peintures rustiques de Dalécarlie ou d'ailleurs. Elles savent sans doute beaucoup d'autres choses mystérieuses qu'elles ne chuchotent qu'aux hommes de leur race. Mais nous pouvons les deviner et sympathiser avec elles par analogie. Nous savons que chaque terre a sa saveur propre, comme chacun de nos vieux crus a son bouquet. Et nous distinguons dans les paysages de Touraine ou d'Anjou, de Bretagne ou de Vendée, et partout dans chaque canton de la terre de France, du nord au sud, et de l'est à l'ouest, un esprit subtil et distinct, qui imprègne le peuple rural et les pierres et qui donne une note d'un timbre bien à soi, aux résonances multiples, dans l'harmonie totale de l'âme nationale. Il m'est arrivé une ou deux fois,

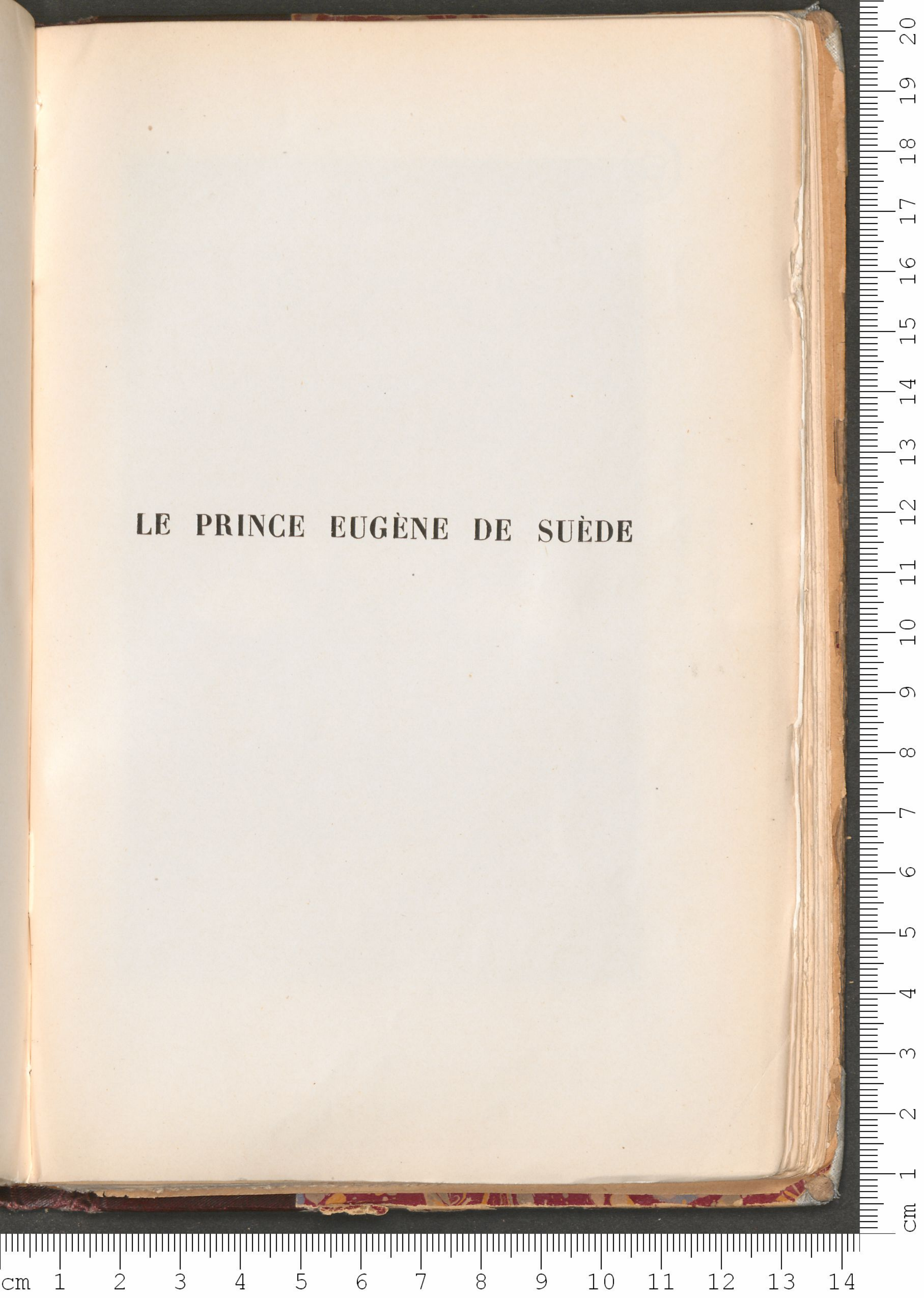
en lisant telle chronique d'un de nos maîtres écrivains, dont tel accent m'avait plus touchée, de dire : « Il doit être du Nord (c'est-à-dire du département de ce nom, de la Flandre française.) » Et je sus plus tard que j'avais deviné juste. J'avais reconnu, dans un reflet insaisissable de cette pensée, ce même esprit que j'avais respiré toute mon enfance au foyer d'une aïeule, transplanté sur le sol parisien. Et par quelle magie, en lisant un livre de Maurice Barrès où il peint en quelques traits la silhouette de deux vieilles dames lorraines, ai-je vu surgir soudain, des brumes lointaines de ma mémoire d'enfant, l'image oubliée de ma vieille grand'mère paternelle, avec son hochement de tête et la qualité particulière de son sourire, marqués de ce même accent lorrain? — Qui a vu Chinon, ses vignes et ses coteaux, ses beaux noyers solitaires dans la plaine féconde, et la Vienne claire coulant entre ses grèves dorées plantées d'aulnes, comprendra mieux que par un gros traité le génie rabelaisien.

Ainsi chaque terre attend patiemment l'homme qui doit l'exprimer. Il ne peut rien sans elle. Car l'homme n'invente rien. Il ne peut que se faire le serviteur docile de cet esprit qui souffle sur sa terre natale, l'interroger, lui demander ce qu'il veut, ce qu'il sait, et lui prêter sa voix.

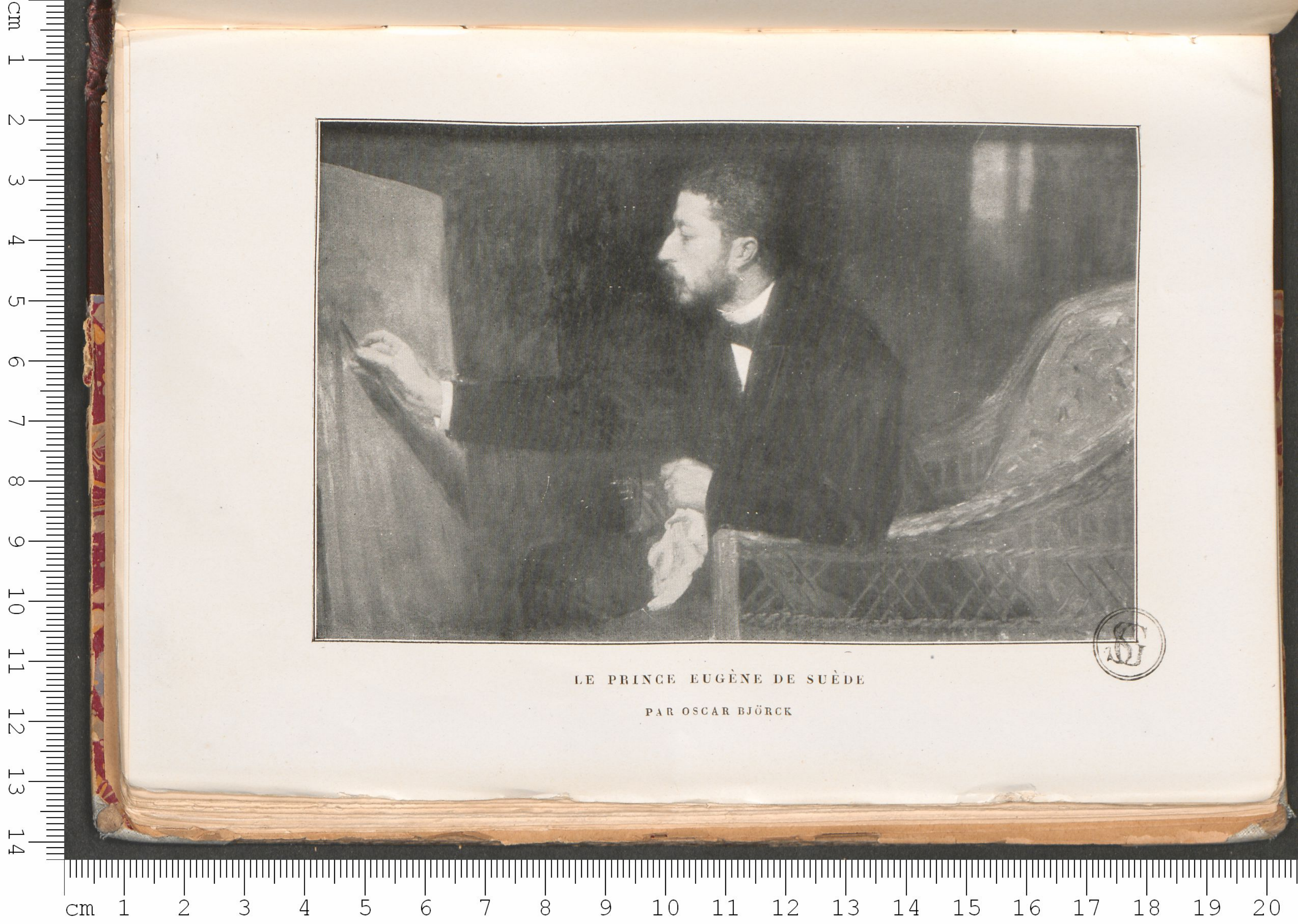
Si maintenant nous revenons à la Suède, aux toiles peintes dalécarliennes et à l'œuvre de Carl

Larsson, nous verrons que l'artiste a pu magnifier, en se les assimilant, la franchise saine et vivace, l'humour inconsciente, la fantaisie pittoresque et riche, encore que d'expression rudimentaire, qui se font jour dans ces naïves légendes peintes. Il y a pris aussi cette foi religieuse dans la justice, cet effort loyal vers l'équité, qui est le trait le plus noble de la conscience nationale suédoise et que content, à leur humble manière, ces pieuses histoires tracées sur les toiles murales par la fantaisie populaire.

Regardons maintenant de nouveau sous cette lumière la grande fresque de Carl Larsson : *l'Entrée du roi Gustave Vasa à Stockholm, le soir de la Saint-Jean*. Comme on la comprend mieux! Comme tout chante ici : « Hosanna au plus haut des cieux! Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté! » Les couleurs ont la lueur fluide de ces étés du Nord *dont la nuit est pareille à l'éternelle aurore*. Et n'est-ce pas là l'aurore du royaume de Dieu? l'aurore de l'éternelle justice, vers laquelle marchent, sous leur casaque de soldat, ces braves Dalécarliens qui suivent leur jeune roi-soleil? C'est devant elle que s'inclinent les bons vieillards, groupés aux portes de leur ville pour offrir ses clefs au roi justicier. Pour elle que la fillette rustique qui, dans la version définitive, montre aux regards son jeune visage au rayonnement candide, tresse les fleurs qu'elle tient en main.

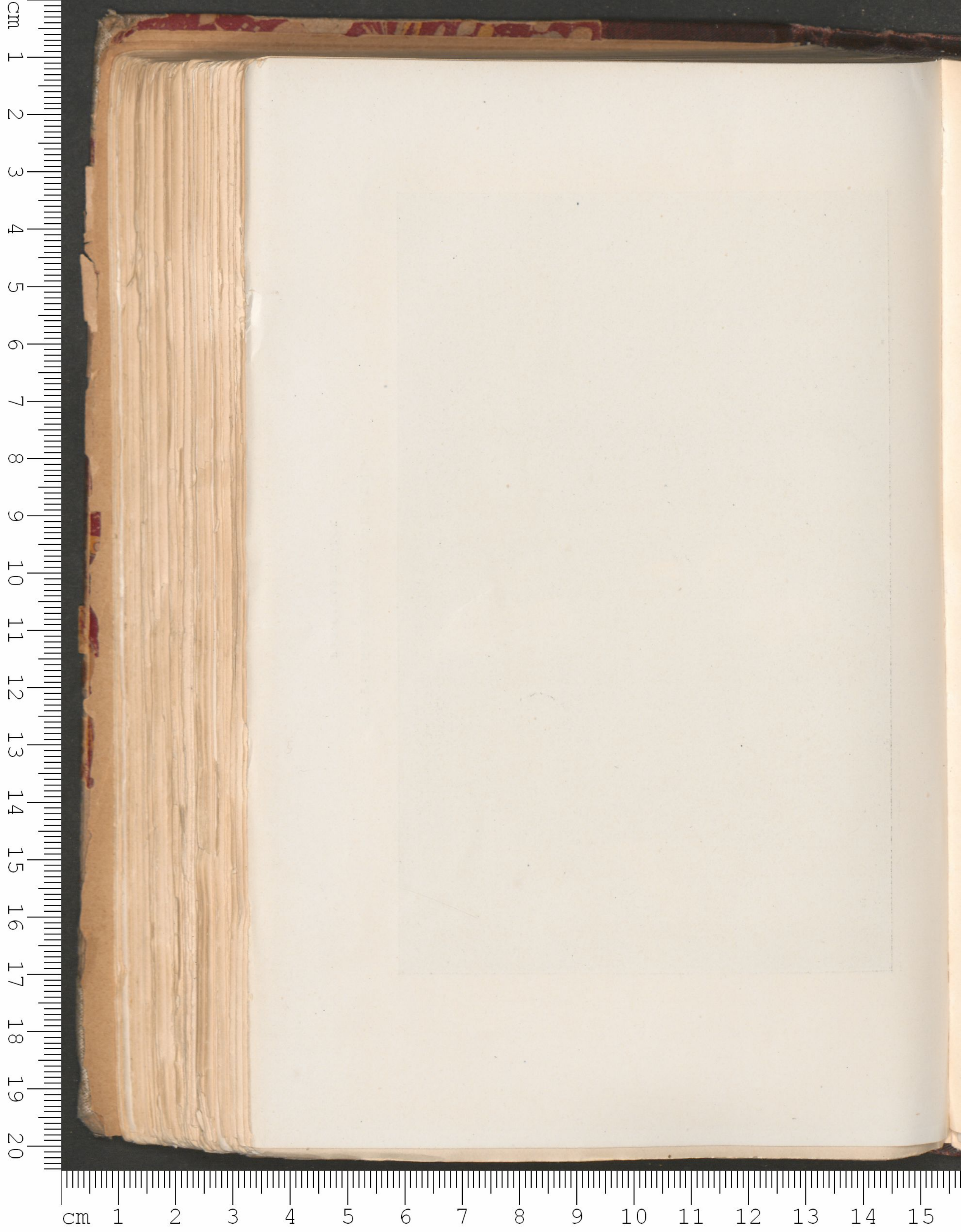


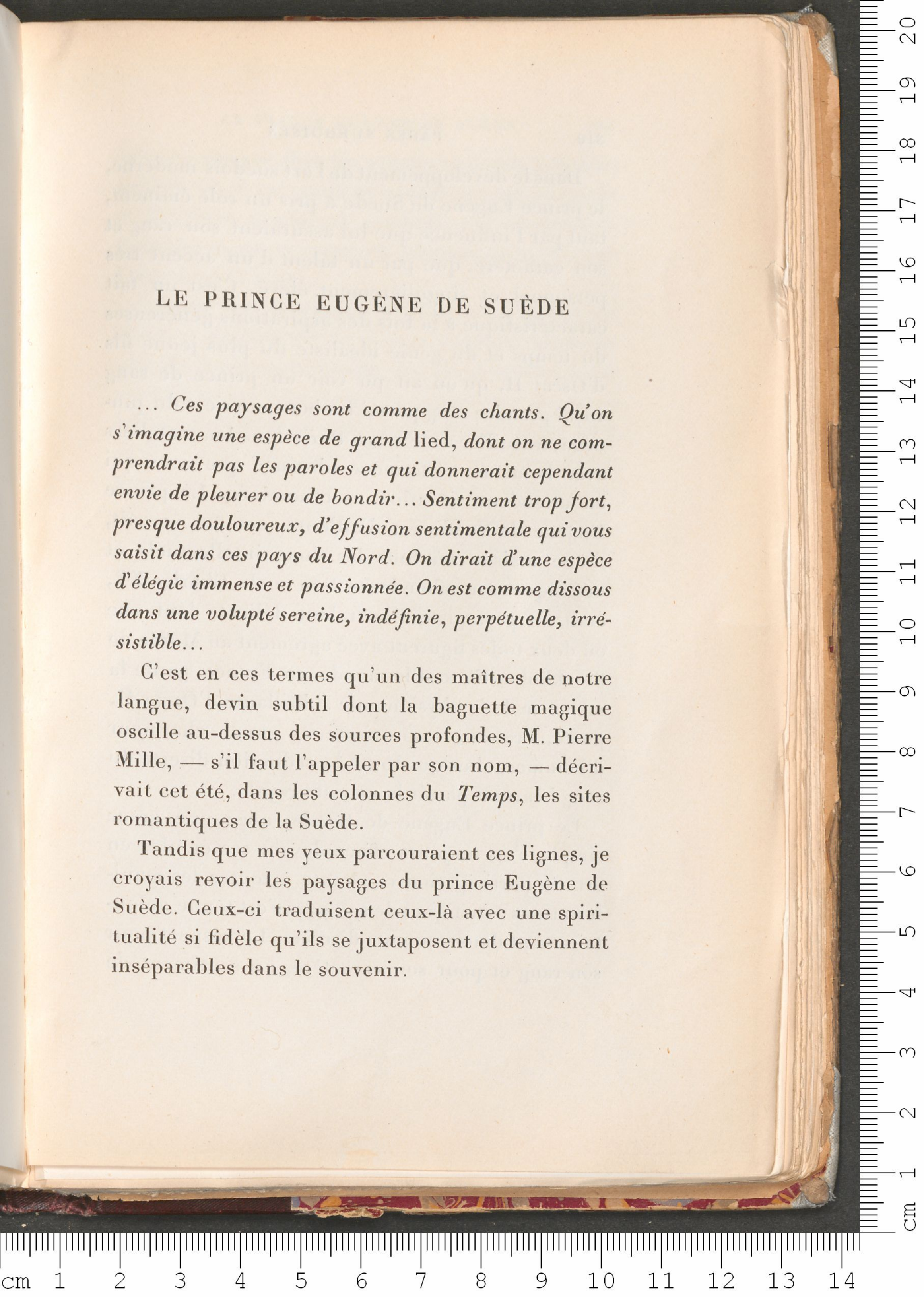
LE PRINCE EUGÈNE DE SUÈDE



LE PRINCE EUGÈNE DE SUÈDE

PAR OSCAR BJÖRCK



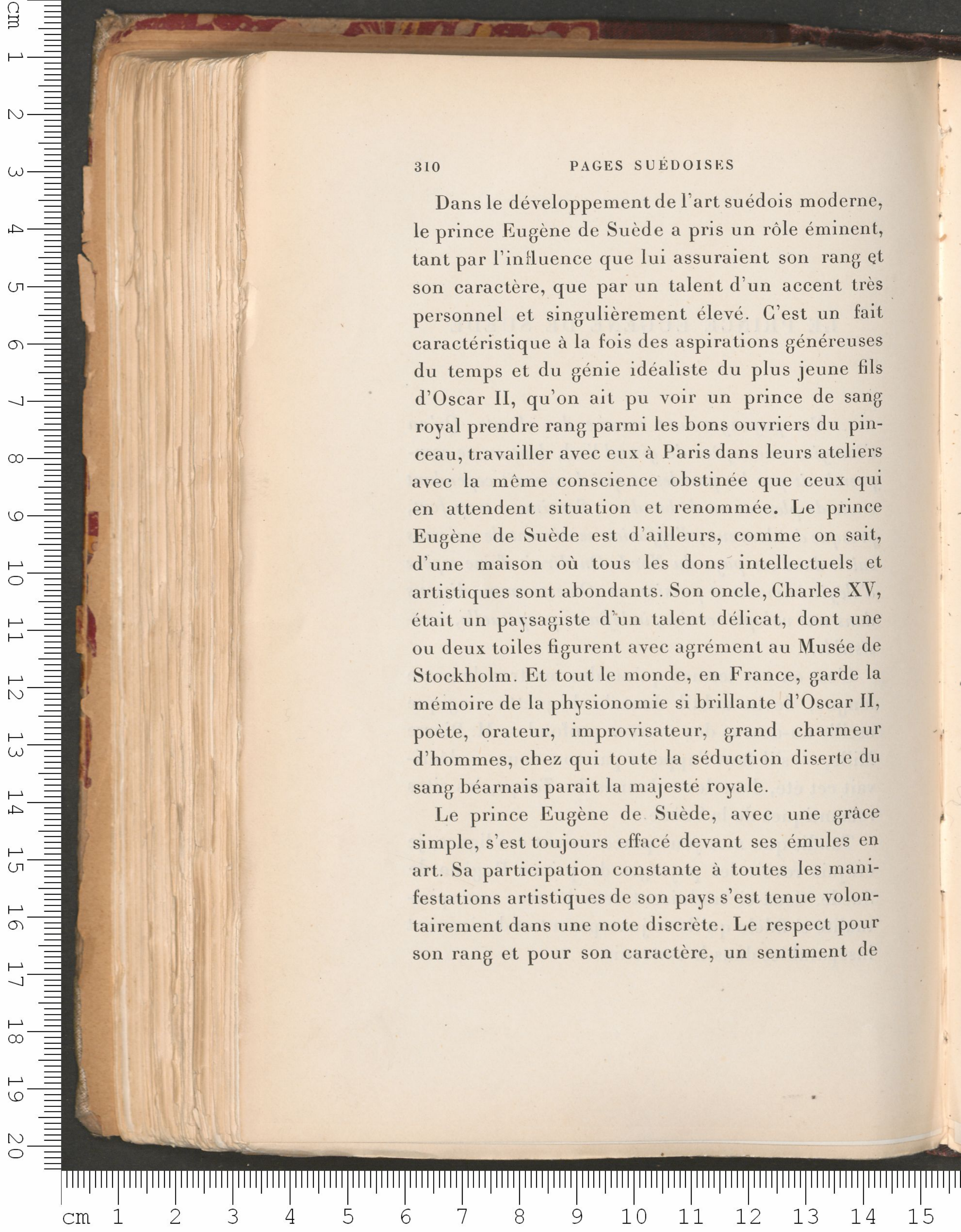


LE PRINCE EUGÈNE DE SUÈDE

... Ces paysages sont comme des chants. Qu'on s'imagine une espèce de grand lied, *dont on ne comprendrait pas les paroles et qui donnerait cependant envie de pleurer ou de bondir... Sentiment trop fort, presque douloureux, d'effusion sentimentale qui vous saisit dans ces pays du Nord. On dirait d'une espèce d'élégie immense et passionnée. On est comme dissous dans une volupté sereine, indéfinie, perpétuelle, irrésistible...*

C'est en ces termes qu'un des maîtres de notre langue, devin subtil dont la baguette magique oscille au-dessus des sources profondes, M. Pierre Mille, — s'il faut l'appeler par son nom, — décrivait cet été, dans les colonnes du *Temps*, les sites romantiques de la Suède.

Tandis que mes yeux parcouraient ces lignes, je croyais revoir les paysages du prince Eugène de Suède. Ceux-ci traduisent ceux-là avec une spiritualité si fidèle qu'ils se juxtaposent et deviennent inséparables dans le souvenir.



Dans le développement de l'art suédois moderne, le prince Eugène de Suède a pris un rôle éminent, tant par l'influence que lui assuraient son rang et son caractère, que par un talent d'un accent très personnel et singulièrement élevé. C'est un fait caractéristique à la fois des aspirations généreuses du temps et du génie idéaliste du plus jeune fils d'Oscar II, qu'on ait pu voir un prince de sang royal prendre rang parmi les bons ouvriers du pinceau, travailler avec eux à Paris dans leurs ateliers avec la même conscience obstinée que ceux qui en attendent situation et renommée. Le prince Eugène de Suède est d'ailleurs, comme on sait, d'une maison où tous les dons intellectuels et artistiques sont abondants. Son oncle, Charles XV, était un paysagiste d'un talent délicat, dont une ou deux toiles figurent avec agrément au Musée de Stockholm. Et tout le monde, en France, garde la mémoire de la physionomie si brillante d'Oscar II, poète, orateur, improvisateur, grand charmeur d'hommes, chez qui toute la séduction diserte du sang béarnais parait la majesté royale.

Le prince Eugène de Suède, avec une grâce simple, s'est toujours effacé devant ses émules en art. Sa participation constante à toutes les manifestations artistiques de son pays s'est tenue volontairement dans une note discrète. Le respect pour son rang et pour son caractère, un sentiment de

délicate réserve chez les artistes et parmi le public suédois où il est aimé et vénéré comme un guide et, je dirais, comme un symbole, ont empêché de formuler dans sa plénitude l'hommage mérité par l'œuvre de l'artiste.

Comme tel, le prince Eugène tient parmi les peintres paysagistes de l'école suédoise moderne une place très personnelle. On retrouve chez lui la simplification décorative et l'émotivité mystique qui sont les deux grands signes distinctifs de cette école, mais tout ceci filtré par une sensibilité expressive de la culture d'âme la plus raffinée qui soit, et par une hérédité de génie plus classique, « méditerranéen », selon le mot de Nietzche, ressouvenir de ces contrées lumineuses d'Hellas où la mesure apparut comme la première loi de la beauté.

Sur la terrasse de la jolie villa blanche, conçue avec amour par l'architecte Boberg dans le style suédois du dix-septième siècle, et qu'habite le prince parmi les eaux riantes du *fjärd* de Stockholm, un des plus beaux paysages du monde, — devant le porche que domine le signe du soleil rayonnant, la Victoire de Samothrace dresse sa blanche silhouette de marbre et la sérénité souveraine de son vol planant. Et c'est là comme un symbole de la divinité protectrice du logis, une invocation à ce génie antique qui, seul, détient les secrets du rythme éternel.

Sur le beau portrait, dû au pinceau d'Oscar Björk, qui nous montre le prince devant son chevalet de peintre, l'hérédité des Bernadotte et des Beauharnais est nettement marquée dans le fin profil pyrénéen, le bec d'aigle à forte cassure des capitaines de la vieille France, comme on en voit aux effigies des Condé. Mais l'ambiance des traits, empreinte de noblesse contemplative et de l'idéalité rêveuse des races du Nord, révèle une fusion rare de caractères opposés, un mariage fervent avec l'âme de sa terre et de son peuple, qui fait du prince Eugène le représentant le plus populaire et le plus haut du grand mouvement de rénovation sociale par la beauté au peuple, qui emporte la Suède actuelle.

C'est surtout le dialogue mystique de la lumière nocturne et des terres du Nord, en cette nuit « pareille à l'éternelle aurore », qui, dans les tableaux du prince Eugène, pénètre jusqu'aux profondeurs dormantes de notre âme, y suscite ces pressentiments confus de l'effusion créatrice et de la divine mélancolie dont elle n'est qu'un sanglot, que nous apportons avec nous du fond de l'être pour en former les dieux.

Je songe ici au célèbre tableau du musée de Stockholm : *Nuit d'été,* qui figura à l'Exposition universelle de 1900. Dans la nuit bleuâtre, que les ténèbres n'obscurciront pas, les îles immergées songent, pareilles à un animal étrange dont la

croupe diffuse assombrit l'horizon. On dirait qu'elles vont se lever tout à l'heure, quand luira au-dessus d'elles l'éblouissement proche de la résurrection. On ne sait plus bien si elles flottent dans l'éther liquide ou sur l'océan primordial, tant les lueurs et les reflets sont semblables qui, du gouffre clair de l'horizon, se répercutent au ciel nocturne et surgissent de l'abîme pâlissant des eaux assoupies. Ce regard de *languir* indicible qu'échangent le ciel et les eaux, comme il nuance encore dans ces deux autres tableaux : *Nuage nocturne* et *Aube*, les strophes élégiaques de la grande attente! La coupe bleue de l'onde crépusculaire, — ce crépuscule qu'aucune nuit ne suivra, — est juste assez grande pour contenir le nuage d'orage suspendu au-dessus d'elle. Phalène étrange de l'espace, fuit-il, va-t-il se poser, apporte-t-il un message? Ses menaces augurales confrontent leurs reflets fatidiques dans la nappe lucide dont les bleus de nuit et de songe s'étouffent en profondeur, telle une âme qui tait son mystère. Le courant insensible l'emporte pourtant, par les issues cachées derrière les découpures des rives basses, vers la blancheur qui marque à l'horizon la place de l'aurore; elle n'est qu'un moment du grand *fjärd* qui reflue vers la mer immense dont il vient.

Mais les mots échouent piteusement, fatiguent, à s'efforcer de décrire ce monde de l'émotion psy-

chique, Protée qui change sous le regard et qui prend toutes les formes, parce qu'il est tout, et que seuls peuvent traduire les formes, les couleurs et les sons... la nature et l'art, et le chant. Voici l'*Aube :* un brun de ténèbres, pétri des verts et des violets sourds des sapins et des roches, qui lentement se dilue en lumière sous la pâleur d'or du matin, que réfléchit la prunelle sauvage du fleuve caché dans la forêt.

Mais de tous ces regards chargés de destin que les eaux fatidiques tournent vers le ciel lourd de menaces ou de flammes, celui qui me touche le plus est l'*Eau dormante*, cette flaque noire où tremble sur le bord, à peine visible, comme une touche de lumière sur une prunelle morne, une lueur de l'incendie du couchant.

Voici, dans une note plus accessible, un autre *Nuage*, vers la fin du jour; un étroit sentier qui contourne la colline basse, avec des arbres à sa droite. Nous retrouvons là l'impression que tous nous avons sentie, à la campagne, à regarder devant nous la courbe du chemin solitaire. La gamme des verts différents, appuyée au bleu du ciel, y évolue avec une harmonie grave et frémissante, toujours contenue, qui, dans les tableaux du prince Eugène comme dans nuls autres, donne bien à l'œil l'impression que les couleurs ne sont que les modes interchangeables d'une même lumière.



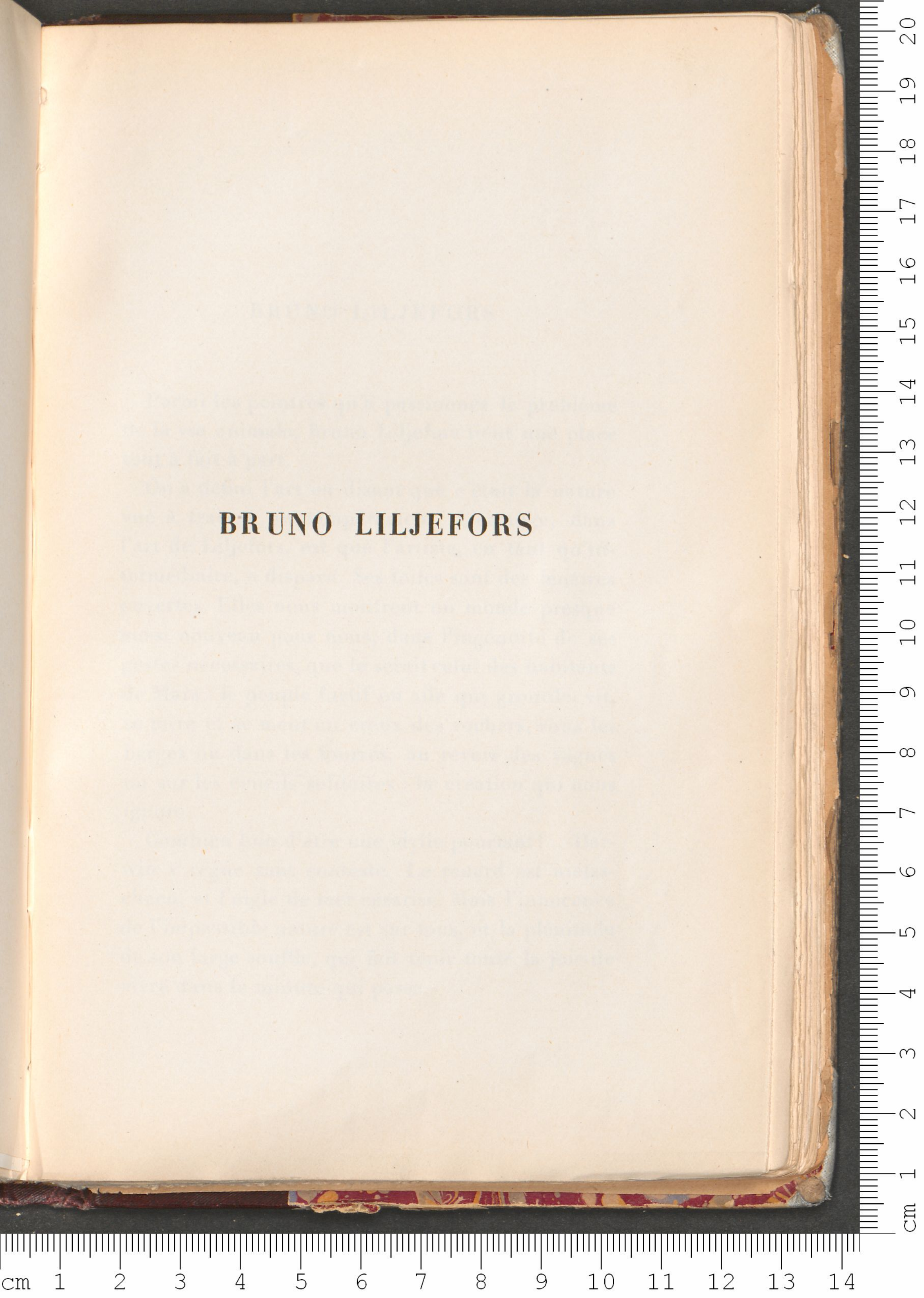
EAU DORMANTE

D'APRÈS LE TABLEAU DU PRINCE EUGÈNE

Le vieux château, un des tableaux les plus aimés en Suède, pour son accent : « vieux suédois » : une bâtisse à toit rouge, mi-cachée par un tertre à l'herbe jaunissante, sur un ciel où un étrange effet de soleil, occulté derrière un nuage, lance un faisceau de jets blancs lumineux, est construit au contraire sur un contraste de tons vigoureux. Avec le *Printemps*, c'est toute la joie candide, éblouie, du renouveau, qui jaillit, hymne des bourgeons mauves qu'accompagnent les variations colorées des eaux claires et les *pizzicati* innombrables des fleurettes, de cette nature svelte comme une vierge. L'*Été*, une grande fresque en hémicycle peinte par le prince Eugène dans une des écoles populaires de Stockholm, avec les tons dorés des feuillages sur le ciel pur et sur l'eau couleur de pervenche, nous ramène à ces visions sereines que nous retrouverons dans les *Impressions d'Haga*...

Trop de psychologie, en certains cas, pourrait être une faute de goût et pécher contre le respect. Mais, si le poète Karlfeldt a pu dire, en s'adressant à ses ancêtres paysans : « Si j'ai quelquefois eu dans mes vers le bruissement de la tempête et des chutes d'eau, le chant de l'alouette et la lumière printanière sur nos pauvres bruyères, le soupir des forêts profondes, tout cela vient de vous, mes pères : tout cela a chanté silencieusement dans votre âme, de génération en génération, tandis que vous frappiez

sur les pins avec la hache, et que vous marchiez derrière les charrois ou la charrue » ; — c'est une rencontre rare que de pouvoir essayer de se représenter la nuance d'une sensibilité formée sur les hauteurs solitaires du monde. En regardant les tableaux du prince Eugène, il semble que, de là, le monde apparaisse plus distant. La vie y émousse sa dent âpre, qu'ont sentie ceux qui luttèrent avec elle. Mais une spiritualisation des apparences s'y fait, qui donne à celles-ci leur sens profond : car leur vraie fonction est de figurer l'éternel *languir*, l'attente fatidique, qui est tout l'homme, du plus humble au plus haut, encore qu'il se la déguise parfois sous des noms étrangers.



BRUNO LILJEFORS

BRUNO LILJEFORS

Parmi les peintres qu'a passionnés le problème de la vie animale, Bruno Liljefors tient une place tout à fait à part.

On a défini l'art en disant que c'était la nature vue à travers un tempérament. L'étrange, dans l'art de Liljefors, est que l'artiste, en tant qu'intermédiaire, a disparu. Ses toiles sont des fenêtres ouvertes. Elles nous montrent un monde presque aussi nouveau pour nous, dans l'ingénuité de ses gestes nécessaires, que le serait celui des habitants de Mars : le peuple furtif ou ailé qui grouille, vit, se terre et se meut au creux des rochers, sous les berges ou dans les fourrés, au revers des vagues ou sur les écueils solitaires : la création qui nous ignore...

Combien loin d'être une idylle pourtant!... Darwin y règne sans conteste. Le renard est nietzschéen, et l'aigle de mer césarise. Mais l'innocence de l'impassible nature est sur tous, et la plénitude de son large souffle, qui fait tenir toute la joie de vivre dans la minute qui passe.

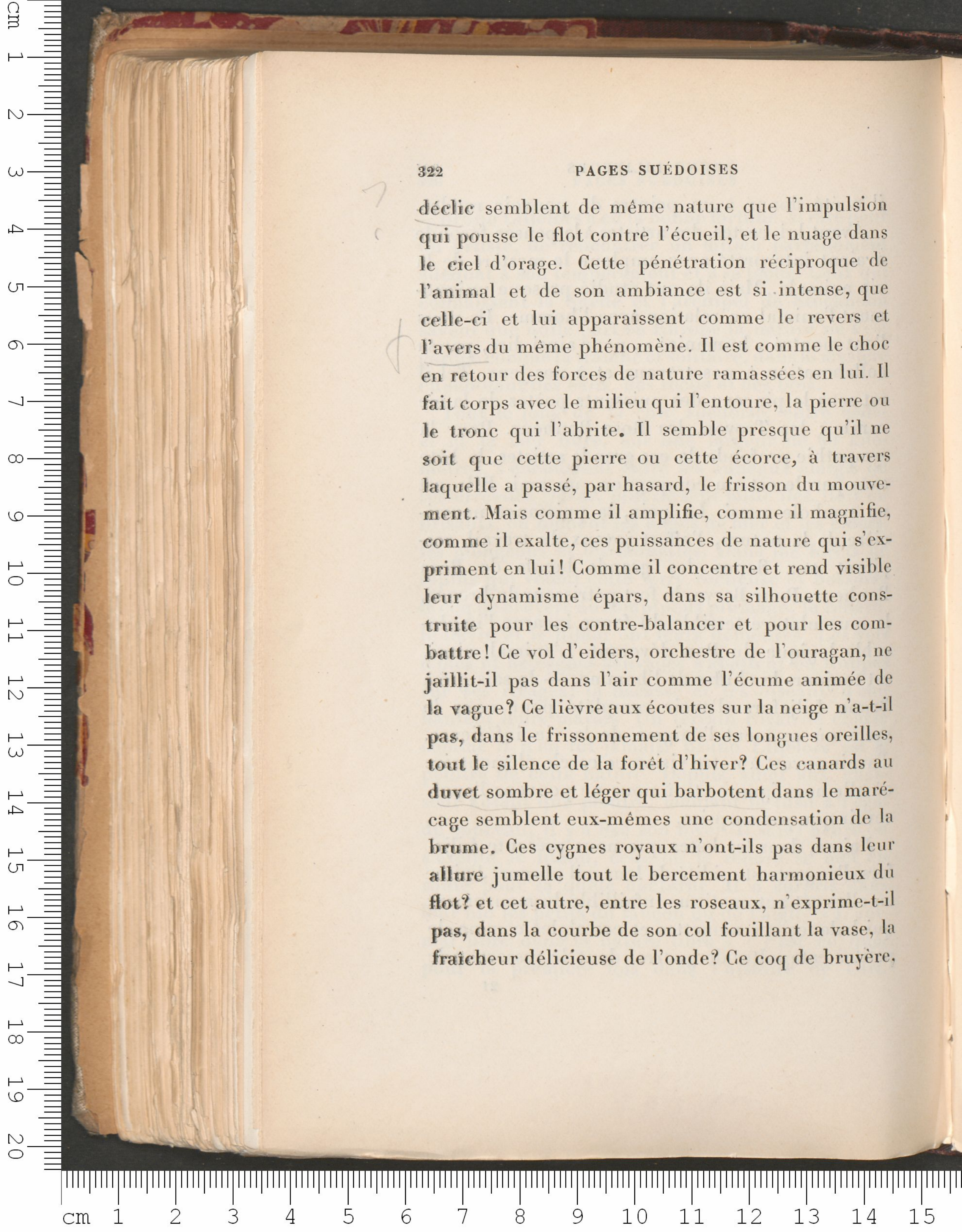
Bruno Liljefors a eu la bonne fortune, si rare pour un artiste, de rencontrer un milieu parfaitement adéquat à son tempérament et à sa tâche. Ceux qui connaissent la Suède et l'archipel de Stockholm savent que nulle part en Europe la nature ne s'est gardée comme là fraîche et solitaire, dans le mystère chuchotant des eaux, des récifs et des bois.

Tout le long de la côte suédoise, entre celle-ci et la mer libre, sur une largeur de 80 kilomètres, s'enchâssent entre les anneaux élargis ou resserrés des *fjärds*, plus de sept mille îles, îlots ou brisants, où nichent les aigles de mer et les eiders, les plongeons et les mouettes. Dans les forêts de sapins qui vêtent cette terre rocheuse et bossuée, le coq de bruyère au somptueux plumage, le renard, le lièvre et le hibou ont leurs demeures. Les vols d'oies et de cygnes sauvages s'abattent en troupes sur ses rivages; la bécasse et les oiseaux d'eau hantent leurs marais. Un terrain royal de chasse comme il n'en fut jamais. Bruno Liljefors est le peintre de cette nature. Depuis vingt ans, chasseur autant que peintre, maniant le fusil à l'égal du pinceau, il y a fixé son foyer. Il sait l'heure où s'éveille le hibou, celle où le renard se met en route pour sa quête nocturne. Il a surpris dans leur nid les petits du faucon ou de l'aigle. « L'animal libre dans la nature libre » : c'est ce que, pour la première fois dans l'histoire de l'art,

il a été donné à un peintre de pouvoir rendre.

Avant lui, certes, des artistes à la pensée féconde avaient interprété avec ampleur le mystère de la vie animale. Mais ils ont étudié presque uniquement l'animal en relation avec l'homme. Ils nous l'ont montré « humanisé », pour ainsi dire, par sa collaboration à nos travaux et à nos jeux. Tel il est sous le pinceau des puissants poètes de la vie rurale : les Troyon, les Rosa Bonheur. Pour la sympathie profonde de ces grands artistes, la bête sans parole est un compagnon, un ami. Elle est un symbole aussi. La paix, la puissance nourricière de la nature, l'effort joyeux du travail, respirent aux flancs des grands bœufs de Rosa Bonheur. Pour Barye, le fort pétrisseur du bronze, la musculature terrible du fauve incarne l'implacable logique du Pan dévorant. L'animal, ainsi, est toujours le chiffre de l'homme. — Je sais gré à Bruno Liljefors d'avoir complété pour nous le cycle où se meut l'énigme de la vie inférieure, d'avoir ouvert à notre vision ce cercle élémentaire où elle nous ignore et où nous ne pouvons l'apercevoir que par surprise.

J'aime, dans les bêtes que nous présente Liljefors, l'auguste stupidité de leur œil obscur. J'aime en elles cet automatisme infaillible du mouvement qui balance ces mouettes et ces aigles comme de petites catapultes de guerre, dont le ressort et le



déclic semblent de même nature que l'impulsion qui pousse le flot contre l'écueil, et le nuage dans le ciel d'orage. Cette pénétration réciproque de l'animal et de son ambiance est si intense, que celle-ci et lui apparaissent comme le revers et l'avers du même phénomène. Il est comme le choc en retour des forces de nature ramassées en lui. Il fait corps avec le milieu qui l'entoure, la pierre ou le tronc qui l'abrite. Il semble presque qu'il ne soit que cette pierre ou cette écorce, à travers laquelle a passé, par hasard, le frisson du mouvement. Mais comme il amplifie, comme il magnifie, comme il exalte, ces puissances de nature qui s'expriment en lui! Comme il concentre et rend visible leur dynamisme épars, dans sa silhouette construite pour les contre-balancer et pour les combattre! Ce vol d'eiders, orchestre de l'ouragan, ne jaillit-il pas dans l'air comme l'écume animée de la vague? Ce lièvre aux écoutes sur la neige n'a-t-il pas, dans le frissonnement de ses longues oreilles, tout le silence de la forêt d'hiver? Ces canards au duvet sombre et léger qui barbotent dans le marécage semblent eux-mêmes une condensation de la brume. Ces cygnes royaux n'ont-ils pas dans leur allure jumelle tout le bercement harmonieux du flot? et cet autre, entre les roseaux, n'exprime-t-il pas, dans la courbe de son col fouillant la vase, la fraîcheur délicieuse de l'onde? Ce coq de bruyère,

aux écailles de pourpre et d'or, rassemble sur ses ailes toute la splendeur automnale du grand bois. La dureté du rocher s'incarne dans la serre pesante de l'aigle, et son ombre implacable dans l'ombre de ses ailes, menace sans cesse suspendue sur toute cette vie tremblante de l'animal. Vie obscure, toujours sur le qui-vive, mais où pourtant, en ces muettes créatures, palpite aussi la plénitude enivrée de la vie libre.

Les compatriotes de Liljefors ont souvent trouvé à sa facture des ressemblances avec l'art japonais : la minutie réaliste avec laquelle est rendu le détail du plumage de l'oiseau, et la forte synthétisation qui fait tenir dans un seul trait le schéma d'un mouvement. Deux qualités qui concourent à donner à telle des grandes compositions de Liljefors un aspect singulièrement décoratif.

Bruno Liljefors est né à Upsal, en 1860. Son père était fils de paysans, mais, dans son ascendance maternelle, on comptait des artistes. Maladif jusqu'à sa dixième année, il se fortifia à courir dans les bois, la seule école qui lui plût.

Il entra comme élève en 1879 à l'Académie des Beaux-Arts de Stockholm, où il resta un peu plus de deux ans. Il y perdit son temps, d'après son propre avis et celui de ses maîtres, et donna sa démission, sur l'avis qu'il en reçut que c'était ce qu'il avait de mieux à faire. L'étude de l'antique,

qu'il devait y cultiver, ne l'intéressait pas. Durant les années 1882-1883, il voyagea en Bavière, en Italie, en France, et fit partie quelque temps de la petite colonie d'artistes suédois fixée à Grez.

Puis il rentra dans son pays et s'établit dans l'archipel de Stockholm, qu'il n'a pas quitté depuis vingt et quelques années. Il y vit au milieu de sa famille, de ses animaux apprivoisés ou sauvages, menant la vie du chasseur, plus, dirions-nous, que celle de l'artiste, si la première n'était pour lui la préparation nécessaire de l'autre. On remarquera que les animaux qu'il peint appartiennent presque toujours à ces espèces : renard, lièvre, hibou, chats-huants, aigles de mer, mouettes, bécasses, eiders, plongeons, et toutes les variétés de canards, d'oies et de cygnes sauvages. C'est la faune de l'archipel de Stockholm, celle qu'il connaît et fréquente journellement depuis plus de vingt ans. Il est assez curieux de noter que, bien qu'il ait quatorze chiens dans sa maison, il n'en a jamais peint un seul. Il a toujours chez lui une quantité d'oiseaux de mer ou de rivage qu'il prend au nid tout petits et qu'il lâche lorsqu'ils sont élevés. Les aigles de mer, au moins dans leur premier âge, s'apprivoisent aisément et se perchent volontiers sur la main ou sur l'épaule de M. Liljefors. A l'aide d'une longue-vue, le peintre épie sur les récifs, distants souvent de plusieurs centaines

de mètres, le départ ou l'arrivée des bandes d'oiseaux sauvages et leurs différents manèges. Il suit dans le ciel le vol des aigles. Tous les mouvements de l'oiseau, la manœuvre de son vol, lui sont devenus si familiers qu'il les voit, les yeux fermés.

A ce sujet, nous raconterons une petite anecdote assez amusante.

Lors de la dernière exposition particulière des œuvres de Liljefors à Berlin, — exposition qui obtint le plus grand succès, — l'organisateur de celle-ci faisait observer à un personnage important de l'administration des Beaux-Arts que Liljefors n'était pas représenté au Musée de Berlin, tandis que celui de Munich possédait de lui une importante composition. Et il indiquait à son choix un grand tableau représentant des aigles de mer. Le représentant des Beaux-Arts alla soigneusement fermer la porte, de crainte d'être entendu. « L'empereur, répondit-il, n'admettra pas que des aigles volent de cette manière. » L'oiseau de l'empire doit planer toujours les ailes éployées, à la manière classique. Il conviendrait mal, en effet, qu'il laissât voir cette allure de brigand aux poings fermés, au vol plein d'ombre; qu'il avouât ainsi, impudemment, qu'il est cousin du vautour.

Avec quelle conscience sûre d'elle-même, avec quelle maîtrise, cette loi du vol qui domine l'oiseau, parachute ailé, est exposée dans les toiles de

Liljefors, il suffit, pour l'admirer, d'examiner ces deux œuvres maîtresses, *Aigles de mer,* du musée national de Stockholm, et l'*Aigle poursuivant un lièvre,* à la galerie Thiel. Nulle dramatisation. Une sobriété sincère et respectueuse. Mais toute la psychologie de l'animal est là, le secret de son être : l'équivalence parfaite de sa force vitale interne avec les forces extérieures qui la pressent. Regardez l'effort prodigieux des ailes, pétrifiées, coquilles d'ombre, dans leur courbe violente, pour assurer l'arrêt de l'oiseau, le cramponner, vaisseau à l'ancre dans l'air, empêcher le vaste empan des ailes de se briser contre la terre ou de se laisser saisir au linceul mouvant du flot. Et, dans ce lièvre chassé par un aigle, voyez la dynamique puissante de ce bond suprême, qui change l'animal poursuivi en flèche éperdue.

Le trait que j'ai déjà indiqué et sur lequel je voudrais, comme dernière impression, laisser mon lecteur, est, dans l'art de Liljefors, son impersonnalité. La nature est vue ici par l'œil d'un chasseur et d'un amant de la vie. Sans doute un art profond, un art qui se cache, est présent : sans lui, nulle représentation vivante du monde ne peut exister. Mais il n'est pas son but à lui-même. Il ne joue pas avec les formes et les couleurs pour s'en faire un vêtement brillant. Il se dérobe, comme un servi-

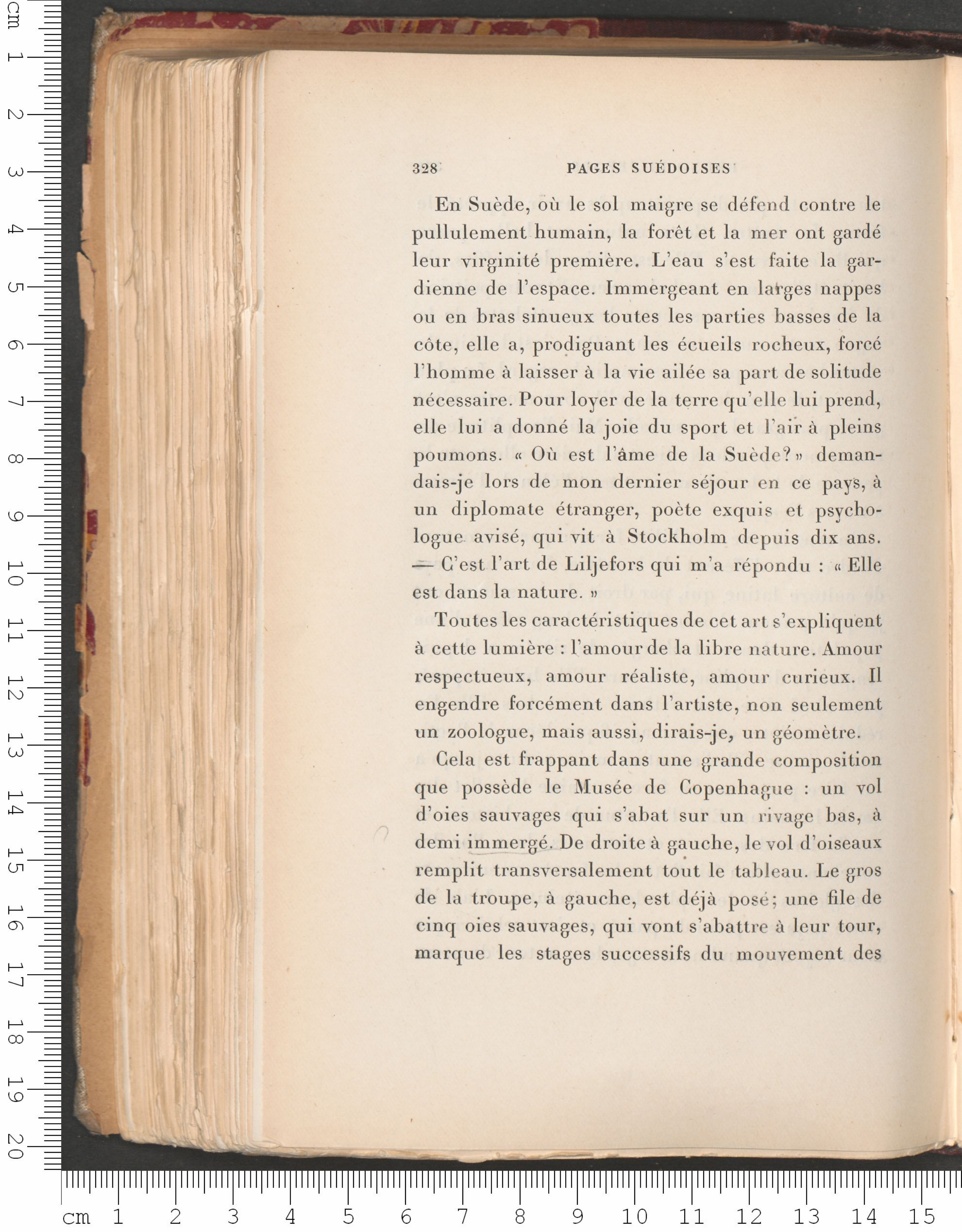


AIGLES DE MER

PAR LILJEFORS

teur muet, qui disparaît après avoir apprêté le festin du maître. Cette nature est belle, parce qu'elle est vivante. Elle est pleine de souffles, de bruits et d'écume. Son haleine emplit votre poitrine de fraîcheur et vous sentez les gouttelettes de la vague sauter sur votre visage. Pas n'est besoin de vastes horizons pour vous emplir le regard. Le plus souvent, le pan de nature qu'il vous montre n'est guère plus grand que sa toile. Mais l'amplitude du mouvement qu'elle contient a derrière elle toute la poussée de la lourde mer, et tout l'élan de l'oiseau à travers l'espace.

On sent là une sensibilité formée par une nature d'ordre tout différent de la nôtre. Dans nos pays de culture latine qui, par droit de naissance, ont jusqu'à présent dominé l'art, le long effort d'une population dense et chargée de siècles a depuis longtemps discipliné la nature. Elle lui a imposé, pour ainsi dire, son rythme et ses lois. Elle l'a réduite à n'être que le magnifique décor de l'activité humaine. Elle l'a tout au moins séduite jusqu'à lui faire porter sur sa face hautaine le reflet des émois humains. Elle l'a vêtue de son histoire et sur la face des monts et des mers, dans l'or des couchants, elle a fait flotter les fantômes enivrants des gloires et des splendeurs éteintes. L'air de notre pays est plein du passé, et c'est celui-ci que nous voyons quand nous regardons autour de nous.



En Suède, où le sol maigre se défend contre le pullulement humain, la forêt et la mer ont gardé leur virginité première. L'eau s'est faite la gardienne de l'espace. Immergeant en larges nappes ou en bras sinueux toutes les parties basses de la côte, elle a, prodiguant les écueils rocheux, forcé l'homme à laisser à la vie ailée sa part de solitude nécessaire. Pour loyer de la terre qu'elle lui prend, elle lui a donné la joie du sport et l'air à pleins poumons. « Où est l'âme de la Suède? » demandais-je lors de mon dernier séjour en ce pays, à un diplomate étranger, poète exquis et psychologue avisé, qui vit à Stockholm depuis dix ans. — C'est l'art de Liljefors qui m'a répondu : « Elle est dans la nature. »

Toutes les caractéristiques de cet art s'expliquent à cette lumière : l'amour de la libre nature. Amour respectueux, amour réaliste, amour curieux. Il engendre forcément dans l'artiste, non seulement un zoologue, mais aussi, dirais-je, un géomètre.

Cela est frappant dans une grande composition que possède le Musée de Copenhague : un vol d'oies sauvages qui s'abat sur un rivage bas, à demi immergé. De droite à gauche, le vol d'oiseaux remplit transversalement tout le tableau. Le gros de la troupe, à gauche, est déjà posé; une file de cinq oies sauvages, qui vont s'abattre à leur tour, marque les stages successifs du mouvement des

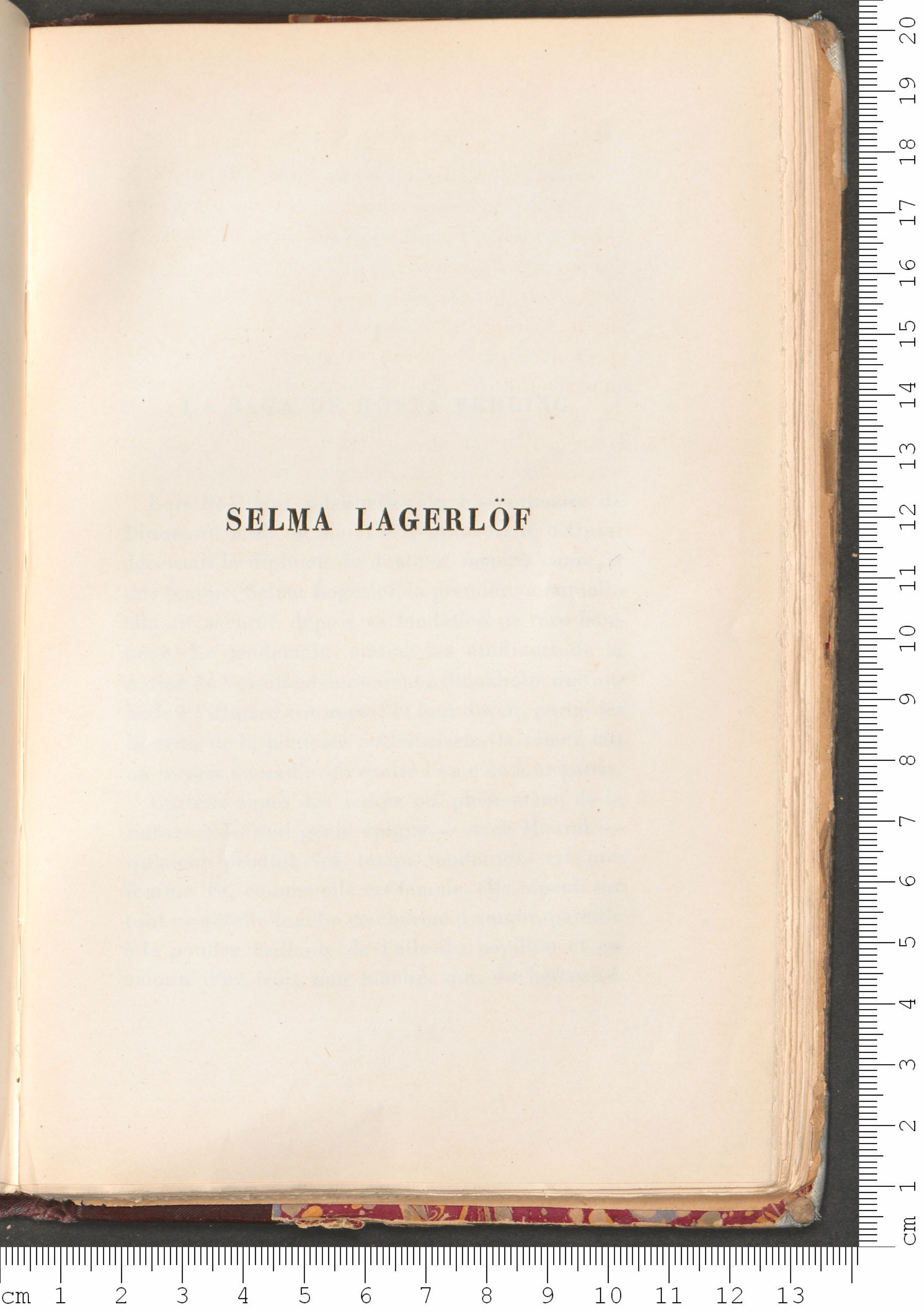
ailes entre le repos et le vol planant. C'est une merveille de voir la logique collective et sociale de cette navigation aérienne, qui tout à l'heure emportait la troupe à travers l'espace. Il vient de se briser en deux tronçons, sans pourtant se rompre tout à fait; le mouvement de conversion qui dirige les cols tendus et les becs ouverts du groupe de gauche, dans un sentiment de félicitation et de bienvenue, vers leurs compagnes prêtes à s'abattre, est encore distinct et continue l'impulsion première. Et comme les stries blanches des ailes sont tracées avec une minutie amoureuse! Quel détail à la fois large et patient dans ce tableau! Le ciel, à peine visible dans la toile, y est présent par la réflexion de ses nuages légers sur la mince couche d'eau de la lagune. Comme les deux oies de droite, posées ainsi qu'un point d'orgue sous le vol des arrivantes, se reflètent avec une naïveté vivante dans les flaques du sol humide! Et comme chacune de ces bestioles, en même temps que mue du grand courant de la vie collective qui est son être, possède une personnalité reconnaissable, un brin humoristique, qui en fait un individu.

« Je fais des portraits d'oiseau », aime à répéter Liljefors, qui volontiers insiste sur cette individualisation scrupuleuse de son art, et se fâcherait un peu qu'on ne s'en aperçoive pas assez. Il n'a pas, dit-il, de plus grande joie, que quand un

amateur reconnaît, en examinant une de ses toiles, l'âge exact de l'oiseau qu'il a peint. C'est qu'il sait qu'il n'est pas d'observation exacte sans caractérisation minutieuse.

Non qu'il ait besoin, pour différencier les bêtes qu'il nous présente, d'emprunter ses expressions à l'humanité. La vie qu'il peint est bien plus primordiale. Elle est, non seulement avant la pensée, mais presque avant la conscience. Elle forme la transition mystérieuse entre celle-ci et l'inerte matière.

Si, devant l'art de Liljefors, je voulais absolument me laisser aller aux comparaisons et aux réminiscences, je songerais à ces chats de jade exhumés du tombeau des Pharaons, aux oiseaux qui coiffent les Isis. Sur leur face vêtue d'ombre repose cette énigme farouche de l'être que l'arrière antiquité vénéra dans l'animal, premier-né de la terre. J'ai vu, en regardant les toiles de Liljefors, le même abîme s'ouvrir devant moi.



SELMA LAGERLÖF

I

LA SAGA DE GÖSTA BERLING

Lors des fêtes solennelles du bi-centenaire de Linné, au mois de mai 1907, l'université d'Upsal décernait le diplôme de docteur, *honoris causa*, à une femme, Selma Lagerlöf, la première à laquelle elle ait accordé depuis sa fondation ce rare honneur. Le lendemain matin, les étudiants de la nation de Vermland donnaient à Stockholm une aubade à l'illustre autoresse; et leur doyen, parmi les hourras de la jeunesse enthousiaste, la remerciait en termes émus d'avoir exalté l'âme de leur patrie.

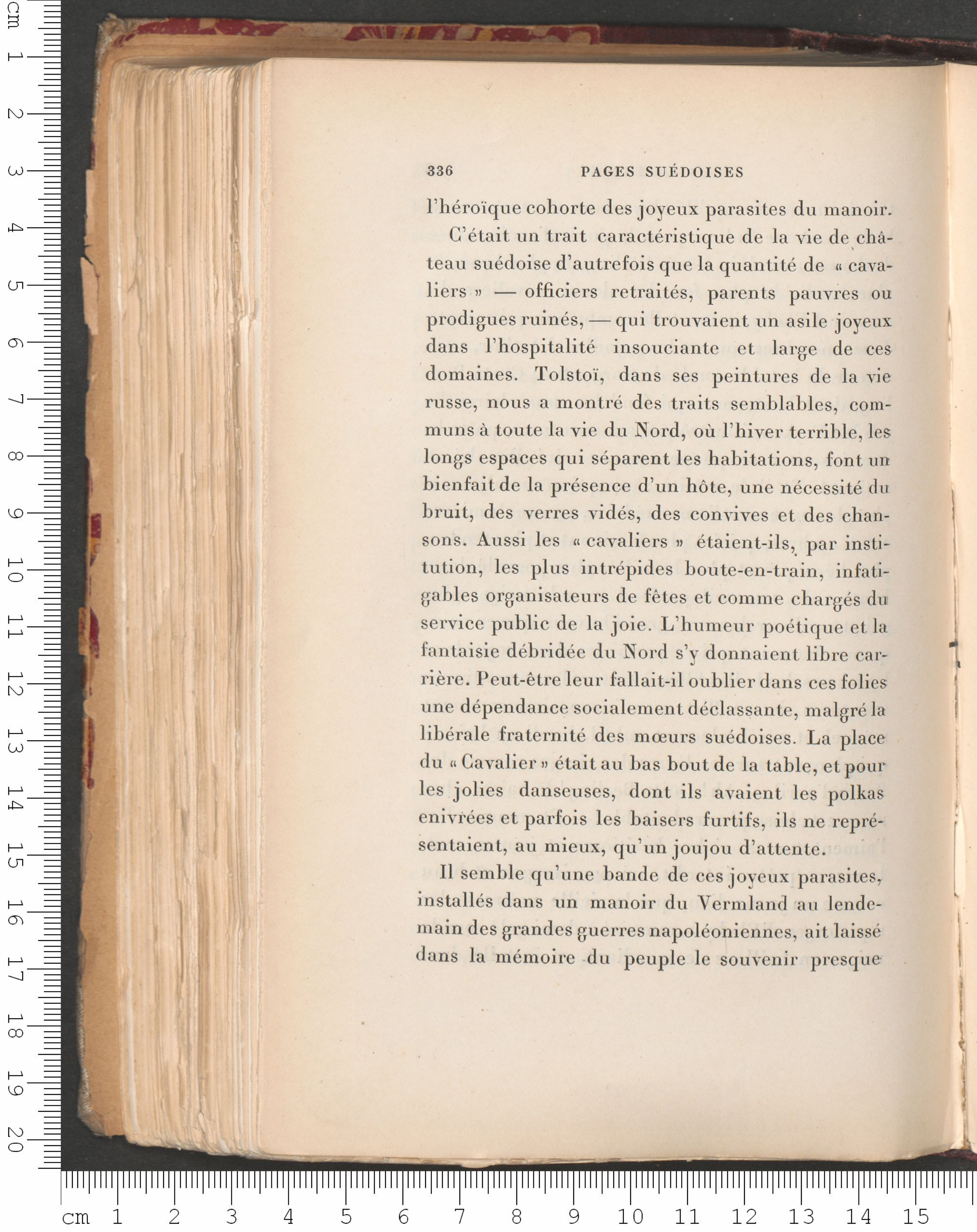
Curieux signe des temps ou phénomène de la nature : le seul génie épique — avec Mistral — qu'aient produit les temps modernes, est une femme. Et, comme elle est femme, elle répand sur tout ce qu'elle touche ce charme d'amour, pareille à la poudre brillante de l'aile du papillon et au velouté d'un fruit non touché, qui, du berceau à

la tombe, ravit le cœur de l'homme comme le ressouvenir d'un Eden perdu.

Mais pour présenter Selma Lagerlöf, le mieux est de raconter son œuvre. Je parlerai d'abord de son premier livre, celui qui la rendit célèbre dans sa patrie et dans tous les pays de langue germanique : *Gösta Berlings Saga,* la saga de Gösta Berling, publié en 1891. Elle a donné depuis d'autres ouvrages, tous remarquables par une sensibilité fine et noble, une science cachée des ressorts subtils de l'âme et une imagination dramatique singulièrement puissante. Mais *Gösta Berling* reste à part. C'est, dans l'œuvre de Selma Lagerlöf, la perle sans tache, le chant divin, monté du cœur aux lèvres, que l'homme ne peut dire qu'une fois. Comment le poète pourrait-il refaire ensuite une œuvre semblable? Il y a versé d'un jet toute sa jeunesse et tout son rêve, toute la race et toute la civilisation qui l'ont nourri. *Gösta Berling,* c'est la Suède tout entière, dans son âge héroïque et fou, avec sa cérébralité fantasque et sa mysticité tendre, fleurs de neige écloses au vent du Nord. C'est toute l'humanité, aussi, qui toujours veut le mieux et fait le pire, et dont l'action, sans cesse, contredit l'aspiration.

La jeunesse suédoise s'est volontiers mirée dans ce Gösta Berling, « seigneur des dix mille baisers et des treize mille lettres d'amour », ainsi qu'il s'inti-

tule lui-même lorsqu'il enlève dans son traîneau la belle comtesse Dohna, pour la punir d'avoir refusé de danser avec lui ; Gösta Berling, le plus beau, le plus hardi, le plus fou des douze cavaliers du manoir d'Ekeby, immortelle compagnie qui compte douze membres comme les paladins d'Arthur, assis autour de la table ronde de Gargantua ; Gösta Berling, dont le steamer qui fend les eaux claires du joli lac Fryken, illustré par ses aventures, porte le nom inscrit à sa poupe comme celui d'un héros national. Et il le mérite : car qui résuma jamais plus glorieusement l'âme suédoise, avec ses lumières et ses ombres, qui fut plus fascinant et plus tendre, plus héroïque et plus humilié, plus possédé de la hantise du sommeil profond sous la neige, plus gai et meilleur danseur, grand buveur, que ce vainqueur charmant qui va parmi les doux regards et les larmes des belles filles, à travers les romantiques aventures de ce flirt scandinave, innocemment sensuel et cérébralement subtil, hardi en baisers qui pleuvent sur les lèvres des vierges comme des fleurs d'avril. — Ah ! Gösta Berling ! le baiser, chez nous, est chose plus redoutable ! — Et comme elles l'aiment toutes, riches héritières et jeunes comtesses, ce prêtre interdit, un peu ivrogne et beau comme un jeune dieu, que la vieille maîtresse des sept forges d'Ekeby a ramassé à demi gelé sous la neige, en haillons de mendiant, et installé dans



l'héroïque cohorte des joyeux parasites du manoir.

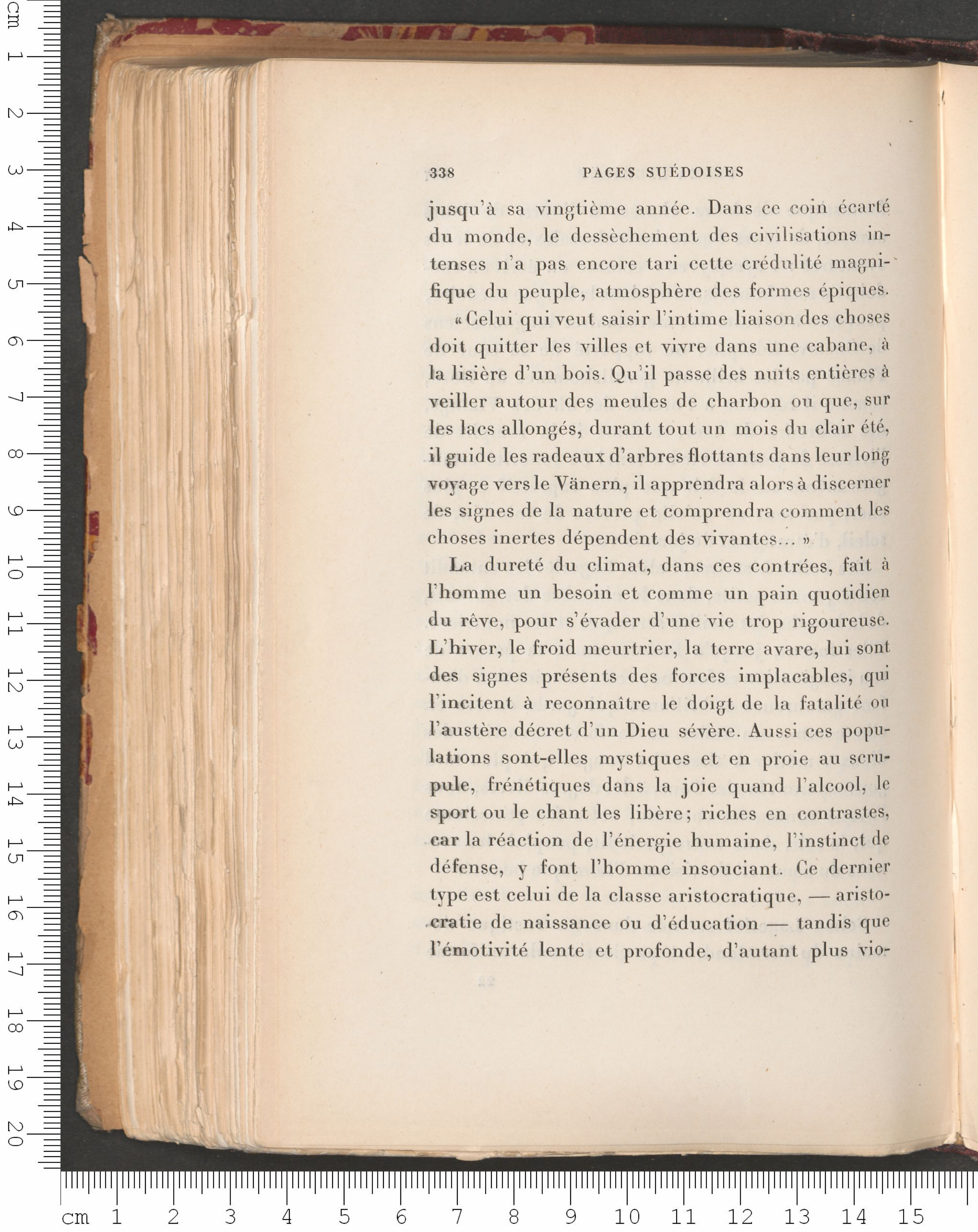
C'était un trait caractéristique de la vie de château suédoise d'autrefois que la quantité de « cavaliers » — officiers retraités, parents pauvres ou prodigues ruinés, — qui trouvaient un asile joyeux dans l'hospitalité insouciante et large de ces domaines. Tolstoï, dans ses peintures de la vie russe, nous a montré des traits semblables, communs à toute la vie du Nord, où l'hiver terrible, les longs espaces qui séparent les habitations, font un bienfait de la présence d'un hôte, une nécessité du bruit, des verres vidés, des convives et des chansons. Aussi les « cavaliers » étaient-ils, par institution, les plus intrépides boute-en-train, infatigables organisateurs de fêtes et comme chargés du service public de la joie. L'humeur poétique et la fantaisie débridée du Nord s'y donnaient libre carrière. Peut-être leur fallait-il oublier dans ces folies une dépendance socialement déclassante, malgré la libérale fraternité des mœurs suédoises. La place du « Cavalier » était au bas bout de la table, et pour les jolies danseuses, dont ils avaient les polkas enivrées et parfois les baisers furtifs, ils ne représentaient, au mieux, qu'un joujou d'attente.

Il semble qu'une bande de ces joyeux parasites, installés dans un manoir du Vermland au lendemain des grandes guerres napoléoniennes, ait laissé dans la mémoire du peuple le souvenir presque

fantastique de leurs chasses à l'ours, de leurs amours, de leurs beuveries colossales et de leurs aventures : « *äfventyren* » comme on écrit en suédois. Ce mot français, entré dans la langue suédoise, peut-être à la suite des mercenaires languedociens de Gustave-Adolphe, ou rapporté de la cour de France par les brillants gentilshommes du Nord, comme il résonne à l'oreille des fils des Vikings, des coureurs de mer, comme il la remplit de l'ivresse de jeter sa vie au vent! Sa sonorité étrangère même ne le fait que plus expressif et plus cher, par tout ce qu'elle promet de lointain, de soleil, d'étrange et de jamais vu.

Ces belles histoires, Selma Lagerlöf les entendit conter, toute petite, dans la chambre des enfants, de la bouche des vieilles servantes et des nourrices. Elles furent, jusqu'à l'adolescence, la pâture de son imagination enfantine; cette imagination d'enfant amoureuse et brillante qui garde encore en elle comme un reflet de la force créatrice des dieux : métier à tisser les songes qui plus tard gouverneront la vie. Tous, à des degrés divers, nous l'avons connue et caressée, cette fée étincelante qui, le soir, dans notre petit lit, peuplait les avenues du sommeil de visions d'héroïque beauté.

Selma Lagerlöf est née dans un rustique domaine du Vermland, où sa vie s'écoula uniforme



jusqu'à sa vingtième année. Dans ce coin écarté du monde, le dessèchement des civilisations intenses n'a pas encore tari cette crédulité magnifique du peuple, atmosphère des formes épiques.

« Celui qui veut saisir l'intime liaison des choses doit quitter les villes et vivre dans une cabane, à la lisière d'un bois. Qu'il passe des nuits entières à veiller autour des meules de charbon ou que, sur les lacs allongés, durant tout un mois du clair été, il guide les radeaux d'arbres flottants dans leur long voyage vers le Vänern, il apprendra alors à discerner les signes de la nature et comprendra comment les choses inertes dépendent des vivantes... »

La dureté du climat, dans ces contrées, fait à l'homme un besoin et comme un pain quotidien du rêve, pour s'évader d'une vie trop rigoureuse. L'hiver, le froid meurtrier, la terre avare, lui sont des signes présents des forces implacables, qui l'incitent à reconnaître le doigt de la fatalité ou l'austère décret d'un Dieu sévère. Aussi ces populations sont-elles mystiques et en proie au scrupule, frénétiques dans la joie quand l'alcool, le sport ou le chant les libère ; riches en contrastes, car la réaction de l'énergie humaine, l'instinct de défense, y font l'homme insouciant. Ce dernier type est celui de la classe aristocratique, — aristocratie de naissance ou d'éducation — tandis que l'émotivité lente et profonde, d'autant plus vio-

lente quand elle se résout, caractérise la classe populaire. Cette dernière face de l'âme suédoise, Selma Lagerlöf l'a peinte dans le diptyque de *Jérusalem en Dalécarlie* et *Jérusalem en Terre-Sainte*. Dans *Gösta Berling*, elle nous donne l'image lumineuse et charmante, divinement badine et mélancolique, de la Suède d'antan, ivre de chant, de danse, de punch et de paroles, ivre de sa propre fantaisie : quelque chose comme la *Merry England* des temps shakespeariens, avec une touche d'humanitarisme et de *Weltschmerz*, de « mal de vivre », qui est l'indication moderne.

Oui, si je voulais chercher, pour la classer dans sa classe botanique, parmi la grande famille des fleurs, les parentés de cette œuvre forte et charmante, je les trouverais dans les héroïnes des contes shakespeariens : Portia, la belle ergoteuse, Rosalinde, et la douce Desdémone. Et la conception tragique de l'homme qui crée les rois Lear n'y fait pas défaut. Parenté de race, d'âme et de fantaisie, non de manière et d'inspiration cherchée : la saga de Gösta Berling est une eau de source.

Lorsque cette œuvre parut, pour la Noël de 1891, — l'auteur avait alors trente-deux ans et était institutrice primaire à Karlstad — il y eut, nous dit-on, un moment d'étonnement parmi la critique. Comment classer cette œuvre étrange : roman, poème, épopée lyrique, conte d'enfant?

L'auteur avait laissé couler son rêve à pleins bords, évoquant, apostrophant, caressant et raillant tendrement tour à tour les formes gracieuses, pathétiques ou touchantes, qui lui faisaient signe dans le recul des visions populaires, ravivées par son regret du coin natal. Cela était écrit dans une langue rapide et joueuse, claire et inspirée, toute pénétrée d'une profonde piété panthéiste qui sent l'herbe croître sous la terre, et la volonté obscure pousser ses ramifications dans l'âme humaine. Le torrent vit, la forêt prophétise; l'âme, comme la terre, cache les semences et les nourrit de ses sucs profonds; les actions germent.

Selma Lagerlöf a ce regard de voyant ou de poète sous lequel la création tout entière, hommes et choses, apparaît comme une manifestation unique d'une même grande force mystique.

« Si les choses inertes aiment, si la terre et l'eau peuvent discerner un ami d'un ennemi, je voudrais posséder leur tendresse. Je voudrais que la terre verdoyante ne sentît pas mon pas comme un lourd fardeau. Je voudrais qu'elle me pardonnât volontiers, si pour moi on la blesse avec la charrue et la herse, et qu'elle s'ouvrît de bonne grâce pour m'abriter morte. Et je voudrais que les vagues, dont mes rames déchirent le brillant miroir, eussent avec moi la même patience qu'une mère avec un enfant impétueux, qui grimpe sur ses genoux sans

souci de froisser la soie neuve de sa robe de fête... Car il me semble souvent que les choses inertes doivent sentir et souffrir avec les vivantes. La barrière entre elles et nous n'est pas si haute que les hommes le croient. Quelle parcelle de la matière terrestre n'a parcouru déjà le cercle de la vie? La poussière tournoyante du chemin ne fut-elle pas jadis de souples chevelures caressées, des mains bienfaisantes et chéries? L'eau des ornières n'a-t-elle pas couru autrefois, sang rapide, dans un cœur palpitant?... »

L'action, dans la saga de Gösta Berling, est double et comprend deux protagonistes, fortement juxtaposés d'ailleurs par l'enchevêtrement initial de leurs destins : Gösta Berling, déjà nommé, et une énergique figure de femme, la Commandante.

Cette dernière représente dans l'œuvre l'élément tragique, comme Gösta Berling l'élément romantique. L'auteur nous la montre, — telle Gösta Berling la voit pour la première fois — « revenant de conduire un charroi de charbon dans les bois, les mains noires, une pipe de craie dans la bouche, vêtue d'une courte pelisse en peau de mouton non doublée et d'une jupe de bure rayée tissée à la maison. »

Elle a des bottes goudronnées; la gaine d'un couteau sort de son corsage; et ses cheveux gris sont relevés au-dessus d'un vieil et beau visage

« La Commandante » règne despotiquement sur toute la contrée, sur ses sept forges autour du lac Löfven, et sur le manoir d'Ekeby, où sont les douze cavaliers. « Si elle fait signe avec un doigt, le gouverneur accourt; si elle fait signe avec deux, l'évêque se hâte; avec trois, le chapitre, le tribunal et tous les maîtres de forges du Vermland dansent une polka sur la place de Karlstad. »

Elle sera précipitée de ce faîte élevé. Cette vieille femme, invincible et foudroyée, est une image de la Fatalité. La puissance grossissante de l'imagination populaire est sur elle et grandit sa taille à celle de la légende. Cette fatalité qui l'accable, donnons-lui son nom chrétien : l'expiation. Qu'expie-t-elle? La nature, le cœur humain, révolté contre la loi.

C'est une scène émouvante que celle où l'orgueilleuse Commandante, pour sauver Gösta Berling de la hantise « du profond sommeil sous la neige », s'humilie devant lui en lui racontant son histoire et se fait « sa sœur en péché ».

Vieille histoire, commune en ces temps d'impérieuse autorité paternelle. Le mariage forcé, la fille contrainte « par des coups et de dures paroles », qui retourne au premier amour.

« De mauvais bruits coururent sur Altringer et sur moi. La nouvelle en parvint à mon père et à ma mère, comme ils surveillaient les meules de

charbon dans les forêts de l'Elfsdal. La vieille femme ne balança pas un instant et partit pour venir me parler.

« Un jour que le commandant était absent, et que j'étais assise à table avec Altringer et quelques autres, je la vis entrer. Mais je ne sentis rien en moi, qui me dît que c'était là ma mère. Je la saluai comme une étrangère et l'invitai à s'asseoir à notre table et à prendre sa part du repas.

« Elle voulut s'adresser à moi comme si j'étais sa fille; mais je lui répondis qu'elle se trompait. Mes parents étaient morts tous deux le jour de mon mariage.

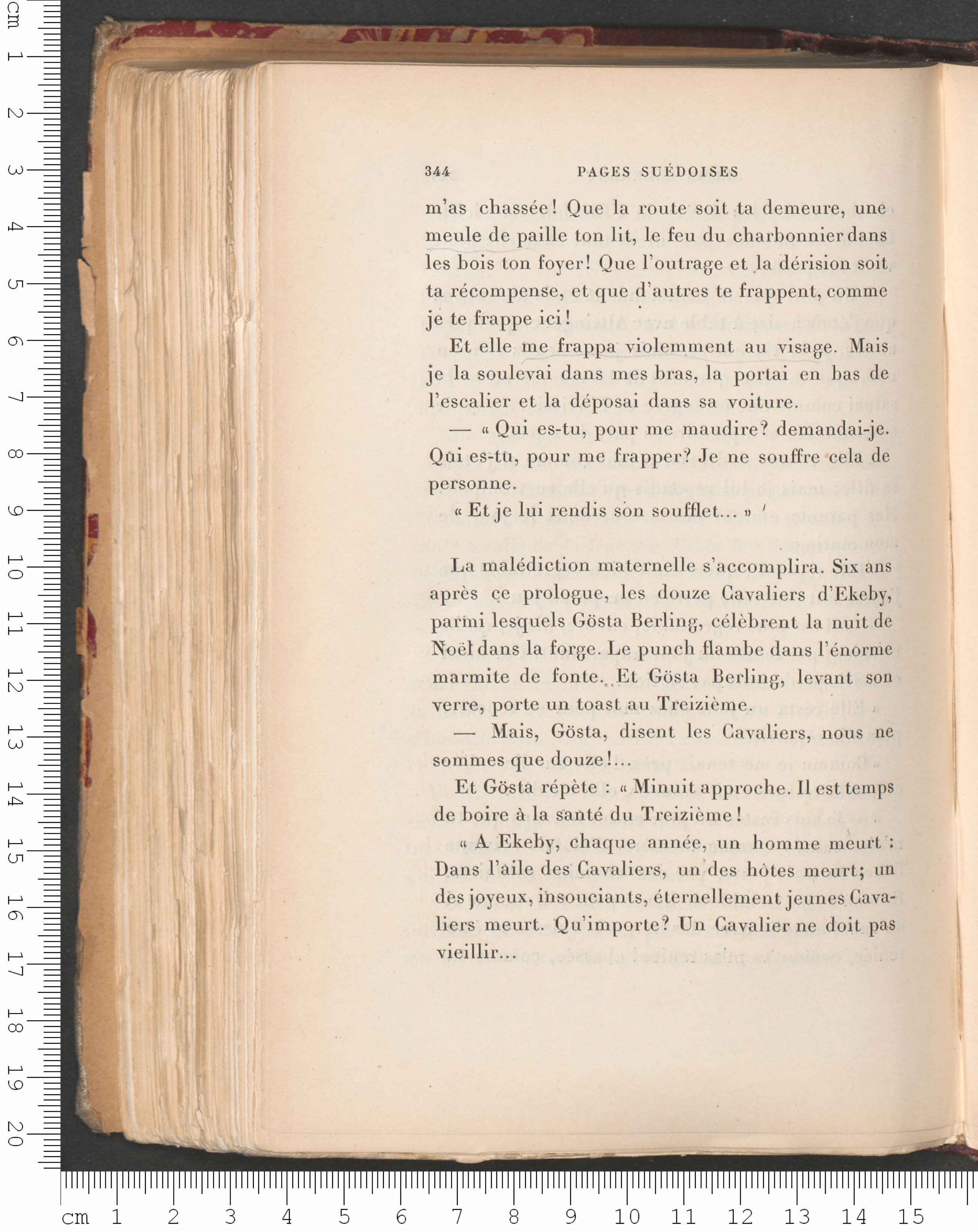
« Elle répondit que c'était bien regrettable que j'eusse fait une telle perte en un pareil jour.

— « Il est plus regrettable, encore, dis-je, qu'ils ne soient pas morts un jour auparavant. Car ainsi ce mariage n'aurait pas eu lieu...

« Elle resta un jour chez moi pour se reposer, puis elle repartit.

« Comme je me tenais près d'elle sur l'escalier et que la voiture était avancée, elle me dit :

« — Je suis restée un jour entier ici, sans que tu m'aies saluée comme ta mère. J'ai fait soixante lieues en trois jours, par des chemins solitaires. Et mon corps tremble de honte pour toi, comme si on me fouettait avec des verges! Puisses-tu être reniée, comme tu m'as reniée! chassée, comme tu



m'as chassée! Que la route soit ta demeure, une meule de paille ton lit, le feu du charbonnier dans les bois ton foyer! Que l'outrage et la dérision soit ta récompense, et que d'autres te frappent, comme je te frappe ici!

Et elle me frappa violemment au visage. Mais je la soulevai dans mes bras, la portai en bas de l'escalier et la déposai dans sa voiture.

— « Qui es-tu, pour me maudire? demandai-je. Qui es-tu, pour me frapper? Je ne souffre cela de personne.

« Et je lui rendis son soufflet... »

La malédiction maternelle s'accomplira. Six ans après ce prologue, les douze Cavaliers d'Ekeby, parmi lesquels Gösta Berling, célèbrent la nuit de Noël dans la forge. Le punch flambe dans l'énorme marmite de fonte. Et Gösta Berling, levant son verre, porte un toast au Treizième.

— Mais, Gösta, disent les Cavaliers, nous ne sommes que douze!...

Et Gösta répète : « Minuit approche. Il est temps de boire à la santé du Treizième!

« A Ekeby, chaque année, un homme meurt : Dans l'aile des Cavaliers, un des hôtes meurt; un des joyeux, insouciants, éternellement jeunes Cavaliers meurt. Qu'importe? Un Cavalier ne doit pas vieillir...

« Les vieux papillons doivent savoir mourir, pendant que le soleil brille encore... Frères et Cavaliers! Avez-vous oublié qui vous êtes? Vous êtes ceux qui maintenez le règne de la joie en Vermland. Vous êtes ceux qui donnez l'élan aux archets, mettez les danses en train, faites résonner les chants et les jeux dans toute la contrée. Vous savez préserver vos cœurs de l'amour de l'or, et vos mains du travail. Si vous n'étiez pas là, les danses, les roses, les cartes et les chants périraient, et dans toute cette terre bénie il ne resterait plus que du fer et des maîtres de forges. La joie vivra ici aussi longtemps que vous. Voici six ans que je célèbre la Noël dans la forge d'Ekeby, et jamais personne auparavant n'a refusé de boire à la santé du Treizième... »

Le Treizième viendra sous la figure d'un diable cornu qui dégringole par la cheminée de la forge. C'est Simtram, l'envieux maître de forges, le génie du mal. Avec un art infernal, égal à celui du Méphisto de Faust, il irritera le cœur de ces grands enfants que sont les Cavaliers contre leur bienfaitrice. Il colorera de fiel les moindres apparences, attisera leur crédulité superstitieuse, troublée par les fumées de l'ivresse, trouvant peut-être une aide secrète dans l'inconsciente amertume que le bienfait reçu laisse au cœur de l'obligé. La Commandante est une sorcière. C'est grâce à son pacte avec

le diable qu'elle possède Ekeby et ses sept forges. Et, chaque année, elle le paie de l'âme d'un Cavalier.

Cette fois, le diable ne traitera pas avec elle. Il conclut avec les Cavaliers un traité qui leur abandonne pour une année la souveraineté du domaine d'Ekeby et des sept forges, aux conditions suivantes, proposées et signées par Gösta Berling : « Si, pendant ce temps, nous faisons quelque chose, qui ne soit pas d'un Cavalier; quelque chose de raisonnable, d'utile, de prudent; tu peux nous prendre tous les douze, quand l'année sera finie. Mais si nous nous conduisons en vrais Cavaliers, tu ne feras plus jamais de pacte pour Ekeby, et tu ne demanderas de salaire, ni de nous, ni de la Commandante. »

Le lendemain, les souvenirs de la nuit se sont dissipés pour les Cavaliers avec les fumées de l'ivresse. La Commandante, ce jour-là, reçoit à dîner toutes les sommités de la province. « Elle préside, en maîtresse magnifique et puissante, une table servie pour cinquante convives. Elle a quitté la courte pelisse en peau de mouton, la cotte de bure rayée et la pipe de craie. Le frou-frou de ses jupes de soie accompagne tous ses mouvements, l'or charge ses bras nus et des rangs de perles s'enroulent autour de son cou blanc. »

Où sont les Cavaliers? Les Cavaliers sont assis à

une petite table, dans le coin du poêle. Il n'y a pas de place pour eux, ce jour-là, à la table d'honneur. Les mets leur arrivent refroidis. Les vins sont rares. Les œillades des jolies femmes ne vont pas jusqu'à eux, et personne ne sourie aux bons mots de Gösta Berling.

O Commandante, pourquoi plaçâtes-vous les Cavaliers à la petite table, dans le coin du poêle, ce jour de Noël! Christian Bergh, le géant, n'en a pu digérer l'offense. Et quand le plat de gélinottes arrive, il crie que ce sont des corneilles. « Offrir des corneilles aux Cavaliers d'Ekeby! » Une à une, il les prend, les lance à travers la salle vers la table d'honneur et, avec elles, les injures qui réveilleront la Fatalité endormie. La Commandante croit-elle donc valoir plus que d'honnêtes Cavaliers? Si son mari, le commandant Samzelius, hérita d'Ekeby, c'est qu'elle était la maîtresse d'Altringer. Samzelius a pris les sept forges; il l'a laissée tout gouverner. Mais maintenant, le règne de la sorcière est fini.

— « Oui, confirme la Commandante d'une voix basse et de timbre étrange, tout est fini pour moi... »

Pas plus que jadis devant sa mère, la Commandante ne pliera devant l'époux qui, sous la réprobation des regards de ses hôtes, levés de la table du festin dans le désarroi de ce conflit tragique, se souviendra de son honneur.

— « Ah ! » dit-elle, « j'avais peur parfois que tu « ne meures sans l'avoir su ! »

« Le vieil amour exulte dans sa voix, illumine son regard. Son mari est devant elle, le poing levé.

« Elle lit l'horreur et le mépris sur cinquante visages autour d'elle. Elle sait que la dernière heure de sa puissance est venue. Mais elle ne peut s'empêcher d'être joyeuse, parce qu'elle peut parler librement du plus doux souvenir de sa vie... »

— « Hors d'ici! crie Samzelius. Mendie ton pain sur les chemins! — Me chasseras-tu de ma maison?... — Tu n'en as pas. Ekeby est à moi. » — C'est en vain qu'elle implorera dans sa détresse les Cavaliers qu'elle a nourris dans l'abondance et dans la joie. Pas un ne lèvera la main pour sa défense. Elle boira la coupe empoisonnée jusqu'à la lie. Elle connaîtra l'ingratitude, plus meurtrière que l'outrage et que le mépris. « Que tu sois reniée, comme tu m'as reniée! chassée, comme tu m'as chassée! » Courbée sous la malédiction maternelle qui s'accomplit, elle s'en ira, mendiante volontaire, par les chemins.

Et maintenant, le règne des Cavaliers commence, leur règne d'une année. Samzelius s'est retiré à Sjö, son ancien domaine. Il a laissé les Cavaliers maîtres d'Ekeby. Le testament d'Altringer lui interdit de vendre les domaines et les

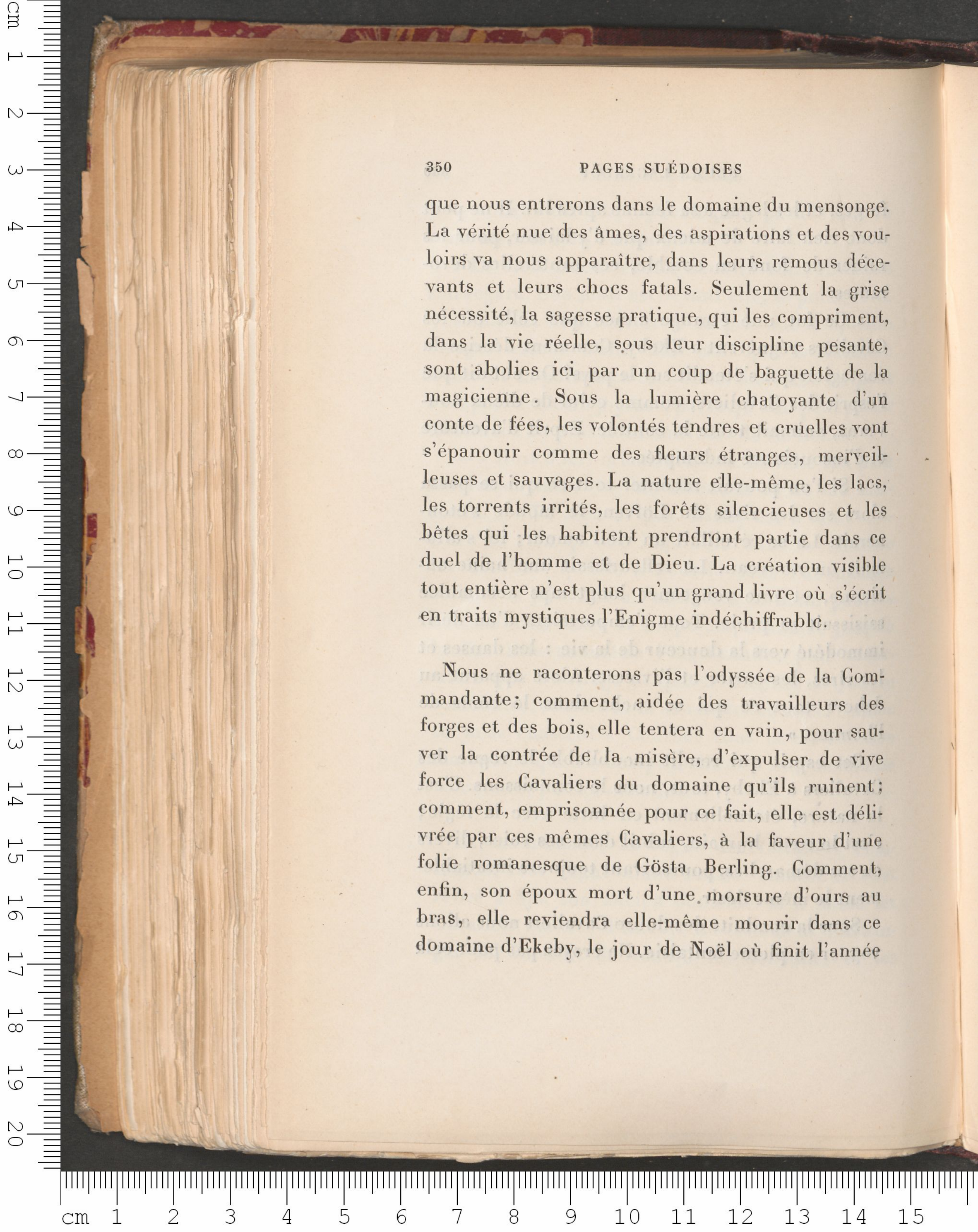
forges, et les lègue à sa femme après lui. Il ne peut donc rien faire de mieux que d'y laisser, pour les ruiner de fond en comble, ces sauterelles dévorantes.

« Ce fut une étrange année que celle où les Cavaliers régnèrent à Ekeby. Comment décrire la contagion qui s'étendit sur le pays? On eût dit que l'esprit des Cavaliers, comme celui de dieux nouveaux, animait toute la contrée. Esprit d'aventure et d'insouciance indomptée.

« Si l'on pouvait raconter tout ce qui se passa alors sur les rives du Löfven, le monde s'étonnerait. Là se réveillait un vieil amour; ici s'allumait un nouveau. Là refleurissait une haine ancienne, et une vengeance longtemps accumulée saisissait sa proie. Tous s'emportaient d'un désir immodéяé vers la douceur de la vie : les danses et les rires, les cartes et l'ivresse. Alors apparut au dehors tout ce qui se cache dans le cœur de l'homme. »

Cet esprit qui rendit inoubliable le règne des Cavaliers à Ekeby, tous, nous le connaissons. C'est la nature, éternellement en lutte avec la règle; c'est le cœur humain, subtil dans ses voies, divers en ses démarches, poursuivant toujours insatiablement le même désir.

Sous la conduite des douze Cavaliers nous allons voguer en pleine fantaisie. Ne croyez pas pour cela

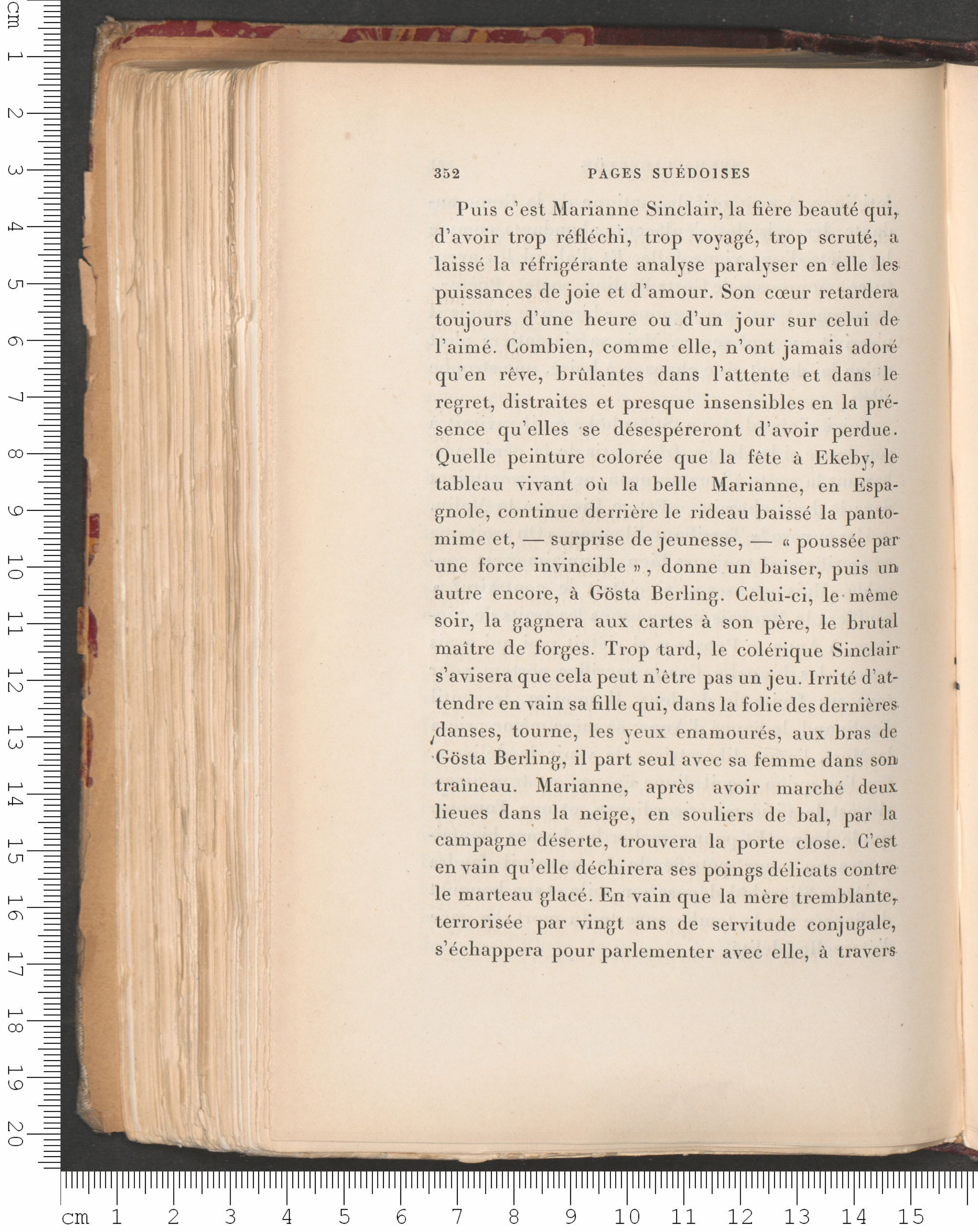


que nous entrerons dans le domaine du mensonge. La vérité nue des âmes, des aspirations et des vouloirs va nous apparaître, dans leurs remous décevants et leurs chocs fatals. Seulement la grise nécessité, la sagesse pratique, qui les compriment, dans la vie réelle, sous leur discipline pesante, sont abolies ici par un coup de baguette de la magicienne. Sous la lumière chatoyante d'un conte de fées, les volontés tendres et cruelles vont s'épanouir comme des fleurs étranges, merveilleuses et sauvages. La nature elle-même, les lacs, les torrents irrités, les forêts silencieuses et les bêtes qui les habitent prendront partie dans ce duel de l'homme et de Dieu. La création visible tout entière n'est plus qu'un grand livre où s'écrit en traits mystiques l'Enigme indéchiffrable.

Nous ne raconterons pas l'odyssée de la Commandante; comment, aidée des travailleurs des forges et des bois, elle tentera en vain, pour sauver la contrée de la misère, d'expulser de vive force les Cavaliers du domaine qu'ils ruinent; comment, emprisonnée pour ce fait, elle est délivrée par ces mêmes Cavaliers, à la faveur d'une folie romanesque de Gösta Berling. Comment, enfin, son époux mort d'une morsure d'ours au bras, elle reviendra elle-même mourir dans ce domaine d'Ekeby, le jour de Noël où finit l'année

fatidique. A ce motif dramatique de la Commandante, les épisodes s'enlacent, abondants comme les rejets d'une vigne folle. Et d'abord les aventures amoureuses de Gösta Berling, poète. « Poète », le nomment ses compagnons, « bien que jamais il n'écrivit un seul vers ». Mais sa vie entière n'est qu'un lai dolent, une chanson à boire, une strophe ailée.

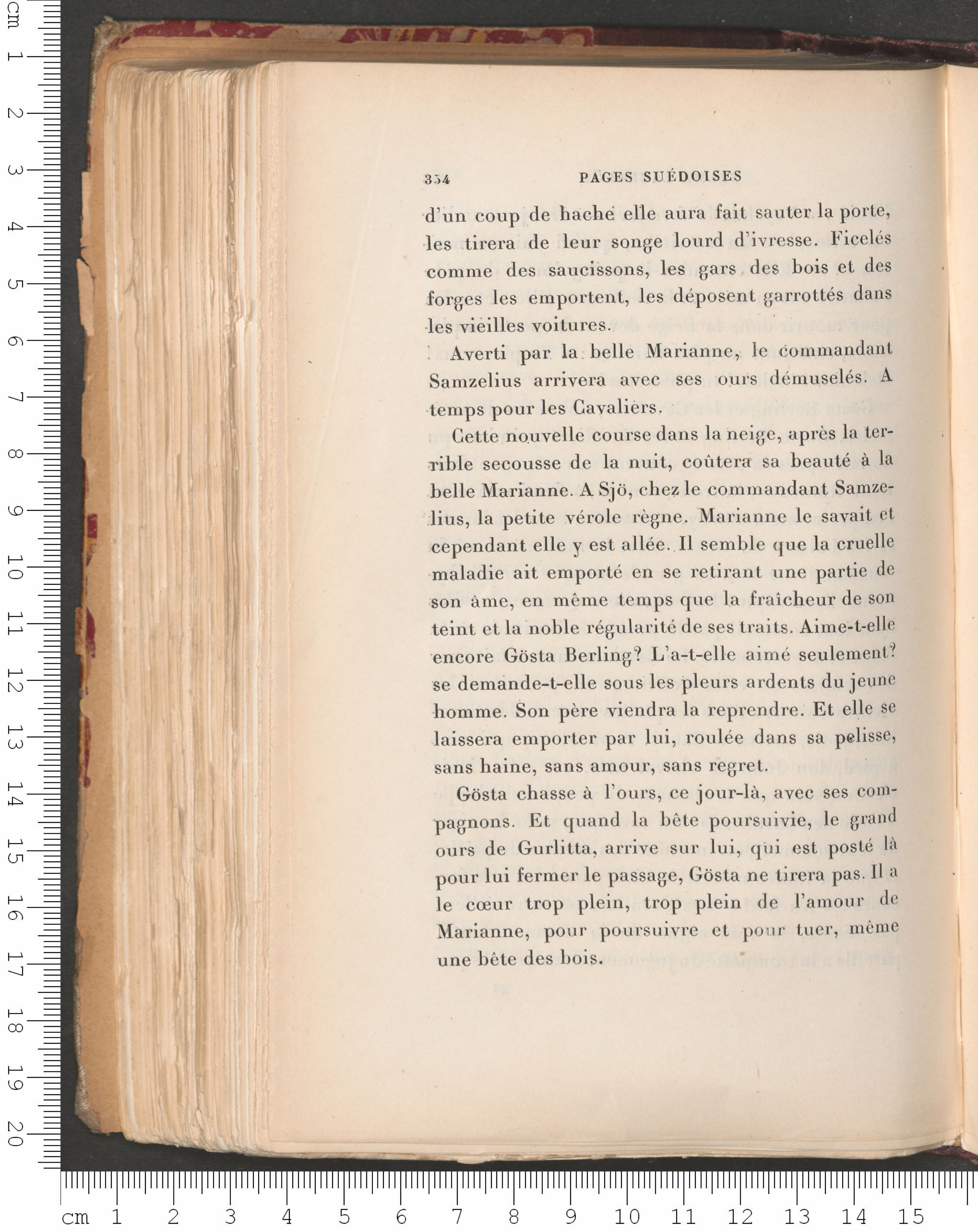
Voici d'abord Anna Stjärnhök, qu'il ravirait à son fiancé si les loups, frères gris de la pénitence, barrant la route à leur traîneau, ne les remettaient dans le droit chemin. « Est-ce Dieu, ou le Malin, qui les envoya ? » Terrifiant dilemme. « On croit que se sacrifier est toujours bien, et qu'aimer est coupable. Mais, penses-y, si c'était le contraire? » soufflera le Mauvais incarné sous les traits de Sintram, à Anna. « Penses-y, si c'était moi qui avais envoyé les loups! » Car le sacrifice portera pour tous ses fruits de douleur. Il mourra, le gentil Ferdinand, le fiancé d'Anna; sa mère même priera la Mort, l'amie libératrice, de venir le délivrer. Car l'or qu'on reçoit d'une épouse est trop amer, si c'est la pitié miséricordieuse, et non l'amour, qui le donne. Et pour arracher les larmes bienfaisantes au cœur pétrifié de la mère, il faudra qu'Anna Stjärnhök dépose son voile et son bouquet de fiancée sur la tombe ouverte du mort, en gage d'éternelle fidélité.



Puis c'est Marianne Sinclair, la fière beauté qui, d'avoir trop réfléchi, trop voyagé, trop scruté, a laissé la réfrigérante analyse paralyser en elle les puissances de joie et d'amour. Son cœur retardera toujours d'une heure ou d'un jour sur celui de l'aimé. Combien, comme elle, n'ont jamais adoré qu'en rêve, brûlantes dans l'attente et dans le regret, distraites et presque insensibles en la présence qu'elles se désespéreront d'avoir perdue. Quelle peinture colorée que la fête à Ekeby, le tableau vivant où la belle Marianne, en Espagnole, continue derrière le rideau baissé la pantomime et, — surprise de jeunesse, — « poussée par une force invincible », donne un baiser, puis un autre encore, à Gösta Berling. Celui-ci, le même soir, la gagnera aux cartes à son père, le brutal maître de forges. Trop tard, le colérique Sinclair s'avisera que cela peut n'être pas un jeu. Irrité d'attendre en vain sa fille qui, dans la folie des dernières danses, tourne, les yeux enamourés, aux bras de Gösta Berling, il part seul avec sa femme dans son traîneau. Marianne, après avoir marché deux lieues dans la neige, en souliers de bal, par la campagne déserte, trouvera la porte close. C'est en vain qu'elle déchirera ses poings délicats contre le marteau glacé. En vain que la mère tremblante, terrorisée par vingt ans de servitude conjugale, s'échappera pour parlementer avec elle, à travers

l'huis : « Va chez le fermier! — Irai-je mendier un asile chez un serviteur, quand j'ai ma maison »? — Elle entendra le poing lourd du père s'abattre sur sa mère et la renverser. Elle s'étendra pour mourir dans la neige devant la porte implacable, en criant au père barbare : « Tu pleureras! Melchior Sinclair! tu pleureras! »

Gösta Berling et les Cavaliers, donneurs de sérénades, Gösta Berling et les Cavaliers qui n'ont pu dormir après la fête et courent la campagne dans leurs traîneaux, la trouveront là, à demi morte, et l'emporteront à Ekeby, réchauffée sous les larmes et les baisers de Gösta. C'est la nuit même où la Commandante fera sa grande attaque sur Ekeby. Scène homérique! Les Cavaliers dorment, scellés dans leur sommeil par le punch, la lassitude de la danse et des sérénades. La Commandante a fait tirer des remises où elles s'effritent en poussière les vieilles voitures dans lesquelles chacun des Cavaliers, jadis, arriva à Ekeby. Pour Gösta, qui vint à pied, don Juan, le cheval noir, est sellé. Mais c'est en vain que la clameur du peuple enveloppe « l'aile des Cavaliers ». En vain que, pour les tirer de leur sommeil, on incendie des meules de paille, et que la fumée noircit le ciel, parmi les cris forcenés : « Au feu! » Les Cavaliers ne se réveillent pas. Seule, la voix aiguë de la Commandante, pareille à la trompette du jugement dernier, lorsque



d'un coup de hache elle aura fait sauter la porte, les tirera de leur songe lourd d'ivresse. Ficelés comme des saucissons, les gars des bois et des forges les emportent, les déposent garrottés dans les vieilles voitures.

Averti par la belle Marianne, le commandant Samzelius arrivera avec ses ours démuselés. A temps pour les Cavaliers.

Cette nouvelle course dans la neige, après la terrible secousse de la nuit, coûtera sa beauté à la belle Marianne. A Sjö, chez le commandant Samzelius, la petite vérole règne. Marianne le savait et cependant elle y est allée. Il semble que la cruelle maladie ait emporté en se retirant une partie de son âme, en même temps que la fraîcheur de son teint et la noble régularité de ses traits. Aime-t-elle encore Gösta Berling? L'a-t-elle aimé seulement? se demande-t-elle sous les pleurs ardents du jeune homme. Son père viendra la reprendre. Et elle se laissera emporter par lui, roulée dans sa pelisse, sans haine, sans amour, sans regret.

Gösta chasse à l'ours, ce jour-là, avec ses compagnons. Et quand la bête poursuivie, le grand ours de Gurlitta, arrive sur lui, qui est posté là pour lui fermer le passage, Gösta ne tirera pas. Il a le cœur trop plein, trop plein de l'amour de Marianne, pour poursuivre et pour tuer, même une bête des bois.

« Gösta Berling est là, le doigt sur la gâchette, et l'ours fonce droit sur lui. Pourquoi ne tire-t-il pas? A quoi pense-t-il?... Croit-il qu'il est là à la parade devant la majesté des bois? »

« Gösta rêve naturellement à la belle Marianne, qui gît depuis des jours à Ekeby entre la vie et la mort, après la nuit où elle a dormi dans la neige.

« Il pense à elle qui, comme lui, est une victime de cette malédiction de haine qui pèse sur la terre, et il frémit d'horreur pour lui-même, qui est venu là pour poursuivre et pour tuer.

« Et le grand ours marche droit sur lui, un œil crevé par le couteau d'un des Cavaliers, une cuisse traversée par la balle d'un autre, rechigné, hérissé, solitaire, car on a tué sa femelle et enlevé ses petits. Et Gösta le voit tel qu'il est : un pauvre animal pourchassé, auquel il ne veut pas enlever la vie, la dernière chose qui lui reste, puisque les hommes lui ont tout pris.

« Qu'il me tue s'il veut, songe Gösta, mais je ne tirerai pas.

« Et tandis que l'ours s'avance, il se tient immobile comme à la parade. Et quand le roi de la forêt marche droit sur lui, il présente les armes et s'écarte d'un pas sur le côté.

« L'ours poursuit son chemin, sachant bien qu'il n'a pas un instant à perdre, et s'enfonce dans la

forêt, frayant sa voie à travers des tas de neige à hauteur d'homme...

Marianne essaiera de se faire pardonner. Mais Gösta ne peut plus aimer celle qui lui a causé une telle douleur. Elle cherchera en vain le cri sincère qui le ramènerait à elle. Seulement quand il sera parti, elle sentira l'amour rentrer, chargé de flammes et de pleurs, dans son cœur à jamais solitaire.

Ces flirts tendres ne sont que des préludes où s'essaie l'archet divin. Voici venir l'ineffable amour, qui vit d'humilité et de renoncement, « les mains jointes, comme dans un temple ».

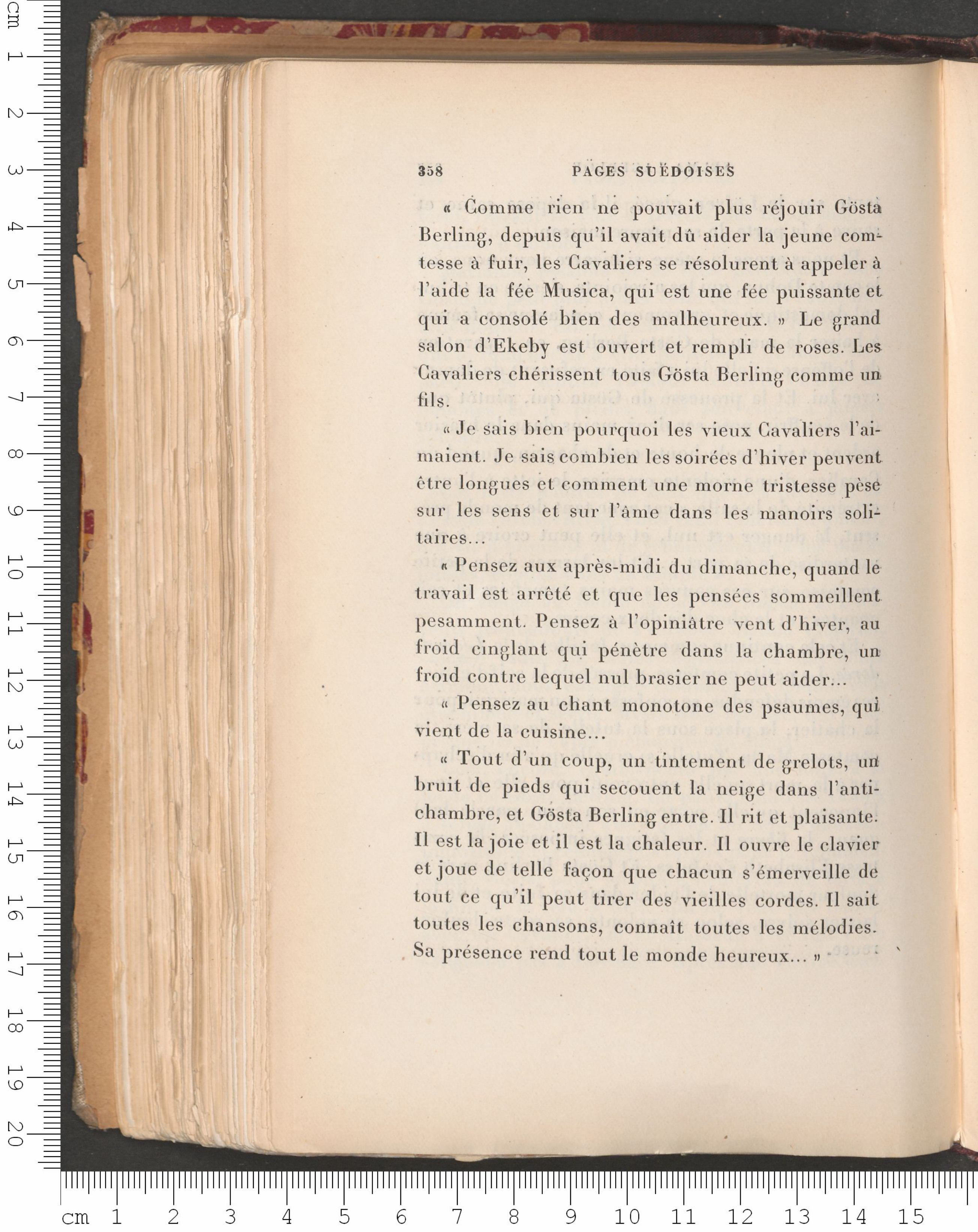
On songe au Dante de la *Vita Nuova*, aux fervents troubadours de Provence. Selma Lagerlöf, comme jadis les belles législatrices des cours d'amour, nous enseigne comment la femme veut être aimée et servie. Mysticisme lunaire, qui s'imprègne ici de l'âpre mélancolie du climat.

Ceci, encore, commencera par une folie, à la façon de Gösta Berling. La petite comtesse Dohna a refusé de danser avec lui, en lui reprochant son ingratitude et celle des Cavaliers pour la Commandante. Gösta, pour la punir, l'enlèvera de force à la fin de la fête. « Celle qui ne veut pas danser avec un Cavalier, ira en traîneau avec lui. » Ne songeons pas à Lovelace. Après une course exci-

tante sur le Löfven glacé, il la dépose saine et sauve à la porte de sa propre maison.

Et nous avons la scène, si bizarre pour nous, où le comte Dohna, qui les a rejoints, s'érige en tribunal domestique et, gravement, condamne sa femme à baiser la main de Gösta Berling, en réparation de l'offense qu'elle lui a faite en refusant de danser avec lui. Et la prouesse de Gösta qui, plutôt que de le souffrir, pose ses deux mains dans le brasier ardent et pleure de honte et de chagrin, quand un Cavalier, d'une violente emprise, le jette à l'autre extrémité de la salle, « car avec tant de monde présent, le danger est nul, et elle peut croire à une vantardise de sa part ». Et les larmes de la petite comtesse sur ces pauvres mains tuméfiées et saignantes ; et le choc des deux cœurs.

Et cela continue comme un feuillet de la *Légende dorée*. La petite comtesse, pressée de la soif d'expier ces émois défendus, se confesse à son mari qui, pour la châtier, la place sous la tutelle de sa mère, la comtesse Marta. Tutelle si cruelle qu'afin d'échapper à la mort qu'elle entrevoit, pour elle et pour l'innocent qu'elle porte en son sein, par la langueur, la fièvre et les fatigues imposées, la comtesse Élisabeth s'enfuira. Et Gösta Berling aura la douleur mortelle de l'aider dans sa fuite et de lui laisser suivre, selon sa volonté, sa route douloureuse.



« Comme rien ne pouvait plus réjouir Gösta Berling, depuis qu'il avait dû aider la jeune comtesse à fuir, les Cavaliers se résolurent à appeler à l'aide la fée Musica, qui est une fée puissante et qui a consolé bien des malheureux. » Le grand salon d'Ekeby est ouvert et rempli de roses. Les Cavaliers chérissent tous Gösta Berling comme un fils.

« Je sais bien pourquoi les vieux Cavaliers l'aimaient. Je sais combien les soirées d'hiver peuvent être longues et comment une morne tristesse pèse sur les sens et sur l'âme dans les manoirs solitaires...

« Pensez aux après-midi du dimanche, quand le travail est arrêté et que les pensées sommeillent pesamment. Pensez à l'opiniâtre vent d'hiver, au froid cinglant qui pénètre dans la chambre, un froid contre lequel nul brasier ne peut aider...

« Pensez au chant monotone des psaumes, qui vient de la cuisine...

« Tout d'un coup, un tintement de grelots, un bruit de pieds qui secouent la neige dans l'antichambre, et Gösta Berling entre. Il rit et plaisante. Il est la joie et il est la chaleur. Il ouvre le clavier et joue de telle façon que chacun s'émerveille de tout ce qu'il peut tirer des vieilles cordes. Il sait toutes les chansons, connaît toutes les mélodies. Sa présence rend tout le monde heureux... »

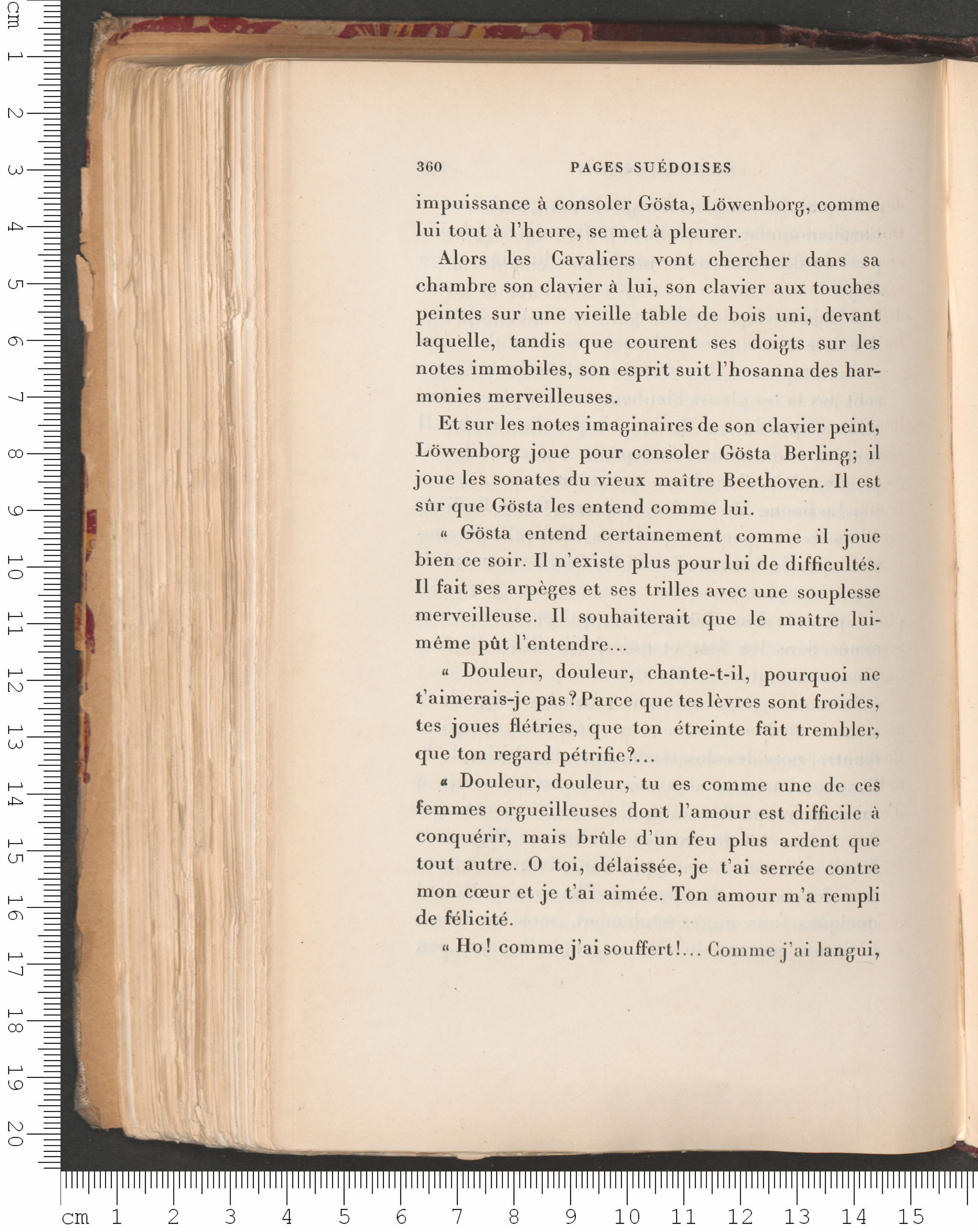
Et maintenant c'est lui qu'il faut que les vieux Cavaliers amusent comme un enfant. Ils ont choisi, pour le distraire, une symphonie du vieux père Haydn.

« Mais voici qu'aussitôt qu'ils se mettent à jouer, il éclate en sanglots. Il cache sa tête dans ses mains et pleure. Les Cavaliers s'effraient. Ce ne sont pas là les pleurs bienheureux, les pleurs consolants, que la fée Musica évoque d'ordinaire. Il soupire comme un désespéré. Anxieux, ils repoussent loin d'eux leurs instruments.

« La bonne fée Musica, qui aime Gösta Berling, elle-même en perdrait patience. Mais elle se souvient qu'elle a encore parmi les Cavaliers un valeureux champion.

« C'est le doux Löwenborg, qui perdit sa bienaimée dans les flots et qui chérit Gösta Berling plus encore que tous les autres. »

Löwenborg, qui sait par cœur les trente-deux sonates de Beethowen et ne veut rien connaître d'autre, pose les doigts sur le vieux clavier de la Commandante, que jamais elle ne consentit à lui laisser toucher. Il ne l'entendit jouer que des polkas sur les cordes stridentes. Mais sans doute, celles-ci, à son appel, vont livrer leur âme, leur douce âme de chant et d'harmonie. Hélas ! quelques sons aigres seulement, sous ses doigts hésitants, sortent du clavier jauni. Et, dans son



impuissance à consoler Gösta, Löwenborg, comme lui tout à l'heure, se met à pleurer.

Alors les Cavaliers vont chercher dans sa chambre son clavier à lui, son clavier aux touches peintes sur une vieille table de bois uni, devant laquelle, tandis que courent ses doigts sur les notes immobiles, son esprit suit l'hosanna des harmonies merveilleuses.

Et sur les notes imaginaires de son clavier peint, Löwenborg joue pour consoler Gösta Berling; il joue les sonates du vieux maître Beethoven. Il est sûr que Gösta les entend comme lui.

« Gösta entend certainement comme il joue bien ce soir. Il n'existe plus pour lui de difficultés. Il fait ses arpèges et ses trilles avec une souplesse merveilleuse. Il souhaiterait que le maître lui-même pût l'entendre...

« Douleur, douleur, chante-t-il, pourquoi ne t'aimerais-je pas? Parce que tes lèvres sont froides, tes joues flétries, que ton étreinte fait trembler, que ton regard pétrifie?...

« Douleur, douleur, tu es comme une de ces femmes orgueilleuses dont l'amour est difficile à conquérir, mais brûle d'un feu plus ardent que tout autre. O toi, délaissée, je t'ai serrée contre mon cœur et je t'ai aimée. Ton amour m'a rempli de félicité.

« Ho! comme j'ai souffert!... Comme j'ai langui,

depuis que j'ai perdu celle qui m'était chère!... Douleur, douleur, c'est alors que tu me devins amie. Pourquoi ne t'aimerais-je pas, comme on aime ces femmes fières et sévères dont l'amour est difficile à gagner, mais brûle plus ardemment que tout autre!...

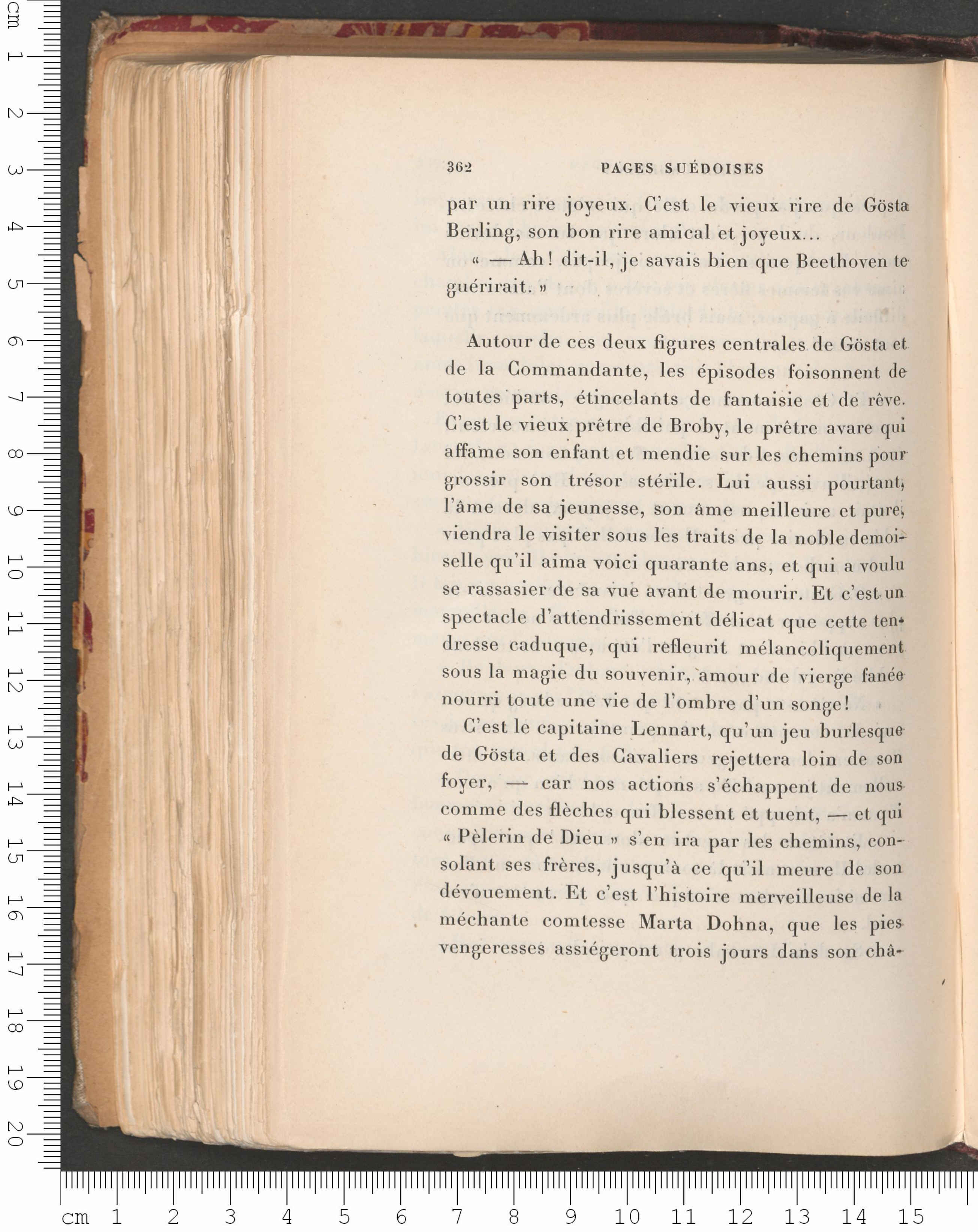
« Et Gösta commença à songer combien cet homme, maintenant si paisible et si insouciant, était entré avant dans la souffrance; comment, lui aussi, il avait perdu sa bien-aimée. Et à présent, il était assis là, rayonnant et joyeux, devant la table au clavier peint. Il n'en fallait pas plus pour rendre un homme heureux.

« O Gösta, songea-t-il en lui-même, ne sais-tu plus supporter et souffrir?... Toi qui es né sur une terre où l'hiver est long et l'été avare, as-tu donc oublié l'art d'endurer?...

« Ne vaux-tu pas autant que Löwenborg qui est assis là, devant son clavier peint? et que les autres Cavaliers, les courageux, les insouciants, les éternellement jeunes? Tu sais pourtant bien qu'aucun d'eux n'a échappé à la souffrance!

« Et Gösta les regarde alors. Ah! quel spectacle! Ils sont assis là tous en rond, écoutant d'un air sérieux cette musique que personne n'entend.

« Soudain Löwenborg est arraché à ses rêves



par un rire joyeux. C'est le vieux rire de Gösta Berling, son bon rire amical et joyeux...

« — Ah! dit-il, je savais bien que Beethoven te guérirait. »

Autour de ces deux figures centrales de Gösta et de la Commandante, les épisodes foisonnent de toutes parts, étincelants de fantaisie et de rêve. C'est le vieux prêtre de Broby, le prêtre avare qui affame son enfant et mendie sur les chemins pour grossir son trésor stérile. Lui aussi pourtant, l'âme de sa jeunesse, son âme meilleure et pure, viendra le visiter sous les traits de la noble demoiselle qu'il aima voici quarante ans, et qui a voulu se rassasier de sa vue avant de mourir. Et c'est un spectacle d'attendrissement délicat que cette tendresse caduque, qui refleurit mélancoliquement sous la magie du souvenir, amour de vierge fanée nourri toute une vie de l'ombre d'un songe!

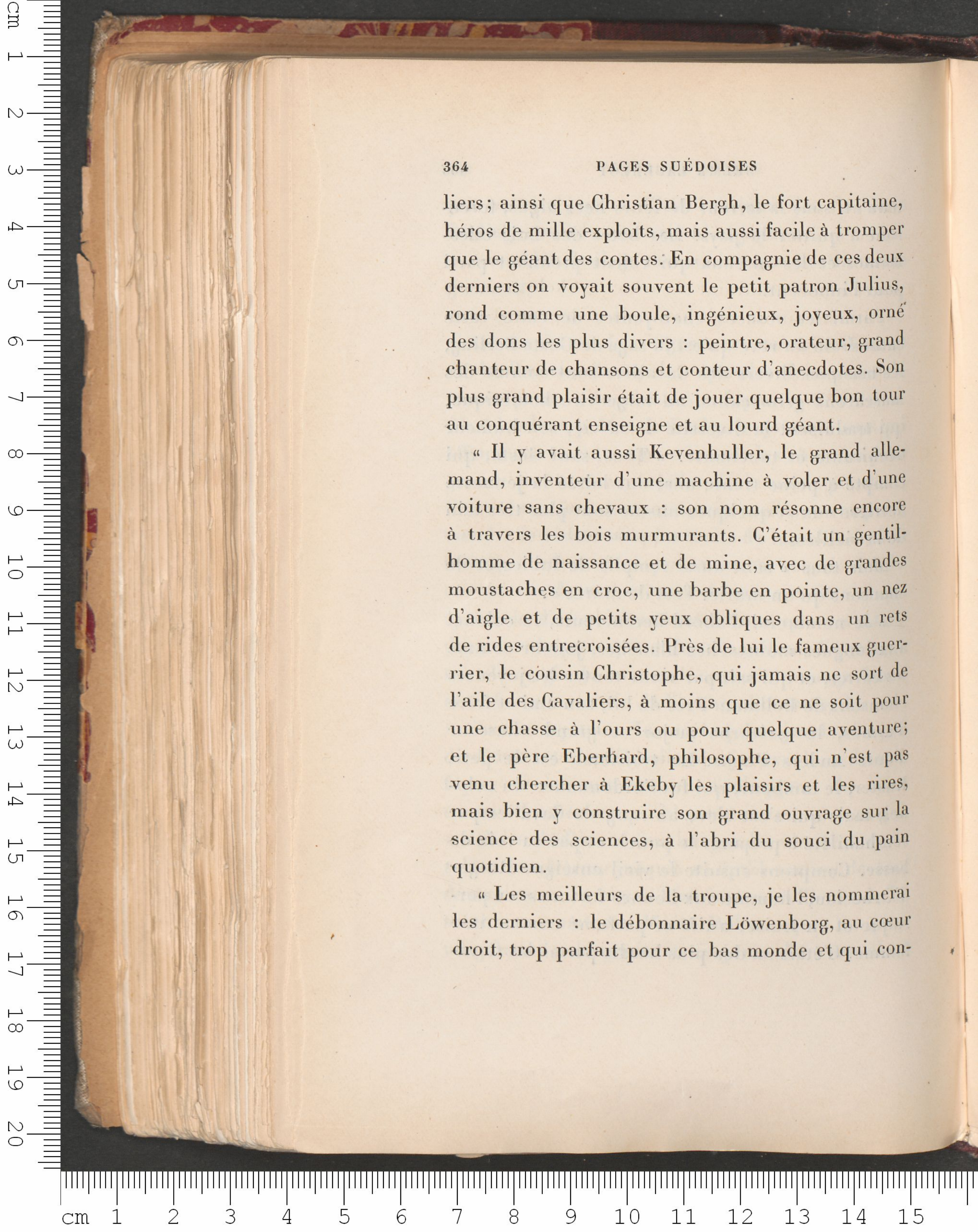
C'est le capitaine Lennart, qu'un jeu burlesque de Gösta et des Cavaliers rejettera loin de son foyer, — car nos actions s'échappent de nous comme des flèches qui blessent et tuent, — et qui « Pèlerin de Dieu » s'en ira par les chemins, consolant ses frères, jusqu'à ce qu'il meure de son dévouement. Et c'est l'histoire merveilleuse de la méchante comtesse Marta Dohna, que les pies vengeresses assiégeront trois jours dans son châ-

teau et, sous la terreur de leurs becs aigus, forceront à quitter le pays. Les bêtes des bois elles-mêmes et les oiseaux qui volent prennent parti pour l'innocent.

Parmi les rosaces chatoyantes de cette vaste cathédrale du rêve qu'est la saga de Gösta Berling, les masques divers des Cavaliers sont comme des mascarons grimaçants, au large rire homérique, qui traduisent la diversité de la vie, son humeur déchirante et touchante. « Tous, sauf Gösta, qui compte à peine trente ans, ont laissé la jeunesse derrière eux et quelques-uns ne sont plus très loin de la vieillesse. »

Mais tous « sont aussi remplis de lubies et de chansons qu'un mûrier l'est de mûres ».

« Je nommerai d'abord Berencreutz, le colonel aux longues moustaches blanches, joueur comme les cartes, et qui sait par cœur toutes les joyeuses chansons de Bellman. Près de lui, son ami et frère d'armes, le taciturne major et grand chasseur d'ours Anders Fuchs. Le troisième est le petit Ruster, le tambour, qui fut l'ordonnance du colonel, mais qui s'est élevé au rang de Cavalier par son habileté à préparer le punch et par sa voix de basse. Comptons ensuite le vieil enseigne Rutger d'Orneclou, l'homme aux bonnes fortunes, en perruque et en fraise, attifé et parfumé comme une femme. C'était un des plus hardis parmi les Cava-



liers ; ainsi que Christian Bergh, le fort capitaine, héros de mille exploits, mais aussi facile à tromper que le géant des contes. En compagnie de ces deux derniers on voyait souvent le petit patron Julius, rond comme une boule, ingénieux, joyeux, orné des dons les plus divers : peintre, orateur, grand chanteur de chansons et conteur d'anecdotes. Son plus grand plaisir était de jouer quelque bon tour au conquérant enseigne et au lourd géant.

« Il y avait aussi Kevenhuller, le grand allemand, inventeur d'une machine à voler et d'une voiture sans chevaux : son nom résonne encore à travers les bois murmurants. C'était un gentilhomme de naissance et de mine, avec de grandes moustaches en croc, une barbe en pointe, un nez d'aigle et de petits yeux obliques dans un rets de rides entrecroisées. Près de lui le fameux guerrier, le cousin Christophe, qui jamais ne sort de l'aile des Cavaliers, à moins que ce ne soit pour une chasse à l'ours ou pour quelque aventure ; et le père Eberhard, philosophe, qui n'est pas venu chercher à Ekeby les plaisirs et les rires, mais bien y construire son grand ouvrage sur la science des sciences, à l'abri du souci du pain quotidien.

« Les meilleurs de la troupe, je les nommerai les derniers : le débonnaire Löwenborg, au cœur droit, trop parfait pour ce bas monde et qui con-

naît peu ses sentiers; et Lilliecrona, le grand musicien, qui possède un doux foyer à lui et se languit toujours après sa femme et ses enfants, mais qui pourtant est contraint de rester à Ekeby, car son esprit a besoin de richesse et de changement pour pouvoir supporter la vie. »

Il faut résister au désir de peindre la petite maison de Lilliecrona dans les bois, où sa femme énergique soigne en son absence le domaine et les enfants. Elle reçoit sans reproche et sans mots amers l'époux errant, quand il revient à l'aube, sous sa fenêtre, ayant marché toute la nuit, implorant son pardon avec la voix suppliante de son violon : « Ce n'est pas le luxe et le bien-être qui m'attirent loin de toi, ni l'amour d'autres femmes, ni l'ambition, mais la diversité tentante de la vie, sa douceur, son amertume, sa richesse. J'ai besoin de les sentir autour de moi... Mais maintenant je suis las et joyeux. Pardonne-moi! » Et voici le cousin Christophe, ce brigand de Français au nom sinistre et inconnu, vieil aigle déplumé de l'épopée impériale, auquel le souvenir d'une ancienne confraternité d'armes assure un refuge dans ce coin perdu du Vermland. Mais un grand parchemin au scel rouge arrive de la cour. Les temps sont changés. La patrie, l'honneur, les biens, la gloire, appellent en souriant l'exilé. Le cousin Christophe est redevenu jeune avec le printemps; il tire de la vieille malle

l'uniforme brodé et le chapeau à plumes. Il chevauche par les chemins, en quête d'une fiancée. Le voici chez la comtesse Marta, savourant en silence la joie d'annoncer tout à l'heure la grande nouvelle. Mais elle a parlé trop vite, la médisante. « Dieu me garde, dit-il en se levant, si jamais mes biens et mon nom m'étaient rendus, de les partager avec une femme qui raille l'infortune et la pauvreté. » Il s'en revient vers l'aile des Cavaliers et jette, en passant, le grand parchemin scellé de cire rouge dans le feu où les gamins font flamber la vieille femme de Pâques, le mannequin qui représente l'hiver.

Nombreux sont les méandres de la forêt enchantée et les figures qui la peuplent. Il en faut sortir brusquement, si l'on ne veut plus longtemps s'y attarder...

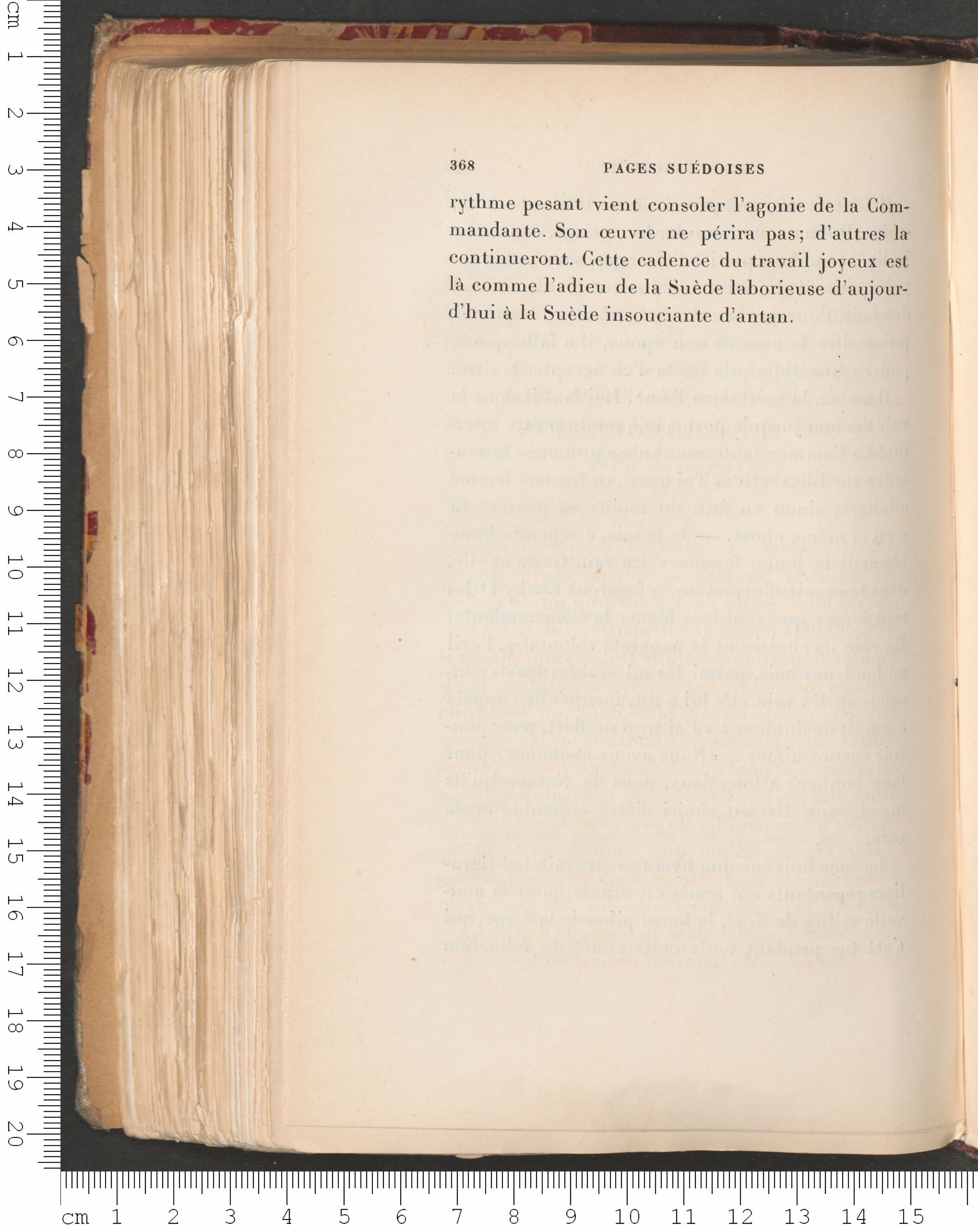
La conclusion de l'œuvre est de teinte mystique, comme si l'auteur sentait le repentir d'avoir trop divinement chanté la joie de vivre et d'être fou, la douceur d'aimer...

Il faut que la Grâce vainque la Nature; que l'homme expie... Nous autres, gens de France, nous avons moins peur de la nature. Nous lui avons enseigné le grand art latin : celui de la mesure. Mais quoi, si le Malin était plus riche en ruses diaboliques que ses victimes ne l'imaginent? Si, expier son péché, c'était un secret d'en mieux jouir?

Il faut savoir qu'après la fuite d'Élisabeth, le comte Dohna a fait annuler le mariage, conclu en Italie, et qu'il est parti à l'étranger, sans même savoir qu'un fils lui était né dans une étable au fond des bois. Pour que la mère de l'enfant, au baptême, puisse dire le nom de son époux, il a fallu que la pauvre Grisélidis prie Gösta d'en accepter le titre.

Il a obéi, la mort dans l'âme. Lui faut-il donc la voir déchue jusqu'à porter le nom du prêtre interdit? La Commandante mourante a prononcé la sentence sur Élisabeth : « Toi aussi, tu fus une femme adultère, sinon en fait, du moins en pensée. Et c'est la même chose. — Je le sais, a répondu humblement la jeune femme. » En vain Gösta et elle, dans leur soif d'expiation, refuseront Ekeby et les sept forges, que veut leur léguer la Commandante. En vain ils choisiront la pauvreté volontaire, l'exil au fond des bois, parmi les misérables qu'ils consoleront. En vain elle lui a dit, lorsqu'elle l'appela à son lit de douleur : « J'ai trop souffert, pour pouvoir encore aimer... » Nous avons confiance, pour leur bonheur à tous deux, dans la Nature qu'ils maudissent. Ils ont choisi d'être ensemble : cela suffit.

La *saga* finit sur une hymne au travail. Les Cavaliers repentants ont remis en branle, pour la nouvelle veillée de Noël, le lourd pilon de la forge, qui s'est tue pendant toute cette année de folie. Son



rythme pesant vient consoler l'agonie de la Commandante. Son œuvre ne périra pas; d'autres la continueront. Cette cadence du travail joyeux est là comme l'adieu de la Suède laborieuse d'aujourd'hui à la Suède insouciante d'antan.

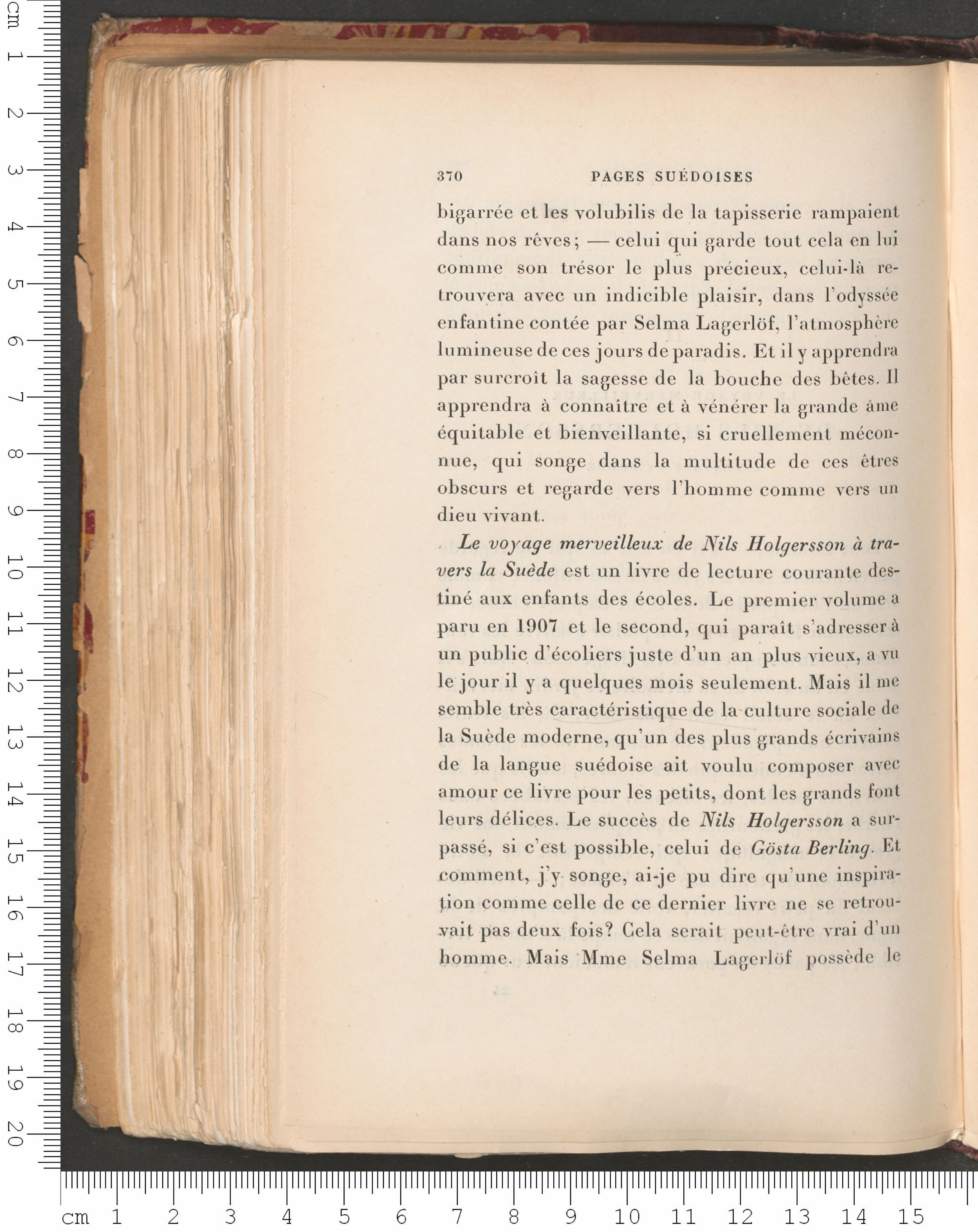
II

LE VOYAGE MERVEILLEUX

DE NILS HOLGERSSON

A TRAVERS LA SUÈDE

Tout homme, — s'il en est, — qui ne regarde pas en arrière vers les jours de son enfance comme vers un Eden perdu dont il fut trop tôt chassé,— cet homme là n'aura aucun plaisir à suivre les randonnées fantastiques de Nils Holgersson. Mais s'il garde en un coin de sa mémoire ce jardin merveilleux où le soleil était plus doré, où les fruits avaient une splendeur de Canaan, où les grandes personnes n'étaient que des ombres, tandis que les fleurs, les poules, les oiseaux, les scarabées dans l'herbe, les grenouilles du pré, possédaient une vie géante et magnifique qui remplissait la nôtre d'émotion, de tendresse et d'extase; — l'œil-de-bœuf du petit escalier, voilé des pampres de la vigne, nous regardait dans ce temps-là d'un air terrible; les paons du paravent remuaient leur queue



bigarrée et les volubilis de la tapisserie rampaient dans nos rêves ; — celui qui garde tout cela en lui comme son trésor le plus précieux, celui-là retrouvera avec un indicible plaisir, dans l'odyssée enfantine contée par Selma Lagerlöf, l'atmosphère lumineuse de ces jours de paradis. Et il y apprendra par surcroît la sagesse de la bouche des bêtes. Il apprendra à connaître et à vénérer la grande âme équitable et bienveillante, si cruellement méconnue, qui songe dans la multitude de ces êtres obscurs et regarde vers l'homme comme vers un dieu vivant.

Le voyage merveilleux de Nils Holgersson à travers la Suède est un livre de lecture courante destiné aux enfants des écoles. Le premier volume a paru en 1907 et le second, qui paraît s'adresser à un public d'écoliers juste d'un an plus vieux, a vu le jour il y a quelques mois seulement. Mais il me semble très caractéristique de la culture sociale de la Suède moderne, qu'un des plus grands écrivains de la langue suédoise ait voulu composer avec amour ce livre pour les petits, dont les grands font leurs délices. Le succès de *Nils Holgersson* a surpassé, si c'est possible, celui de *Gösta Berling*. Et comment, j'y songe, ai-je pu dire qu'une inspiration comme celle de ce dernier livre ne se retrouvait pas deux fois? Cela serait peut-être vrai d'un homme. Mais Mme Selma Lagerlöf possède le

génie féminin le plus complet, le plus intensif et le plus lucide qui soit. Nous lui devrons que cet adjectif de « féminin », dans le domaine de l'art et de la pensée, n'équivale plus nécessairement à un diminutif. Tout génie de femme est un génie de mère. Quand la première a parlé, la seconde a encore tout à dire. Peu importe que le destin lui ait accordé ou non des enfants de sa chair et de son sang. Tous ses amours sont des maternités, qu'elle aime un peuple ou un enfant. Mme Selma Lagerlöf n'a rien eu à changer à son inspiration tendre, fraîche et joueuse, pour se trouver de plein pied avec ce monde merveilleux de l'imagination enfantine, qui contient tous les meilleurs rêves de l'homme. Dans une langue aux couleurs primaires, pour ainsi dire, et telle qu'on la parle dans la *nursery*, elle a su créer des images dont la vividité de geste et d'attitude fait rire les petits enfants et rappelle ces étonnants dessins de quadrupèdes et d'oiseaux où les maîtres japonais, en deux coups de pinceau, font tenir toute la psychologie d'une espèce.

Nils Holgersson est un petit paysan de quatorze ans qui, pour s'être amusé méchamment d'un *tomte*, esprit familier de la maison, sera changé lui-même en *tomte*, pas plus haut que la main.

Comment osera-t-il jamais se représenter en cet état devant ses parents? Voudront-ils même le

reconnaître? « *Tittit! tittit!* crie le moineau franc qui sautille sur une planche devant la porte. Regardez Nils, le gardeur d'oies! Regardez Nils Tummetott! Regardez Tummetott! Regardez Nils Holgersson Tummetott! »

Il faut vous dire que Tummetott signifie à peu près Tom Pouce ou Petit Poucet, et que le français, qui a peu ou point d'accent tonique et qui est une langue majestueuse, échoue complètement à traduire le caquetage scandé que parlent ici tous les oiseaux. Charles-Quint a dit, voici longtemps, que l'anglais était leur langue; on en peut dire autant du suédois.

« Les poules et les oies s'étaient mises à regarder Tummetott. Ce fut un terrible caquètement. « *Cocorico!* criait le coq, c'est bien fait pour lui! *Cocorico!* il m'a tiré la crête! » — « *Cot, cot, cot*, c'est bien fait pour lui! » répétèrent les poules; et elles recommençaient toujours à dire la même chose sans s'arrêter. Les oies s'avançaient en troupe serrée, rapprochant leurs cous allongés et demandant : « Qui a fait ça? qui a fait ça? »

Tummetott, puisqu'il est maintenant un *tomte*, comprend le langage des bêtes. Il trouve intolérable d'entendre dire aux poules que c'est bien fait pour lui. « Voulez-vous vous taire, vilaine engeance! » crie-t-il en leur jetant une pierre. Mais il n'est plus de taille à leur faire peur. Toute la

tribu des poules se précipite sur lui, l'entoure en criant : « *cot*, *cot*, *cot*, *cot*, c'est bien fait pour toi ; *cot*, *cot*, *cot*, bien fait pour toi, bien fait pour toi ! » Il veut fuir, mais elles bondissent et crient comme au sabbat, si bien qu'il est déjà hors d'haleine. C'en était fait de lui, si le chat n'était venu à passer. Aussitôt qu'elles voient le chat, les poules se taisent et font semblant de ne penser qu'à fouiller la terre pour y trouver des vers.

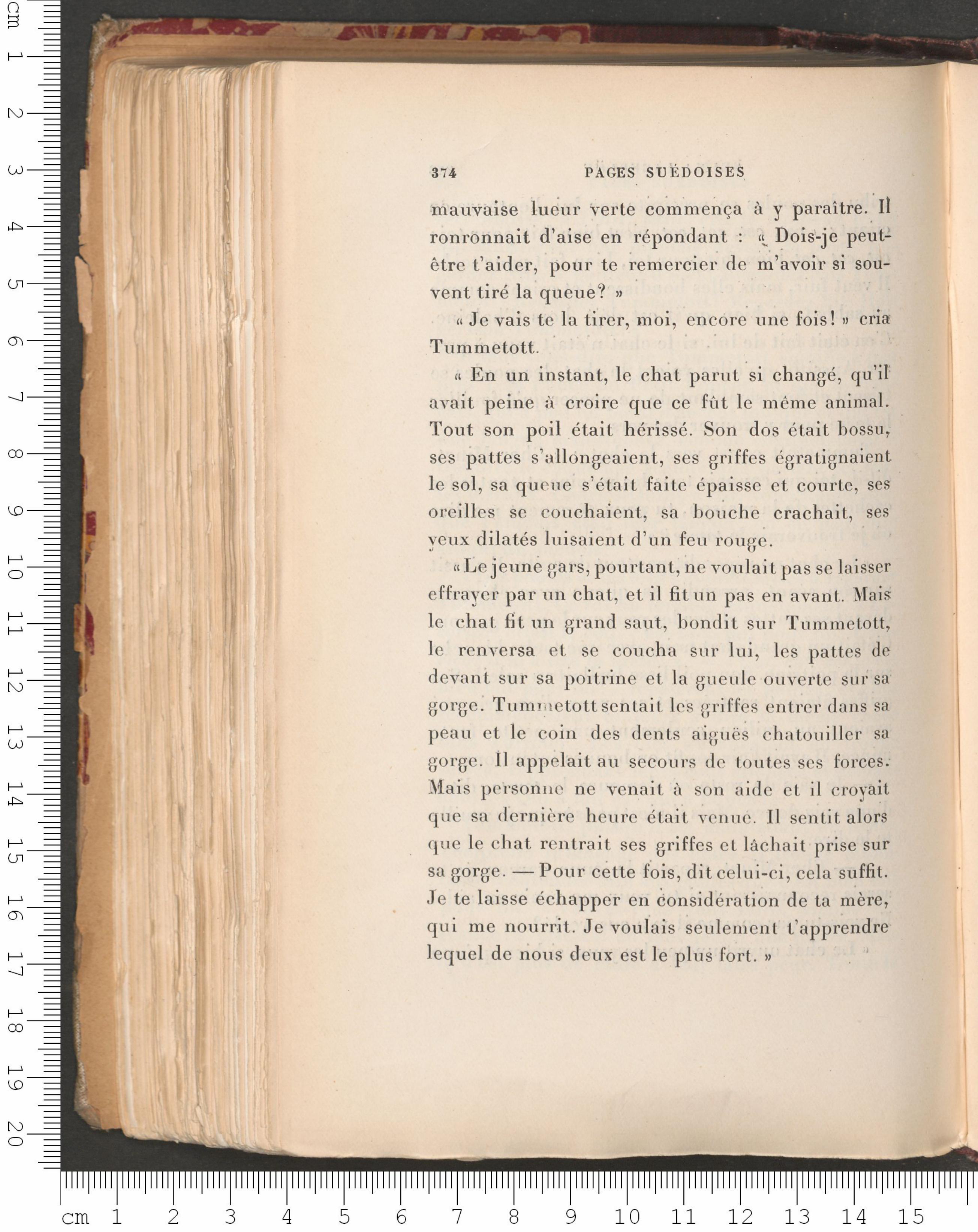
Tummetott court vers le chat : « Cher Minet, dit-il, toi qui connais tous les recoins et toutes les cachettes de la maison, tu peux sûrement me dire où je trouverais le *tomte ?* »

« Le chat ne répondit pas tout de suite. Il s'assit sur son séant, arrondit sa queue avec élégance devant ses pattes et fixa les yeux sur le petit garçon. C'était un grand chat noir, avec une tache blanche sur la poitrine. Son poil lisse brillait au soleil. Ses griffes étaient rentrées et ses yeux d'un gris uni avaient au milieu seulement une petite fente mince. Il avait l'air confit en bonnes intentions.

— Je sais de reste où demeure le *tomte*, dit-il d'une voix douce. Mais il n'est pas sûr que je veuille te le dire.

« — Cher Minet, repartit le jeune garçon, je te serais reconnaissant si tu veux me venir en aide. Ne vois-tu pas comme il m'a ensorcelé?

« Le chat ouvrit un peu les yeux, si bien qu'une



mauvaise lueur verte commença à y paraître. Il ronronnait d'aise en répondant : « Dois-je peut-être t'aider, pour te remercier de m'avoir si souvent tiré la queue? »

« Je vais te la tirer, moi, encore une fois! » cria Tummetott.

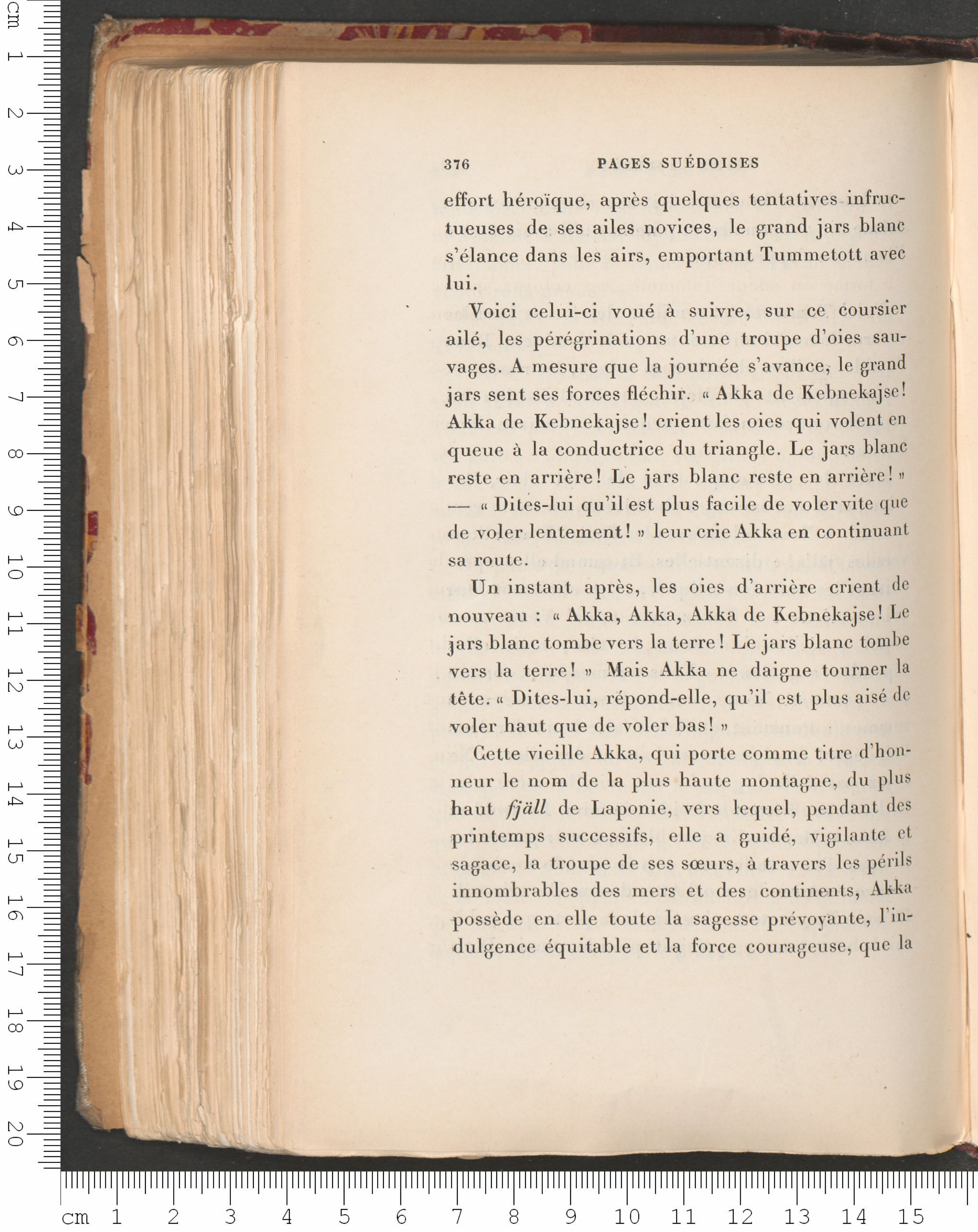
« En un instant, le chat parut si changé, qu'il avait peine à croire que ce fût le même animal. Tout son poil était hérissé. Son dos était bossu, ses pattes s'allongeaient, ses griffes égratignaient le sol, sa queue s'était faite épaisse et courte, ses oreilles se couchaient, sa bouche crachait, ses yeux dilatés luisaient d'un feu rouge.

« Le jeune gars, pourtant, ne voulait pas se laisser effrayer par un chat, et il fit un pas en avant. Mais le chat fit un grand saut, bondit sur Tummetott, le renversa et se coucha sur lui, les pattes de devant sur sa poitrine et la gueule ouverte sur sa gorge. Tummetott sentait les griffes entrer dans sa peau et le coin des dents aiguës chatouiller sa gorge. Il appelait au secours de toutes ses forces. Mais personne ne venait à son aide et il croyait que sa dernière heure était venue. Il sentit alors que le chat rentrait ses griffes et lâchait prise sur sa gorge. — Pour cette fois, dit celui-ci, cela suffit. Je te laisse échapper en considération de ta mère, qui me nourrit. Je voulais seulement t'apprendre lequel de nous deux est le plus fort. »

« Là-dessus le chat suivit son chemin, avec le même air débonnaire et patelin qu'il avait tout à l'heure en s'approchant. »

Voici Tummetott au milieu des forces hostiles ou cruellement indifférentes qui le dominent. Dans l'étable, où il va chercher un refuge, les ruades et les meuglements de Majros et de Gull-Lilja lui rappelleront ses méfaits anciens. Il retourne dans la cour.

C'est le printemps. Sur le ciel clair, les triangles d'oies sauvages cheminent, en route vers le nord. « Nous allons vers les fjälls! Nous allons vers les fjälls! » disent-elles. Et quand elles aperçoivent les oies domestiques, elles abaissent leur vol et crient : « Venez avec nous! Venez avec nous! » Celles-ci dressent la tête; mais elles répondent sagement : « Nous sommes bien, comme nous sommes. Nous sommes bien, comme nous sommes. » Pourtant, qu'il doit faire bon voler dans l'air léger! Quelques-unes battent des ailes. « Ne soyez pas folles! gronde une vieille mère oie. Celles-là souffriront le froid et la faim. Le froid et la faim. » Martens, le jars blanc, à voir passer les troupes d'oies sauvages, a pris grande envie de voyager. « Attendez-moi! Attendez-moi! » crie-t-il. En vain Tummetott, chagrin de la perte que subirait la basse-cour, se précipite pour le retenir. D'un



effort héroïque, après quelques tentatives infructueuses de ses ailes novices, le grand jars blanc s'élance dans les airs, emportant Tummetott avec lui.

Voici celui-ci voué à suivre, sur ce coursier ailé, les pérégrinations d'une troupe d'oies sauvages. A mesure que la journée s'avance, le grand jars sent ses forces fléchir. « Akka de Kebnekajse! Akka de Kebnekajse! crient les oies qui volent en queue à la conductrice du triangle. Le jars blanc reste en arrière! Le jars blanc reste en arrière! » — « Dites-lui qu'il est plus facile de voler vite que de voler lentement! » leur crie Akka en continuant sa route.

Un instant après, les oies d'arrière crient de nouveau : « Akka, Akka, Akka de Kebnekajse! Le jars blanc tombe vers la terre! Le jars blanc tombe vers la terre! » Mais Akka ne daigne tourner la tête. « Dites-lui, répond-elle, qu'il est plus aisé de voler haut que de voler bas! »

Cette vieille Akka, qui porte comme titre d'honneur le nom de la plus haute montagne, du plus haut *fjäll* de Laponie, vers lequel, pendant des printemps successifs, elle a guidé, vigilante et sagace, la troupe de ses sœurs, à travers les périls innombrables des mers et des continents, Akka possède en elle toute la sagesse prévoyante, l'indulgence équitable et la force courageuse, que la

longue expérience, les responsabilités graves et les dangers perpétuels enseignent aux âmes bien trempées. Elle a appris à se défier de tout ce qui a forme ou odeur d'homme, car celui-ci ignore toute justice et toute pitié envers la création vivante, et elle ne consentirait pas à tolérer Tummetott dans sa petite troupe, si le jars blanc ne se portait garant pour lui. Le jeune garçon, dans l'épreuve, peu à peu, acquiert la bonté. Placé maintenant sur le même plan que les bêtes des fourrés, des buissons, de la plaine et des forêts, il compatit aux drames pitoyables que la guerre et la faim, et l'homme, plus cruel encore, font peser sur elles. Il en apprend la patience qui endure, la ténacité qui ne se lasse pas, le sens social qui meurt pour la tribu ou la cité, l'héroïsme qui ne plie pas, la libre joie qui, chaque matin, dit « Oui » à la vie, à son soleil et à son risque. Et il a la juste fierté de prouver à ses amies les bêtes que l'homme, quelquefois, peut valoir autant qu'elles, pour le courage, la belle humeur et l'ingéniosité.

Nous ne raconterons pas comment, avec la vieille Akka et le père Emmerich, cigogne, il prend parti dans le conflit des rats noirs et des rats gris, lutte sans merci de deux nations où la race envahissante, fière de son nombre et de ses conquêtes, assiège les restes du peuple jadis dominateur dans son

dernier *burg*, pour l'exterminer de la face du pays; ni comment Tummetott, à l'aide de la flûte magique du charmeur de rats, que la cigogne est allée chercher dans un vieux clocher, entraîne les rongeurs mélomanes hors des greniers conquis vers les bruyères lointaines où se brouilleront leurs sentiers.

Nous ne dirons pas davantage comment Tummetott vient au secours de l'écureuil, dont la femme est captive, enfermée par les hommes méchants dans une cage où elle a résolu de se laisser mourir de faim, en songeant à ses petits qui mourront aussi sans elle. Tummetott les lui apporte, l'un après l'autre, dans sa prison, devant la vieille femme de la ferme, émerveillée de ce spectacle. Et quand le fermier voit ces quatre petits mi-nus et mi-aveugles, il dit à sa vieille mère : « Nous nous sommes conduits de telle façon, que nous devons avoir honte devant les hommes et devant les bêtes. Reporte-les tous dans le bois de noisetiers ».

En récompense, Tummetott obtiendra la permission d'assister aux danses annuelles que les oiseaux des airs et les bêtes des bois tiennent, au retour du printemps, sur le mont Kullaberg. C'est un tableau d'une richesse de fantaisie extraordinaire, d'un coloris éclatant et naïf, que cette assemblée de tout poil et de toute plume, sur la

bruyère sauvage qu'entourent d'innombrables monticules.

Chaque tribu y est groupée à part sur l'un de ceux-ci, par race ou espèce. Les cerfs royaux, les martres et les belettes, les lièvres, les renards et les autres quadrupèdes sauvages s'y rendent de nuit, afin de n'être pas surpris par les hommes.

Tant que dure le jour, il y a paix entre les animaux; toute œuvre de violence et de sang est interdite. « Le plus tendre levraut peut s'aventurer au milieu des renards, sans craindre pour une seule de ses longues oreilles. »

Le soleil est déjà haut dans le ciel. Les quatre-pattes commencent à s'ennuyer du retard des oiseaux. Le temps est magnifique, l'air est clair. Il fait toujours beau ce jour-là. Les grues sauvages sont d'excellents Nostradamus et, si elles pressentaient la pluie, elles ne convoqueraient pas les animaux. Car elles ont le grand rôle dans ces fêtes.

« Enfin un nuage épais paraît à l'horizon, obscurcit en passant la lumière du soleil et s'abat d'un seul coup sur un des tertres, couvert en un instant d'une bigarrure d'alouettes grises, de pinsons pimpants sous leur gorgerin rouge et blanc, de sansonnets pies et de mésanges vert jaunâtre. » Puis, presque aussitôt, un autre nuage jette son ombre sur le plaine et, pendant un long instant,

c'est une pluie de moineaux francs qui tombe sur une des buttes réservées.

Mais le plus vaste de ces nuages vivants est celui qui vient ensuite, « d'un gris-bleu dense au travers duquel nul rayon ne filtre, effrayant comme un nuage porteur de tonnerre, plein de vacarme horrible, de cris affreux, de ricanements sinistres et de croassements de mauvais augure. Tous, sur la place des jeux, sont contents, quand il se résoud en une averse de battements d'ailes et de croassements, de corneilles et de choucas, de pies et de corbeaux ». Puis, de l'ouest et du nord-ouest arrivent, en longues lignes droites, piquetées de points de distance en distance, les oiseaux des bois de Göinge, les coqs des bois et les coqs de bruyère.

Puis les oiseaux nageurs, qui se tiennent sur les falaises de Makläppen, devant Falsterbo, viennent, par-dessus le Sund, dans les ordres de vol les plus bizarres : en triangles et en longues courbes, en crochets obliques et en demi-cercles. C'est un dénombrement de tout poil et de toute plume, comme celui qui précède les combats d'Homère ou du Tasse.

Tummetott y est venu sur le dos de la cigogne et, bien qu'il n'ignorât pas que ce fût un grand honneur d'avoir une telle monture, il ne laissait pas que d'en être d'abord angoissé, « car le père

Emmerich était un maître dans l'art du vol, et il fendait l'air d'une tout autre façon que les oies sauvages. Tandis qu'Akka allait droit son chemin, d'un coup d'aile égal, la cigogne se divertissait en des vols multiples. Tantôt elle se tenait à des hauteurs prodigieuses, immobile et flottant dans l'éther sans remuer les ailes; tantôt elle se jetait en bas d'une telle course, qu'il semblait qu'elle allait tomber sur le sol comme une pierre inerte; tantôt elle s'amusait à tourner autour d'Akka en cercles grands ou petits avec la rapidité d'un tourbillon. Le jeune garçon n'avait jamais auparavant rêvé rien de semblable et, bien qu'il fût dans une crainte perpétuelle, il était obligé de reconnaître en lui-même qu'il n'avait pas su auparavant quel sport c'était que de fendre ainsi l'espace. »

Tous enfin sont réunis sur la place des jeux et ceux-ci commencent. L'usage immémorial veut que ce soient les corneilles qui ouvrent les danses (1).

(1) J'ai lu l'été dernier, dans un numéro de la *Nature*, feuilleté au hasard d'un jour de solitude et de pluie, une description véridique de plusieurs jeux d'oiseaux surprenants, contés par des explorateurs qui les avaient appris des naturels et surpris. Je citerai entre autres les habitudes d'une sorte de pélican, pourvu d'un double nom latin, qui habite, paraît-il, l'Amérique du Sud. Il tient son nid fort caché et se montre très jaloux de sa solitude. Pourtant, par les beaux jours, un visiteur de son espèce arrive et, par exception, est fort bien accueilli du couple. Ils sortent dehors avec lui, l'étranger marchant en tête en pous-

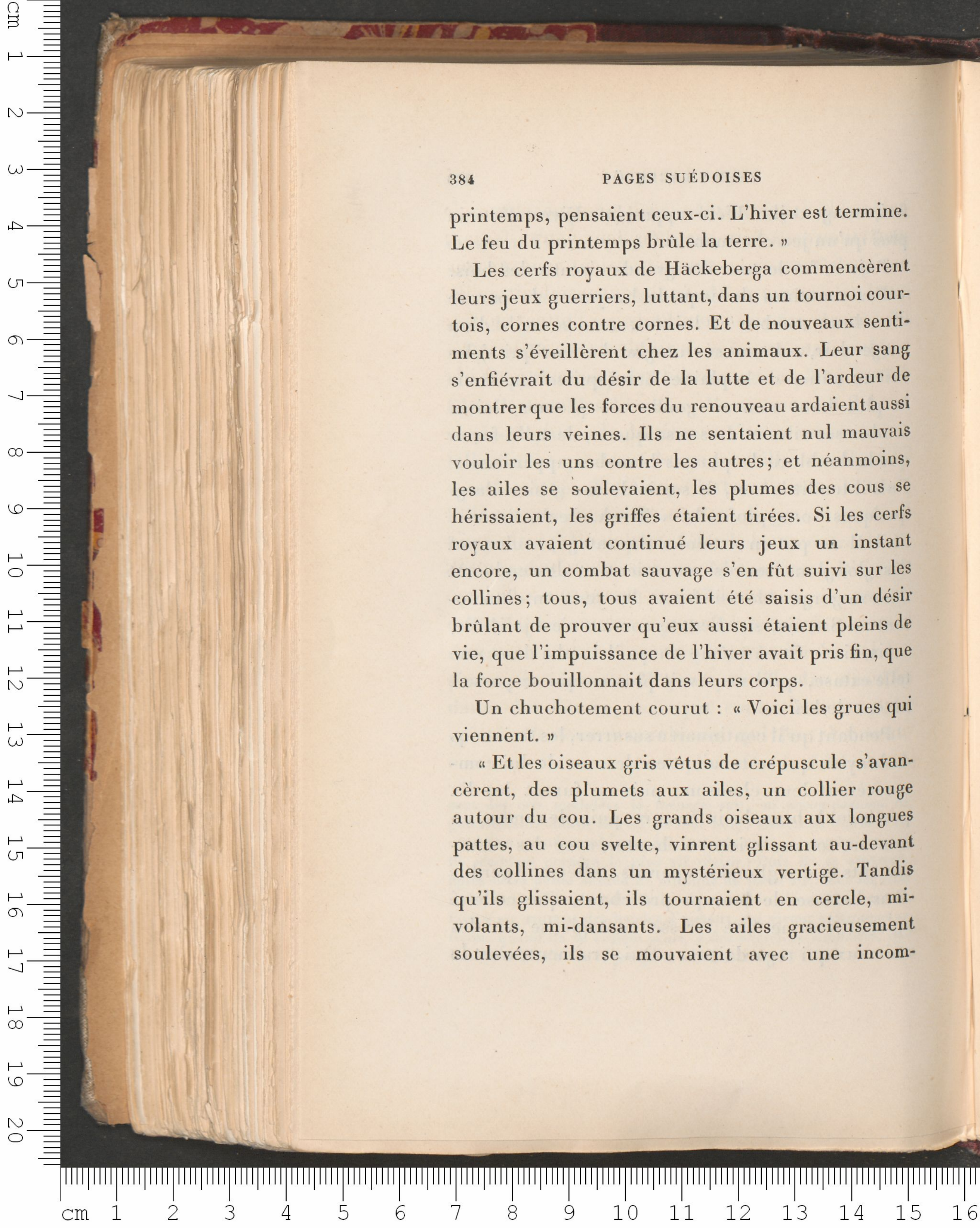
« Elles se partagent en deux troupes qui volent en avant l'une contre l'autre, se rencontrent, font volte-face et recommencent à nouveau. Cela parut aux animaux aussi maussade et sans aucun sens que le jeu du vent d'hiver avec les flocons de neige. » Et ils attendent avec impatience quelque chose qui leur apporte une sensation plus joyeuse. C'est le tour des lièvres. « Ils se tiennent debout sur leurs pattes de derrière et s'avancent avec une telle vitesse que leurs longues oreilles vacillent de tous les côtés. Tandis qu'ils bondissent, ils tourbillonnent sur eux-mêmes, font de grands sauts et frappent de leurs pattes de devant contre leurs côtes, qui résonnent comme des tambours. D'autres se courbent en cercle et roulent comme une roue; tel se tient sur une patte et tournoie sur son centre à l'instar d'une toupie; tel marche sur les pattes de devant. Il y a peu d'ordre dans la danse des lièvres; mais par contre beaucoup de gaieté. Et tous les animaux qui les observent, commencent à respirer plus vite. « L'hiver est

sant des cris modulés; le ménage suit, en accompagnant de gloussements sourds la voix de leur hôte; tous trois tournent en cercle un grand nombre de fois, en répétant ce manège auquel ils semblent prendre le plus vif plaisir. Puis ils se séparent, après cette petite séance de musique en plein air, dans laquelle il est impossible de voir autre chose qu'un divertissement. Et l'on a vu souvent des bandes d'oiseaux qui vivent en troupes se livrer, quand ils se croient seuls, à des exercices similaires, qui semblent bien avoir le jeu pour seule raison.

fini, songent-ils. L'été approche. Vivre ne sera plus qu'un jeu charmant. »

Puis ce fut le tour des grands oiseaux des bois. « Des centaines de coqs de bruyère à la parure d'un brun sombre et luisant, aux sourcils d'un rouge clair, volèrent sur un grand chêne qui s'élevait au milieu de la plaine. Celui qui se tenait sur le plus haut rameau gonfla ses plumes, laissa tomber ses ailes et dressa sa queue, de telle façon que la doublure de plumes blanches apparaissait. Puis il tendit le cou, fit sortir de son gosier élargi quelques sons profonds. « Tieck, tieck, tieck », fit-il. Il ne put en articuler davantage, seulement des glouglous sourds montaient et descendaient dans sa gorge. Alors il ferma les yeux en chuchotant : « Sis, sis, sis. Écoute comme c'est joli! Sis, « sis, sis. » Et en même temps il tomba dans une telle extase, qu'il ne savait plus ce qui se passait autour de lui. »

Pendant qu'il continuait à susurrer, les trois coqs de bruyère qui se tenaient en dessous de lui commencèrent leur chanson ; puis ce furent les dix postés sur la branche inférieure ; puis, de rameau en rameau, tous se mirent à chanter, avec des susurrements et des glouglous pareils, tellement perdus dans l'extase de leur propre chant, que celle-ci agissait comme une ivresse contagieuse sur les animaux qui regardaient. « Oui, vraiment, c'est le



printemps, pensaient ceux-ci. L'hiver est termine. Le feu du printemps brûle la terre. »

Les cerfs royaux de Häckeberga commencèrent leurs jeux guerriers, luttant, dans un tournoi courtois, cornes contre cornes. Et de nouveaux sentiments s'éveillèrent chez les animaux. Leur sang s'enfiévrait du désir de la lutte et de l'ardeur de montrer que les forces du renouveau ardaient aussi dans leurs veines. Ils ne sentaient nul mauvais vouloir les uns contre les autres; et néanmoins, les ailes se soulevaient, les plumes des cous se hérissaient, les griffes étaient tirées. Si les cerfs royaux avaient continué leurs jeux un instant encore, un combat sauvage s'en fût suivi sur les collines; tous, tous avaient été saisis d'un désir brûlant de prouver qu'eux aussi étaient pleins de vie, que l'impuissance de l'hiver avait pris fin, que la force bouillonnait dans leurs corps.

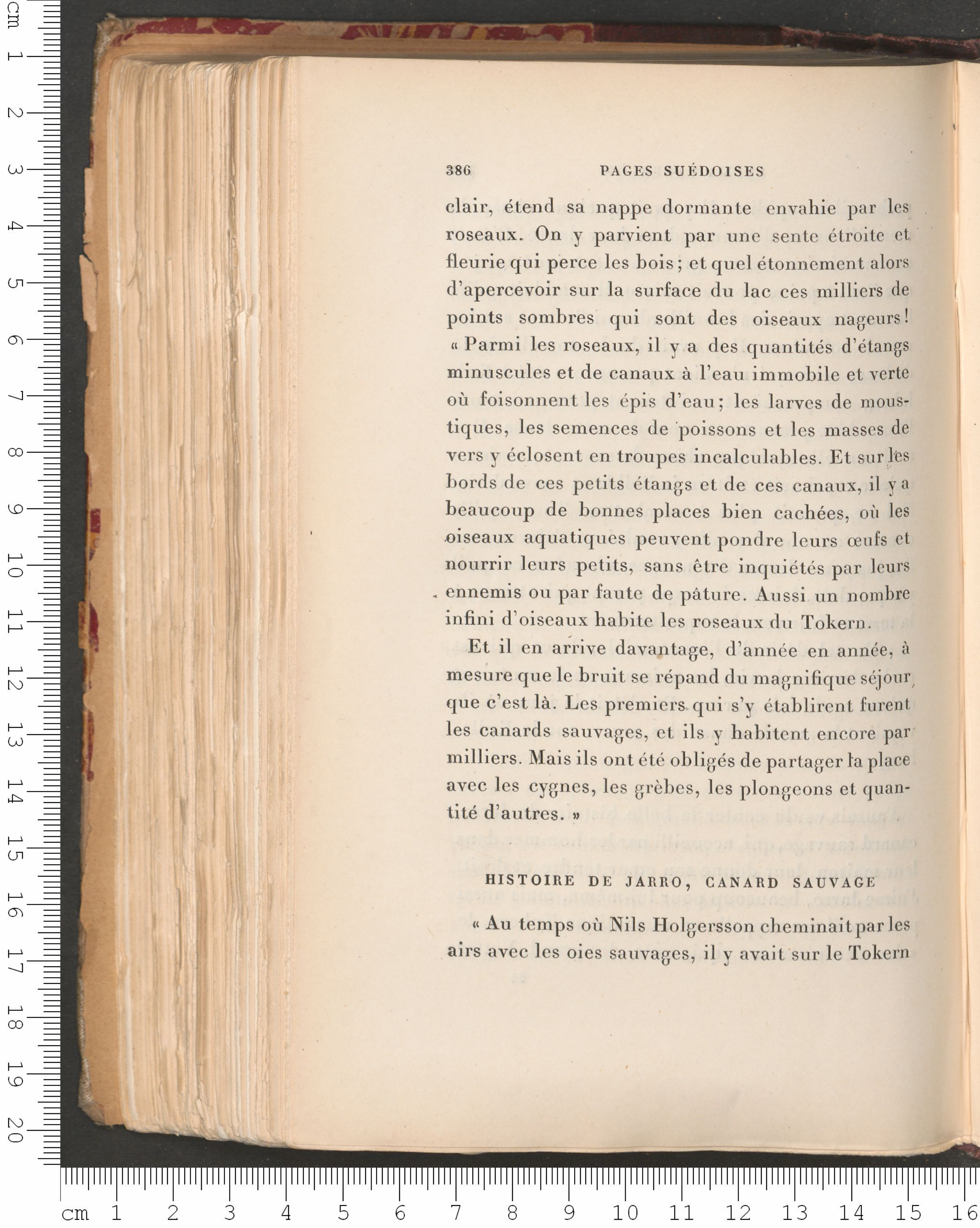
Un chuchotement courut : « Voici les grues qui viennent. »

« Et les oiseaux gris vêtus de crépuscule s'avancèrent, des plumets aux ailes, un collier rouge autour du cou. Les grands oiseaux aux longues pattes, au cou svelte, vinrent glissant au-devant des collines dans un mystérieux vertige. Tandis qu'ils glissaient, ils tournaient en cercle, mi-volants, mi-dansants. Les ailes gracieusement soulevées, ils se mouvaient avec une incom-

préhensible rapidité. Il y avait quelque chose de merveilleux et d'étrange dans leur danse. C'était comme si des ombres grises avaient joué un jeu que l'œil à peine pouvait suivre. Il semblait qu'ils l'eussent appris des brouillards qui flottent sur les marais solitaires. Il y avait de la sorcellerie là dedans; ceux qui n'avaient pas encore été à Kullaberg comprenaient maintenant pourquoi toute l'assemblée prenait son nom de cette danse. Il y avait en elle quelque chose de sauvage; mais ce qu'elle exprimait était un indicible et suave désir. Nul ne pensait plus à combattre. Tous, qu'ils eussent ou non des ailes, voulaient s'élever sans fin, jusqu'au-dessus des nuages, chercher ce qu'il y a par delà, laisser le corps pesant qui attache à la terre et fuir vers le supra-terrestre.

« Un tel désir de l'inaccessible, de ce qui est caché derrière la vie, les animaux ne le sentaient qu'une seule fois par an. Et c'était le jour où ils voyaient la grande danse des grues, sur le Kullaberg ».

J'aurais voulu conter la belle histoire de Jarro, canard sauvage, qui, accueilli par les hommes dans leur maison, leur donne son cœur tendre et droit. J'aime Jarro, beaucoup pour lui-même, mais aussi parce qu'il me rappelle ce romantique Tokern, le « lac des oiseaux » qui, près du grand Vetter,



clair, étend sa nappe dormante envahie par les roseaux. On y parvient par une sente étroite et fleurie qui perce les bois ; et quel étonnement alors d'apercevoir sur la surface du lac ces milliers de points sombres qui sont des oiseaux nageurs ! « Parmi les roseaux, il y a des quantités d'étangs minuscules et de canaux à l'eau immobile et verte où foisonnent les épis d'eau ; les larves de moustiques, les semences de poissons et les masses de vers y éclosent en troupes incalculables. Et sur les bords de ces petits étangs et de ces canaux, il y a beaucoup de bonnes places bien cachées, où les oiseaux aquatiques peuvent pondre leurs œufs et nourrir leurs petits, sans être inquiétés par leurs ennemis ou par faute de pâture. Aussi un nombre infini d'oiseaux habite les roseaux du Tokern.

Et il en arrive davantage, d'année en année, à mesure que le bruit se répand du magnifique séjour que c'est là. Les premiers qui s'y établirent furent les canards sauvages, et ils y habitent encore par milliers. Mais ils ont été obligés de partager la place avec les cygnes, les grèbes, les plongeons et quantité d'autres. »

HISTOIRE DE JARRO, CANARD SAUVAGE

« Au temps où Nils Holgersson cheminait par les airs avec les oies sauvages, il y avait sur le Tokern

un canard sauvage qui s'appelait Jarro. Il n'avait encore vécu qu'un été, un automne et un hiver. Il était nouvellement arrivé du nord de l'Afrique et il avait atteint le Tokern de si bonne heure que la glace séjournait encore sur le lac. »

Un soir qu'avec quelques autres jeunes canards, il s'amusait à voler sur le lac, un chasseur leur envoya quelques coups de fusil et Jarro fut atteint à la poitrine. Il crut qu'il allait mourir, mais pour ne pas tomber au pouvoir de celui qui l'avait blessé, il continua à voler aussi longtemps qu'il put. Quand les forces lui manquèrent, il n'était plus au-dessus du Tokern. Son vol l'avait porté à une petite distance dans les terres, et il tomba devant la porte d'un des grands *gords* paysans qui s'élèvent sur les rives du Tokern.

Un instant après, un jeune valet vint à passer dans la cour, aperçut Jarro et le ramassa. Et Jarro, qui ne demandait que de pouvoir mourir en paix, rassemblant ses dernières forces, mordit cruellement le valet au doigt, pour qu'il le lâchât.

« Jarro ne réussit pas à se rendre libre ; mais son attaque eut cela de bon, qu'elle prouva qu'il n'était pas mort. Le valet le porta à sa maîtresse, qui était une jeune femme au visage doux. Elle prit Jarro, le caressa et essuya le sang qui suintait à travers le duvet du cou. Elle l'examina attentivement et quand elle vit combien il était joli avec sa tête

d'un vert sombre luisant, son collier blanc, son dos d'un brun rouge, et le bleu miroir de ses ailes, elle pensa que ce serait dommage qu'il fût mort. Et elle arrangea vite une corbeille, et l'y mit coucher.

« Pendant tout ce temps, Jarro avait battu des ailes et lutté pour s'échapper. Mais quand il eut compris que les hommes n'avaient pas l'intention de le tuer, il s'installa avec un sentiment de bien-être dans la corbeille. Il s'aperçut seulement alors combien la souffrance et la perte de sang l'avaient épuisé. La femme prit la corbeille et s'en fut la mettre à terre, dans le coin du poêle. Mais avant même qu'elle l'eût posée, Jarro, fermant les yeux, s'était endormi. »

Jarro guérit, et une société d'amis s'établit dans le coin du poêle, entre Jarro, canard sauvage, César, le grand chien de chasse qui jadis lui faisait si grand'peur, la chatte Klorina et Per Ola, le petit garçon de la maison. Celui-ci vient causer avec Jarro de longues heures, pendant qu'il est encore dans sa corbeille, et lui raconte d'interminables histoires. « Jarro a remarqué que les hommes et les chiens ont de grands yeux calmes, dans lesquels il fait bon regarder. » La seule dont il n'aime pas rencontrer le regard est la chatte Klorina. Elle le taquine toujours, parce qu'il aime les hommes.

— « Tu crois qu'ils font cas de toi, parce que « tu les aimes? dit-elle. Attends que tu sois devenu « un peu gras. Ils te tordront le cou. Je les con- « nais, moi. »

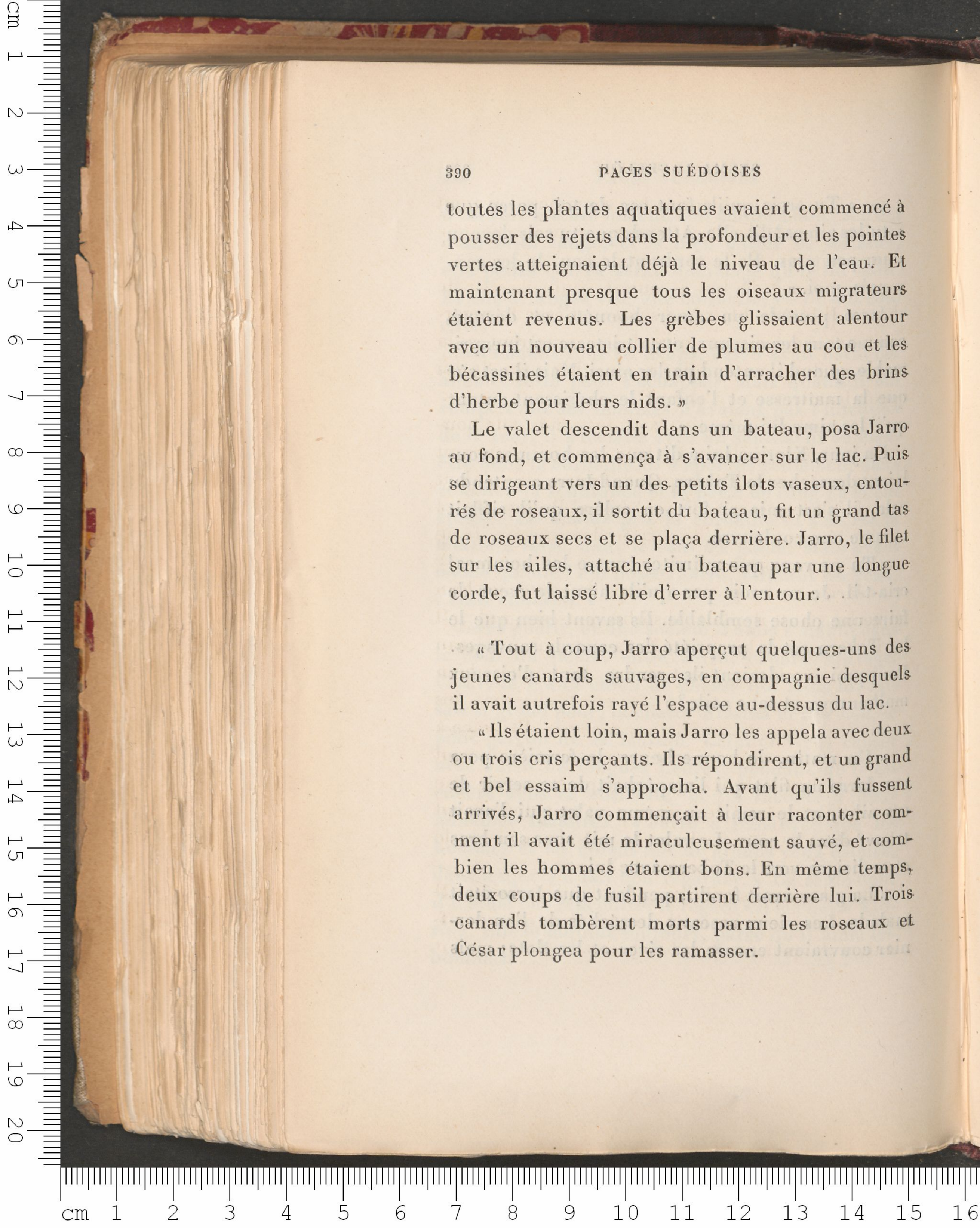
Jarro possède un cœur honnête et dévoué, comme tous les oiseaux, et sa tristesse est inexprimable, quand il entend parler ainsi. Mais il est sûr que la maîtresse et l'enfant le chérissent autant qu'il les aime lui-même. »

Un jour, Klorina lui a dit que les hommes voulaient dessécher le Tokern. Quand Jarro a entendu cela, il s'est mis si fort en colère qu'il sifflait comme une couleuvre.

« Tu ne veux que m'irriter contre les hommes! cria-t-il. Je ne crois pas qu'ils aient le cœur de faire une chose semblable. Ils savent bien que le lac Tokern est la propriété des canards sauvages. Pourquoi voudraient-ils rendre tant d'oiseaux malheureux et sans asile? »

« Un matin, de bonne heure, la fermière posa sur Jarro un filet qui l'empêchait de se servir de ses ailes, et le remit au même valet qui l'avait trouvé dans la cour. Le valet le mit sous son bras et se dirigea vers le Tokern avec lui.

« La glace avait fondu, pendant que Jarro était malade. Les vieux roseaux desséchés de l'an dernier couvraient encore les rives et les îlots; mais



toutes les plantes aquatiques avaient commencé à pousser des rejets dans la profondeur et les pointes vertes atteignaient déjà le niveau de l'eau. Et maintenant presque tous les oiseaux migrateurs étaient revenus. Les grèbes glissaient alentour avec un nouveau collier de plumes au cou et les bécassines étaient en train d'arracher des brins d'herbe pour leurs nids. »

Le valet descendit dans un bateau, posa Jarro au fond, et commença à s'avancer sur le lac. Puis se dirigeant vers un des petits îlots vaseux, entourés de roseaux, il sortit du bateau, fit un grand tas de roseaux secs et se plaça derrière. Jarro, le filet sur les ailes, attaché au bateau par une longue corde, fut laissé libre d'errer à l'entour. . .

« Tout à coup, Jarro aperçut quelques-uns des jeunes canards sauvages, en compagnie desquels il avait autrefois rayé l'espace au-dessus du lac.

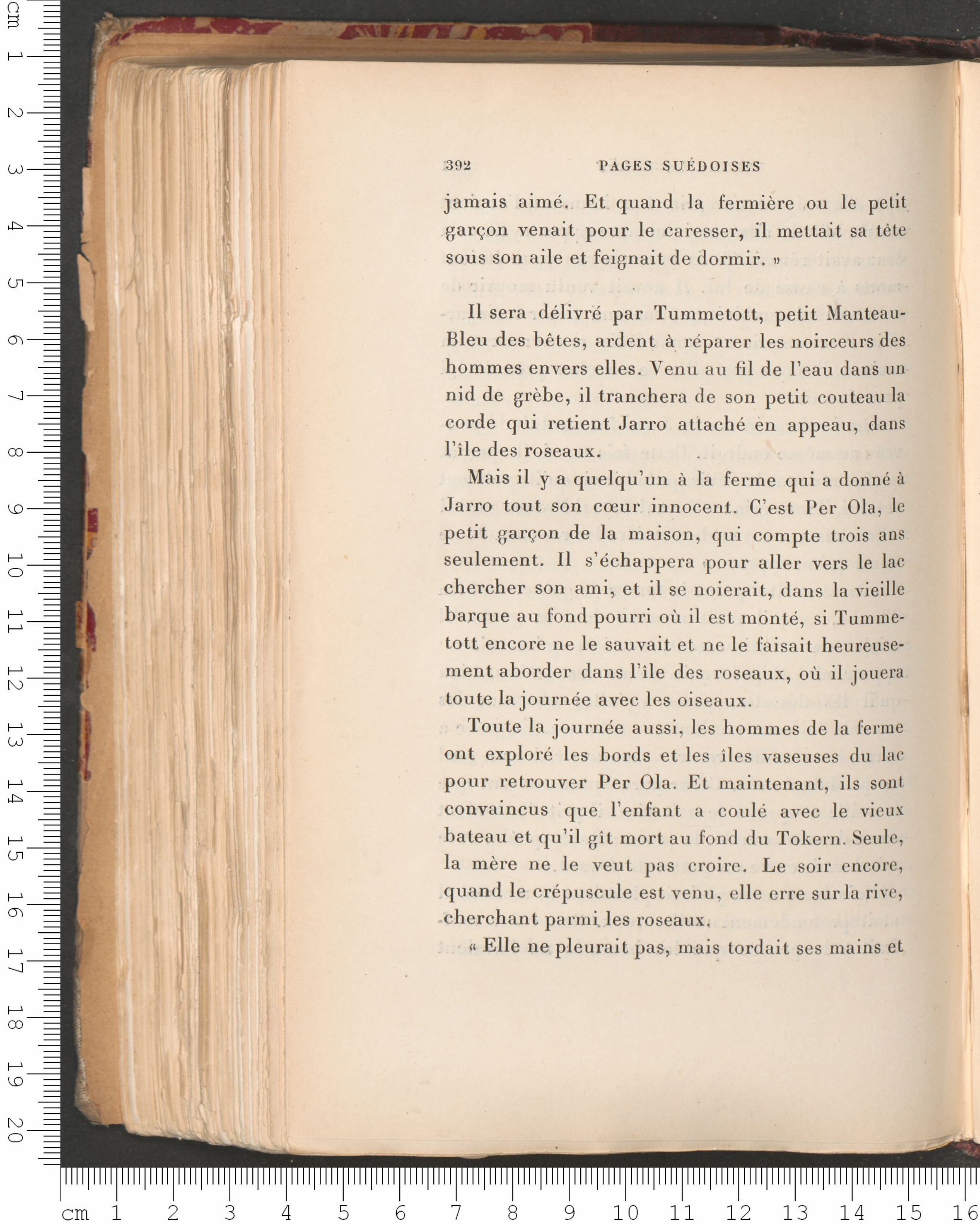
« Ils étaient loin, mais Jarro les appela avec deux ou trois cris perçants. Ils répondirent, et un grand et bel essaim s'approcha. Avant qu'ils fussent arrivés, Jarro commençait à leur raconter comment il avait été miraculeusement sauvé, et combien les hommes étaient bons. En même temps, deux coups de fusil partirent derrière lui. Trois canards tombèrent morts parmi les roseaux et César plongea pour les ramasser.

« Alors Jarro comprit. Les hommes l'avaient sauvé, afin de s'en servir comme appeau. Et cela leur avait réussi. Trois canards sauvages étaient morts à cause de lui. Il aurait voulu mourir de honte. Il lui semblait que son ami César le regardait avec mépris et, quand ils rentrèrent à la maison, il n'osa pas aller se coucher près de lui pour dormir.

« Le lendemain matin, Jarro fut conduit de nouveau au même endroit. Cette fois aussi, il aperçut quelques canards. Mais quand il vit qu'ils volaient vers lui, il leur cria : « Fuyez! fuyez! Prenez garde! « Un chasseur est caché derrière les roseaux. Je ne « suis qu'un appeau. »

« Jarro avait à peine le temps de goûter un brin d'herbe, tant il était absorbé dans sa garde. Il criait son avertissement, aussitôt qu'un oiseau approchait. Il prévenait même les grèbes, bien qu'il les détestât, parce qu'elles chassent les canards de leurs meilleures cachettes. Et grâce à Jarro, le valet dut rentrer sans avoir tiré un seul coup. Malgré cela, César parut plus content que la veille et quand le soir vint, il prit doucement Jarro dans sa gueule, le porta près du poêle, et le mit dormir entre ses pattes de devant.

Mais Jarro ne se plaisait plus dans la maison. Il était profondément malheureux. Son cœur souffrait à la pensée que les hommes ne l'avaient



jamais aimé. Et quand la fermière ou le petit garçon venait pour le caresser, il mettait sa tête sous son aile et feignait de dormir. »

Il sera délivré par Tummetott, petit Manteau-Bleu des bêtes, ardent à réparer les noirceurs des hommes envers elles. Venu au fil de l'eau dans un nid de grèbe, il tranchera de son petit couteau la corde qui retient Jarro attaché en appeau, dans l'île des roseaux.

Mais il y a quelqu'un à la ferme qui a donné à Jarro tout son cœur innocent. C'est Per Ola, le petit garçon de la maison, qui compte trois ans seulement. Il s'échappera pour aller vers le lac chercher son ami, et il se noierait, dans la vieille barque au fond pourri où il est monté, si Tummetott encore ne le sauvait et ne le faisait heureusement aborder dans l'île des roseaux, où il jouera toute la journée avec les oiseaux.

Toute la journée aussi, les hommes de la ferme ont exploré les bords et les îles vaseuses du lac pour retrouver Per Ola. Et maintenant, ils sont convaincus que l'enfant a coulé avec le vieux bateau et qu'il gît mort au fond du Tokern. Seule, la mère ne le veut pas croire. Le soir encore, quand le crépuscule est venu, elle erre sur la rive, cherchant parmi les roseaux.

« Elle ne pleurait pas, mais tordait ses mains et

appelait son enfant d'une voix haute et plaintive. Autour d'elle, elle entendait le cri des cygnes et des canards sauvages. Il lui semblait qu'ils la suivaient, se plaignaient et gémissaient, eux aussi. « Ils doivent avoir quelque souci, pensa-t-elle, « pour se lamenter ainsi. » Mais la mémoire lui revint : ce n'était que des oiseaux qu'elle entendait se plaindre. Ils n'avaient sûrement aucun chagrin.

« Il était étrange qu'ils ne se tussent pas après le coucher du soleil. Mais elle entendait les innombrables troupes d'oiseaux qui se trouvent à l'entour du Tokern, remplir l'air de leurs cris. Nombre d'entre eux la suivaient, partout où elle allait; d'autres l'effleuraient presque du bruissement de leurs ailes rapides. L'air entier semblait plein de lamentations.

« Alors l'angoisse qui l'étreignait ouvrit son cœur. Elle sentit qu'elle n'était pas si loin de toutes les autres créatures vivantes que les hommes ont l'habitude de le croire. Elle comprenait beaucoup mieux qu'auparavant comment il en allait pour les oiseaux. Ils avaient des soucis semblables aux siens pour leur nid et pour leurs petits. Il n'y avait pas si grande différence entre elle et eux, qu'elle l'avait cru jusqu'à présent.

« Elle en vint à penser qu'il était à peu près résolu que tous ces milliers de cygnes, de canards

sauvages et de plongeons seraient privés de leurs retraites sur le Tokern. « Ce sera bien triste pour « eux, songea-t-elle. Où élèveront-ils leurs petits? »

Elle pensa que c'était le lendemain qu'on déciderait du dessèchement du Tokern, et elle se demanda si c'était à cause de cela que son petit garçon était mort aujourd'hui. Si c'était l'intention de Dieu, que la souffrance vînt sur eux pour ouvrir leur cœur à la pitié? »

Et l'homme de chez elle est du même avis. Ils ne dessécheront pas le lac et Per Ola leur sera rendu. Le chien César, que sûrement Tummetott a prévenu, quand il a entendu leur conversation et sait que l'œuvre d'exil et de désolation ne sera pas accomplie, guidera la maîtresse vers l'île de roseaux où elle retrouvera l'enfant perdu. « Per Ola avait passé le jour le plus divertissant de sa vie avec Tummetott et les oiseaux; mais maintenant il s'était mis à pleurer, parce qu'il avait faim et peur de la nuit. Et il fut bien content, que son père, sa mère et César le fussent venus chercher. »

— Et Jarro, l'a-t-il retrouvé? demande ma fillette, à qui je viens de conter cette histoire.

— Jarro? Il est retourné chez lui, au lac des oiseaux.

— Oui, mais, le petit enfant, l'a-t-il retrouvé,

son Jarro? Oui, dis, qu'il l'a retrouvé? Dis-le, qu'il l'a retrouvé!

Ce *Voyage merveilleux de Nils Holgersson*, c'est la plus inépuisable mine de belles histoires qui soit pour les petits : ces petits, dont le sens instinctif est si frais jailli des sources-mères de toute vie, que rien ne les contente qui n'en vienne aussi, et que ce n'est pas trop qu'un conte, pour leur plaire, contienne, sous forme naïve et tangible, tout le génie mystérieux du grand *Cosmos*.

Voici la ville merveilleuse qui gît au profond de la mer : Vineta, jadis reine de la Baltique. Une fois tous les cent ans, elle sort des flots, reprend sa place sur la grève de l'île de Gottland où elle s'élevait jadis, rivale de l'orgueilleuse Visby. Les orfèvres, les armuriers, les marchands de drap d'or et d'étoffes précieuses reprennent fiévreusement leur tâche coutumière. Leur ville serait sauvée de son linceul liquide, reprendrait au soleil son ancienne splendeur, si seulement un seul de ses avides marchands pouvait vendre à un étranger, passant dans la rue anxieuse où tous, derrière leurs comptoirs chargés des trésors de l'Orient, attendent avec angoisse le client qui ne vient jamais, seulement pour une piécette de cuivre contre laquelle ils offrent en vain les armures

damasquinées, les pierres précieuses et les soies aux broderies merveilleuses.

Et voici le jardin enchanté de Sörmland, que garde le jardinier en peine qui ne peut mourir. Le pays de Falun nous donnera la légende des mines de cuivre, héritage des deux géantes dont la partie la plus considérable reste encore à trouver, cachée qu'elle est dans les forêts; mais qui l'aperçoit, doit mourir.

Le Jemtland garde pour nous la dire l'histoire d'Asa-Tor et du couple de géants qui, de toute la contrée, ont fait leur maison, d'où ils chassent les hommes et que le dieu, par sa sagesse, reconquerra sur eux pour la donner à ceux-ci. Chaque province a sa *saga* à conter, que le vol d'oies sauvages, suivant avec Tummetott sa route vers le Nord, recueille au passage dans le souffle des forêts, le jacassement des corneilles, de la sagesse des cigognes ou des corbeaux centenaires.

Ce vol d'oies sauvages, par-dessus les bruyères, les forêts et les lacs glacés qu'entrechoque la grande débâcle du printemps, plane comme l'image vivante de l'âme du pays. Elles reviennent des contrées bleues; elles portent dans leurs ailes le songe du soleil et des terres inconnues. Mais chaque année un instinct fidèle, un indicible languir, les ramène vers le nord, loin, loin, toujours plus loin, vers le pôle du monde, vers les *fjälls*

inaccessibles où celui-ci semble finir: vers la terre mystique où le jour ne finit pas, où la nuit est sans pouvoir. C'est ce désir indicible que la fuite rapide du triangle ailé secoue en passant au-dessus des fermes solitaires et des villes : aspiration si forte et si innée qu'elle parle même aux cœurs des simples et des petits enfants.

Les travailleurs des mines qui brisent le minerai à la surface de la montagne, les aperçoivent les premiers, lorsqu'elles passent au matin sur le Taberg. Ils s'arrêtent de forer des trous pour la dynamite, et l'un d'eux crie aux oiseaux : « Où allez-vous? Où allez-vous? » Et Tummetott, du haut de son coursier ailé, se penche et répond : « Là où il n'y a ni pic ni marteau. » Quand les travailleurs entendent ces mots, il croit que c'est leur propre désir qui fait que le caquet des oies sauvages sonne à leurs oreilles comme une voix humaine. « Emmenez-nous! Emmenez-nous! » s'écrient-ils. « Pas cette année. Pas cette année. »

Et quand les oies sauvages passent au-dessus de la ville de Jönköping, les ouvrières de la fabrique d'allumettes se penchent à la fenêtre de l'atelier pour les suivre des yeux. « Où allez-vous? Où allez-vous? » demandent-elles. — Là où il n'est besoin ni de lumière ni d'allumettes. — Emmenez-nous! Emmenez-nous! s'écrient-elles. — Pas cette année. Pas cette année. »

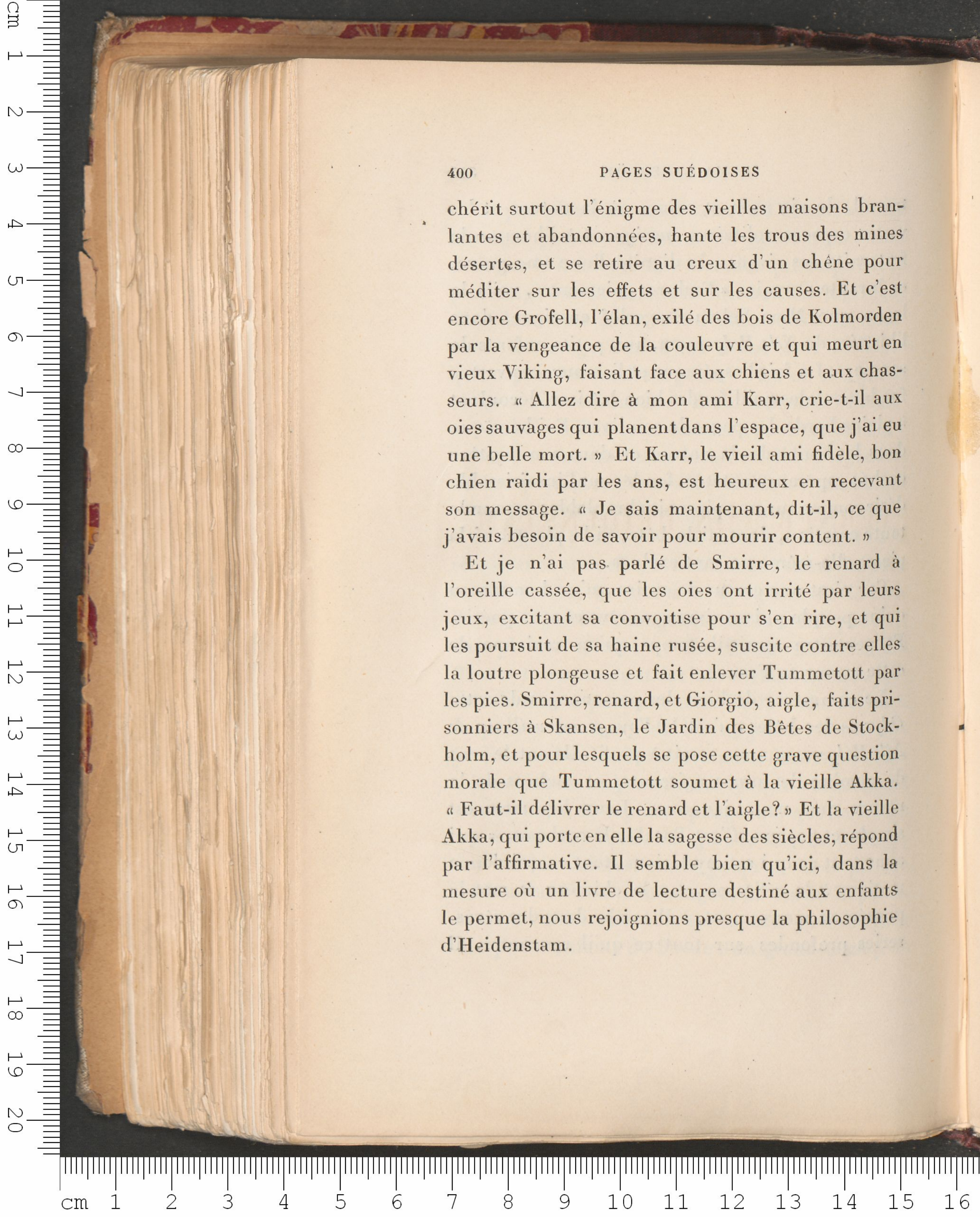
Un peu plus loin, sur les rives du Vetter, les oies sauvages passent au-dessus du sanatorium construit sur la hauteur. Les malades qui respirent le printemps sur la vérandah ouverte les regardent filer dans l'air bleu. « Où allez-vous? où allez-vous? interroge l'un d'eux d'une voix si faible qu'on peut l'entendre à peine — Là où il n'y a ni chagrin ni souffrance. — Emmenez-nous! Emmenez-nous! — Pas cette année. Pas cette année. »

Et de toutes ces belles histoires, de ces légendes, de ces paysages, du souffle vivide et tendre qui court au travers, une image plus haute que celles-ci se dégage : celle de cette terre qui s'éveille à la renaissance annuelle, brisant, sous l'effort des eaux tumultueuses, le manteau de glace de l'hiver. Dans la bigarrure changeante des bruyères pauvres, des plaines fertiles et des forêts sombres, des fleuves torrentueux et des lacs dormants, elle apparaît diverse et pourtant une. De la riche Scanie à la pauvre Smoland, de l'Ostrogothie fertile aux jardins enchantés de Sudermanie, des forges et des mines cachées au profond des bois de Vestmanland aux champs de sapins, épis géants que la hache moissonne aux bords des grands fleuves du Nord, des vallées dalécarliennes jusqu'au haut plateau du Jemtland et aux montagnes de fer de Laponie, la terre suédoise déroule ses aspects pour les yeux des petits enfants de Suède : un grand champ de

travail, de vie rude et saine, où la nature et les vastes espaces solitaires enseignent à l'homme la fraternité des vivants, la dignité d'une âme grave, endurante et vraie. « Endurer gaiement », voilà la leçon que Mme Selma Lagerlöf enseigne, dans l'histoire de *Nils Holgersson*, aux petits enfants de son pays. La foi, l'espérance et l'amour, ces vertus fondamentales qu'il faudra bien laïciser, découlent à pleins bords des pages de son livre. Foi héroïque dans la bonté de la nature et dans son mystère caché ; espérance entêtée, fondée sur l'insaisissable désir comme sur une pierre inébranlable ; amour de toute création, dont ni la bête, ni la plante, ni la pierre elle-même ne sont exclues.

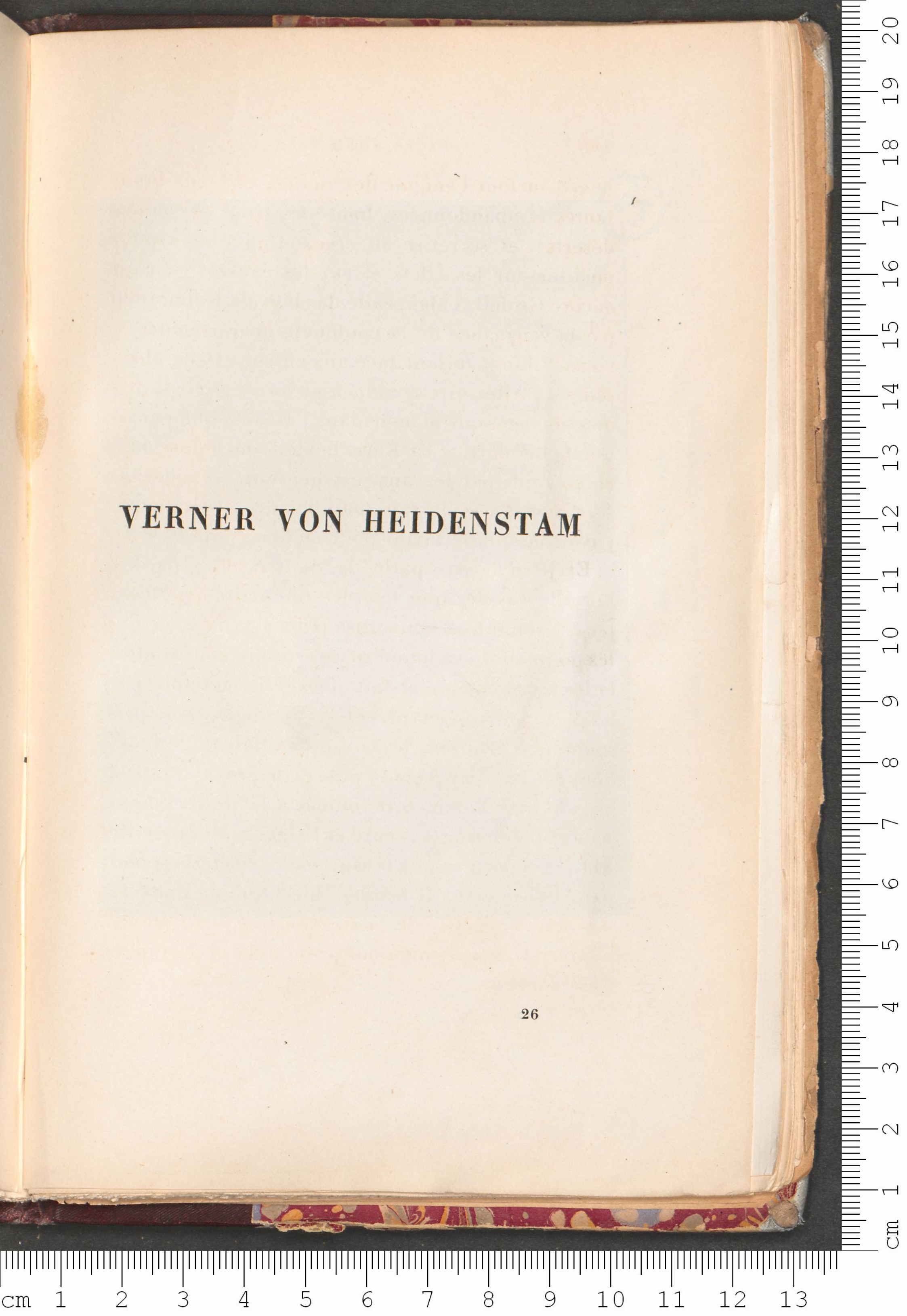
Car c'est une erreur de croire qu'un homme ou qu'un peuple puisse vivre sans rêve et sans poésie. Et peut-être serait-il temps qu'on revienne de cette erreur en France.

Le commerce de bien des personnages de cette *Odyssée* des bêtes qu'est le *Voyage merveilleux de Nils Holgersson* nous serait à profit. Ils ont le sens de nombre de forces agissantes et cachées de la nature que nous ignorons. Leur héroïsme est simple et joyeux. C'est Bataki, le corbeau, « qui aime tout ce qui est mystérieux, tout ce qui donne matière à la réflexion et à la chimère et met la pensée en mouvement. « Il tombe dans des rêvasseries profondes sur tout ce qu'il rencontre. Il



chérit surtout l'énigme des vieilles maisons branlantes et abandonnées, hante les trous des mines désertes, et se retire au creux d'un chêne pour méditer sur les effets et sur les causes. Et c'est encore Grofell, l'élan, exilé des bois de Kolmorden par la vengeance de la couleuvre et qui meurt en vieux Viking, faisant face aux chiens et aux chasseurs. « Allez dire à mon ami Karr, crie-t-il aux oies sauvages qui planent dans l'espace, que j'ai eu une belle mort. » Et Karr, le vieil ami fidèle, bon chien raidi par les ans, est heureux en recevant son message. « Je sais maintenant, dit-il, ce que j'avais besoin de savoir pour mourir content. »

Et je n'ai pas parlé de Smirre, le renard à l'oreille cassée, que les oies ont irrité par leurs jeux, excitant sa convoitise pour s'en rire, et qui les poursuit de sa haine rusée, suscite contre elles la loutre plongeuse et fait enlever Tummetott par les pies. Smirre, renard, et Giorgio, aigle, faits prisonniers à Skansen, le Jardin des Bêtes de Stockholm, et pour lesquels se pose cette grave question morale que Tummetott soumet à la vieille Akka. « Faut-il délivrer le renard et l'aigle ? » Et la vieille Akka, qui porte en elle la sagesse des siècles, répond par l'affirmative. Il semble bien qu'ici, dans la mesure où un livre de lecture destiné aux enfants le permet, nous rejoignions presque la philosophie d'Heidenstam.



VERNER VON HEIDENSTAM

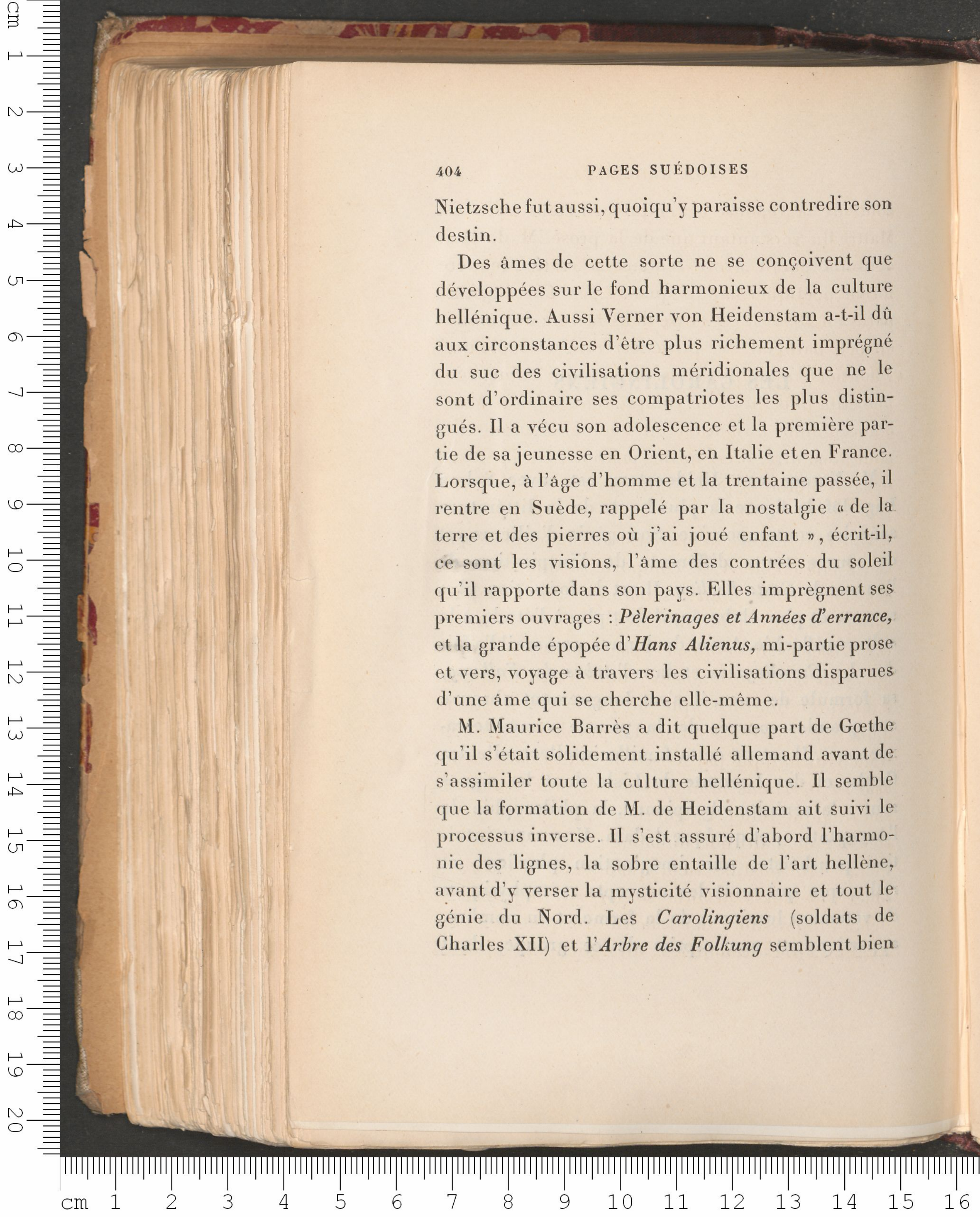


MORT DE CHARLES XII

D'APRÈS LE TABLEAU DE CEDERSTRÖM

LES CAROLINGIENS

M. Verner von Heidenstam est, avec Selma Lagerlöf, la figure la plus haute de la littérature suédoise contemporaine. Son génie d'ailleurs est de source toute différente de l'inspiration de l'auteur de *Gösta Berling*. Il est de formation plus savante et plus élaborée; il doit plus à l'étude, à la culture réfléchie. Avant de donner, comme il l'a fait dans les *Carolingiens* et dans l'*Arbre des Folkung*, sa formule de race, il s'est longuement abreuvé aux grandes sources de la pensée « méditerranéenne ». Il est de cette famille intellectuelle des Gœthe et des Lecomte de Lisle dont les signes sont : la sérénité olympienne, la philosophie de l'Acceptation, et quelque dédain. Une vaste intuition panthéiste, une imagination plastique et rythmique qui revêt les concepts métaphysiques du vêtement lumineux de la forme et du nombre, appartiennent aux esprits de ce groupe, dont



Nietzsche fut aussi, quoiqu'y paraisse contredire son destin.

Des âmes de cette sorte ne se conçoivent que développées sur le fond harmonieux de la culture hellénique. Aussi Verner von Heidenstam a-t-il dû aux circonstances d'être plus richement imprégné du suc des civilisations méridionales que ne le sont d'ordinaire ses compatriotes les plus distingués. Il a vécu son adolescence et la première partie de sa jeunesse en Orient, en Italie et en France. Lorsque, à l'âge d'homme et la trentaine passée, il rentre en Suède, rappelé par la nostalgie « de la terre et des pierres où j'ai joué enfant », écrit-il, ce sont les visions, l'âme des contrées du soleil qu'il rapporte dans son pays. Elles imprègnent ses premiers ouvrages : *Pèlerinages et Années d'errance,* et la grande épopée d'*Hans Alienus,* mi-partie prose et vers, voyage à travers les civilisations disparues d'une âme qui se cherche elle-même.

M. Maurice Barrès a dit quelque part de Gœthe qu'il s'était solidement installé allemand avant de s'assimiler toute la culture hellénique. Il semble que la formation de M. de Heidenstam ait suivi le processus inverse. Il s'est assuré d'abord l'harmonie des lignes, la sobre entaille de l'art hellène, avant d'y verser la mysticité visionnaire et tout le génie du Nord. Les *Carolingiens* (soldats de Charles XII) et l'*Arbre des Folkung* semblent bien

contenir la réponse à l'enquête d'Hans Alienus. Maître du vers autant que de la prose, M. de Heidenstam paraît avoir renoncé à cette première forme poétique, depuis qu'avec les *Carolingiens*, parus en 1897, il est entré dans la voie du roman-épopée national. Sa prose est rare et lapidaire, volontiers archaïque. Il est de ceux qui influencent une élite plus qu'ils ne conquièrent la foule. Mais, d'une double formation intellectuelle et morale, pour ainsi dire, il est un des penseurs les plus intéressants à étudier pour l'étranger.

Une œuvre forte et grave est aussi complexe que la vie elle-même. Elle comporte, comme celle-ci, des sens divers, dont les ombres et les lumières varient, selon le point de vue.

Envisagées du dehors, ces pages d'histoire épique qui sont les *Carolingiens* contiennent un essai d'interprétation mystique de l'âme de la guerre d'une poignante grandeur. Le problème à double tranchant indiqué par Alfred de Vigny dans *Grandeur et Servitude militaires* s'y dessine dans tout son tragique relief. La guerre y apparaît comme le sommet de l'altitude humaine : même et surtout quand elle n'édifie rien, quand elle n'a d'autre objet que de se dévorer soi-même, en jetant un défi à l'impossible. Car « la vie est quelque chose qui doit être surmontée », dira Nietzsche, qui n'a

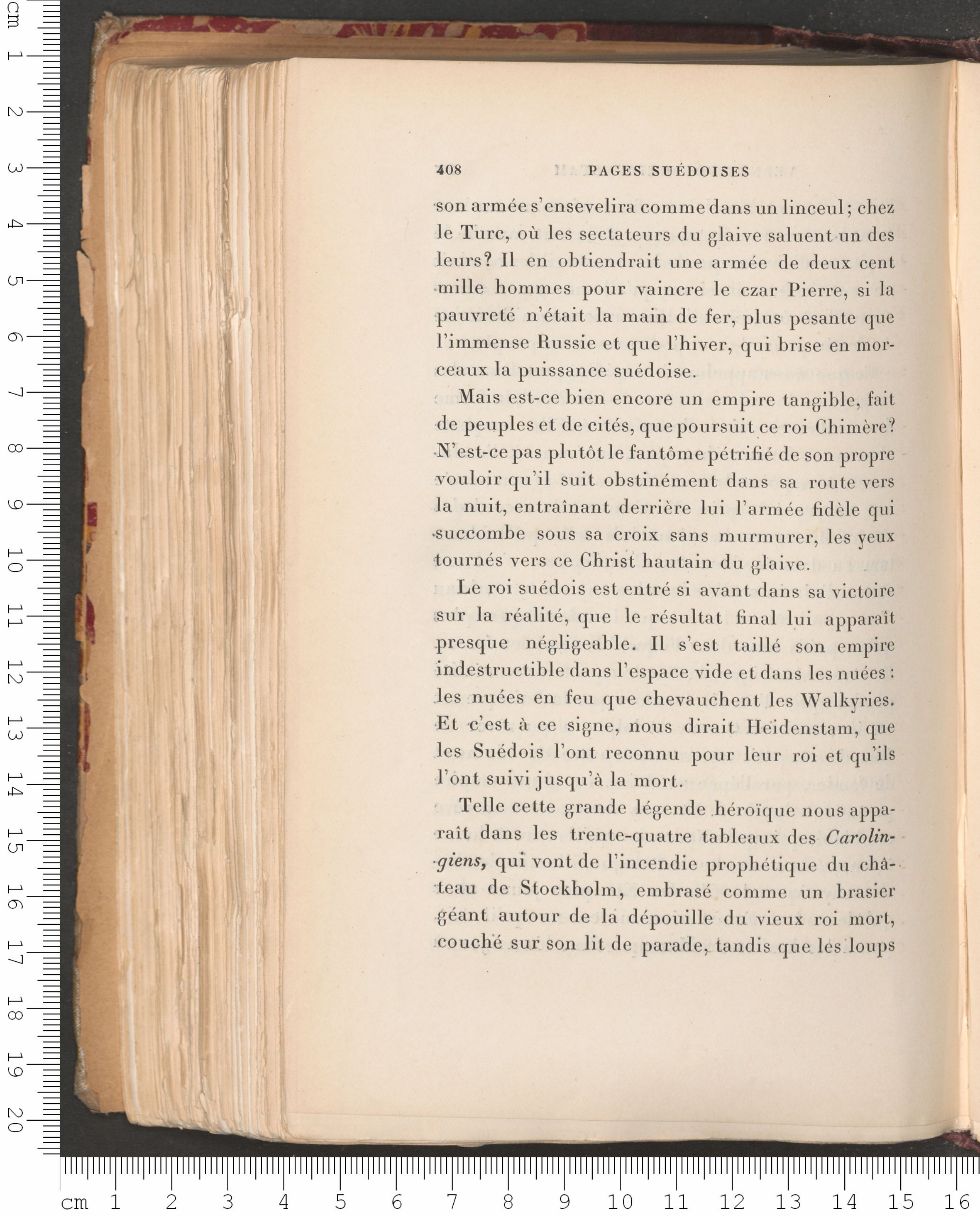
fait que mettre en formules le vieil esprit du Nord. Mais chez Nietzche, commentateur de Bismarck, cet esprit s'est adultéré des convoitises de la force. Simple suppression d'un pronom, eût dit Hugo. Le *Vouloir-dominer* se substitue au *Vouloir-se-dominer* du vieil évangile berserk.

Dans cette apothéose religieuse de l'âme nationale qu'il écrit d'une main pieuse pour la patrie suédoise, M. de Heidenstam écarte d'un cœur hautain les années triomphantes. A ce chemin de croix tragique des soldats de Charles XII, ou *Carolingiens,* on pourrait donner pour épigraphe les paroles de Jules Ferry au monument de Raon-l'Étape : « C'est ici qu'on apprend la vertu suprême : celle qui consiste à combattre sans espérance. »

Par les routes de la Bérésina, qui verront plus tard un désastre plus grand encore, à travers les neiges de l'Ukraine, l'armée fantôme va, stoïque, vers la captivité et vers la mort. On croirait voir la revue des spectres qui passent dans la ballade allemande. Derrière eux, les régiments en marche entendent courir le Bataillon noir, le lugubre essaim des camarades morts qui, clopinant sur leurs membres mutilés, sautillent à l'entour, au clair de lune, sur le blanc linceul de neige, en criant : « Mon souvenir à ma mère, au pays ! » Ils suivent leur chemin, rigides et muets, inébranlables dans

l'obéissance et dans le sacrifice, enfonçant sur leur front la couronne du martyre. En avant, marche le capitaine d'airain, qui de la route où il les conduit ne veut rien savoir, sinon qu'elle ne va pas en arrière. *Tenir bon*, c'est l'ultime science qu'il a reçue du destin pour régir et pour sauver un peuple.

Ce que nous appelons intrépidité prend dans les langues — donc dans les âmes — du Nord, la forme de constance, voire d'opiniâtreté. Elle comporte chez nous l'élan; chez elles, la fermeté, l'endurance. A ce point de vue, Charles XII et son armée ont remporté le prix. Ils tiennent le record des siècles. La figure du roi suédois, telle qu'Heidenstam l'a dressée dans ses *Carolingiens,* c'est une statue d'airain scellée lourdement sur le tombeau d'un grand rêve : le rêve que la volonté pèse plus qu'un poids brut dans l'équilibre final des forces. Ce rêve chimérique, la Suède en a fait une réalité pendant près d'un siècle, alors que la Baltique est un lac suédois. Gustave-Adolphe a pu rêver de faire de son petit royaume une autre Macédoine et de fonder, par l'épée suédoise, un grand empire protestant du Nord. Et sans doute, c'est un rêve semblable qui, après Narva, lorsqu'il retire et donne à son gré la couronne de Pologne, illumine le chemin mystique de Charles XII, plus jeune alors qu'Alexandre. Est-ce bien lui encore qu'il suit, parmi les hordes de Mazeppa, dans les neiges où



son armée s'ensevelira comme dans un linceul ; chez le Turc, où les sectateurs du glaive saluent un des leurs ? Il en obtiendrait une armée de deux cent mille hommes pour vaincre le czar Pierre, si la pauvreté n'était la main de fer, plus pesante que l'immense Russie et que l'hiver, qui brise en morceaux la puissance suédoise.

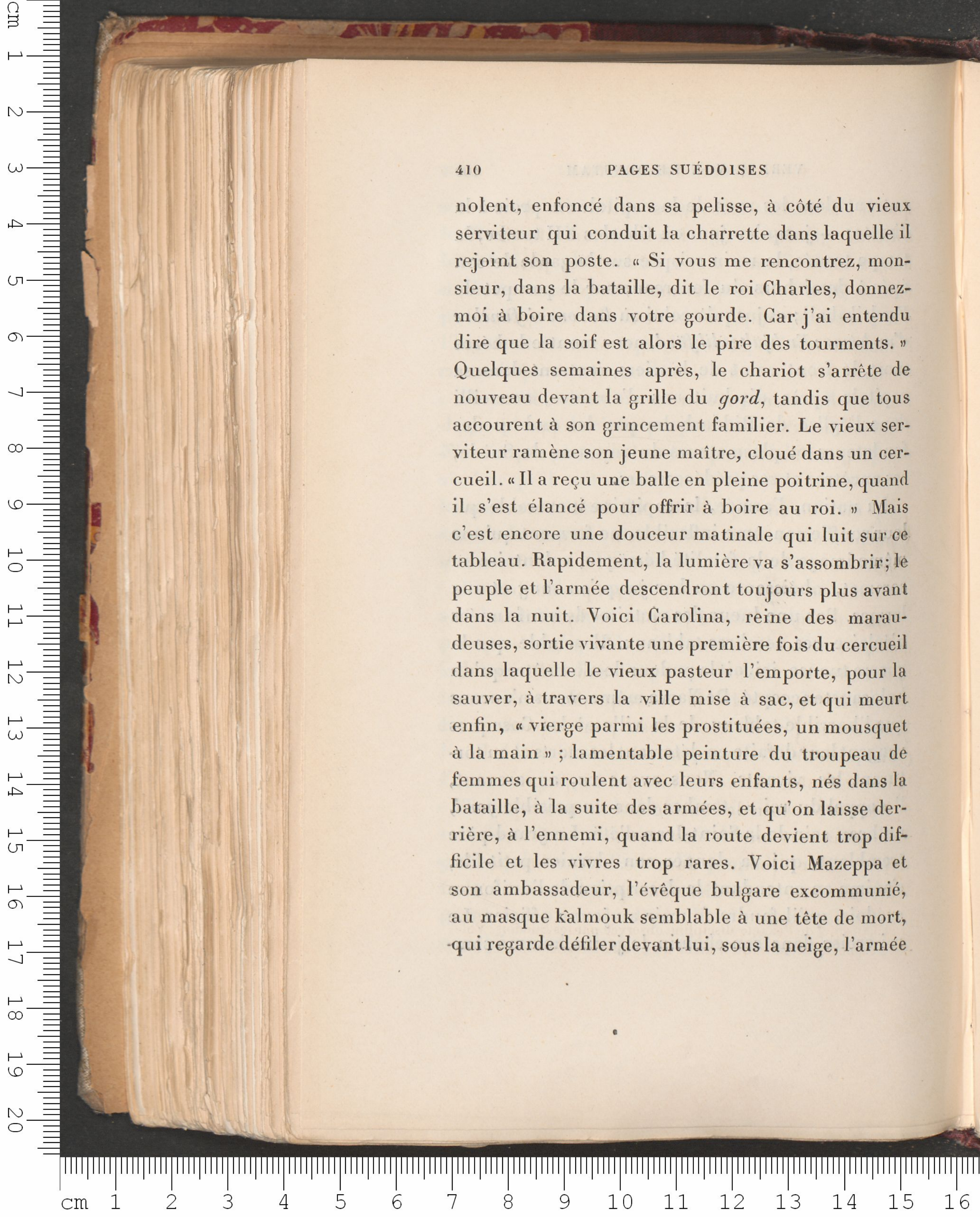
Mais est-ce bien encore un empire tangible, fait de peuples et de cités, que poursuit ce roi Chimère ? N'est-ce pas plutôt le fantôme pétrifié de son propre vouloir qu'il suit obstinément dans sa route vers la nuit, entraînant derrière lui l'armée fidèle qui succombe sous sa croix sans murmurer, les yeux tournés vers ce Christ hautain du glaive.

Le roi suédois est entré si avant dans sa victoire sur la réalité, que le résultat final lui apparaît presque négligeable. Il s'est taillé son empire indestructible dans l'espace vide et dans les nuées : les nuées en feu que chevauchent les Walkyries. Et c'est à ce signe, nous dirait Heidenstam, que les Suédois l'ont reconnu pour leur roi et qu'ils l'ont suivi jusqu'à la mort.

Telle cette grande légende héroïque nous apparaît dans les trente-quatre tableaux des *Carolingiens*, qui vont de l'incendie prophétique du château de Stockholm, embrasé comme un brasier géant autour de la dépouille du vieux roi mort, couché sur son lit de parade, tandis que les loups

entrent dans les rues de la capitale en proie à la disette; — jusqu'au jour où Charles XII tombe, la tempe trouée, la main crispée sur la garde de son épée à demi hors du fourreau, sur le parapet de Fredrikshall; et jusqu'à celui où *Le convoi funèbre d'un héros : En hjältes likfärd*, nous montre le héros mort, le front ceint de lauriers, rentrant dans sa capitale après dix-huit ans d'absence, accueilli dans l'église de Riddarholm par les ombres des fondateurs et plasmateurs du royaume de Suède, ses ancêtres et ses prédécesseurs.

La nation, l'armée, le capitaine inexorable qui leur souffle son âme inflexible, ne forment qu'une même image de la fatalité héroïque, volontaire au sommet, obéissante en bas jusqu'au sang et aux larmes. Pas une lueur des victoires de neuf années n'éclaire ces sombres tableaux. Il semble que la guerre tueuse, ici, ait la pudeur de n'oser être qu'un holocauste accepté. De Narva même, nous n'aurons que l'horrible tableau de la ville où les Cosaques vengent leur défaite en déterrant les morts et en torturant les vivants. Nous avons vu, auparavant, l' « appel du roi », tomber dans un paisible *gord*, un beau soir de la Saint-Jean d'été. Le grand-père tremblant, qui va donner son dernier petit-fils, s'anime en entendant la description de l'uniforme suédois, qu'il faudra fournir au jeune officier. Le roi croise dans son chemin le jeune homme som-



nolent, enfoncé dans sa pelisse, à côté du vieux serviteur qui conduit la charrette dans laquelle il rejoint son poste. « Si vous me rencontrez, monsieur, dans la bataille, dit le roi Charles, donnez-moi à boire dans votre gourde. Car j'ai entendu dire que la soif est alors le pire des tourments. » Quelques semaines après, le chariot s'arrête de nouveau devant la grille du *gord*, tandis que tous accourent à son grincement familier. Le vieux serviteur ramène son jeune maître, cloué dans un cercueil. « Il a reçu une balle en pleine poitrine, quand il s'est élancé pour offrir à boire au roi. » Mais c'est encore une douceur matinale qui luit sur ce tableau. Rapidement, la lumière va s'assombrir; le peuple et l'armée descendront toujours plus avant dans la nuit. Voici Carolina, reine des maraudeuses, sortie vivante une première fois du cercueil dans laquelle le vieux pasteur l'emporte, pour la sauver, à travers la ville mise à sac, et qui meurt enfin, « vierge parmi les prostituées, un mousquet à la main » ; lamentable peinture du troupeau de femmes qui roulent avec leurs enfants, nés dans la bataille, à la suite des armées, et qu'on laisse derrière, à l'ennemi, quand la route devient trop difficile et les vivres trop rares. Voici Mazeppa et son ambassadeur, l'évêque bulgare excommunié, au masque kalmouk semblable à une tête de mort, qui regarde défiler devant lui, sous la neige, l'armée

que ses artifices mensongers entraînent dans les solitudes glacées où elle fondra comme fait cette neige sous les vents d'été. « N'oubliez pas, marmotte-t-il, n'oubliez pas, mes beaux aventuriers, que c'est ce moine de sac et de corde, ce vagabond, l'ambassadeur de Mazeppa, qui a mis son doigt bleui de froid sur votre destin et sur celui de votre maître et qui vous a montré la route du désert. Tu as raison, roi Charles, et toi aussi, Mazeppa ! Tout, tout dépend finalement des individus seuls. »

Si l'on compare le Charles XII de M. Verner von Heidenstam à celui de Voltaire, on voit que les deux effigies sont bien du même métal ; à la différence que l'auteur suédois a poussé, de propos délibéré, la stylisation du caractère jusqu'à ce hiératisme rigide qui convient aux héros-symboles et aux fétiches nationaux. En parcourant à nouveau l'*Histoire de Charles XII* de Voltaire, je trouve que M. Verner von Heidenstam a même été modeste pour sa patrie. Le grand railleur à l'œil perçant voit dans le roi suédois le héros le plus extraordinaire qui ait jamais vécu ; et il n'est pas loin de considérer comme un phénomène plus rare encore ces troupes qui, jetées à la rivière, se reformaient dans l'eau, sur l'ordre de leurs officiers, aussi aisément qu'à la parade (1).

(1) Au sujet de l'exacte discipline observée par les Suédois, Voltaire rapporte ce fait, qu'il tient du comte Maurice de Saxe, le

A juger Charles XII d'après le portrait qu'il en trace, celui-ci n'aurait manqué ni des vues, ni de la compréhension vaste et sagace, ni même, quoi qu'il en puisse paraître, de la faculté de s'adapter aux circonstances, qui distinguent le véritable homme d'État. Pour que le destin donnât raison à son opiniâtreté et la changeât en constance mémorable (1), il ne s'en est fallu, par deux ou trois fois,

vainqueur de Fontenoy. « Il commandait, dit-il, un régiment à Godesbeck (dans l'armée suédoise) et y eut un cheval tué sous lui. Je lui ai entendu dire que les Suédois gardèrent toujours leurs rangs et que, même après que la victoire fut décidée, les premières lignes de ces braves troupes ayant à leurs pieds leurs ennemis morts, il n'y eut pas un seul soldat suédois qui osât seulement se baisser pour les dépouiller avant que la prière eût été faite sur le champ de bataille, tant ils étaient inébranlables dans la discipline sévère à laquelle leur roi les avait accoutumés! »

Parlant des paysans qui, sous la conduite de Stenbock, chassèrent les Danois de la Scanie, Voltaire écrit : « Dans bien d'autres pays, les paysans sont esclaves, ou traités comme tels; ceux-ci, faisant un corps dans l'État, se regardaient comme des citoyens et se faisaient des sentiments plus grands; de sorte que ces milices devenaient en peu de temps les meilleures troupes du Nord... La plupart de ces laboureurs vinrent vêtus de leurs sarraus de toile, ayant à leur ceinture des pistolets attachés avec des cordes... Des officiers qui y étaient m'ont dit les avoir vus presque tous écumer de colère. On attaqua les Danois et c'est là qu'on vit (ce dont il n'y a peut-être pas deux exemples de plus) des milices toutes nouvelles égaler dans le combat l'intrépidité des vieux corps. Deux régiments de ces paysans armés à la hâte taillèrent en pièces le régiment des gardes du roi de Danemark, dont il ne resta pas dix hommes. (*Hist. de Charles XII*, liv. V.)

(1) « Il était aussi jeune qu'Alexandre, aussi guerrier, aussi entreprenant, plus infatigable, plus robuste, et plus tempérant; et les Suédois valaient peut-être mieux que les Macédoniens : mais de pareils projets, qui sont traités de divins quand ils réus-

que de ce grain de sable mystérieux, inattendu, que les mystiques forces ennemies, quand elles prennent parti contre, glissent dans les rouages des actions les mieux concertées.

sissent, ne sont regardés que comme des chimères quand on est malheureux. » (VOLTAIRE, *Histoire de Charles XII*, liv. III.)

Dans son camp d'Altranstadt, en Saxe, Charles XII avait été un instant l'arbitre de l'Europe. Malborough y vint le solliciter de prendre parti pour les alliés contre Louis XIV. Le roi de Suède envoyait dire à l'Empereur, par le comte de Wratislau, ambassadeur de celui-ci « que les Suédois avaient autrefois subjugué Rome et qu'ils n'avaient pas dégénéré comme elle ». « On dit, écrit Voltaire (liv. I), que c'est principalement de la Suède, dont une partie se nomme encore Gothie, que se débordèrent ces multitudes de Goths qui inondèrent l'Europe et l'arrachèrent à l'empire romain. » D'Altranstadt, il faisait avertir le pape « qu'il lui redemanderait un jour les effets que la reine Christine avait laissés à Rome. »

Il partit de la Saxe, en septembre 1709, « suivi d'une armée de 43,000 hommes, autrefois couverte de fer, et alors brillante d'or et d'argent, et enrichie des dépouilles de la Pologne et de la Saxe; chaque soldat emportait avec lui cinquante écus d'argent comptant; non seulement tous les régiments étaient complets, mais il y avait dans chaque compagnie plusieurs surnuméraires. Outre cette armée, le comte Lewenhaupt, un de ses meilleurs généraux, l'attendait en Pologne avec 20,000 hommes; il avait encore une armée de 15,000 hommes en Finlande, et de nouvelles recrues de Suède. Avec toutes ces forces on ne douta pas qu'il ne dût détrôner le czar. » (*Histoire de Charles XII*, liv. IV.)

C'est cette même armée qui va fondre dans les neiges de l'Ukraine, où l'entraîne l'alliance fatale de Mazeppa. « Le mémorable hiver de 1709, plus terrible encore sur ces frontières de l'Europe que nous ne l'avons senti en France, détruisit une partie de son armée. Charles voulait braver les saisons comme il voulait ses ennemis; il osait faire de longues marches de troupes pendant ce froid mortel; ce fut dans une de ces marches que 2,000 hommes tombèrent morts de froid sous ses yeux. (*Id.*)

Tout cela, les Suédois le savent mieux que nous ne le pouvons voir. Et c'est parce qu'ils savent l'histoire de Charles XII, comme nous savons heure par heure les phases de notre grande Révolution, que M. de Heidenstam, dans ses *Carolingiens*, a pu volontairement omettre, pour l'unité de sa vision d'art, les causes initiales et les raisons explicatives de cette course obstinée vers la mort.

Pour des yeux étrangers, celle-ci se déroule dans l'espèce de vertige sinistre que pourrait présenter, par exemple, ce tableau des convulsions suprêmes d'un peuple qu'est la Terreur de 93 et les guerres de Vendée, si l'on supprime de son champ visuel la coalition aux portes.

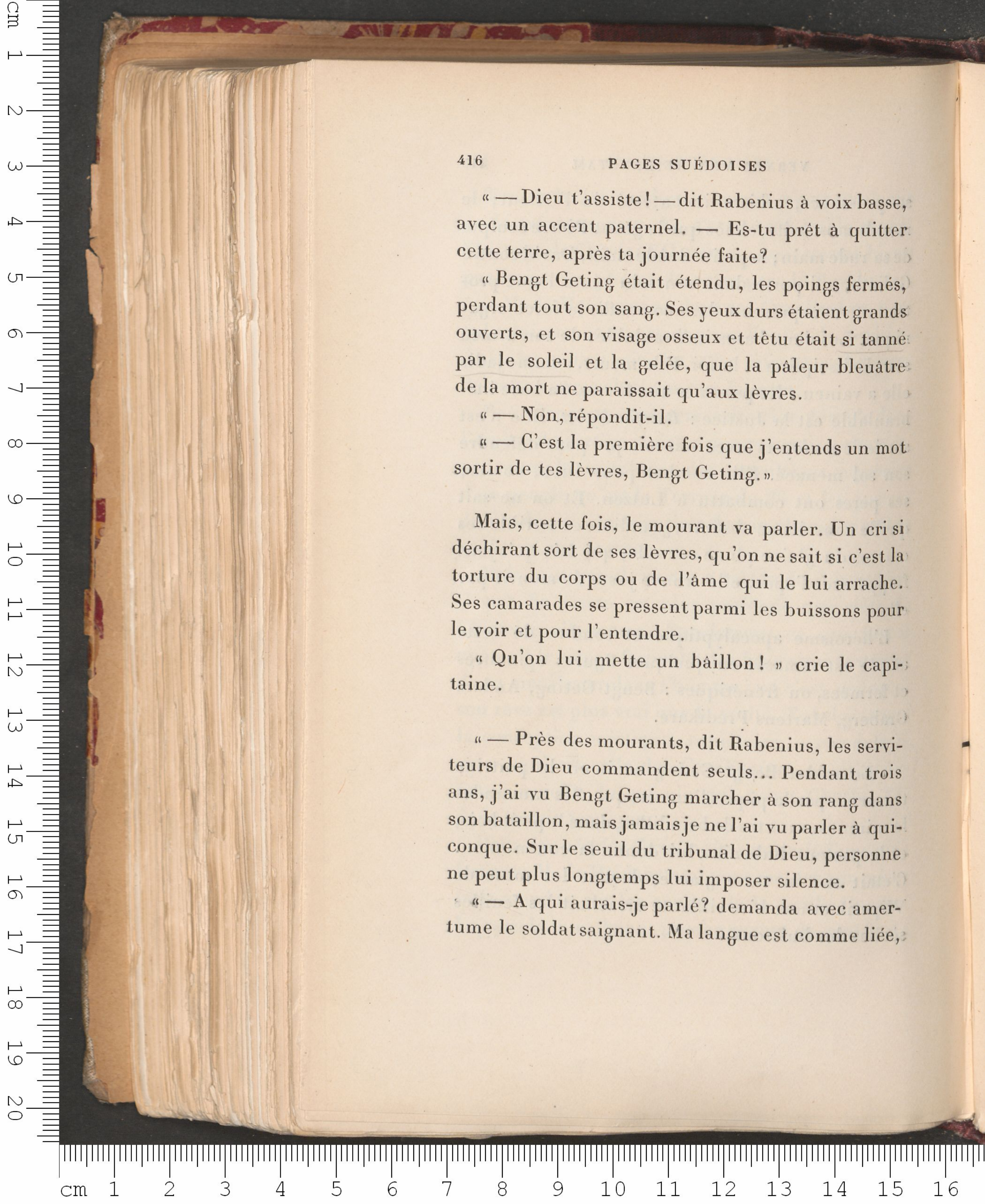
Mais tout grand artiste a raison de voir comme il voit. Sa vision est plus profonde que celle de l'histoire elle-même. Par-dessous ce qui fut, il aperçoit le réseau farouche des forces qui tentèrent de se manifester dans l'homme : et c'est pourquoi son rêve est plus vrai que la vérité. Nul doute que la conception mystique, expiatoire, « par delà la vie », qui est celle des *Carolingiens*, ne soit conforme à celle du peuple qui suivit Charles XII dans la voie tragique.

Cette épopée des *Carolingiens* qu'écrit d'une âme fervente M. de Heidenstam, nous montre aux prises trois mondes, sur les confins de la vieille Europe. Le monde musulman, proche encore du zénith de

sa puissance, arbitre incontesté de l'Orient; le monde moscovite, chaos que le géant Pierre sculpte de sa rude main; la petite Suède enfin, David contre Goliath, qui porte dans son sein toute l'âme protestante et représente dans ce conflit la force organique. Les deux bases inébranlables de son armée sont la discipline et la foi. Elle meurt, comme jadis elle a vaincu : les psaumes aux lèvres. Sa base inébranlable est la Justice : *Rättfärdighet.* Elle n'est sortie de ses foyers, avec son roi, que pour défendre son sol menacé. Elle combat pour Dieu, comme ses pères ont combattu à Lützen. Et on ne sait quelle conscience obscure, grandiose et terrible des œuvres du glaive plane sur elle, qui fait qu'ayant frappé avec l'épée, elle trouve juste de mourir par elle.

L'héroïsme apocalyptique et sombre de cette armée est ramassé en quelques figures opiniâtres et fermées, ou frénétiques : Bengt Geting, Anders Graberg, Martens Predikare.

« Le soldat Bengt Geting avait eu la poitrine traversée par la pique d'un cosaque. Ses camarades le mirent sur un tas de brindilles, dans le petit bois, et le pasteur Rabenius lui donna la communion. C'était sur la terre glacée, devant les murs de Wiperik et une bise sifflante arrachait les feuilles sèches des buissons.



« — Dieu t'assiste ! — dit Rabenius à voix basse, avec un accent paternel. — Es-tu prêt à quitter cette terre, après ta journée faite?

« Bengt Geting était étendu, les poings fermés, perdant tout son sang. Ses yeux durs étaient grands ouverts, et son visage osseux et têtu était si tanné par le soleil et la gelée, que la pâleur bleuâtre de la mort ne paraissait qu'aux lèvres.

« — Non, répondit-il.

« — C'est la première fois que j'entends un mot sortir de tes lèvres, Bengt Geting. »

Mais, cette fois, le mourant va parler. Un cri si déchirant sort de ses lèvres, qu'on ne sait si c'est la torture du corps ou de l'âme qui le lui arrache. Ses camarades se pressent parmi les buissons pour le voir et pour l'entendre.

« Qu'on lui mette un bâillon ! » crie le capitaine.

« — Près des mourants, dit Rabenius, les serviteurs de Dieu commandent seuls... Pendant trois ans, j'ai vu Bengt Geting marcher à son rang dans son bataillon, mais jamais je ne l'ai vu parler à quiconque. Sur le seuil du tribunal de Dieu, personne ne peut plus longtemps lui imposer silence.

« — A qui aurais-je parlé? demanda avec amertume le soldat saignant. Ma langue est comme liée,

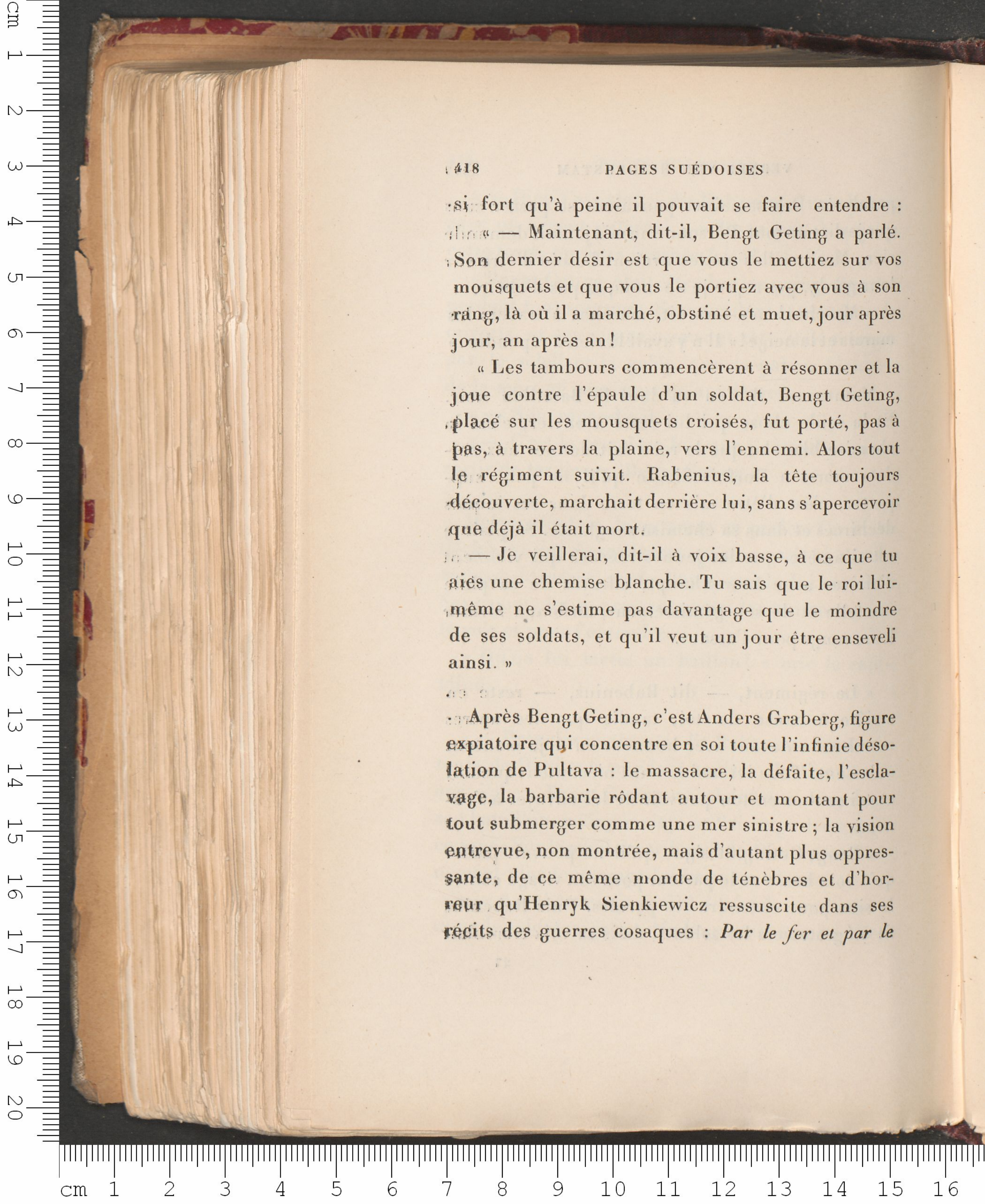
paralysée. Des semaines pouvaient se passer sans que je dise un mot. Personne ne m'a jamais demandé rien. Mes oreilles seules avaient besoin d'être sur leur garde, pour que je ne manque pas d'obéir.

« Marchez! m'a-t-on dit, marchez à travers les marais et la neige! » Il n'y avait là rien à répondre. »

Maintenant il s'en va dans le Bataillon noir. Et la seule chose qui lui reste à envier, c'est la chemise blanche que le roi a fait donner aux soldats morts à Dorfniscki. Ce qu'il ne peut supporter, c'est d'être mis en terre dans ses loques déchirées et dans sa chemise sanglante. Sa plainte est si amère, que les jeunes recrues qui viennent d'arriver avec Lewenhaupt, effrayés de sa plaie mortelle et de son gémissement, tardent à former leurs rangs pour l'assaut.

« Le régiment, — dit Rabenius, — reste en arrière à cause de toi, tandis que les autres marchent en avant avec honneur ou déjà montent à l'assaut. Tous ici maintenant n'écoutent que toi, et toi seul as en ton pouvoir de les envoyer à l'ennemi.

« Bengt Geting fit signe qu'il ne pouvait parler qu'à voix basse et le pasteur posa son visage contre le sien pour entendre ses paroles. Puis Rabenius fit un geste vers les soldats, mais sa voix tremblait



si fort qu'à peine il pouvait se faire entendre : « — Maintenant, dit-il, Bengt Geting a parlé. Son dernier désir est que vous le mettiez sur vos mousquets et que vous le portiez avec vous à son rang, là où il a marché, obstiné et muet, jour après jour, an après an!

« Les tambours commencèrent à résonner et la joue contre l'épaule d'un soldat, Bengt Geting, placé sur les mousquets croisés, fut porté, pas à pas, à travers la plaine, vers l'ennemi. Alors tout le régiment suivit. Rabenius, la tête toujours découverte, marchait derrière lui, sans s'apercevoir que déjà il était mort.

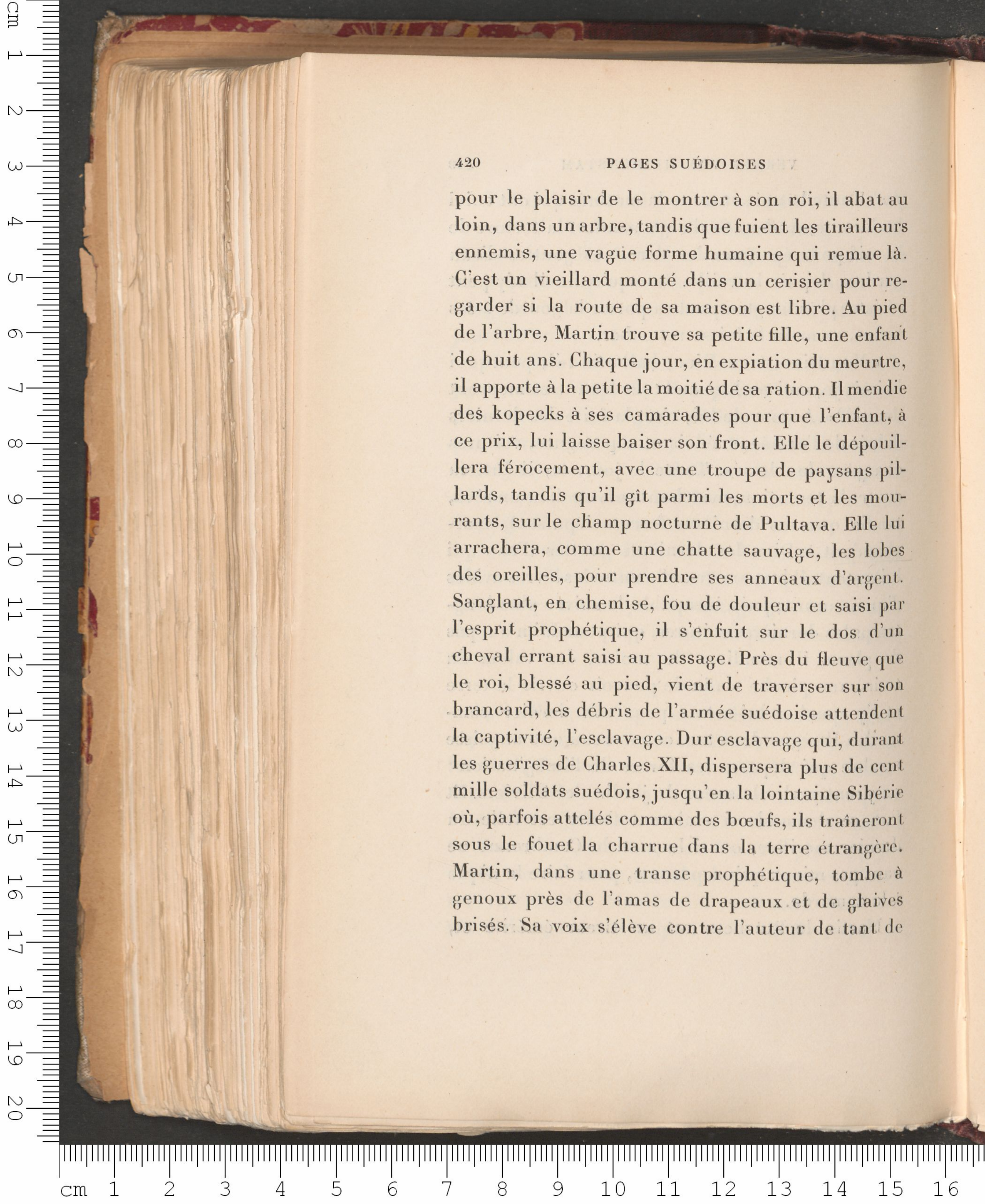
— Je veillerai, dit-il à voix basse, à ce que tu aies une chemise blanche. Tu sais que le roi lui-même ne s'estime pas davantage que le moindre de ses soldats, et qu'il veut un jour être enseveli ainsi. »

Après Bengt Geting, c'est Anders Graberg, figure expiatoire qui concentre en soi toute l'infinie désolation de Pultava : le massacre, la défaite, l'esclavage, la barbarie rôdant autour et montant pour tout submerger comme une mer sinistre ; la vision entrevue, non montrée, mais d'autant plus oppressante, de ce même monde de ténèbres et d'horreur qu'Henryk Sienkiewicz ressuscite dans ses récits des guerres cosaques : *Par le fer et par le*

feu. Toute la nuit et toute la matinée qui ont suivi la déroute, Anders Graberg a souffert la torture de la soif pour épargner les dernières gouttes d'eau gardées depuis la veille. Lorsqu'enfin il n'y peut résister plus longtemps et va porter la gourde à ses lèvres, sa main la laisse retomber.

« Mon Dieu, mon Dieu, balbutie-t-il, pourquoi boirais-je, moi seul, quand tous les autres meurent de soif? » Autour de lui, c'est la fuite des derniers débris de l'armée, suédois et zaporogues, voitures chargées de blessés. Toute la journée, il luttera contre la tentation, marchant comme dans un rêve, tandis que ses dernières forces s'épuisent, marchandant à Dieu les dernières gouttes d'eau qui lui restent. Il les versera enfin entre les lèvres avides d'un mourant; puis, incapable de suivre plus longtemps les dernières voitures, qui pour lui n'ont pas de place, il mendiera du moins, des valets du train, une pioche « afin de pouvoir ouvrir la terre et s'y coucher lui-même pour son dernier sommeil. » Il règne dans tout ce morceau une angoisse sombre qui dépasse les forces de l'imagination : on y sent perler la sueur du jardin des Oliviers. Et l'on se demande si vraiment l'affre est telle du dernier sacrifice, ou si le mot de Cambronne ne vaut pas mieux qu'un psaume, pour faire la nique à la camarde.

Martin le Prêcheur est un tireur émérite et,



pour le plaisir de le montrer à son roi, il abat au loin, dans un arbre, tandis que fuient les tirailleurs ennemis, une vague forme humaine qui remue là. C'est un vieillard monté dans un cerisier pour regarder si la route de sa maison est libre. Au pied de l'arbre, Martin trouve sa petite fille, une enfant de huit ans. Chaque jour, en expiation du meurtre, il apporte à la petite la moitié de sa ration. Il mendie des kopecks à ses camarades pour que l'enfant, à ce prix, lui laisse baiser son front. Elle le dépouillera férocement, avec une troupe de paysans pillards, tandis qu'il gît parmi les morts et les mourants, sur le champ nocturne de Pultava. Elle lui arrachera, comme une chatte sauvage, les lobes des oreilles, pour prendre ses anneaux d'argent. Sanglant, en chemise, fou de douleur et saisi par l'esprit prophétique, il s'enfuit sur le dos d'un cheval errant saisi au passage. Près du fleuve que le roi, blessé au pied, vient de traverser sur son brancard, les débris de l'armée suédoise attendent la captivité, l'esclavage. Dur esclavage qui, durant les guerres de Charles XII, dispersera plus de cent mille soldats suédois, jusqu'en la lointaine Sibérie où, parfois attelés comme des bœufs, ils traîneront sous le fouet la charrue dans la terre étrangère. Martin, dans une transe prophétique, tombe à genoux près de l'amas de drapeaux et de glaives brisés. Sa voix s'élève contre l'auteur de tant de

maux. « Lui seul a fait tout le mal ! Mère ou veuve vêtue de deuil, tourne son portrait contre la muraille ! Et toi, petite Dunia, qui, en jouant avec tes sœurs, cueille des fleurs sur les tombeaux, bâtis-lui de crânes d'hommes et de chevaux son mémorial pour l'avenir !... Et pourtant je sais que, quand nous paraîtrons un jour devant le trône de la justice éternelle, nous nous avancerons tous sur nos membres mutilés pour dire : « Père, pardonne-lui, car notre amour fut à la fois sa victoire et sa perte ! »

Le roi Charles est dur pour tous autant que pour lui-même. La joie de voir si la lame était bonne, fait plus que compenser, pour lui, le fourreau brisé. Un des plus beaux épisodes des *Carolingiens*, tant pour la haute tenue du style que pour la noblesse du dessin, est celui qui conte une folle randonnée du roi à travers la steppe où bêtes et gens tombent morts de froid. Avec un seul compagnon, il prend quartier pour la nuit dans une maison dont ils ont délogé les Cosaques. Ils y ont trouvé un officier holsteinois de leur armée, enchaîné dans la cave à la roue du puits qu'il tourne sous le fouet comme un cheval aveugle. A sa place, ils ont lié un des Cosaques. « Mais, dit le roi, nous n'avons que deux chevaux et nous sommes trois. Il faut prendre un cheval à l'ennemi avant de repartir. » Et nulle instance n'ébranlera sa résolution. Le

jeune cornette passera la nuit en sentinelle devant la porte. En vain le Holsteinois lui offre de partager la garde avec lui. Il obéira strictement à l'ordre reçu. Le lendemain, quand le roi sort de la maison, il voit la sentinelle debout, adossée au mur, morte de froid, la main sur la garde de son épée.

« Puisque maintenant, dit-il, nous ne sommes que deux, nous pouvons prendre chacun notre cheval et rentrer au camp, comme il a été dit. »

« Les Cosaques paraissaient, brandissant leurs sabres et leurs piques, mais la sentinelle était à son poste.

« Alors le roi sauta en selle, l'air insouciant, et mit son cheval au galop. Son front était clair et ses joues rosées et sa grande épée étincelait comme un rayon de soleil.

« Le Holsteinois le suivit du regard. L'amère expression de son visage s'adoucit, et il murmura entre ses dents, tandis qu'il se mettait lui-même en selle et, la main au chapeau, passait au trot devant la sentinelle :

« C'est seulement la joie d'un héros devant la belle mort d'un de ses pairs ! — *Merci, Kamrat !* »

M. Verner von Heidenstam nous donne, du Turc et du Moscovite, des visions colorées ; d'une part,

fourmillantes, bariolées, sauvages; de l'autre, lumineuses et sereines. Sur ce fond, se détache, à la manière noire, le tragique chemin de croix des armées de Charles XII vers les hauteurs de la victoire nietzschéenne.

M. Verner von Heidenstam a passé, nous l'avons dit, une partie de sa jeunesse en Orient. Il y a pris ce goût des lignes sereines qui est tout le classicisme, et qu'enseignent seuls les pays du soleil. L'Orient qu'il nous peint a la luminosité calme des horizons de l'Attique. Dans les jardins secrets du sérail, où la sultane-validé, mère d'Achmet IV, rêve du héros suédois qu'elle appelle « mon lion » sans le connaître, l' « Esprit de la danse », le souffle de volupté subtil, joue sur les mosaïques des terrasses qui dominent le Bosphore couvert de barques vénitiennes aux proues dorées. Il soupire sous les bosquets de cyprès où les oiseaux chantent dans des cages d'or, anime les gestes souples et les pieds enfantins des petites danseuses aux longues ailes de gaze transparente. Il a, pour symbole, les perroquets éclatants, fleurs vivantes, pierreries animées que la grande maîtresse du sérail célèbre en vers harmonieux. Une esclave suédoise les soigne : une grande femme blonde aux gestes gauches, aux larges pieds. On l'appelle Dumma Svenskan, du seul nom que lui connût le marchand d'esclaves, qui l'acheta aux Russes. Dumma Svenskan est la

traduction littérale de *dumme schweden*, une épithète que les Allemands appliquent couramment à leurs voisins suédois et qui comporte à peu près tout ce qu'implique le mot de « simplicité », quand nous le prenons dans un certain sens.

L'eunuque qui amena Dumma Svenskan au sérail l'a conduite auparavant, suivant l'usage, au jeteur de sorts, pour entendre son destin. Mais celui-ci, ayant longuement considéré la ligne qu'il a fait tracer sur le sable par la nouvelle esclave : « La ligne est trop droite, dit-il. Nulle flexion; nulle hésitation. Elle va d'un trait à travers le sentier jusqu'aux plates-bandes où l'engeance venimeuse de la terre rampe sous les roses. Une ligne si droite n'a rien à présager. Je ne puis rien prédire à cette femme. » Frappé pour cette réponse, il se répand en malédictions sinistres contre l'étrangère. La race venimeuse procurera sa mort.

Un soir de fête au sérail, où l'on célèbre, pour divertir la sultane-mère, l'apothéose des perroquets, incarnation de l' « Esprit de la danse », Dumma Svenskan a reçu du devin la corbeille de roses qu'elle déposera, en signe d'hommage, sur la table de nacre qui sert d'autel au plus éclatant de ces oiseaux-fleurs. Au moment où elle accomplit ce geste, chancelante sous les rires railleurs qui montent autour d'elle, la corbeille glisse sur la surface polie, les roses tombent à terre :

« Un essaim de scorpions fourmilla soudain au bord de la corbeille et la tête large et plate d'un serpent caché sous la terre se dressa avec un balancement, comme si l' « Esprit de la danse » l'animait, lui aussi. Puis, se ramassant sur lui-même, avec une ondulation rapide, pareille à celle d'une vague, il éleva vers le perroquet sa gueule grande ouverte et sifflante. L'oiseau épouvanté battait avec fracas des ailes contre sa cage d'argent...

« Avec précaution, Dumma Svenskan souleva la corbeille et, la portant à bras tendus pour l'éloigner d'elle, la jeta au dehors, sur les massifs de lauriers. Mais quand elle retira sa main, le serpent s'était noué autour de son bras.

« Il la piqua au poignet, où des gouttes de sang parurent, et ne lâcha prise que lorsque, le pressant contre la dalle de marbre, elle écrasa sa tête avec son large pied. Puis elle fit deux ou trois pas en arrière et resta debout, le dos contre le mur.

« Alors seulement les chuchotements et les conversations recommencèrent autour d'elle; mais l'orgueilleuse sultane aux cheveux blancs, qui avait vu les janissaires découper le corps des vizirs devant la porte du sérail et qui, mainte nuit, avait entendu le pas furtif des muets sur les allées semées de coquillages des jardins, la sultane se leva et longuement, d'un œil savant, examina le bras saignant.

« — Ma chère enfant, dit-elle en embrassant l'esclave suédoise mourante, tu as sauvé au prix de ta vie mon oiseau favori. Mais tu nous as aussi donné à tous une énigme profonde à méditer. Comment ton devoir et ton ennuyeuse tâche quotidienne, dans son uniformité monotone, ont-ils pu t'être si chers, que tout ce que nous nous efforçons d'atteindre, ne t'a semblé que folie et que vanité? On t'a montrée du doigt, parce que tu n'as pas compris les secrètes harmonies de la danse. Ah! mon enfant! Elles sont plus faciles à apprendre que ton énigme ne l'est à expliquer. Je remercierais le dieu de nos pères s'il faisait qu'un jour de telles mères élèvent nos fils! »

C'est la leçon que le Nord donne à l'Orient. Celui-ci, en retour, lui en proposera une autre. Heidenstam met en face de Charles XII, prisonnier à Démirtash, après l'échauffourée de Bender, un sage musulman, Num Eddoula, chef des Véridiques. Les membres de cette confrérie s'engagent à toujours dire la vérité, sauf lorqu'elle serait à leur louange ou à leur avantage. Ils doivent cacher soigneusement ou calomnier leurs bonnes actions et s'efforcer de mourir ignorés. Le sultan, irrité contre les Véridiques, a mis à prix la tête de leur chef. Num Eddoula, pour sauver ses frères, veut la lui porter. Mais ce serait une bonne action, et sa loi veut qu'elle soit méconnue et méprisée. Il

feindra donc d'être surpris dans sa fuite, comme un lâche, et son fidèle serviteur ensevelira son corps dans un lieu ignoré. Mais il craint d'être faible, et, pour fortifier son cœur à la vue d'un héros, il entrera « dans la cage du lion », dans la salle de marbre ornée d'arabesques où Charles XII, couché nuit et jour sur un lit de camp, refuse depuis des mois de poser un pied sur le sol et laisse ses membres se raidir, pour échapper à l'humiliante audience du sultan.

Le musulman croira saluer et vénérer en lui un de ces fakirs qui, pour la plus grande gloire de Dieu, laissent leur corps se pétrifier sur un tas d'ordures. Un dialogue s'engage entre le héros et le sage. Un médecin de Charles, qui revient d'un long voyage en Asie, a jeté dans un brasier placé près du lit deux jeunes crocodiles, afin de montrer au roi comment, dans leurs contorsions, ils lancent un venin noir et verdâtre. Le Véridique dira au Batailleur : « Tu ne tueras point, même le plus repoussant et le plus cruel des animaux. » Et il ajoute : « Toi qui te connais en courage, as-tu celui de mourir oublié? » En d'autres termes : « Saurais-tu t'absorber dans ton œuvre, au point de vouloir disparaître en elle? »

En suivant cette pensée dans ses racines nécessaires, on arrive à une conception générale qu'Hei-

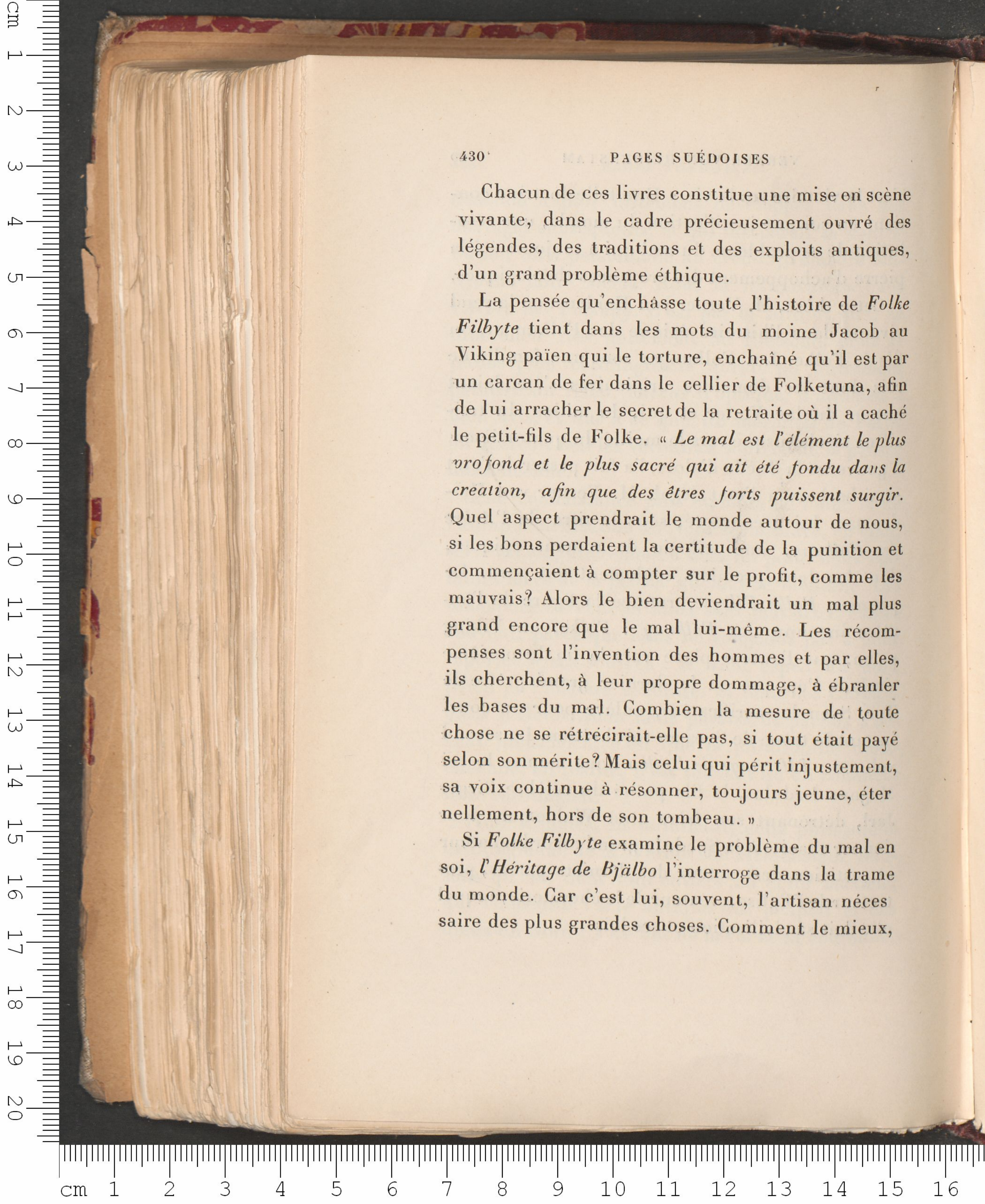
denstam a plus fortement développée dans des ouvrages subséquents, et qui me paraît sa contribution bien personnelle au credo qu'élabore lentement notre siècle. Nous la retrouverons dans l'*Arbre des Folkung*. C'est par là surtout qu'il se différencie très nettement de Nietzche, dont sa philosophie carolingienne aurait pu autrement paraître un reflet. Erreur d'optique, d'ailleurs, à mon avis, et due à ce que, du méridien de Paris, on aperçoit mal les véritables sources de la pensée nietzchéenne.

Une connaissance plus étendue de l'âme et de l'antique civilisation du Nord scandinave, en effet, servirait singulièrement à éclairer pour nous certaines faces de la pensée allemande moderne. Les tendances de celle-ci nous sont mal discernables souvent, parce que nous ne songeons pas à nous reporter à ses sources : le vieil esprit du nord païen et l'histoire suédoise. Si donc les *Carolingiens* d'Heidenstam nous paraissent parfois d'accent nietzchéen, c'est que la philosophie nietzchéenne, en réalité, n'est souvent qu'un commentaire carolingien.

Pour résumer, en terminant, cette philosophie carolingienne de M. Verner von Heidenstam, redisons qu'elle tient tout entière en cette maxime, qui concentre l'âme antique des peuples et des dieux du Nord : « Le but de la vie et sa couronne,

c'est la victoire sur la vie. » Une telle doctrine contient en soi une justification du monde, une résolution de ce problème du mal qui a toujours été la pierre d'achoppement des croyances théologiques.

Cette thèse, M. Verner von Heidenstam la rend vivante dans l'histoire épique des Folkungar, ou fils de Folke. Les Folkungar sont une famille de rois dont les domaines originaires s'étendaient autour du lac Vetter et qui, du milieu du treizième siècle jusque vers la moitié du quatorzième, a gouverné la Suède d'alors, l'a fait passer de l'état semi-barbare à l'état légal. M. Verner von Heidenstam lui a consacré, sous le titre de l'*Arbre des Folkung,* une trilogie de romans épiques, dont les deux premiers seulement ont paru. Le premier, *Folke Filbyte,* retrace la figure de l'ancêtre inconnu des *Folkung* : Folke, un Viking païen, que l'auteur place vers la fin du onzième siècle, à l'époque où le dernier grand prêtre de Tor, Sven le sacrificateur, enlève pour un court instant le trône de Svea au roi chrétien. Le second volume : *l'Héritage de Bjälbo* nous montre le roi Magnus Ladulos, le fils puîné du célèbre Birger Jarl, détrônant son frère aîné Waldemar, pour donner ensuite à la Suède le grand roi ordonnateur et justicier, destructeur des derniers païens, protecteur de l'Église, créateur de la chevalerie, auquel elle doit sa civilisation et ses lois.



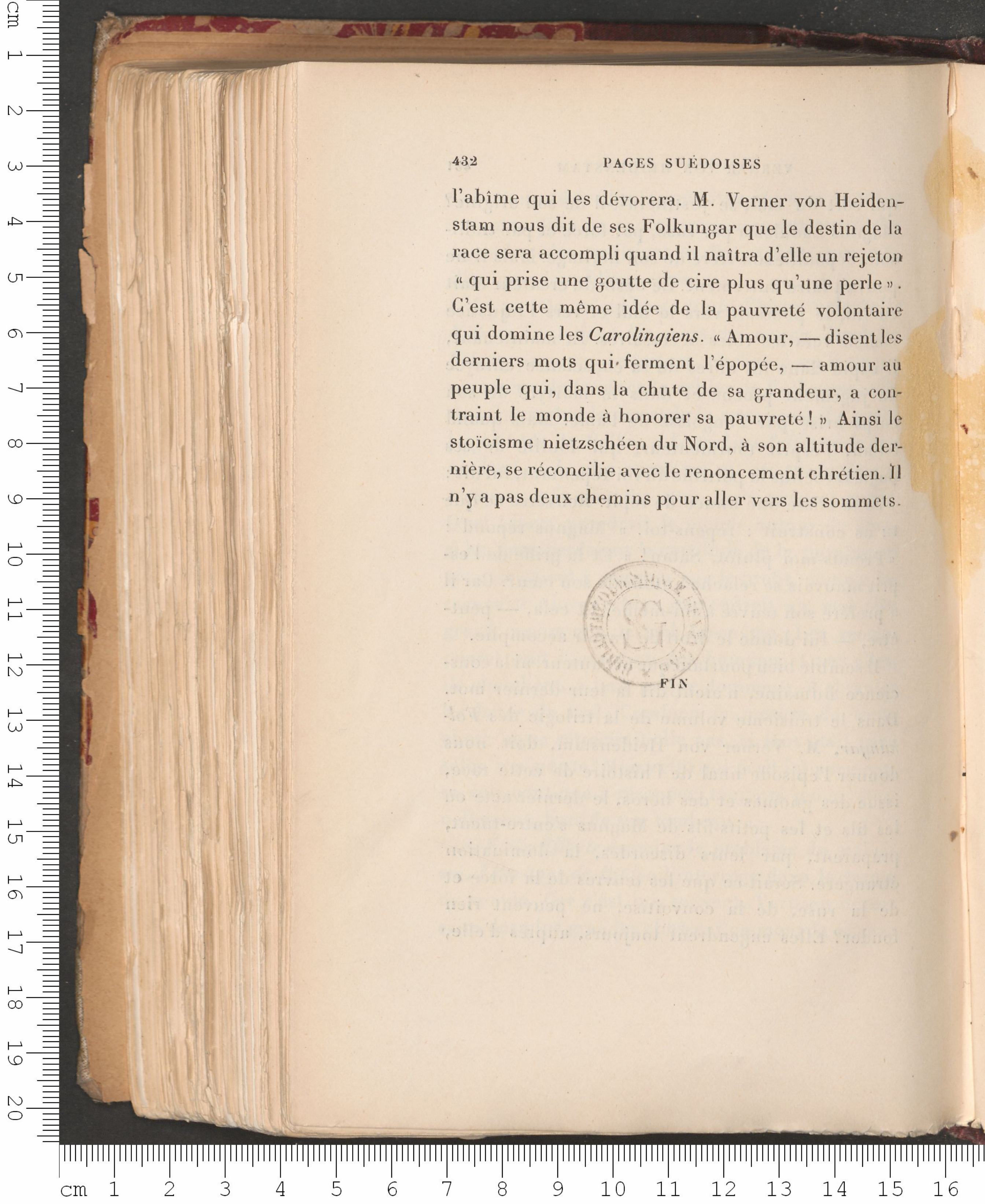
Chacun de ces livres constitue une mise en scène vivante, dans le cadre précieusement ouvré des légendes, des traditions et des exploits antiques, d'un grand problème éthique.

La pensée qu'enchâsse toute l'histoire de *Folke Filbyte* tient dans les mots du moine Jacob au Viking païen qui le torture, enchaîné qu'il est par un carcan de fer dans le cellier de Folketuna, afin de lui arracher le secret de la retraite où il a caché le petit-fils de Folke. « *Le mal est l'élément le plus profond et le plus sacré qui ait été fondu dans la creation, afin que des êtres forts puissent surgir.* Quel aspect prendrait le monde autour de nous, si les bons perdaient la certitude de la punition et commençaient à compter sur le profit, comme les mauvais? Alors le bien deviendrait un mal plus grand encore que le mal lui-même. Les récompenses sont l'invention des hommes et par elles, ils cherchent, à leur propre dommage, à ébranler les bases du mal. Combien la mesure de toute chose ne se rétrécirait-elle pas, si tout était payé selon son mérite? Mais celui qui périt injustement, sa voix continue à résonner, toujours jeune, éternellement, hors de son tombeau. »

Si *Folke Filbyte* examine le problème du mal en soi, *l'Héritage de Bjälbo* l'interroge dans la trame du monde. Car c'est lui, souvent, l'artisan nécessaire des plus grandes choses. Comment le mieux,

qui sort du mal, se justifiera-t-il de son origine? Magnus Ladulos a par ruse, par force et par trahison, dépouillé son frère de son héritage. Mais il ne pouvait faire autrement. Le désir du créateur était en lui, le poussait vers le mal et vers l'injustice comme vers les voies nécessaires. Et maintenant, il expie dans les affres de sa conscience effrayée du jugement proche et dans le martyre de son corps brisé par l'angoisse de l'âme. Mais quand Satan, l'esprit tourmenteur, qui fouille de ses ongles crochus la poitrine du roi repentant, lui dit : « Je te laisse une année de répit. Renverse ce que tu as construit : repens-toi. » Magnus répond : « Prends-moi plutôt, Satan! » Et la griffe de l'esprit mauvais se relâche autour de son cœur. Car il a préféré son œuvre à lui-même. Et cela, — peut-être, — lui donne le droit de l'avoir accomplie.

Il semble bien pourtant que ni l'auteur, ni la conscience humaine, n'aient dit là leur dernier mot. Dans le troisième volume de la trilogie des *Folkungar*, M. Verner von Heidenstam, doit nous donner l'épisode final de l'histoire de cette race, issue des gnomes et des héros, le dernier acte où les fils et les petits-fils de Magnus s'entre-tuent, préparent, par leurs discordes, la domination étrangère. Serait-ce que les œuvres de la force et de la ruse, de la convoitise, ne peuvent rien fonder? Elles engendrent toujours, auprès d'elle,

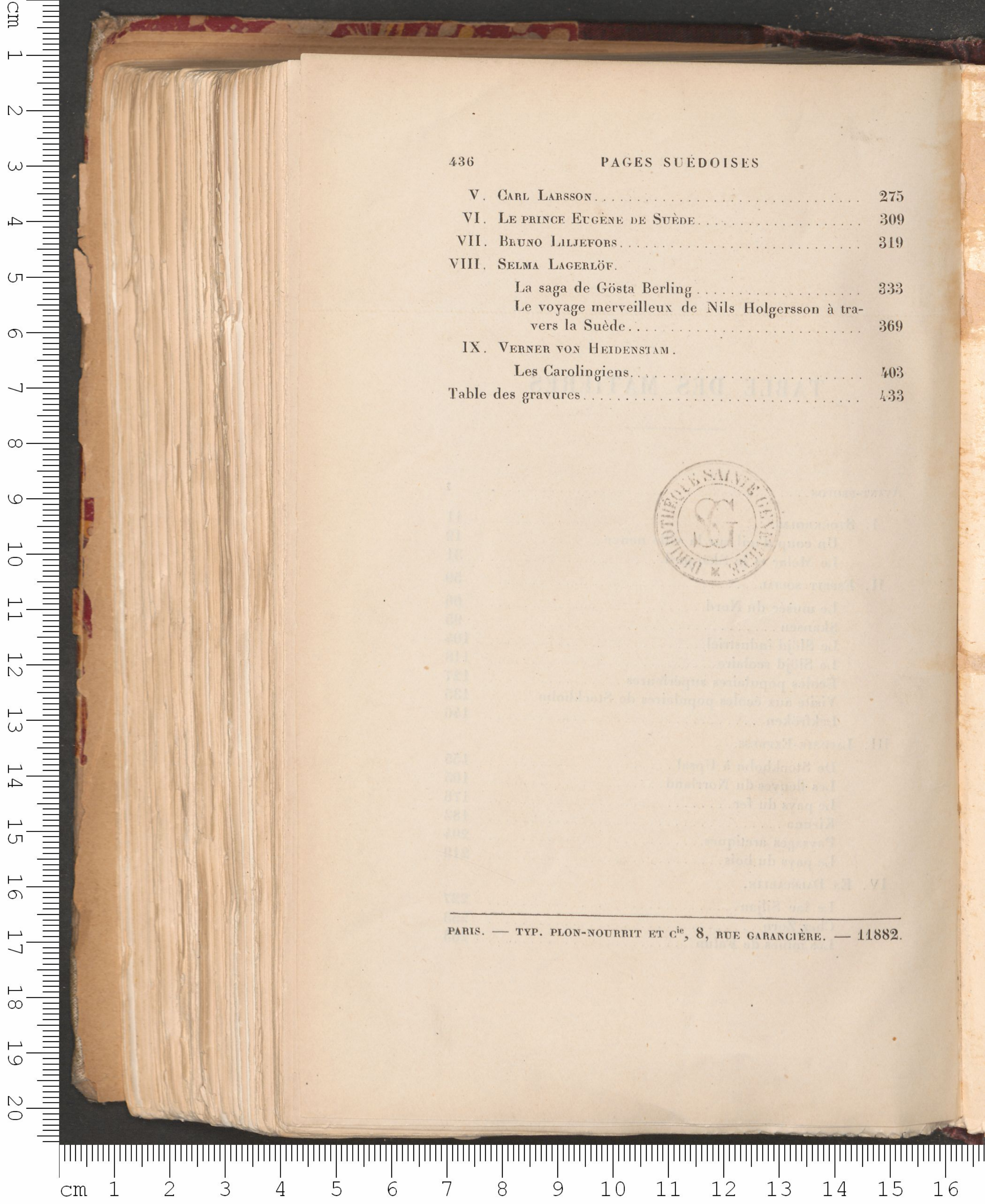


l'abîme qui les dévorera. M. Verner von Heidenstam nous dit de ses Folkungar que le destin de la race sera accompli quand il naîtra d'elle un rejeton « qui prise une goutte de cire plus qu'une perle ». C'est cette même idée de la pauvreté volontaire qui domine les *Carolingiens*. « Amour, — disent les derniers mots qui ferment l'épopée, — amour au peuple qui, dans la chute de sa grandeur, a contraint le monde à honorer sa pauvreté ! » Ainsi le stoïcisme nietzschéen du Nord, à son altitude dernière, se réconcilie avec le renoncement chrétien. Il n'y a pas deux chemins pour aller vers les sommets.

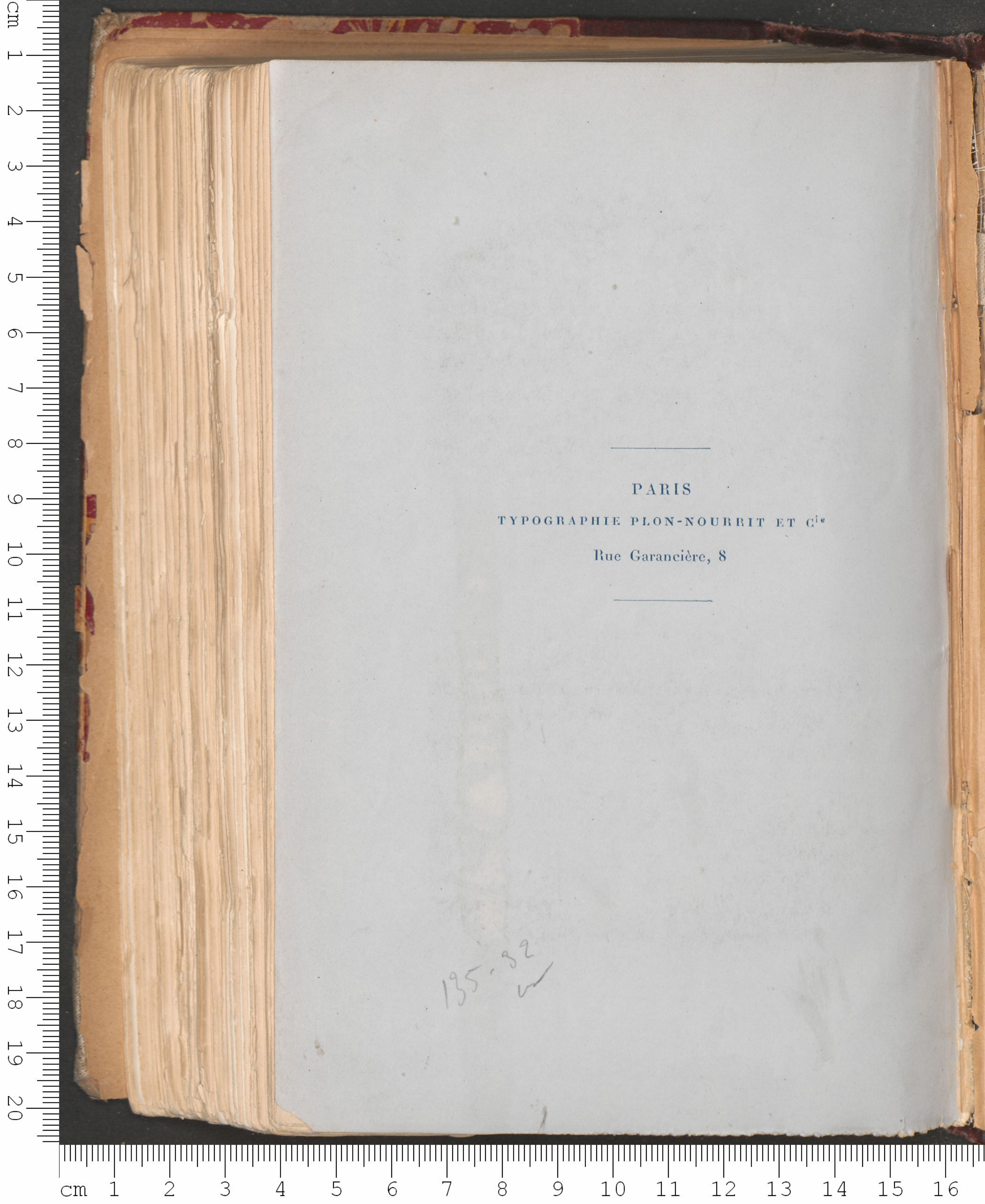
FIN

TABLE DES GRAVURES

TABLE DES MATIÈRES



PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 11882.



PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie

Rue Garancière, 8

